

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES,

TOME SIXIE'ME.

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE' :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET

d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'etat actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GEOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME SIXIE'ME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

Depuis le commencement du XV. Siécle.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE QUATRIE'ME.

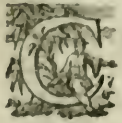
Premiers Voyages des Anglois aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

CHAPITRE VI.

Divers événemens arrivés à Bantam & dans d'autres parties des Indes Orientales, depuis le mois d'Octobre 1605 jusqu'au même mois 1609.

SARIS. 1607.

Remarques préliminaires.



Et article est annoncé dans le précédent, comme une suite utile & curieuse du même Journal. Mais il semble au contraire que si l'on considere

SARIS. 1606.

la fortune de Saris dans ses différens degrés ; son voyage au Japon avec la qualité d'Amiral, & même l'ordre simple des années, il auroit dû faire l'ouverture de cette longue Relation. Aussi les Auteurs de ce Recueil n'apportent-ils pas d'autre raison pour justifier un renversement si manifeste, que le respect qu'ils ont cru devoir aux intentions de l'Auteur. C'est Saris même. Il étoit Facteur au Comptoir Anglois de Bantam, lorsqu'il prit la peine de recueillir toutes ces observations qui peuvent servir de supplément à celles d'Edmond Scot.

Le 7 d'Octobre 1605, l'Amiral Henri Middleton & le Capitaine Christophe Colthurst partirent de Bantam pour retourner en Angleterre. Les Anglois du Comptoir tuerent le 8 un Esclave de Keygno Varo, Seigneur de Bantam, dans l'entreprise actuelle de brûler leur maison.

Les Anglois accusés de violence.

Le 23, quelques Hollandois arrivés sur un Jonc de Priaman, raconterent indiscretement que Sir Edouard Michelburne & le Capitaine Davis étoient sur cette Côte, & qu'ils avoient pris dans les Détroits un Jonc de Guzarate, qui venoit de Bantam à Priaman. Sur le bruit de cette nouvelle,

SARIS. 1606.

les Anglois du Comptoir furent appellés le 25 à la Cour. On leur demanda s'ils connoiſſoient Michelburne, & s'il étoit vrai qu'il eût commis une telle violence contre les amis du Roi, qui ne lui avoient fait aucun mal ? Ils répondirent qu'à la vérité ils connoiſſoient un Anglois de ce nom, mais qu'ils ignoroient s'il étoit dans ces Mers, & s'il s'étoit ſaiſi d'un Bâtiment Guzarate ; ou que ne l'ayant appris que par le récit des Hollandois, ils y ajoutoient ſi peu de foi, qu'ils ſoupçonnoient au contraire de cette injuſtice un Vaiſſeau de Hollande qui étoit ſorti de la Rade de Bantam deux jours avant le depart du Guzarate. Leur apologie fit ſuſpendre du moins les réſolutions de la Cour juſqu'à d'autres éclairciſſemens. Le 26, Verhagen, Amiral Hollandois, partit pour la Hollande avec deux Vaiſſeaux. Michelburne arriva le 29. On s'attendoit à voir renouveller la querelle du Guzarate ; mais ſoit que la Cour eût réſolu de ſe borner à ſes premieres plaintes, ou qu'elle craignît une réponſe trop ferme, cette affaire fut enſevelie dans le ſilence. Cependant Saris & Towtſon prierent Michelburne de menager les amis du Roi de Ban-

Ils ſe juſtifient à la Cour.

SARIS.

1606.

tam. Il s'y engagea par une promeſſe, que les deux Facteurs ne manquerent pas de communiquer à la Cour ; & le 2 de Novembre, il partit pour les Détroits de Pallingban.

Les Hollandois vont à la découverte d'une nouvelle Isle.

Le 13, à l'arrivée d'un petit Bâtiment Hollandois, nommé *le Petit Soleil*, il en partit un autre pour aller à la découverte d'une Iſle qu'on nommoit, ſans la connoître, l'Iſle de la nouvelle Guinée, où l'on prétendoit, ſur divers bruits, qu'il ſe trouvoit de l'or en abondance. Ce ſecours auroit été neceſſaire aux Hollandois dans les triſtes circonſtances où leur Comptoir étoit réduit à Patane. Il y avoit été conſumé depuis peu par les flammes avec toutes leurs marchandiſes. Leur Amiral Warwick répara néanmoins une partie de cette perte, par la priſe d'une riche Caraque Portugaiſe, qui faiſoit voile à Macao avec ſa cargaiſon de ſoie crue & d'autres richeſſes.

1607.

Le 2 de Janvier 1607, un Jonc de Bantam, fréte par les Chinois de cette Ville, mit à la voile pour Tamor. Sa cargaiſon étoit compoſée de plaques d'argent fort minces de la grandeur de la main, de fer d'Angleterre, de porcelaine groſſiere, de taffetas, de

paons de la Chine, & de petites cloches. Mais les Chinois revinrent bientôt, en faiſant retentir leurs plaintes contre Michelburne, qu'ils accuſoient de leur avoir enlevé ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils en demanderent la reſtitution au Comptoir, qui allégua pour ſa défenſe que le Vaiſſeau de Michelburne n'appartenoit point à la Compagnie des Indes Orientales, & que n'ayant aucune relation avec les Anglois de Bantam, ils ne devoient pas répondre de ſa conduite.

SARIS.

1607.

Plaintes des Chinois de Bantam contre les Anglois.

L'Amiral & le Scha Bandar, qui étoient aſſez bien diſpoſés pour les Anglois, trouverent des moyens de conciliation. Mais la vengeance tomba ſur une Frégate Hollandoiſe, qui revenoit alors des Moluques. Elle en apportoit les Marchands de cette Nation, que Baſtianſon y avoit laiſſés, & qui avoient été dépouillés & chaſſés par les Eſpagnols. Ayant rencontré à dix lieues de Jackatra la Flotte de Bantam, qui revenoit de Pallingban, où elle avoit porté la guerre, les malheureux Hollandois n'y trouverent que des Ennemis & des Voleurs, qui acheverent de les ruiner par le pillage. En vain s'efforcerent-ils d'obtenir la reſtitution de leurs biens à la Cour de Bantam.

Les Hollandois en portent la peine.

SARIS. 1607.

On écouta leurs plaintes, mais sans leur accorder la moindre satisfaction. La Flotte Javane arriva le 29, & ne fit qu'insulter à leur disgrace.

Le 15 de Juin, un Capitaine Chinois de Bantam, arrivé de Banda avec une riche cargaison de fleur & de noix de muscade, apprit à Saris que les Hollandois avoient découvert l'Isle de la nouvelle Guinée, & que le Vaisseau qui avoit formé cette entreprise étoit actuellement à Banda. Mais les gens de l'Equipage racontoient qu'étant descendus au rivage pour lier commerce avec les habitans, ils avoient été reçus avec une nuée de fleches, qui avoient tué neuf Hollandois. Ces riches Insulaires n'étoient que des Payens barbares, & même Antropophages. Ainsi les avanturiers Hollandois étoient revenus sans avoir tiré aucun fruit de leur course.

Eclipse de Lune.

Le 6 d'Août, il y eut une Eclipse de Lune, qui dura deux heures. Elle commença vers huit heures du soir. Les Chinois & les Javans firent un bruit horrible avec leurs mortiers & leurs poëles, en criant de toutes leurs forces que la Lune étoit morte.

Le 4 d'Octobre, un furieux incendie consuma le quartier des Chinois,

mais les Anglois eurent le bonheur de s'en garantir. Dans le cours de la même nuit, une Caraque Hollandoise chargée de mille sacs de poivre, de soie crue & de sucre de la Chine, mit à la voile pour la Hollande. Le 5, les Hollandois virent arriver des Moluques leur Vaisseau le *Ouest Frisland*, qui en avoit été chassé par les Espagnols, & qui n'étoit qu'à demi chargé de fleur de girofle, de cloux & de coton. Le 9, il arriva de Sukadona une petite Frégate, nommée *le Simonson*, avec sa cargaison de cire & un grand nombre de diamans. Le 13, à minuit, il y eut un tremblement de terre qui dura peu, mais qui fut terrible.

SARIS. 1607.

Tremblement de terre.

Le 13 de Décembre, deux Joncs Hollandois, arrivés de Jor, racontent qu'il y avoit onze Vaisseaux de la même Nation devant Malaca. Leur Amiral, nommé *l'Orangia*, étoit commandé par le jeune Matteleefe. Dans le dessein d'attaquer cette Ville, ils jetterent l'ancre à l'entrée de la Rade, où les Portugais leur avoient brûlé depuis peu une Caraque & quatre Joncs, & Matteleefe fit débarquer une partie de ses gens. Mais il reçut avis presqu'aussi-tôt par un de ses Bâtimens, qu'il avoit laissé à la garde d'une

Les Hollandois attaquent Malaca.

SARIS. 1607.

petite Isle, nommée Cap Rochado, qu'on voyoit paroître une Flotte Portugaise de seize grands Vaisseaux, commandée par le Viceroi même. L'embarras des Hollandois fut extrême. Ils avoient à terre la moitié de leur monde & presque toute leur artillerie. Cependant les Portugais, qui s'étoient approchés, leur offrirent vingt-quatre heures pour faire rentrer à bord leurs gens & leur canon, avec la liberté de se retirer. Mattaleese en profita; mais étant sorti de la Rade, il se mit en ordre de combat, & l'engagement commença bientôt avec une extrême fureur. On se battit pendant quarante heures. Les Hollandois perdirent deux Vaisseaux, les Portugais trois; & l'Orangia, percé de toutes parts, fut obligé de se retirer avec le reste de la Flotte dans la Rade de Jor, dont le Roi étoit alors uni fort étroitement avec les Hollandois. Ils y employerent un mois à se radouber; & retournant vers Malaca, ils y trouverent six Vaisseaux Portugais, qu'ils presserent si vivement, qu'après en avoir brûlé trois, ils forcerent les trois autres à se brûler eux-mêmes. Ils se rendirent ensuite aux Isles de Nicobar, où ils sçavoient que le Viceroi s'étoit

Combat naval entre eux & les Portugais.

SARIS. 1607.

retiré avec ſept Vaiſſeaux; mais il s'y étoit fortifié contre le rivage avec tant de précautions qu'ils perdirent l'envie de l'attaquer. Le 20, Mattcleeſe arriva dans la Rade de Bantam, avec toute la flotte, & partit le 29 pour les Molucques.

Le 14 de Mai 1607, un Jonc Malayen, arrivé de Greſe, rapporta qu'un Marchand Hollandois, nommé Julius, & cinq autres Marchands de la même Nation, qui étoient partis de Bantam le 13 Novembre 1606, avoient ſouffert la mort à Banjarmaſſin, dans l'Isle de Borneo, pour avoir parlé ſans reſpect de la perſonne du Roi. Ce Prince informé de quelques expreſſions indiſcrettes, qui leur étoient échappées contre lui, leur fit dire qu'il avoit quelques affaires de commerce à leur propoſer : ils ne balancerent point dans cette confiance à ſe rendre à la Cour; mais ils furent maſſacrés en chemin, & tous leurs biens confiſqués.

Hollandois tués à Banjarmaſſin.

Il arriva le 17 d'Août, un Batiment Hollandois de Coromandel, nommé *le grand Soleil*, & commandé, par le Capitaine *Peter Iſacſon*, qui revenoit chargé d'un riche butin. Il avoit pris vers l'Iſle de Ceylan un grand Vaiſ-

SARIS.

1607.

Pirateries d'un Vaisſeau Hollandois.

ſeau Portugais, en courſe pour Malaca, d'où il avoit tiré quatre-vingt balles d'étoffes précieuſes, & huit cens caiſſes de ſucre. Il s'étoit ſaiſi dans la Rade de Maſulipatan, d'un autre Vaiſſeau de la même Nation, richement chargé de toutes les marchandiſes qui ſont propres au commerce de cette Côte. C'étoient des cloux de girofle, de la fleur de muſcade & des noix, des taffetas de la Chine, des velours & des damas de couleurs vives, car les blancs ne ſont point en uſage dans ce Pays; de la porcelaine de la Chine, & ſur-tout de la plus grande. Iſacſon, fier de tant d'avantages, racontoit que les Hollandois avoient trois Comptoirs ſur la même Côte, dans trois Villes différentes, qui ne ſont pas fort éloignées l'une de l'autre; à Maſulipatan, à Petapoli, & à Belligat; que la ſituation de Maſulipatan eſt à 17 degrés de latitude; que les proviſions y ſont en ſi grande abondance, que trente-deux poules ne s'y achetent qu'une piéce de huit, & un bœuf au même prix; mais qu'au mois de Mai, lorſque le vent ſouffle à l'Oueſt, il y fait ſi chaud, que l'air y eſt inſupportable, ſans qu'on puiſſe ſuer néanmoins juſqu'au coucher du Soleil, après lequel tout

Chaleurs extraordinaires à Maſulipatan.

le monde eſt pris d'une ſueur fort abondante ; que dans tout le cours de ce mois, perſonne ne quitte ſa maiſon qu'à l'entrée de la nuit ; & que ceux qui riſquent de paroître pendant le jour, ne manquent point d'être ſuffoqués.

SARIS.

1607.

Le 7 de Septembre, il arriva une groſſe Pinace Hollandoiſe d'une petite Isle nommée Sainte-Lucie, à 24 degrés & demi de latitude du Sud, & ſi près de l'Isle de Madagaſcar qu'on y compte à peine un mille. Les Hollandois avoient été forcés d'y relâcher, pour ſe mettre à couvert d'une Caraque Portugaiſe, qui étoit partie de Madagaſcar le 4 d'Octobre 1606, & qui ayant fait pluſieurs voyes d'eau, s'étoit vûe dans la néceſſité de jetter trois mille ſacs de poivre & d'autre marchandiſes précieuſes. Ils raconterent aux Anglois de Bantam que l'Isle de Sainte Lucie eſt un lieu fort commode pour les rafrachiſſemens; que les Inſulaires n'y connoiſſent pas l'argent ni d'autre monoie ; que pour une cuilliere d'étain on obtenoit d'eux un bœuf, & un mouton pour un petit morceau de cuivre ; que l'ancrage y eſt fort bon, ſur ſept ou huit braſſes, quoique le fond ſoit un peu rude.

Iſle de Sainte Lucie près de Madagaſcar.

SARIS.

1607.

Le 14 de Novembre, David Middleton, Capitaine du Consent, arriva de Londres à Bantam.

Les Hollandois rebutés à la Chine.

Le 17, Matteleese, Amiral Hollandois, revint des Côtes de la Chine, où l'esperance du commerce l'avoit exposé aux plus grands dangers. En vain s'étoit-il présenté aux Chinois, qui avoient rejetté toutes ses propositions, & jusqu'à l'offre de cent mille piéces de huit par lesquelles il avoit tenté de gagner leur confiance & leur affection. Six Caraques Portugaises, parties de Cacao, l'avoient forcé de gagner le large avec perte de sa Pinace qu'elles lui avoient enlevé. A son retour il avoit touché à Kamboya & à Pahang, mais sans y pouvoir obtenir rien de plus que des vivres.

Isle Mayotta, une des Comores.

Le 17 Décembre, on vit arriver le Gerderland, grand Vaisseau de Hollande. Il étoit venu entre l'Isle de Saint Laurent & la Côte d'Afrique. Le premier endroit où les Hollandois avoient relâché pour se procurer des rafraîchissemens, avoit été l'Isle Mayotta, une des Comores. Ils y avoient freté leur Pinace, dans une rade à la verité fort commode, mais dépourvûe de vivres, & sur-tout de bestiaux. De là ils avoient fait voile à Calecut, Ville

qui leur avoit paru si grande qu'ils ne lui donnoient pas moins de cinq mille de longueur. Le Samorin, qui est le Roi du Pays, leur avoit rendu une visite à bord, vêtu fort richement, avec une couronne d'or sur la tête, & l'épée nue à la main. Il leur offrit toutes sortes de faveurs & la permission d'établir un Comptoir dans sa Capitale; mais dans la crainte des Portugais, qui étoient alors fort bien avec lui, ils avoient refusé ses offres. En avançant vers Calecut, ils s'étoient saisis d'une Barque de la Mecque, chargée de riz & d'un grand nombre de passagers, ausquels ils avoient fait payer leur rançon.

Arrivée de Paulus Van Carle à Bantam.

Le 27, l'Amiral Hollandois, Paulus Van Carle, mouilla dans la Rade de Bantam, avec sept grands Vaisseaux & une Frégate Portugaise dont il s'étoit saisi dans sa course. Il avoit pris des rafraîchissemens au Cap de Lope Consalve, sur la Côte de Guinée, où il avoit trouvé de l'eau & du poisson en abondance. Après avoir passé six semaines, pour attendre le changement du vent qui étoit au Sud-Est par Est, il s'étoit rendu à l'Isle d'Annabon sur la même Côte. Le 13 de Mars, il étoit venu mouiller au Port de Mo-

SARIS.

1607.

zambique, malgré le feu continuel de l'artillerie du Château; & sans perdre le tems d'abord à répondre à cette insulte, il avoit pris le parti d'attaquer à la vûe des Portugais une Frégate de leur Nation & deux Navires Guzarates qui étoient dans le Port. Après s'en être saisi & leur avoir enlevé toutes leurs marchandises, il avoit brûlé les deux Guzarates; mais la Frégate Portugaise lui avoit paru si bonne, qu'il l'avoit conservée pour son propre usage. Le lendemain ayant fait la revûe de ses forces, qui se trouverent composées de neuf cens quatre-vingt-quinze hommes, il en mit à terre sept cens, avec sept pieces d'artillerie, qui commencerent aussi-tôt à battre le Château. Cette attaque lui promettant peu de succès, il poussa ses tranchées si près de l'Ennemi que ses gens pouvoient jetter des pierres dans le Château. Mais lorsqu'il comptoit d'employer la mine pour faire sauter les murs, une furieuse pluie l'obligea d'abandonner cette entreprise. Les Assiégés profiterent du découragement des Hollandois pour lancer sur eux quantité de pots à feu, qui les incommoderent beaucoup. Une sortie qu'ils firent en même tems, acheva de rebuter les

Il avoit attaqué Mozambique.

Affiégeans, & les força de se retirer après six semaines d'un siége inutile, qui leur avoit coûté quarante hommes, sans compter un grand nombre de blessés. Ils rentrerent dans leurs Vaisseaux, pour sortir de la Rade. Mais à la pointe d'un angle funeste, où ils ne pouvoient éviter le canon du Château, ils furent si maltraités de plusieurs coups, qu'un de leurs Bâtimens fut coulé à fond, & deux autres percés dangereusement.

SARIS.

1607.

Circonstances du siége.

Van Carle se rendit à l'Isle de Mayotta, pour réparer le désordre de sa Flotte. La Rade qu'il choisit pour jetter l'ancre se trouva si bien fournie de bestiaux, qu'il y acheta six cens vingt bœufs & trente-six moutons dans l'espace de six semaines. Les Insulaires connoissent si bien l'usage de l'argent, qu'on ne peut rien obtenir d'eux que pour des pieces de huit. A l'arrivée des Hollandois, le Roi défendit à tous ses Sujets, sous de rigoureuses peines, de vendre les moindres provisions avant qu'il se fût défait de toutes les siennes. Aussi-tôt que les Hollandois se crurent parfaitement rétablis, ils retournerent vers Mozambique, pour recommencer l'attaque du Château. Mais en entrant dans la Rade ils ap-

SARIS. 1607.

perçurent trois Caraques nouvellement arrivées de Portugal. Cette vûe refroidit leur courage, & leur fit prendre le parti de continuer leur course vers les Indes. A trente lieues de Goa, ils mirent à terre les Guzarates qu'ils avoient pris à Mozambique. Le lieu qu'ils choisirent, pour se délivrer de ce fardeau, se nomme *Seperdon*. Ils y trouverent toutes sortes de rafraîchissemens à bon marché, mais nulle autre marchandise qu'une petite quantité de poivre. De-là s'étant avancés vers les Isles Commodo à sept lieues de Goa, ils se saisirent d'une Caraque qui retournoit à Lisbonne, chargée presqu'uniquement de pieces de huit. Ils la brûlerent après s'être emparés de toutes ses richesses. L'amorce d'un si précieux butin les fit demeurer pendant plus d'un mois dans le même lieu, pour attendre les trois Caraques qu'ils avoient rencontrées à Mozambique. Mais se voyant trompés dans cette espérance, ils se rendirent à Calecut, dans l'intention d'y parler au Samorin. Dix Galeres, qui y étoient arrivées de Goa, leur ôterent l'envie de s'approcher du rivage. Cependant ils envoyerent au Samorin un présent de deux pieces d'artillerie de fonte, en le

Pyrateries de Paulus Van Carle.

Il n'ose s'approcher de Calecut.

faisant prier de leur accorder de l'eau. Cette faveur ne leur fut pas refusée ; mais l'eau se trouva si mauvaise, qu'ils n'en purent faire aucun usage. Ils tournerent vers le Cap de Comorin, sans en pouvoir trouver de meilleure ; & leurs besoins étant devenus fort pressans, ils s'efforcerent de gagner les Détroits de Malaca. Mais les vents & les courans leurs furent si contraires, qu'ils n'eurent point de ressource plus prompte que de se rendre à Bantam. Il y avoit près de vingt-deux mois qu'ils étoient partis de Hollande. Van Carle, dont la haine ne se ralentissoit pas contre les Portugais, remit à la voile le 31 de Décembre, pour aller croiser dans les Détroits de Malaca, où il se promettoit de rencontrer les Vaisseaux de Macao. Mais la fortune le servit si mal dans cette entreprise, qu'il revint le 4 de Janvier à Bantam, d'où il partit le 5, pour faire voile aux Molucques.

SARIS. 1607.

1608.

Départ & arrivée de divers Vaisseaux.

Le 18, Mattelecse leva l'ancre aussi, pour retourner en Hollande. Sa cargaison étoit composée de douze mille sacs de poivre, quatre cens sacs de noix muscades, de sucre, de bois d'ébene, & de soie crue.

Dans le cours de l'année 1608, il ar-

SARIS.
1608.

riva un prodigieux nombre de Joncs de la Chine & des autres parties des Indes. Le premier Bâtiment de l'Europe fut *l'Erasmus*, Vaisseau Hollandois, qui retournoit d'Amboyne en Hollande, chargé de sept cens bahars de girofle. Le premier de Septembre, une petite Pinace de la même Nation, arrivée de Machian, rapporta que deux grands Vaisseaux, *la Chine* & *le Pigeon*, avoient été submergés sur leurs ancres devant cette Ville, par un vent d'Ouest, qui ne paroissoit point assez violent pour produire un effet si terrible. Mais le moindre orage qui vient de ce côté là cause des agitations extrêmes dans un Port où le fond est fort mauvais & n'a pas moins de 70 ou 80 brasses. La perte des Hollandois avoit été compensée par la prise de Machian & de Taffasal, qui ne leur avoit pas coûté un seul homme. Ils avoient mis dans chacune de ces deux Places cent vingt Soldats. C'étoit de la même maniere & par la même voie qu'ils s'étoient fortifiés dans le Château de Malayo.

Invasions des Hollandois.

Le 10, une Pinace Hollandoise partit pour Sukadana, dans la seule vûe de ramener les Négocians de cette Nation, qui y étoient accablés de mala-

SARIS. 1608.

dies, & qui ne pouvoient ſe faire payer de ce qui reſtoit dû à leur Compagnie depuis le voyage de Claes Simonſon.

L'Amiral Keeling arrive à Bantam.

Le 2 d'Octobre, Keeling, Amiral Anglois, arriva de Priaman dans le Dragon, & ſe rendit le 7 à la Cour, avec une Lettre du Roi d'Angleterre & des préſens, qui conſiſtoient dans cinq pieces d'artillerie, une aiguiere & un baſſin d'argent, & deux barils de poudre. Il fut témoin, avec tous les Anglois du Comptoir, d'un fort triſte ſpectacle. Les Pungavas, le Scha Bandar, l'Amiral, Kay Depatti, Utennagera, & pluſieurs autres Seigneurs, irrités depuis long-tems contre le Gouverneur du jeune Roi, qui abuſoit quelquefois de ſon autorité, ſe réunirent pour le perdre. Ayant choiſi la nuit du 13, pour s'aſſembler chez Kay Mas Patti, ils ſe rendirent ſecrettement au Palais, où ils commencerent par s'aſſurer de la perſonne du Roi & de la Reine mere. Ils coururent enſuite à l'appartement du Gouverneur, qu'ils eſpéroient de ſurprendre dans ſon lit; mais il eut le tems de ſe ſauver, par la ruelle, après avoir reçu une bleſſure à la tête, & de ſe retirer chez le Grand-Prêtre, qui ſe nommoit *Kay Finkkey*. Le reſpect d'un azile ſi ſacré

SARIS.
1608.

n'arrêta point ces furieux. En vain Finkkey paroiſſant lui-même s'efforça de les arrêter par ſes prieres & ſes menaces. Ils forcerent l'entrée de ſa maiſon, & le Gouverneur périt de mille coups entre leurs mains. Keeling leva l'ancre le 6 de Décembre, pour retourner en Angleterre : mais le mauvais tems & les vents d'Oueſt le repoufferent vers la Rade. Il remit à la voile le 10, & l'on fut ſurpris de le revoir encore le 13. Il avoit rencontré dans les Détroits l'Hector, dont preſque tout l'Equipage étoit réduit à l'extrémité par le ſcorbut ; & l'intérêt de la Compagnie l'avoit obligé de prêter ſon ſecours à ce malheureux Vaiſſeau. Il y avoit fait paſſer une partie de ſes gens pour ſuppléer à la manœuvre. Enfin ſans cette rencontre imprévûe, les Anglois de l'Hector n'ayant plus la force de porter la main aux voiles, couroient riſque à tous momens de ſe briſer contre les rocs ou d'échouer dans quelque Iſle du Sund. Ils avoient eſſuyé d'autres malheurs à Surate, où les Portugais leur avoient pris leur Chaloupe, avec dix-neuf de leurs gens, & des draps d'Angleterre pour la valeur de neuf mille pieces de huit. Mais ils s'étoient un peu dédomma-

Mort tragique du Gouverneur.

Diſgraces du Vaiſſeau l'Hector.

SARIS. 1608.

gés de cette perte, en se saisissant d'une Frégate de Columbo, dans laquelle ils avoient trouvé entre autres marchandises onze balles d'étoffes des Indes, & treize petites pieces d'artillerie. Leur arrivée à Bantam fit changer de vûe à Keeling. Il monta dans l'Hector, le 5 de Janvier, pour se rendre aux Isles de Banda, & le Capitaine Towson partit pour l'Angleterre dans le Dragon.

Arrivée d'une Flotte Hollandoise.

Le 3 de Février, les Hollandois à qui le retardement de leurs Vaisseaux commençoit à causer de l'impatience, eurent la satisfaction de voir arriver de Malaca Williamson Verhoof, leur Amiral, avec une Flotte de douze grands Vaisseaux, dont sept partirent immédiatement pour les Molucques. Les Officiers qui restoient à Bantam, accompagnés de tous les Facteurs de leur Comptoir, demanderent une assemblée des Pungavas, sous prétexte d'une affaire importante qu'ils avoient à leur communiquer. Cette faveur leur étant accordée, ils déclarerent avec beaucoup de faste, dans un Conseil si nombreux, qu'ils avoient reçu des Lettres de leur Roi (titre qu'ils affectoient de donner au Comte Maurice pour se procurer plus de considé-

Les Hollandois s'attirent la raillerie du Conseil de Bantam.

SARIS.

1608.

ration) par lesquelles ils apprenoient que la paix avoit été conclue entre eux & les Portugais. Ils ajouterent qu'ils se croyoient obligés d'en informer la Cour de Bantam ; parce que devant vivre desormais en bonne intelligence avec le Portugal, ils ne pouvoient plus accorder de secours aux Javans contre les insultes des Vaisseaux de cette Couronne. Les Pungavas reçurent ce discours avec de grands éclats de rire. Ils connurent tout d'un coup que le dessein des Officiers Hollandois étoit de les prévenir par des jalousies & des craintes, contre ceux dont ils se reconnoissoient les amis, afin de rendre la Cour de Bantam plus réservée sur tous les Privileges qui pouvoient nuire au commerce de Hollande. Aussi répondirent-ils que les Javans étoient sans inquiétude, & que les Hollandois pouvoient suivre leur inclination.

Embarras que les Hollandois suscitent à Saris

Le 21, Saris fut appellé à la Cour par le nouveau Gouverneur, qui se nommoit *Pangram Arcumgalla*. Il se hâta d'obéir à cet ordre, avec la precaution ordinaire de porter un présent. Le Gouverneur lui dit qu'ayant appris par des informations certaines, que les Anglois retenoient dans leur

maison deux Prisonniers pour dettes, & qu'ils les avoient même chargés de chaînes, il vouloit sçavoir sur quel fondement ils s'attribuoient cette autorité. La réponse de Saris fut qu'ils avoient obtenu la permission du Roi; & produisant les billets des Prisonniers pour prouver la réalité & la justice de la dette, il demanda instamment qu'ils ne fussent pas déchargés sans avoir donné une caution ou d'autres assurances pour le payement. Le Gouverneur repliqua qu'il supposoit la vérité de la dette, mais que pour la permission d'enchaîner les Prisonniers, il sçavoit que les Anglois ne l'avoient jamais obtenue du Roi, & qu'il vouloit par conséquent qu'ils fussent relâchés. Enfin Saris obtint, après beaucoup d'instances, qu'ils demeureroient en prison, jusqu'à ce que l'un, qui se nommoit *Tanyomges*, & qui devoit au Comptoir cinq cens pieces de huit, en eût du moins payé cent, & que l'autre, nommé *Bungum*, qui devoit, avec la même somme, cent sacs de poivre, eût payé cent pieces & vingt sacs. Sur cette convention, le Gouverneur envoya un de ses gens avec Saris, pour déclarer aux Prisonniers à quelles conditions ils pouvoient

SARIS.

1608.

SARIS. 1608.

obtenir la liberté. Cependant, le 24, il vint à Saris un nouvel ordre de se rendre à la Cour. Il y trouva les Facteurs Hollandois qui y avoient été mandés comme lui, & vers lesquels le Gouverneur se tourna d'abord, pour leur demander si c'étoit l'usage en Europe de mettre un homme en prison pour ses dettes, sans en avoir reçu la permission du Roi ou de ses Ministres. Les Hollandois ayant répondu non, il donna ordre que les deux Prisonniers fussent relâchés sur le champ. Envain Saris lui représenta les conditions dont on étoit convenu trois jours auparavant, un des Esclaves du Roi fut envoyé aussi-tôt pour les délivrer. Saris ne douta point que cette mortification ne lui eût été suscitée par les Hollandois. Ils reçurent à leur tour un sensible chagrin, en apprenant par une Pinace, arrivée le 23 d'Avril, que Paulus Vankerle, un de leurs Amiraux, avoit été pris à Ternate. Mais sur quelques récits de l'Isle de Borneo, ils firent partir un petit Bâtiment pour Banjarmassin, dans la résolution de faire parcourir toutes les Criques & tous les coins de cette grande Isle où ils avoient appris qu'on trouvoit de l'or & du bezoar en abondance

Espérances des Hollandois à Borneo.

dance pour des grains de verre & pour les plus viles merceries.

Le 26 d'Août, Keeling revint de Banda, chargé de douze mille quatre cens quatre-vingt-quatre katis de fleur de muſcade, & de cinquante-cinq mille huit cens quarante-quatre katis de noix, qui lui revenoient à neuf, dix & onze pieces de huit le bahar. Un kati, dans les Iſles de Banda, répond à treize onces & demie d'Angleterre. Le petit bahar de fleur de muſcade eſt composé de dix katis ; & le petit bahar de noix, de cent katis. Le grand Bahar contient cent katis de fleur, & mille de noix. Si quelqu'un vous doit dix katis de fleur, & qu'il vous offre en payement cent katis de noix, la Loi du Pays vous oblige d'y conſentir.

Poids & meſures de Banda.

Le 4 d'Octobre, Keeling, qui avoit achevé ſa cargaiſon à Bantam, en y joignant quatre mille neuf cens ſacs de poivre, leva l'ancre pour retourner en Angleterre. Saris, Auteur de cette Relation, monta ſur le même Vaiſſeau, après avoir paſſé quatre ans neuf mois onze jours au Comptoir de Bantam. Sans s'arrêter aux circonſtances de ſon retour, il joint à ſon Journal quelques obſervations curieu-

Saris retourne en Angleterre avec Keeling.

SARIS.

1609.

ſes ſur diverſes ſortes de drogues & de marchandiſes, & ſur les lieux d'où les Européens tirent ces productions.

Obſervations ſur diverſes marchandiſes, parfums, gommes, &c.

Le bois d'aloës, comme l'appellent les Anglois, eſt nommé *Garu* par les Malayens. La meilleure eſpece vient de Malaca, de Siam & de Cambaye. Il faut choiſir celui qui eſt en gros bâtons ronds, fort maſſif, noir, avec des veines couleur de cendre, un peu amer au goût, d'une odeur agréable, & qui brûle au feu de charbon comme un morceau de poix ; c'eſt-à-dire, que s'il eſt bon, il ne ceſſe pas d'éprouver une ſorte de friture, en jettant une odeur fort douce juſqu'à ce qu'il ſoit conſumé.

Benjoin.

Le benjoin eſt une gomme, que les Malayens nomment *Minnian*. La meilleure eſpece vient de Siam. Elle eſt pure, claire, blanche, avec de petites raies couleur d'ambre. Sumatra en produit une autre ſorte, qui n'eſt pas mépriſée, quoique moins blanche. Une troiſiéme eſpece, qui vient de Priaman & de Burrouſe, eſt rejettée des Anglois, parce qu'ils la trouvent trop groſſiere ; mais elle eſt fort eſtimée à Bantam.

Civette.

La civette, ſi l'on veut choiſir la meilleure, doit être d'un jaune foncé

qui tire fur celui de l'or. Celle qui eft blanchâtre fe vend beaucoup moins, parce qu'elle eft ordinairement altérée avec de la graiffe. Cependant la civette, en général, eft blanchâtre quand elle eft fraîche, & ce n'eft qu'en vieilliffant qu'elle devient jaune. SARIS. 1609.

Mufc. Le mufc eft connu par trois efpeces; la noire, la brune & la jaune. La premiere n'eft point eftimée. La feconde eft bonne. La troifiéme eft la meilleure. Celle-ci doit être couleur d'ambre foncé, & revêtue d'une fimple peau; car fi elle en a deux, comme il arrive fouvent, c'eft un défaut. Elle ne doit point être trop humide, ce qui la rend pefante; ni trop feche, ce qui diminue quelque chofe de fon prix. Elle doit être fans pierres, fans filamens, & d'une odeur douce & forte. Elle eft nuifible à quantité de perfonnes, non feulement par l'odorat, mais même par le palais; car Saris a connu des gens qui ne pouvoient en goûter fans qu'elle pénétrât jufqu'au cerveau. Elle ne doit pas fe fondre trop tôt dans la bouche, ni demeurer trop long-tems dans la main fans fe diffoudre. On doit bien fe garder de la tenir prés d'aucune autre forte d'epi-

SARIS. 1609.

ce, si l'on ne veut pas qu'elle perde bientôt son odeur.

Bezoar.

Le bezoar : il y en a deux sortes, l'une qui vient des Indes Occidentales, l'autre des Indes Orientales. Celle-ci vaut le double de l'autre. Les pierres de l'une & de l'autre sorte ne se ressemblent point dans leur forme. Les unes sont rondes ; d'autres longues comme des noyaux de dattes ; d'autres comme des œufs de pigeon ; d'autres comme les rognons d'un chevreau ; enfin d'autres ont la figure d'un gland. Mais il y en a peu qui se terminent en pointe. Leur couleur n'est pas moins variée : car il s'en trouve d'un rouge clair, de couleur de miel & de couleur de cendre. Mais la plûpart sont d'un verd pâle. Les bezoars de l'Inde Orientale sont composés de plusieurs robbes ou de plusieurs peaux, comme l'oignon, & ne sont pas moins luisans que si l'art s'étoit employé à les polir. Qu'on en ôte une peau, la suivante est plus luisante & plus claire que la premiere. Ces peaux sont plus ou moins épaisses, suivant la grosseur des pierres. Les plus gros bezoars sont les plus chers. Saris donne une méthode certaine pour les mettre à l'épreuve.

Qu'on prenne, dit-il, le poids exact de la pierre, & qu'on la mette dans l'eau pendant quatre heures. Qu'on examine ensuite si elle ne s'est pas fondue ; & qu'après l'avoir bien essuyée on la pese une seconde fois. Si l'on trouve la moindre différence dans le poids, on peut être sûr que la pierre n'est pas bonne. La plûpart des bezoars contrefaits viennent de Sukadana dans l'Isle de Borneo. Il s'y en trouve néanmoins d'excellens comme à Patane, à Banjarmassin, à Macassar, & dans l'Isle das Vaccas, qui est à l'entrée de la Rade de Kamboya.

SARIS 1609.

Ambre.

L'ambre : il y en a de différentes couleurs, tels que le blanc, le noir, le brun & le gris. Le noir est le moins recherché, & le gris passe pour le meilleur. De cette derniere sorte, choisissez celui qui est le plus clair, le plus pur, qui tire sur le blanc, & qui est mêlé de veines couleur de cendre ou blanchâtres. Il doit flotter sur la surface de l'eau ; & quoiqu'il y ait de l'ambre contrefait qui flotte de même, on peut s'assurer que le véritable ne s'enfonce jamais. Il vient en abondance de Mozambique & de Sofala.

Marché de Bantam.

Bantam est le grand Marché d'une infinité de Nations pour quantité de

SARIS. 1609.

marchandises. Cette Ville, qui est située dans la grande Isle de Java, est au 6e degré de latitude du Sud; variation Ouest 3 degrés. Mais le Pays ne produit gueres, de son propre fonds, que des vivres, du coton, de la laine & du poivre. La récolte du poivre, qui se fait au mois d'Octobre, donne ordinairement trente ou trente-deux mille sacs. Chaque sac contient quarante-neuf katis & demi de la Chine. Les Javans nomment le sac un timbang. Deux timbangs font un pikul; trois pikuls composent le petit bahar; & quatre pikuls & demi le grand bahar, qui fait quatre cens quarante-cinq katis & demi. Les Javans ont encore un poids qu'ils nomment *kulak*, & dont l'usage est fort commun à Bantam. Sept kulaks font le timbang. Mais quelque expérience qu'on puisse acquérir dans tous ces poids, les Commis Indiens, qui sont toujours des Chinois, donnent beaucoup d'avantage aux Marchands du Pays, parce qu'ils ont l'art de diminuer ou de grossir à leur gré les poids & les mesures.

Poids & mesures.

Au mois de Décembre & de Janvier, il vint à Bantam un grand nombre de Joncs & de Parcs, chargés de poivre de Cherringin & de Janby, de

SARIS. 1609.

sorte qu'à la fin de Janvier cette Ville a toujours de quoi fournir à la cargaison de trois grands Vaisseaux.

Taël Malayen.

Le poids pour le bezoar, la civette & l'or, se nomme *taël*, & revient à deux pieces de huit un quart, ou à deux onces d'Angleterre. Un taël Malayen pese une piece & demie de huit, ou une once & un tiers d'Angleterre. Un taël Chinois est le poids d'une piece & sept vingtiémes de huit, ou une once & un cinquiéme d'Angleterre; de sorte que dix taëls de la Chine font précisément six taëls de Java.

Marchandises propres à Bantam.

Les marchandises Angloises qui se vendent à Bantam, sont le fer en barres longues & minces, à six pieces de huit le pikul.

Le plomb en petites masses, à cinq pieces le pikul.

De la poudre à tirer, vingt-cinq pieces le barril.

Draps larges, de couleur rouge, opium de Mesri qui est le plus estimé, ambre en gros grains, corail à grandes branches.

Mais les pieces de huit sont la meilleure marchandise qu'on puisse porter à Bantam, parce qu'avec de l'argent comptant, il n'y a rien qu'on ne se procure fort au-dessous de son prix. On

SARIS. 1609.

s'y défait auſſi fort avantageuſement des taffetas, des velours, des damas de toutes ſortes de couleurs, des ſatins blancs, du muſc, du fil & du trait d'or, du ſucre blanc, du ſucre de Candie, des baſſins de porcelaine, du benjoin, du bois d'aloës, de l'alun, & de toutes ſortes de drogues.

Les étoffes de Coromandel ſont fort en recommandation à Bantam, & ſurtout celle qui ſe nomme *Gubar*. Les calicos, les pintades, les ballachos, les beaux tapis de Saint-Thomé, le *muris*, qui eſt une ſorte de drap fort cher; toutes les étoffes Malayennes, & généralement toutes celles de coton qui ont de la largeur & de la longueur.

Droits du Roi.

Les droits du Roi ſont 1°. le chuckey, qui eſt de huit pour cent ſur le poivre. 2°. le billabilian; c'eſt-à-dire, que s'il arrive dans la Rade quelque Vaiſſeau chargé de draps ou d'autres marchandiſes de cette nature, le Roi doit être informé de la quantité & du prix avant qu'on en puiſſe rien débarquer. Enſuite il envoie ſes Officiers, qui achetent tout ce qui eſt néceſſaire à ſon uſage, pour la moitié du prix, c'eſt-à-dire, que ſi vous mettez le prix de votre drap à vingt pieces de huit

SARIS. 1609.

le gori, on ne vous en donne pas plus de quinze ou ſeize. L'uſage des Hollandois eſt de faire préſent au Roi, de ſept ou huit cent pieces de huit à leur arrivée, pour ſe délivrer de tous les droits. Le Ruba-ruba eſt un droit pour l'ancrage, qui monte à cinq cens pieces de huit pour ſix mille ſacs de poivre. Le droit du Scha-Bandar pour la même quantité de poivre, eſt de deux cens cinquante pieces de huit; celui des Commis pour les poids & les meſures, d'une piece de huit ſur cent ſacs. Les Jerotulis, qui ſont les Gardes de la Douanne, ont auſſi le droit d'une piece de huit ſur cent ſacs.

Pays divers d'où Bantam tire ſes richeſſes.

Bantam tire beaucoup de vivres, de coton & de bois, du Canton de Jorran, qui eſt ſitué à l'Eſt de Jakatra. Il lui vient de Janby un grand nombre de Joncs, chargés de poivre. Banda luî fournit une petite quantité de fleur & de noix de muſcade, qu'on envoie prendre dans quelques Joncs du Roi & de la Ville. Macaſſar lui fournit de même des pierres, du bezoar, du riz & d'autres vivres. Balî qui eſt une Iſle à l'Eſt de celle des Celebes, vers huit degrés & demi de latitude, envoie beaucoup de riz & de coton, des Eſclaves, & des étoffes

Macaſſar, Bali & Tymor.

SARIS. 1609.

groſſieres. Timor, qui eſt à l'Eſt de Bali, à dix degrés quarante minutes de latitude du Sud, produit une abondance de chindanna, que les Anglois nomment *White ſanders*. Il vaut à Bantam juſqu'à vingt pieces de huit le pikul. On en tire auſſi de la cire qui ſe vend 25 & juſqu'à 30 pieces le pikul. Les Indiens ſont capables de beaucoup d'artifice pour contrefaire cette marchandiſe ou pour l'altérer par divers mélanges; de ſorte qu'il eſt toujours à propos de la rompre en pieces pour éviter l'impoſture. On porte pour échange à Timor, des couteaux, de petites merceries, de la porcelaine groſſiere, des taffetas de diverſes couleurs, excepté les noirs, des poëles de la Chine, des petites plaques d'argent battu, auſſi minces que des oublies & de la grandeur de la main. Ce commerce eſt fort avantageux, car les Anglois y ont gagné juſqu'à quatre cens pour cent.

Iſle de Banda.

Banda, qui eſt à cinq degrés de latitude du Sud, fournit avec la fleur & la noix de muſcade, de l'huile de l'une & de l'autre. Cette Iſle n'a point de Roi; mais elle eſt gouvernée par un Scha-Bandar, qui eſt allié des Scha-Bandars de Nera, de Lantor, de Pu-

ſoway, de Pulorin, & de Labatake, autres Iſles qui ſont compriſes ſous le même nom, & qui dépendoient autrefois du Roi de Ternate. Toutes ces Iſles ont trois moiſſons chaque année, dans les mois de Juillet, d'Octobre & de Février; mais celle de Juillet qui ſe nomme la moiſſon d'*Areputi*, eſt la plus conſidérable. Les marchandiſes qui conviennent aux Inſulaires, ſont les étoffes de Coromandel, & toutes celles de Cheremalla, du drap d'Angleterre, les eſpeces d'or, les pieces de huit, avec cette différence, que pour la valeur de ſoixante-dix pieces de huit en or, vous aurez ce qui couteroit quatre-vingt-dix pieces en argent; les grands baſſins de la Chine, les damas de couleurs vives, les taffetas, les velours, les boëtes de la Chine, les jettons dorés, les chaînes d'or, la vaiſſelle dorée, telle que des aſſiettes, des plats & des ſoucoupes, les armes de tête damaſquinées & bien luiſantes; les mouſquets, les lames d'épée, mais retrouſſées à la pointe. Le riz eſt encore une marchandiſe ſur laquelle on trouve de grands profits dans les Iſles de Banda, ſur-tout dans certaines années où la racine de ſagio, dont on y compoſe le pain, manque preſque entierement.

SARIS.

1609.

SARIS. 1609.

Isles Moluques.

Les Isles Moluques, qui sont au nombre de cinq, fort près de la Ligne Equinoctiale, se nomment *Molukko*, *Ternate*, *Tidor*, *Gelolo* & *Machian*, & produisent une grande abondance de girofle ; mais chaque année n'est pas également fertile. C'est la troisiéme qui donne toujours une riche moisson. Le kati aux Moluques est de trois livres cinq onces Angloises. Le bahar contient deux cens katis. Dix-neuf katis de Ternate, en font cinquante de Bantam. Les marchandises qu'on demande aux Moluques, sont les étoffes de Coromandel & de Cheremalla, les ceintures de Siam, les salolos, les ballachos & les chellis, les taffetas de la Chine, les velours, les damas, les grands bassins, les jettons vernis, les draps écarlate, l'opium & le benjoin.

Siam.

Siam, dont la situation est à 14 degrés & demi de latitude du Nord, fournit une grande abondance d'excellent benjoin, & beaucoup de belles pierreries, tant de son propre fond, que de celles qu'on y apporte de Pegu. Le taël de Siam pese deux pieces de huit & un quart. On y trouve beaucoup d'argent en lingo s, mais il y vient du Japon ; ce qui n'empêche pas que

les pieces de huit n'y soient si recherchées, que deux & demi, avec le coin, en valent presque trois en lingots. Le drap d'Angleterre de couleur éclatante, le fer & les beaux Miroirs, sont dans une haute estime à Siam. Toutes les marchandises de la Chine s'y vendent beaucoup moins cher qu'à Bantam. Les Joncs Guzarates viennent à Siam aux mois de Juin & de Juillet, après avoir touché aux Maldives & à Tenasserim, où l'on trouve en tous tems cinq & six brasses d'eau. De Tenasserim, on peut se rendre par terre à Siam, dans l'espace de vingt jours. SARIS. 1609.

Borneo est à trois degrés de latitude du Sud. Cette grande Isle produit beaucoup d'or & de bezoars, de la cire, des *Rotans*, du Kaijulacka, & du Sang de Dragon, dont le principal commerce se fait dans la Ville de Banjarmassin. Les marchandises qu'on y demande sont les étoffes de Coromandel, la soie de la Chine, les damas, les taffetas, les velours de toutes couleurs, excepté la noire; les draps de l'Europe & les pieces de huit. Sukadana est une autre Ville de l'Isle de Borneo, dont la latitude est d'un degré & demi du Sud; on y compte cent soixante lieues de Bantam. Le grand

Borneo. Banjarmassin. Sukadana.

SAYLIS. 1609.

Diamans de la riviere de Lavi.

commerce de cette Ville est celui des Diamans, qui s'y trouvent en abondance, & qui passent pour les meilleurs de l'Univers. Elle en a beaucoup dans tous les tems de l'année, mais sur-tout aux mois de Janvier, d'Avril, de Juillet & d'Octobre, où l'usage est de les aller chercher dans des Parcs, au long de la Riviere de Lavi, en plongeant comme l'on fait pour les perles. Cependant il arrive quelquefois aux mois de Juillet & d'Octobre, que les pluies grossissent excessivement cette Riviere; au lieu que n'ayant dans les deux autres mois que trois ou quatre brasses de profondeur, on y plonge plus facilement.

Quatre sortes de diamans.

Lorsqu'on se propose d'aller à Sukadana, le meilleur parti est de se rendre d'abord à Banjarmassin, où sans beaucoup d'embarras on peut se procurer du bezoar & des diamans pour de l'or. On y compte quatre sortes de diamans, qui sont distingués par leur eau, que les Indiens appellent *Verna*. Verna ambon est le blanc; Verna loud, le verd Verna sakkar, le jaune & Verna bessi, une couleur entre le verd & le jaune. Les poids se nomment: *Sa Mas*, *Sa Kupang*, *Sa Busuks*, *Sa Pead*. Quatre kupangs font un

mas ; trois busuks un kupang ; un pead & demi fait le busuk. Ils ont aussi le *paha*, qui fait quatre mas ; & seize mas font un taël. C'est avec ces poids qu'on pese l'or & les diamans.

Marchandises de la Chine.

Les marchandises de la Chine, sont la soie crue. La meilleure se fait à Nanking, & s'appelle dans le Pays *Howsa.* Elle se vend quatre-vingt pieces de huit le pikul. Les taffetas, que les Chinois nomment *Tuc ;* les meilleurs se font dans une petite Ville nommée *Hock-chu.* Ils se vendent trente pieces de huit le gori. Les damas qu'on appelle *Towne :* c'est à Canton que se font les meilleurs, à cinquante pieces le gori.

La soie à coudre, nommée *Kousswa*, à cent pieces de huit le Pikul.

Les étoffes brodées nommées *Pocy*, qui servent pour Tapisseries : les meilleures se vendent dix pieces.

Le fil d'or à coudre & à broder, nommé *Kim-swa*, qui se vend par chip-pao, c'est-à-dire par paquets, dont chacun contient dix papiers, & chaque papier cinq écheveaux, ou cinq nœuds. Trois chip-paos se payent deux pieces de huit.

Satins, nommés *Lin*, les meilleurs une piece de huit.

SARIS.

1609.

Grands baſſins, nommés *Cho-pao*, trois pour une piece de huit.

Le ſucre blanc, nommé *Pe-tong*, le meilleur une piece le pikul.

La porcelaine de même eſpece, nommée *Poa*, la meilleure une piece de huit le Kati.

Les boëtes à perles, nommées *Chanab*, les meilleures une piece de huit.

Les velours, nommés *Tan-go Jounck*, de neuf aunes de long, cinq pieces de huit.

La ſoie de manche, nomméeJounck, la meilleure cent cinquante pieces le pikul.

Le muſc, nommé *Sa-hu*, ſept pieces le kati.

Les draps larges, nommés *To-loney Sa-ſoko*, c'eſt-à-dire, large de trois quarts, ſept pieces de huit.

Les miroirs de la plus grande largeur, nommés *Kea*, dix pieces chacun.

L'étain, nommé *Sca*, quinze pieces le pikul.

La cire, nommée *La*, quinze pieces le pikul.

Mouſquets, nommés *Kau-ching*, vingt pieces le baril.

Dents d'Eléphans, les plus gros & les meilleurs, deux cens pieces le pikul.

Les petits nommés *Ga*, à la Chine, & par les Portugais *Screvelias*, cent pieces le pikul. SARIS. 1609.

Les sables du Japon, nommés *Samto*, huit pieces de huit.

Le droit sur le poivre dans l'intérieur du Pays, est d'un taël sur chaque pikul.

Commerce de la Chine aux Manilles.

Au mois de Mars, les Joncs qui doivent faire voile aux Manilles, partent ensemble de Chan-chu; c'est-à-dire, que d'environ quarante qui font ce Voyage tous les ans, il y en a toujours sept ou huit, ou dix qui s'associent, à mesure qu'ils sont prêts au départ. Leur cargaison est de soie crue & travaillée, mais beaucoup meilleure que celle qui se porte à Bantam. On compte dix jours de navigation entre Canton & les Manilles. Les Joncs reviennent au commencement de Juin, chargés de pieces de huit. Ils sont sans armes & sans aucune autre défense; de sorte qu'on n'a besoin que d'une Chaloupe armée pour les arrêter, & pour les prendre.

1613.

Marchandises propres au Japon.

Saris n'a pas laissé des observations moins exactes sur les marchandises qui sont recherchées au Japon. Il suffira de les nommer, sans en marquer les prix. Les draps larges de toutes

SARIS. 1613.

ſortes de couleurs, ſans en excepter les noirs, mais ſur-tout les rouges & les jaunes. Les ſoies, les bouracans ſimples & doubles, les étoffes de ſoie à gros grains; les gros grains de Turquie, les camelots, les ſatins, les taffetas & les damas de l'Inde. Le fil de toutes ſortes de couleurs. Les tapis de table. Les cuirs dorés ou peints, à fleurs & à figures. Les tableaux, & toutes ſortes de peintures, ſur-tout celles qui repréſentent des hiſtoires laſcives, & des batailles ſur mer ou ſur terre; les plus grandes formes ſont toujours les plus eſtimées.

Le vif-argent, le vermillon, le rouge pour le viſage. Le cuivre en plaques, le plomb en lingots, le plomb en feuilles. L'etain en lingots. Le fer en maſſe, en barre & en plaques. L'acier de toutes ſortes de formes. Les tentures de tapiſſerie. La civette. Le fil d'or à coudre, de la Chine. La caſſonade ou le ſucre en poudre de la Chine. Le ſucre de Candie. Les velours de toutes couleurs. Les velours à fleurs. Les gazes. La ſoie crue. Le fil tors. Les verres à boire de toute eſpece, les bouteilles, les cruches, & toutes ſortes de vaſes & de vaiſſelle, ſimples ou dorés, le papier, les Li-

vres de Comptes & les tablettes de poche. Le ſavon d'Eſpagne. L'ambre en grains. Les bas de ſoie, de toutes couleurs. Le cuir d'Eſpagne, & toutes ſortes de peaux bien paſſées. Les Kandicks bleus & noirs de la Chine. La cire pour les bougies. Le miel. Le poivre. Le ſamel de la Cochinchine. La muſcade. Le camphre de Barous & de Borneo. Le bois de Kalamba. Le ſapon, ſorte de bois rouge. Les dents d'éléphans. Les cornes de rhinoceros & de cerfs. L'alun de roche. Il eſt en telle eſtime, que Saris vendit pour cent florins ce qui ne lui en avoit coûté que trois.

SARIS. 1613.

Ce qu'on trouve de meilleur au Japon, eſt une abondance d'excellentes teintures, bleues, rouges, noires & vertes. Les vernis, ſur-tout en or & en argent, y ſont meilleurs qu'à la Chine. Le ſoulfre, le ſalpêtre, le riz & le coton abondent auſſi dans la plûpart de ces Iſles.

Ce qu'il y a de meilleur au Japon.

LATITUDES.

Maſulipatan.	17	00 N.
Iſle Sainte Lucie, proche Madagaſcar.	24	30 S.
Seperdonne, près de Chaule.	18	0 N.

SARIS. 1613.

Bantam.	6	0 S.
Variation Oueſt.	3	00
Iſle de Bali.	8	30
Iſle de Timor.	10	40
Iſle de Banda.	5	00
Sukadana, dans l'Iſle de Borneo	1	30

CHAPITRE VII.

Relation de ce qui ſe paſſa dans l'Iſl de Firando pendant le Voyage d Saris à la Cour de l'Empereur di Japon.

COCKS. 1613.

Le Facteur Cocks eſt chargé d'écrire le événemens.

ON s'apperçoit par degrés qu l'attention des Marchands Anglois pour les événemens hiſtoriques & leur curioſité pour le caractere & le uſages des Nations étrangeres, aug mentent avec l'étendue & le ſuccè de leur commerce. Cocks, deſtiné gouverner le Comptoir de Firando ne demeura point oiſif dans cette Vil le pendant le voyage que Saris avoi entrepris à Suronga. Avec le ſoin de marchandiſes & des autres intérêts d la Nation, il étoit chargé de recueil lir, dans un Journal exact, tout ce qu

se passeroit d'intéressant sous ses yeux. C'est sa Relation qu'on va lire. Cokcs. 1613.

Le 7 d'Août, Saris, Général Anglois, partit avec William Adams pour la Ville Imperiale, dans une Barque du Roi montée de quarante Rameurs. Il prit avec lui douze personnes de confiance ; Tempest, Pencock, Richard Wickam, Edouard Saris, Watter Corwarden, Diego Fernandos, John Williams, Tailleur ; John Head, Cuisinier ; Edouard Bartan, Chirurgien ; John Japan, Interprete ; Richard Dale & Antoine Ferrea, Matelots, sans compter quatre Valets, deux à lui & deux à William Adams. On fit honneur à son départ, en tirant treize coups de canon. Départ du Général.

L'Auteur se rendit aussi-tôt chez les deux Rois, comme par ordre du Général, pour les remercier des ordres qu'ils avoient donnés en sa faveur. En effet ces deux Princes avoient poussé leurs attentions jusqu'à faire porter à Saris cent taëls, en monnoie du Japon, pour lui épargner les embarras du change dans une si longue route. Cette somme fut acceptée, mais comme un prêt. Quelques Anglois ayant causé du desordre la nuit d'auparavant, le Roi Foyne pria Cocks, au-

Cocks.
1613.

tant pour ſon honneur, que pour celui de ſa Nation, d'avoir l'œil ouvert ſur la conduite de ſes gens.

Un jeune Japonois s'engage à ſuivre les Anglois en Europe.

Le 9, un jeune Japonois, nommé *Juan*, qui parloit fort bien la Langue Eſpagnole, vint offrir ſes ſervices à Cocks pour neuf ou dix ans, ſans en excepter le voyage d'Angleterre, qu'il promettoit de faire avec le Vaiſſeau. Miguel, l'Interprete qu'Adams avoit procuré au Comptoir, étant d'un eſprit fort lourd, & ſujet d'ailleurs à s'abſenter ſouvent, le deſagrément qu'on avoit ſans ceſſe de le voir manquer au beſoin, fit accepter les offres de Juan. C'étoit un nouveau Chrétien, qui avoit la plus grande partie de ſa famille à Nangazaqui, & un couſin à Firando. Quoiqu'il eût ſervi pendant trois ans un Eſpagnol aux Manilles, il en étoit revenu ſans avoir embraſſé le Chriſtianiſme, & les Jéſuites l'avoient baptiſé à Nangazaqui. La curioſité de voir l'Europe parut être le ſeul motif qui le faiſoit tourner vers les Anglois.

Grande Fête des Japonois pour leurs parens morts.

Le 19 au ſoir, on vit commencer à Firando la grande Fête des Japonois, qui conſiſte à ſe réjouir & à faire bonne chere toute la nuit ſur les tombeaux de leurs parens, qu'ils invitent à ce

festin. Leurs réjouissances durent trois nuits consécutives. On publia l'ordre de parsemer les rues de sable, & d'allumer des lanternes devant chaque porte. Il en coûta la vie à un pauvre homme pour avoir négligé d'obéir. Cocks ne fit pas difficulté de se conformer aux usages du Pays. Non-seulement il suspendit à sa porte deux belles lanternes ; mais étant informé que les deux Rois devoient se promener dans les rues, & s'arrêter à sa maison, il leur fit préparer un souper digne d'eux. Cependant, après les avoir attendus jusqu'à minuit, il fut averti que d'autres occupations leur avoient fait changer de dessein. Il ne laissa point de leur envoyer des présens, suivant l'usage de la Nation. Plusieurs Seigneurs Japonois, qui prirent l'occasion des Fêtes pour visiter le Comptoir, y furent reçus & traités avec autant de générosité que de politesse.

Cocks. 1613.

Le 23, les Anglois cesserent de débarquer leur poudre, dont ils avoient déja transporté cinquante-neuf barils au rivage. L'avidité du Roi à s'en procurer & sa facilité à leur en donner le prix qu'ils avoient demandé, sembloit leur avoir fait oublier qu'ils en devoient conserver du moins leur provi-

Cocks.

1613.

Vols des Matelots Anglois.

ſion. Mais le Lieutenant du Vaiſſeau ſe crut obligé de faire tranſporter, au Comptoir, quantité de petites merceries, que les Matelots commençoient à dérober pour fournir à leurs débauches. On étoit au dernier jour des trois Fêtes. Trois Compagnies de Danſeurs ſe promenerent dans toutes les rues avec des banieres, & des poëſles pour inſtrumens de muſique; s'arrêtant aux portes des Grands comme aux Sépultures & aux Pagodes, avec des tranſports de joie, & des cris auſſi extravagans que leurs danſes.

Maſcarades Japonoiſes.

Le 24 il y eut une autre illumination, à l'honneur du jeune Roi & de ſon frere, qui allerent en Maſcarade chez le vieux Roi Foyne, avec un cortége fort nombreux. Les deux Princes étoient à cheval, & le reſte de la Troupe à pied. Nabeſone, Gouverneur du jeune Roi, jouoit du fifre pendant la marche, & cette muſique étoit accompagnée de celle que j'ai déja repréſentée. Cocks ayant appris que les Princes ſe propoſoient, à leur retour, de viſiter le Comptoir Anglois, prépara un grand feſtin. Mais ils ne s'en approcherent qu'après minuit, avec beaucoup de confuſion, & même quelques marques de mécontentement. Ils ne ſe préſenterent

présenterent pas pour entrer. Brower, Facteur Anglois, s'avança jusqu'à la porte, en affectant de les regarder peu. Ils feignirent aussi de ne l'avoir point apperçu.

Cocks. 1613.

Lettres arrivées à Cocks.

Cocks reçut le 28 deux Lettres du Général, l'une du 19, l'autre du 20, par le Gouverneur Schimonasco, qui suivant quelque cérémonial inconnu aux Anglois, ne les envoya point au Comptoir, mais les fit porter au Vaisseau. Comme l'une des deux Lettres étoit pour le Roi Foyne, Cocks se rendit au Palais, accompagné de Melsham & de Hermando. Le Roi donna un katan au premier, une dague d'Espagne à l'autre, & à tous trois quelques bottes d'ail, galanterie ordinaire au Japon. Il leur accorda aussi la permission de faire sécher leur poudre au sommet du Fort, en leur offrant le secours de ses gens pour ce travail.

Le premier de Septembre, le vieux Roi & toute sa Noblesse se donnerent le divertissement d'une nouvelle Mascarade, & rendirent visite le soir au jeune Prince. Les rues étoient éclairées par un nombre infini de lanternes. Cocks, qui s'attendoit d'autant plus à recevoir le Roi, que deux jours auparavant ce Prince lui avoit fait l'honneur de le surprendre chez lui, &

Cocks.

1613.

d'y paſſer une partie de la nuit dans la joie, fit préparer pour la troiſiéme fois un feſtin, qui eut le ſort des deux précedens. Le cortége royal étoit ſi nombreux, que ce fut apparemment cette raiſon qui empêcha Foyne d'entrer chez les Anglois.

Ouragan ſans exemple au Japon.

Le lendemain les Arpenteurs de la Cour meſurerent toutes les maiſons de la rue où les Anglois avoient leur Comptoir, pour les faire contribuer, ſuivant leur grandeur, aux frais de quelques nouveaux Forts que le Roi vouloit entreprendre. Celle des Anglois ne fut point exemptée de cette taxe. Cependant le deſſein de ces ouvrages fut abandonné à l'occaſion d'un ouragan, qu'on appelle *Typhon* dans ces Mers, le plus furieux qu'on ſe souvînt d'avoir jamais vû aux Iſles du Japon. Il renverſa plus de deux cens maiſons. Il en découvrit un beaucoup plus grand nombre, ſans épargner le Palais Royal, dont non-ſeulement tous les toits, mais les murs mêmes de circonvallation furent abbatus. La mer fut agitée par des ſecouſſes ſi violentes, qu'elle mina un grand Quai ſur lequel étoit ſitué le Comptoir Hollandois, ruina un mur de groſſes pierres, entraîna les degrés, mit en pieces deux grandes Barques, & ſubmergea qua-

rante ou cinquante autres petits Bâtimens dans la Rade. Le mur de la Cuisine des Anglois, avec un four extrêmement épais qu'ils avoient bâti nouvellement, furent mis au niveau de la terre. Cette horrible tempête s'étant élevée pendant la nuit, la confusion & le bruit du peuple, qui couroit éperdu dans toutes les parties de la Ville, augmenta beaucoup le désordre. La plûpart portoient des brandons de feu pour s'éclairer. Les étincelles qui voloient de toutes parts, devinrent bientôt la cause d'une disgrace encore plus affreuse; car le feu prit à plusieurs maisons, & ne pouvoit manquer de se répandre dans toute la Ville, si par un autre accident, qui n'accompagne jamais néanmoins les Typhons, il n'étoit tombé une pluie si prodigieuse, qu'on se crut menacés de périr par l'eau, après l'avoir été d'être écrasés par la chûte des maisons, ou d'être enveloppés dans les flammes. Le Vaisseau Anglois, quoiqu'à l'abri par sa situation, se soutint à peine sur cinq cables, dont il y en eut un de rompu. La Chaloupe & l'Esquif furent emportés, & ne purent être retrouvés que deux jours après. On apprit que le Port de Nangazaqui avoit beaucoup plus souf-

Les Typhons ne sont jamais accompagnés de pluie.

Cocks. 1613.

fert. Vingt Joncs Chinois y furent submergés ; & le Vaiffeau, qui avoit apporté l'Ambaffadeur Efpagnol des Manilles, fut miférablement fracaffé.

Corruption & defordre des Matelots Anglois.

Ces fleaux du Ciel n'empêcherent pas les Matelots Anglois de fe livrer à des defordres fi crians, que pour l'honneur de leur Nation, les Auteurs de ce Recueil ont cru devoir les fupprimer. Mais il ne font pas difficulté de publier ceux qui ne regardent que la difcipline nautique, pour apprendre à l'Angleterre même, que ce n'eft pas toujours par l'injure des élemens, ou par les fatigues d'un métier pénible, qu'elle perd un fi grand nombre de Matelots. Il fe paffoit peu de jours où l'ardeur de la débauche ne fît naître quelques querelles entre les Anglois. Elles étoient prefque toujours fanglantes, & quelquefois mortelles. Après avoir exercé leur fureur l'un fur l'autre, ils commencerent à la tourner vers les Japonois.

Brutalité furieuse d'un Matelot.

Un Matelot nommé *Francis Williams*, s'étant enyvré au rivage, prit un bâton, fans y être excité par aucune injure, & maltraita un Domeftique du Roi Foyne. Quatre Japonois témoins de cette brutalité, eurent la fageffe d'engager l'offenfé à fe rendre au Comptoir Anglois avec

eux; & faiſant leur plainte aux Facteurs, ils proteſterent que s'ils n'obtenoient pas une juſte ſatisfaction, ils les porteroient juſqu'au Roi. Cocks apprit au même moment que Williams s'étoit retiré à bord. Il y envoya un de ſes gens, pour exhorter le Lieutenant du Vaiſſeau à donner un exemple de ſéverité; & déclarant ſes intentions aux Japonois, il leur conſeilla de ſe rendre eux-mêmes à bord, pour reconnoître le coupable. Ils y allerent. Mais Williams, interrogé par le Lieutenant, eut l'audace de nier le fait, & l'impiété de ſoutenir ſon deſaveu par un faux ſerment. N'en étant pas moins condamné à des peines rigoureuſes, les Japonois ſe crurent ſatisfaits par la Sentence, & demanderent grace pour lui en faveur de l'yvreſſe. Alors, ce furieux Matelot, plus ſenſible à la honte de l'obligation qu'à la crainte du châtiment, ſauta ſur un croc de fer, dont il auroit aſſommé les cinq Japonois s'il n'eût été retenu. Il ne ménagea pas même ſon Lieutenant, ni le Député de Cocks. Enfin, ne s'étant rendu qu'à la force, il aima mieux demeurer à fond de calle, les fers aux pieds & aux mains juſqu'au départ du Vaiſſeau, que de réparer ſon offenſe

COCKS. 1613.

Cocks. 1613.

par des marques de repentir.

Maladie du Roi.

Le 13, Cocks apprenant que le vieux Roi étoit tombé malade, lui envoya l'Interprete avec divers préfens qui convenoient à fa fituation. C'étoit un grand flacon d'excellent vin, que Saris avoit fait conferver précieufement, & quelques boëtes de confitures. Ces petits foins, & l'attention que les Chefs avoient continuellement de prévenir les Japonois par toutes fortes de politeffes, réparoient le tort que les Matelots faifoient à leur Nation. Le lendemain au matin, Cocks reçut avis du Lieutenant, à qui Saris avoit recommandé de ne pas s'éloigner de fon bord, qu'une partie de l'Equipage avoit paffé la nuit dans la Ville fans fa permiffion, & dans un tems où tous les Matelots étoient d'autant plus néceffaires fur le Vaiffeau, que la marée l'avoit laiffé prefqu'à fec. Cocks, accompagné de Melsham & de l'Interprete, entreprit auffi-tôt de les rappeller à leur devoir. Il en trouva plufieurs dans divers lieux de débauche; & ne ménageant ni les reproches ni les coups, il les força de retourner à bord. La plûpart de ceux qu'il n'avoit pas découverts, ne laifferent pas de fuivre l'exemple des au-

Autres excès des Matelots Anglois.

tres, & de rentrer dans la soumission. Mais il en resta quatre, sur lesquels l'autorité ne fit pas plus d'impression que le devoir & l'honneur. Ils continuerent leur débauche pendant le reste du jour & la nuit suivante; jusqu'à ce qu'ayant pris querelle entr'eux, ils se battirent avec tant de fureur, qu'ils furent portés au Vaisseau à demi morts de leurs blessures. Ils se nommoient *Lambert*, *Colphax*, *Boles* & *Evans*.

Cocks emploie l'autorité du Roi de Firando pour les contenir.

Le 17, Cocks apprit qu'un Japonois, que les Matelots avoient nommé *Bastian*, & qui tenoit une maison de débauche, s'étoit vanté que si les Officiers Anglois reparoissoient chez lui pour en chasser leurs gens, il feroit main-basse sur eux avec tous les siens. Cette menace obligea les Facteurs de porter leurs plaintes au jeune Prince, parce que la maladie du vieux Roi duroit encore. Ils l'engagerent à faire publier une Ordonnance, qui défendoit sous de rigoureuses peines à tous les Habitans de la Ville, de recevoir les Anglois chez eux après la fin du jour; qui permettoit à Cocks & à ses Ministres d'entrer dans toutes les maisons pour y chercher ses gens; qui ordonnoit aux Japonois de lui prêter main-forte dans le besoin; enfin qui

Cocks.
1613.

l'autorisoit à faire enfoncer les portes, lorsqu'on lui refuseroit de les ouvrir. Le Prince fit déclarer en même tems à Bastian, que s'il arrivoit le moindre désordre par sa faute, ou s'il entreprenoit de s'opposer aux recherches de Cocks, il lui en coûteroit aussi-tôt la vie. Malgré tant de précautions & de loix, les Matelots Anglois protesterent qu'ils vouloient boire; qu'ils boiroient en plein champ s'ils n'avoient pas la liberté d'entrer dans la Ville; & que s'il ne se trouvoit personne pour leur apporter de l'arrack, ils prendroient la peine eux-mêmes d'en aller chercher dans les Villages, à quelque distance qu'ils fussent du Port. Cependant il arriva, peu de jours après, que le vieux Roi étant rétabli & se promenant à pied dans la Ville, rencontra deux Anglois qui étoient à boire à la porte d'un Chinois. Il prit la peine de s'arrêter; & d'un air menaçant, il détacha vers eux quelques gens de sa suite. Son dessein n'étoit que de leur faire demander s'ils avoient la permission de leurs Officiers. Mais dans la crainte d'un traitement plus sévere, ils prirent le parti de s'éloigner en fuyant. Cette avanture ayant servi à leur persuader que le Roi même avoit

les yeux ouverts ſur leur conduite, ils commencerent à s'obſerver davantage.

Cocks. 1613.

Le 27, Williams Paulin, Contre-Maître, mourut au Comptoir, d'une maladie de langueur. A la priere de Cocks, le Roi permit qu'il fût tranſporté au cimetiere des Chrétiens. Mais cette permiſſion n'empêcha point les Prêtres Japonois de s'oppoſer au paſſage du corps dans les rues de Firando, & ſur-tout devant leurs Pagodes. On fut obligé de le tranſporter par eau. Il fut ſuivi d'un grand nombre de Japonois, malgré les repréſentations des Prêtres, qui leur faiſoient un crime de leur curioſité. Mais lorſqu'on fut au lieu de la ſépulture, il ne s'en trouva pas un qui voulût prêter ſes mains ni ſes inſtrumens pour ouvrir la foſſe.

Les Prêtres Japonois s'oppoſent à l'enterrement d'un Anglois.

On publia le 29 un ordre du Roi, pour nettoyer & embellir les rues. Comme elles ne ſont pas pavées à Firando, cet embelliſſement conſiſte à répandre du ſable & du gravier chacun devant ſa porte, à vuider deux petits canaux qui ſont de chaque côté pour l'écoulement des eaux, & à les parer de larges pierres, enfin à ne laiſſer aucune trace de ſaleté à la face des maiſons. La diligence des Habitans eſt

Ordre pour l'embelliſſement des rues.

Cocks, 1613.

admirable dans ces occaſions. Il ne fallut qu'un jour pour achever l'ouvrage, & les Officiers du Roi commencerent leur revûe dès le lendemain. Le Capitaine Chinois de qui les Anglois louoient leur maiſon, prit ce ſoin pour eux.

Le 30, quelques Négocians de Meaco arrivés pour le commerce, vinrent au Comptoir & demanderent ſeulement à voir les principales marchandiſes. Après avoir tout obſervé, avec autant de curioſité que d'intelligence, ils s'arrêterent aux draps, pour leſquels ils n'offrirent néanmoins qu'un prix fort médiocre. On refuſa leurs offres; mais il fut aiſé à Cocks de reconnoître à leur langage qu'ils s'étoient laiſſés prévenir par les intrigues des Hollandois. Le marché fut interrompu par le bruit d'un vent d'Eſt ſi violent, qu'on le prit pour l'avantcoureur d'un nouveau Typhon. Chacun s'étant retiré chez ſoi ne fut occupé qu'à ſe garantir des malheurs dont on croyoit la Ville menacée. Cette opinion paroiſſoit d'autant mieux fondée, que peu de jours auparavant un Bonze avoit prédit au Roi que le Typhon recommenceroit bientôt ſes ravages. Le Chirurgien Anglois ſe trouvant dans une

Typhon prédit par les Bonzes.

maison où le même Bonze prédisoit à quelques femmes le retour de leurs maris, lui offrit trois sols pour apprendre aussi quand le Général Saris & ses Compagnons reviendroient à Firando. Le Bonze l'assura qu'ils seroient dans la Ville dix-huit jours après. Il prétendoit que cette connoissance lui venoit d'une voix qui lui parloit à l'oreille, & qui ne se faisoit entendre qu'à lui. Cependant la Ville en fut quitte pour des vents orageux, qui durerent deux jours sans y causer aucun desordre.

COCKS. 1613.

Sept Anglois desertent avec l'Esquif.

Le 2 d'Octobre, Cocks reçut avis du Vaisseau, qu'il en étoit parti sept Matelots dans l'Esquif. Il auroit envoyé sur le champ après eux, si l'Interprete des Hollandois ne l'eût assuré qu'il les avoit vûs dans une maison de la Ville où ils étoient à se réjouir : mais il se trouva que ceux qu'il avoit vûs étoient une autre bande ; & son témoignage ayant empêché qu'on ne fît courir après les autres, leur donna le tems de s'éloigner sans être poursuivis. La nuit suivante fut marquée par une autre disgrace. Le vieux Roi Foyne avoit de l'autre côté de l'eau une maison de campagne où il prenoit souvent plaisir à passer quelques jours dans la solitude. Il avoit prié les Facteurs An-

Cocks.

1613.

glois d'y faire transporter quelques belles étoffes qu'il vouloit examiner à loisir; & dans la confiance qu'ils avoient à l'amitié de ce bon Roi, ils n'avoient pas fait difficulté d'y consentir. Tandis qu'il satisfaisoit sa curiosité, avec des cannes allumées qu'il tenoit à la main, quelques étincelles tombées sur les nattes mirent le feu à la maison & la réduisirent en cendres avant le jour. Cocks l'ayant visité le lendemain, le trouva moins affligé de sa propre perte que de celle des Anglois. Cependant comme elle n'étoit point assez considérable pour affliger beaucoup les Facteurs, Cocks se borna pour dédommagement à prier le Roi de lui faire retrouver ses déserteurs. L'ordre fut donné aussi-tôt de les chercher, avec d'autant plus d'espérance, qu'on prétendoit les avoir vûs dans une Isle deserte à deux lieues de Firando. Le Roi, dans l'empressement d'obliger Cocks, ordonna qu'ils fussent ramenés morts ou vifs.

Palais du Roi consumé par le feu.

Autre prédiction des Bonzes.

Le 4 d'Octobre, sur une prédiction des Bonzes, qui menaçoient la Ville de Firando d'un incendie général, dont il ne devoit pas se sauver une seule maison, il se répandit dans toutes les rues un grand nombre de Crieurs,

pour avertir le Peuple, avec des expreſſions lamentables, d'éteindre ſoigneuſement tous les feux. C'étoit la nuit ſuivante que ce deſaſtre étoit attendu. Tous les Habitans, & les Anglois mêmes pour qui la ſuperſtition étoit contagieuſe, la paſſerent dans des allarmes continuelles. Mais l'événement vérifia que le Diable eſt toujours l'eſprit de menſonge.

Arrivée du Gouverneur de Nangazaqui.

Le Roi Foyne étant venu le 5 au Comptoir Anglois, dit à Cocks qu'il avoit envoyé deux Barques bien armées à la pourſuite des Fugitifs. Il lui apprit auſſi que le Gouverneur de Nangazaqui, nommé *Ben Diu*, & frere de l'Impératrice, devoit arriver le lendemain à Firando; ſur quoi il lui conſeilla de le faire ſaluer de quelques coups de canon à ſon paſſage. Pendant leur entretien il arriva un homme à cheval, avec une Lettre de la Cour Impériale pour le Roi, & des nouvelles du Général Saris, qui devoit être dans huit ou dix jours à Firando. Le même jour, james Foſter, que les Facteurs avoient député à Nangazaqui, revint avec l'Eſquif, mais ſans avoir pû obtenir la reſtitution des ſept deſerteurs, qui s'étoient mis ſous la protection de la Ville. On ſçut par des in-

Cocks.

1613.

formations certaines que Miguel l'Interprete, dont Foster s'étoit fait accompagner, loin de se rendre utile au succès de son voyage, avoit conseillé aux Fugitifs de persister dans leur desertion. Cocks prévit que leur dessein étoit de passer aux Manilles sur quelque Navire Espagnol, & qu'il lui seroit impossible de s'y opposer s'il ne se faisoit point un ami de Ben Diu. Il ordonna qu'il fût salué de quatre coups de canon. Dès le même jour, ce Gouverneur étant à se promener dans la Ville avec le jeune Prince de Firando, Cocks sortit du Comptoir pour lui faire son compliment. Ben Diu s'arrêta quelques momens pour répondre à cette civilité, & ne reçut pas avec moins d'affection le présent que les Anglois lui envoyerent le soir. Il leur offrit ses services à la Cour de l'Empereur; & de son propre mouvement il leur parla des deserteurs. Son intention étoit qu'ils fussent pardonnés; mais Cocks demandoit que les Chefs fussent punis. Enfin sur les instances du Gouverneur, on convint qu'ils obtiendroient grace sans exception. Cocks s'y engagea par un écrit de sa main, & promit de le faire confirmer par Saris au premier instant de son ar-

Convention pour les sept deserteurs.

Cocks. 1613.

rivée ; ſans quoi Ben Diu proteſta qu'il ne ſe prêteroit à rien, parce qu'il ne vouloit contribuer à la mort de perſonne. Quelques jours après, il fit l'honneur aux Anglois de les viſiter dans leur Comptoir, & d'y examiner leurs marchandiſes ; mais ſans en rien acheter. Il fit préſent à Cocks d'un katan qui lui fut payé avec avantage par quelques flacons d'excellent vin & par quelques drogues médicinales dont il emporta une bonne proviſion pour ſa ſanté.

Politeſſes forcées des Anglois.

Cocks ayant appris que Ben Diu & ſon frere, qui étoit à ſe baigner chez les Hollandois, où il y avoit un bain chaud, ſe propoſoient de viſiter le Bâtiment, ſe rendit lui-même à bord pour les y recevoir. Ben Diu lui fit preſent de deux katans, & les Anglois firent une décharge de ſept pieces à l'arrivée de ces deux Seigneurs. A peine furent-ils retournés au rivage, fort ſatisfaits de l'accueil qu'ils avoient reçu, que le frere revint à bord pour demander un petit ſinge qu'il y avoit vû, & qu'il vouloit porter à ſa belle-ſœur. Cocks ſe crut obligé de l'acheter du Maître-canonier à qu'il appartenoit, & le paya cinq pieces de huit ; mais il ſe reſerva le mérite de le préſenter lui-

Cocks.

1613.

même à Ben Diu. Le Roy Foyne, par des raiſons que les Anglois ne purent pénétrer, envoya demander au Comptoir quels étoient les préſens qu'ils avoient faits aux deux freres, & prit ſoin d'en conſerver un mémoire. Il n'y joignit point la lunette d'approche que Ben Diu avoit demandée avec beaucoup d'inſtance, mais qu'il renvoya preſqu'auſſi-tôt, parce qu'il ne la trouva point à ſon gré ; ce qui n'empêcha pas que dans la connoiſſance de tant de civilités qu'il avoit reçues de la Nation Angloiſe, il ne fît porter au Comptoir deux barils de vin de Meaco. Son frere y en envoya deux auſſi avec les mêmes remercimens.

Autres civilités dont ils ne peuvent ſe diſpenſer.

Le 10, deux jeunes Japonois, fils d'un autre Gouverneur, viſiterent les Anglois dans leur Comptoir. Ils étoient nouvellement convertis au Chriſtianiſme & fort affectionnés pour tout ce qui portoit le nom d'Européen. Cocks leur fit voir toutes ſes marchandiſes, & leur offrit une collation délicate qui fut accompagnée d'un concert de muſique. Pendant la fête le Roi Foyne ſurprit agréablement l'aſſemblée en y paroiſſant tout d'un coup, & prit part de bonne grace au divertiſſement. Son goût s'étoit déclaré pour

un mets dont l'aprêt n'eſt pas difficile, mais qui n'en eſt pas moins agréable à ceux qui le connoiſſent. C'eſt du bœuf & du porc aux navets & aux oignons. Après en avoir mangé beaucoup, il pria Cocks de lui en faire préparer un autre plat par le Cuiſinier Anglois, en lui avouant qu'il le trouvoit délicieux. Cocks prit cette occaſion pour le faire ſouvenir des deſerteurs, & lui envoya le lendemain ſon mets qui fut reçu avec des tranſports de joie & mangé de même.

Cocks. 1613.

Adreſſes des Japonois pour tirer d'eux des préſens.

Le 12, Cocks rendit une viſite à ce Prince qui le remercia de l'accueil civil qu'il avoit fait aux Gouverneurs de Nangazaqui & de Scam; mais il ajouta qu'ayant appris qu'ils avoient acheté au Comptoir quelques marchandiſes dont ils avoient reglé le prix à leur gré, il vouloit ſçavoir ſi les Anglois ne ſe plaignoient pas de cette injuſtice. Cocks répondit qu'il ne pouvoit deſavouer la vérité du fait; mais que la même choſe ſe pratiquant à Nangazaqui à l'égard des Chinois & des Portugais, il avoit cru que c'étoit l'uſage du Japon; & qu'il n'étoit queſtion d'ailleurs que de quelques bagatelles qui ne méritoient pas beaucoup d'attention. Foyne repliqua que l'uſa-

Cocks.
1613.

ge de Nangazaqui n'étoit pas une regle pour Firando ; que les Chinois étoient une Nation avec laquelle on gardoit moins de menagemens , parce qu'il leur étoit défendu par leurs propres Loix de faire le commerce au Japon , mais qu'il prétendoit que les Européens ne souffrissent aucun tort dans les terres de son domaine , surtout de la part de ceux qui n'y avoient aucune autorité. Cocks l'ayant remercié vivement de la justice qu'il faisoit rendre aux étrangers, lui envoya le mémoire des marchandises qui avoient été enlevées à des prix arbitraires. L'Auteur fait observer que s'il entre dans ces détails , c'est pour faire connoître qu'au fond les Anglois étoient des dupes qui se laissoient tromper par des apparences de civilité & d'affection. Foyne ne leur faisoit aucune offre de service qu'ils ne se crussent obligés de payer par des présens ; & toutes ces belles promesses demeuroient presque toujours sans effet. Le 13 , il pria Cocks & deux autres Facteurs à dîner chez les Hollandois, en leur recommandant d'y apporter quelques flacons de leur vin qu'il trouvoit excellent. Le dîner fut très-bien servi aux dépens du Com-

Festin que le Roi se donne aux dépens des étrangers.

ptoir de Hollande & du vin des Anglois. Le Roi étoit à la premiere table, accompagné des Princes ses petits-enfans. Nabesone son frere se mit à la seconde, & fit placer Cocks entre lui & Semidone, autre frere du vieux Roi. Après eux étoit le Ministre de Firando; & de l'autre côté plusieurs Japonois de la premiere Noblesse. Brower, Chef du Comptoir Hollandois, ne s'assit point, & se borna au soin de couper les viandes, tandis que tous ses gens servoient les deux tables à genoux; & lui-même à la fin du repas servit à boire aux convives dans la même posture. Cocks surpris de cette formalité, lui en demanda la raison. Sa réponse fut que le Roi faisoit le même honneur aux Etrangers, lorsqu'il leur donnoit à dîner. En sortant de table, toute l'assemblée se rendit au Comptoir Anglois, où le Roi se fit un amusement d'en visiter toutes les parties. Cocks lui offrit une collation qui fut acceptée.

Cocks est trompé par le Gouverneur de Nangazaqui.

Le 16, deux hommes de mer, l'un Venitien, l'autre Flamand, arrivés ensemble de Nangazaqui, apprirent à Cocks que les sept deserteurs avoient été conduits secrettement à Meaco dans une petite Barque. L'espérance

COCKS.
1613.

de ces deux hommes étoit de ſe faire recevoir ſur le Vaiſſeau Anglois pour retourner en Europe. Le Flamand avoit été pendant vingt-quatre ans au ſervice des Eſpagnols. Il étoit venu d'Acaſpulco aux Manilles ; & les occaſions ne lui ayant pas manqué pour amaſſer beaucoup d'argent, il demandoit la permiſſion de le mettre à bord. Cocks lui repondit que dans l'abſence du Général il n'oſoit accorder une faveur de cette nature ; mais il conſentit volontiers à faire aſſurer le Roi que ces deux Etrangers n'étoient point Eſpagnols ni Sujets du Roi d'Eſpagne ; ſans quoi ce Prince ne les auroit pas ſoufferts à Firando, depuis qu'il étoit arrivé au Japon un Ambaſſadeur Eſpagnol des Manilles, pour demander à l'Empereur la permiſſion d'emmener tous les Sujets de l'Eſpagne.

Cocks, à la priere du Venitien & du Flamand, ſe rendit le lendemain avec eux au Palais de Foyne. Ils lui apprirent en chemin que les deſerteurs Anglois s'étoient vantés à Nangazaqui de n'être pas les ſeuls qui euſſent pris la réſolution d'abandonner le Vaiſſeau. Ils avoient publié que la plûpart des Matelots étoient dans le même deſſein, parce que leurs Officiers les

Perfidie des deſerteurs Anglois.

traitoient cruellement ; & joignant la perfidie aux plaintes, ils avoient assuré les Espagnols qu'avec une Barque ou deux il leur seroit aisé de s'emparer du Vaisseau d'Angleterre. Le Roi Foyne reçut humainement les deux Etrangers qui lui furent présentés par Cocks. Il leur demanda des informations sur la guerre qui s'étoit élevée aux Moluques entre les Espagnols & les Hollandois. Mais lorsqu'il apprit d'eux que les deserteurs étoient passés de Nangazaqui à Meaco, sa surprise fut si vive, qu'à peine voulut-il s'en rapporter à leur témoignage. Il répéta plusieurs fois avec douleur qu'il n'auroit pas cru Ben Diu capable de violer ses promesses. Le Flamand, qui connoissoit par un long usage les dispositions des Espagnols, assura Cocks qu'il n'avoit pas d'autre vengeance à desirer de la trahison de ses gens, que le traitement qu'ils recevroient de leurs nouveaux Maîtres.

Cocks.

1613.

Acci'ens fâcheux.

Le 18, entre dix & onze heures du soir, il y eut une éclipse totale de Lune ; & dans le tems que ce phénomene allarmoit assez les Habitans de Firando, le feu prit avec tant de violence à quelques maisons voisines du jeune Prince, que si le vent qui étoit au Nord-

Cocks. 1613.

Eſt, ne s'étoit appaiſé tout d'un coup, la plus grande partie de la Ville auroit été réduite en cendres. Elle dut ſon ſalut à la diligence des Anglois, qui ne put empêcher néanmoins la ruine de quarante maiſons. Les flammes ſe rallumerent trois ou quatre fois, & furent éteintes avec le même ſuccès. Le vieux Roi, qui ne ceſſa point pendant toute la nuit de ſe promener à cheval dans les rues, conſeilla aux Anglois de mettre toutes leurs marchandiſes dans les caves, & d'en boucher la porte avec du fumier; mais le danger n'étoit plus aſſez preſſant pour les obliger de ſuivre ce conſeil. On ne put découvrir quelle avoit été l'origine de cet incendie. Cependant le peuple ſe perſuada que les Bonzes l'avoient prédit; & peut-être l'avoient-ils commencé eux-mêmes, pour donner du crédit à leurs prédictions.

Continuation de l'affaire des deſerteurs.

Le 20 au ſoir, Hernando Ximenes, Eſpagnol que les Anglois avoient amené de Bantam, arriva de Nangazaqui où Cocks l'avoit envoyé pour l'affaire des deſerteurs. Il avoit fait ce voyage avec un Facteur Anglois nommé *Edouard Markes*; mais quoiqu'à leur arrivée les deſerteurs fuſſent encore dans la Ville, ni l'un ni l'autre ne put

ſe procurer la liberté de les voir. Un Eſpagnol, homme de diſtinction, dit à Markes, qu'ils ne ſeroient pas rendus, & que ſi les autres Matelots vouloient auſſi deſerter, ils ſeroient reçus volontiers, ſur-tout s'ils amenoient avec eux le Vaiſſeau. Les Japonois qui avoient accompagné Markes & Hernando, ne permirent point à Markes de ſortir de ſon logement pendant deux jours. Enfin Cocks ne put douter qu'il n'y eût quelque artifice dans cette conduite, & deſeſpera d'obtenir ſes ſept deſerteurs. Le Roi Foyne l'aſſura pour le conſoler, qu'il ne perdroit plus de Matelots, s'ils ne trouvoient moyen, comme les premiers, de s'enfuir avec l'Eſquif. En effet, il fit défendre à tous les Japonois par une proclamation publique, de conduire ou de tranſporter aucun Anglois ſans ſa permiſſion & celle de Cocks.

COCKS.

1613.

Le 23, on célebra dans Firando une grande Fête de Religion, pour laquelle on dreſſa devant la Pagode un magnifique pavillon, où le Roi, toute ſa Nobleſſe & quantité d'Etrangers s'aſſemblerent. Chaque Seigneur étoit accompagné de ſes Eſclaves, les uns armés de piques, les autres de mouſquets, & les autres avec l'arc & les

Fête de Religion à Firando.

COCKS.

1613.

fleches. Ces préparatifs étoient le prelude d'une course qui devoit se faire dans la grande Place. On avoit suspendu un bouclier de paille, contre lequel tous les Acteurs lancerent des traits & des fleches en courant à toutes brides. Au milieu de ces réjouissances, le Roi informé d'une prédiction de quelques Bonzes qui menaçoient la Ville d'un incendie, donna ordre que chaque maison se pourvût d'un tonneau d'eau pour la nuit suivante. Les Anglois se défiant plus de la malignité des Prêtres Japonois que de leurs prédictions, se conformerent volontiers aux loix de cette police. Ils entendirent à l'entrée de la nuit mille voix qui crioient d'un ton lugubre, gardez-vous du feu. Mais les Bonzes & l'esprit qui les inspiroit, furent convaincus d'imposture.

Présens des Anglois à cette occasion.

Cependant la Fête ayant continué le jour suivant, les Anglois, pour se conformer aux usages du Pays, envoyerent au Roi divers présens. L'expérience leur avoit appris ceux qui étoient les plus agréables à ce Prince. C'étoient plusieurs mets à l'Angloise, deux poules & un cochon de lait rôti, avec deux flacons de vin d'Espagne, qui devoient servir le troisiéme jour pour

pour l'acte le plus brillant de la Fête. On avoit fait les préparatifs d'une Comédie qui devoit être suivie d'un grand festin. Le jeune Prince fit demander le soir aux Anglois une paire de hautes-chausses pour un Acteur qui n'avoit pû s'en procurer. Cocks l'ayant fait assurer qu'il n'y avoit rien au Comptoir, dont il ne pût disposer librement, les deux Princes le firent inviter à la Comédie pour le lendemain.

Cocks. 1613.

Comédie Japonoise représentée.

Il s'y rendit avec deux de ses principaux Facteurs. Le vieux Roi, qui avoit eu soin de leur faire préparer une place commode, s'approcha d'eux à la vûe de tout le peuple, & leur fit servir une collation fort galante. Semidone leur en offrit une autre au nom des jeunes Princes. Divers Seigneurs du cortége du Roi vinrent ensuite, & leur en firent accepter une troisiéme. Les Acteurs de la Comédie étoient le Roi même, les Princes & les premiers Seigneurs. Ils avoient pris pour sujet les plus célebres actions de leurs Ancêtres, depuis l'établissement de leur Etat, avec divers intermedes pour l'amusement du peuple. L'assemblée étoit extrêmement nombreuse. Chaque maison de la Ville apporta un présent au Roi; & tous les Habitans de l'Isle vin-

Cocks. 1613.

Poësie, Musique & danse des Japonois.

rent lui rendre successivement le même hommage.

La Poësie, la Musique & la Danse eurent peu d'agrément pour les Anglois. Cependant ils y trouverent de l'harmonie & de la justesse. Les instrumens de musique étoient une sorte de petits tambours de la forme des sables qui marquent les heures. On bat dessus d'un côté avec la main, tandis que de l'autre on serre la corde qui lie l'instrument, & qui en éleve ou rabaisse le ton. On l'accompagne de la voix ou de la flute ou du fifre. Quoique tout le spectacle fût assez grossier, Cocks assure qu'il n'en avoit jamais vû qui l'eût tant affecté par un air de véritable grandeur que chaque rôle tiroit de la réalité des personnages. Non-seulement c'étoient des actions réelles qui étoient représentées avec toutes leurs circonstances, mais tous les Acteurs étoient réellement ce qu'ils représentoient, c'est-à-dire, Rois, Capitaines, Ministres, suivant la distribution du sujet. Les Hollandois n'avoient pas été invités à la Fête ; ce qui passa dans l'esprit même des Japonois pour une marque honorable de la préférence que le Roi donnoit aux Anglois.

Cocks à son retour, trouva trois

Hollandois qui l'attendoient avec impatience. L'un vêtu à la Japonoise, étoit arrivé nouvellement d'une Ville nommée *Kushma*, où il avoit vendu du poivre & d'autres marchandises. Il se vantoit d'avoir jetté les fondemens d'un commerce secret avec la Corée, ou d'en avoir du moins des espérances certaines; & se croyant redevable de cette ouverture à William Adams, il venoit offrir aux Facteurs Anglois de leur accorder quelque part à son entreprise. Il n'étoit pas aisé de juger s'il étoit sincere; car Hernando qui l'avoit déja vû au Comptoir Hollandois, ayant demandé à quelques-uns de leurs Facteurs d'où cet homme arrivoit, Brower, Chef du Comptoir, s'étoit offensé de sa demande, & lui avoit répondu qu'il n'avoit de compte à rendre à personne.

COCKS. 1613.

Proposition d'un Hollandois.

A l'entrée de la nuit, André Bulgarain, Génois, & Benito de Palais, Pilote Major d'un Vaisseau Espagnol qui avoit fait depuis peu naufrage sur la Côte du Japon, arriverent de Nangazaqui, & firent prier les Facteurs Anglois de leur envoyer leur Interprete. Cocks leur ayant refusé cette grace, ils lui rendirent sur le champ une visite, accompagnés d'un Chinois dans

Suite de l'affaire des deserteurs.

COCKS. 1613.

la maison duquel il étoit logé. Leur entretien fut d'abord assez froid ; mais ilstomberent enfin sur l'affaire des Deserteurs, qui parut avoir été le principal motif de leur voyage ; & justifiant les Jésuites, sur lesquels ils n'ignoroient pas que les Anglois avoient fait tomber leurs soupçons, ils prétendirent qu'il ne falloit rejetter la fuite des Déserteurs que sur le peuple de Nangazaqui, dont on connoissoit la méchanceté. Cokcs, loin de se prêter à leur apologie, s'imagina que ces deux hommes étoient venus avec le dessein de débaucher les autres Matelots. Il recommanda au Lieutenant d'avoir les yeux ouverts sur le Vaisseau & sur l'Esquif, & d'observer la moindre apparence de liaison entre les matelots & les deux Espagnols. Cependant on reconnut à la fin que le Pilote Major ayant quelques marchandises entre les mains de William Adams, étoit à Firando pour ses comptes, & que s'il avoit d'autres vûes, elles étoient à couvert sous un prétexte si juste. Les Facteurs Anglois ne firent pas difficulté dans la suite de le recevoir & de manger même avec lui, quoique dans le premier repas qu'ils firent ensemble, leur défiance allât jusqu'à prendre des

mesures contre le danger du poison. Les deux Espagnols avoient apporté des lettres de l'Evêque & des Jésuites aux deux Etrangers que j'ai déja nommés, pour leur persuader de retourner à Nangazaqui.

Cocks. 1613.

Incendies ; meurtres & vols.

Le 2 de Novembre, on retomba dans la crainte des incendies, des vols, des meurtres & des crimes les plus noirs. Le feu commença pendant le jour par la maison d'une pauvre famille, & fut bientôt éteint. Mais à l'entrée de la nuit on entendit un bruit épouventable de gens qui crioient au meurtre, au vol & au feu. On vint même avertir les Anglois qu'il y avoit des voleurs au sommet de leur maison. Cocks y monta bien armé, & n'y trouva personne. Il vit de ce lieu tous les Japonois des maisons voisines dans les mêmes allarmes. Les cris continuoient sans interruption. Enfin lorsqu'on commençoit à se persuader que c'étoient de fausses terreurs, on vit les flammes s'élever dans divers endroits de la Ville, & l'on apprit que dans le tumulte quelques maisons avoient été volées, deux hommes assassinés, & plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe maltraitées avec beaucoup de violence. Cependant le

Cocks. 1613.

feu ne fit pas de grands progrès, par l'attention que tous les honnêtes-gens apporterent à la préservation de leurs quartiers. Comme on soupçonnoit de tous ces désordres une troupe de vagabons, qui étoient arrivés depuis peu de Meaco, l'ordre avoit été publié pour tous les habitans de se retirer chacun dans sa rue, & d'observer les Etrangers. On découvrit dans celle des Anglois un de ces scelérats qui mettoit le feu à la maison la plus proche du Comptoir. Il fut poursuivi par un grand nombre de gens armés, dont la multitude même ne servit qu'à faciliter sa fuite. Etant sorti de la Ville, il se jetta dans un bois voisin, où le Roi se rendit avec quantité de Seigneurs. Mais toutes les recherches furent inutiles, & Cocks ne douta point que l'Incendiaire n'eût trouvé le moyen de se mêler dans la foule, en criant au voleur & au feu comme les autres. Le lendemain raisonnant avec le Roi sur la cause de tant de malheurs ou de crimes, il apprit à ce Prince que la méthode des grandes Villes en Europe, est d'entretenir des gardes pendant la nuit pour la sûreté du Public. Cette ouverture fut si bien reçue, que dès le même jour les ordres furent donnés

Fuite d'un incendiaire.

pour l'établiſſement d'une Patrouille, qui devoit marcher en pluſieurs Troupes, & veiller continuellement dans les ténebres. On ordonna auſſi par le conſeil de Cocks, qu'après une certaine heure tous les Habitans qui ſortiroient de leurs maiſons, ſeroient obligés de porter de la lumiere à la main, afin que tout le monde pût être reconnu.

Le 5, Cocks reçut deux lettres, l'une de Domingo Franciſco, Ambaſſadeur Eſpagnol des Manilles, datée de Ximonaſaque ; l'autre d'un Négociant Portugais, nommé Georges Spallo. On lui demandoit au prix courant, certaines marchandiſes dont les Eſpagnols n'ignoroient pas qu'il étoit bien fourni. Après quelques délibérations, il ne ſe crut point autoriſé par ſes mécontentemens à leur refuſer ce qui étoit expoſé au Public. Mais il fut plus incertain s'il devoit ſatisfaire la curioſité d'un Jéſuite Eſpagnol, qui étoit venu dans la même Barque avec les gens de l'Ambaſſadeur, & qui demanda la permiſſion de viſiter le Bâtiment Anglois. Cependant il conſentit enfin, non-ſeulement à lui laiſſer la liberté d'aller à bord, mais à donner ordre qu'il y fût reçu civilement. Il ſça-

Un Jéſuite demande à voir le Vaiſſeau Anglois.

Cocks.
1613.

voit, ajoute-t-il en bon Proteſtant, qu'il eſt quelquefois néceſſaire d'allumer une chandelle au Diable.

Différend des Anglois avec quelques Marchands de Meaco.

Le 6 à dix heures, le Géneral Saris arriva de la Cour Impériale, avec toute ſa ſuite, fort ſatisfait de l'accueil qu'il avoit reçu de l'Empereur & des avantages qu'il avoit obtenus pour le commerce. Il envoya auſſi-tôt Cocks au Roi Foyne, pour lui communiquer la joie qu'il rapportoit de ſon voyage. Mais elle fut troublée par un différend, qui chagrina beaucoup les Anglois pendant pluſieurs jours. Quelques Marchands de Meaco étant venus acheter diverſes marchandiſes au Comptoir, ſe retirerent après s'être accordés pour le prix, & demanderent ſeulement qu'on prît la peine de les tranſporter chez eux. On y conſentit volontiers. Ils les reçurent ſans explication; mais au lieu de les payer argent comptant, ils donnerent la valeur à prendre ſur Semidone, qui étoit parti depuis quelques jours pour un long voyage. Saris leur fit déclarer auſſi-tôt qu'il vouloit être payé ſur le champ, ou retirer ſes marchandiſes. Leur réponſe fut qu'il n'obtiendroit d'eux ni l'un ni l'autre. Cocks chargé d'en faire des plaintes au Roi, com-

mença par faire arrêter les marchandiſes, qu'on avoit déja pris ſoin d'embarquer & qui étoient prêtes à partir. Le Roi répondit d'abord que Semidone étoit capable de ſatisfaire pour ſes dettes, mais ſans conſentir néanmoins à ſe faire ſa caution. L'affaire traîna pendant quatre jours, avec la ſeule conſolation pour les Anglois d'avoir fait arrêter la Barque des Marchands. Mais outre que la violence pouvoit être employée à tous momens pour la tirer de leurs mains, ils étoient obligés à de grands frais pour l'entretien des Gardes. Enfin le Roi Foyne, ſenſible à cette injuſtice, ordonna que les marchandiſes fuſſent reſtituées ou payées. Les Marchands, à qui l'argent manquoit, n'eurent pas d'autre reſſource que d'employer la caution de leur hôte, & les Anglois prirent le parti de l'accepter.

Cocks.

1613.

Remarque ſur les articles ſuivans.

Le départ de Saris ayant ſuivi de fort près ſon retour à Firando. Cocks demeura chargé de l'adminiſtration des affaires, avec la qualité de premier Facteur ou de Chef du Comptoir. On ignore s'il continua ſon Journal ; & Purchaſs rend témoignage qu'après quantité de recherches il n'a pû le découvrir. Mais ayant écrit du Japon

COCKS. 1613. plusieurs Lettres qui sont tombées entre les mains des Auteurs de ce recueil, ils y ont trouvé des observations assez curieuses pour se croire obligés d'en recueillir la substance, & de les faire entrer ici dans l'ordre des années. La premiere Lettre est datée de Firando le 10 Décembre 1614, c'est-à dire, près d'un an après le départ du Général Saris ; c'est à lui-même qu'on la croit adressée, quoique l'enveloppe en soit perdue. Le seconde qui est de la même date, est écrite à Thomas Wilson, qui fut élevé ensuite à la dignité de Chevalier. La troisiéme, datée le 15 Février 1617, est au Capitaine Saris. Il paroît par cette Lettre qu'elle avoit été précédée d'une autre en date du 5 Janvier 1616; mais celle-ci n'a pas été conservée. La quatriéme, qui est sans date & dont il n'est resté qu'une partie, paroît adressée comme la precédente, au Capitaine Saris. La derniere est encore à Thomas Wilson ; & par l'effet du tems, qui a consumé les caracteres, on ne lit pour date que le 10 Mars 1610; ce qui fait douter si c'est le nombre 2 ou le zero qui est alteré, & s'il faut entendre 1619 ou 1620. Mais je passe à la narration.

Lettres de Cocks.

1614.

Cocksach ete

Quelques jours après le départ du

Cocks. 1613.

Vaisseau, Cocks apprit que dans un Village nommé Kochi, éloigné d'un mille de Firando, & situé sur la même Riviere, on avoit mis en vente un Jonc d'environ deux cens tonneaux. Il se hâta de l'acheter, pour l'envoyer à Siam sous la conduite de William Adams avec Wickam & Sayer pour Facteurs. Au moment qu'il mettoit à la voile, on apprit par la voie de Nangazaqui, que M. Peacock avoit été massacré à la Cochinchine, & qu'on ignoroit le sort de Walter Carwarden, qui étoit demeuré avec lui dans ce Comptoir.

Un grand Jonc pour l'envoyer à Siam.

Avant la Lettre dont on donne ici l'extrait, Cocks avoit été témoin d'un spectacle auquel sa qualité de Protestant ne l'avoit point empêché d'être vivement sensible. L'Empereur avoit banni du Japon tous les Prêtres, Jésuites, Moines, & les avoit fait embarquer sur divers Bâtimens, les uns pour Macao, d'autres pour les Manilles. Il avoit détruit toutes les Eglises Chrétiennes & tous les Monasteres. Enfin dans sa haine pour le Christianisme, il avoit fait publier les plus rigoureux Edits contre le nom Chrétien. Le Roi Foine étoit mort dans le même intervalle. Uschandono, son plus

Les Prêtres Chrétiens sont bannis du Japon.

Mort du Roi Foyne.

Cocks.

1613.

ancien Miniſtre, & deux autres de ſes plus fideles ſerviteurs, s'étoient ouvert le ventre avec leurs katans, pour l'accompagner dans une meilleure vie. Leurs corps avoient été brûlés dans le même bucher, & leurs cendres renfermées dans le même tombeau. Le Japon étoit alors menacé d'une furieuſe guerre, entre Oguxozama, l'ancien Empereur, & Fidaia Sama ſon gendre, fils de Ticoſama. Ce jeune Prince s'étoit fortifié dans le Château d'Ozaka, où près de cent mille hommes s'étoient raſſemblés autour de lui avec des proviſions pour trois ans.

Guerres civiles au Japon.

Le vieil Empereur, réſolu de marcher en perſonne à la tête de trois cens mille hommes, s'étoit rendu au Château de Fuſchima, où ſes gardes avancées avoient eu quelques eſcarmouches qui avoient déja coûté la vie à quantité de braves Guerriers. Ozaka venoit d'être brûlé juſqu'aux fondemens. Zaton, Facteur Anglois, qui s'y étoit établi, avoit été forcé de ſe retirer à Sackey, ſans être beaucoup plus à couvert dans cette Ville dont une partie avoit été conſumée auſſi par les flammes.

Cocks ajoute que le Palais Impérial, qui étoit bâti nouvellement, &

dont tous les dehors étoient dorés depuis la terre jusqu'au sommet, ayant été renversé par un terrible ouragan, les Japonois Idolâtres attribuerent cette disgrace aux enchantemens des Jésuites bannis ; tandis qu'avec plus de lumieres & de raison les Japonois Chrétiens la regardoient comme un châtiment du Ciel pour le bannissement de leurs Prêtres & de leurs Ministres. Jeddo s'etoit ressenti de la même tempête par la ruine presqu'entiere de ses magnifiques édifices. On n'y avoit jamais vû d'exemple d'un typhon si terrible. Les flots de la mer avoient innondé toute la Ville, & forcé les Habitans de chercher une retraite dans les montagnes.

COCKS. 1614.

Ruine d'un Palais & de plusieurs Villes.

A l'égard du commerce, l'Empereur sans tourner ses menaces sur les Marchands, s'étoit saisi de quelques pieces d'artillerie que Saris avoit laissées au Comptoir Anglois. Il avoit acheté une partie de leurs draps en les payant à juste prix ; mais il avoit rejetté les couleurs rouges, & son goût s'étoit déclaré pour les jaunes & les blanches. Cocks avoit conçu l'espérance de pousser son commerce à la Chine par l'entreprise d'un Capitaine Chinois nommé *Andreas*, & vrai-

Projet de commerce à la Chine.

Cocks. 1614.

ſemblablement Chrétien, qui ſe flatoit, avec le ſecours de ſes deux freres, de faire recevoir trois Vaiſſeaux Anglois dans un Port qui auroit des correſpondances établies avec la fameuſe Ville de Nankin, & qui dans une ſaiſon favorable n'étoit éloigné que de trois ou quatre jours de navigation.

Plaintes des Chinois contre les Hollandois.

Les Chinois avoient fait retentir leurs plaintes contre les Hollandois qui avoient arrêté leurs Joncs & pillé leurs marchandiſes. L'Empereur avoit pris parti pour eux, juſqu'à refuſer un préſent qui lui avoit été offert par les Facteurs du Comptoir de Hollande. Il avoit traité avec le même dédain les Portugais d'un grand Vaiſſeau qui étoit arrivé de Macao. Les préſens des Anglois furent acceptés. Saris s'étoit imaginé que le commerce pouvoit ſe ſoutenir au Japon ſans les renouveller; mais l'expérience apprit à Cocks que l'Empereur attendoit un préſent à l'arrivée de chaque Vaiſſeau. Comme un Jonc ou tout autre Bâtiment Japonois, n'auroit oſé partir ſans la permiſſion de la Cour, on exigeoit des Etrangers qui étoient exempts d'une loi ſi rigoureuſe, quelques témoignages de reconnoiſſance pour cette faveur.

Cocks avoit employé inutilement toutes ſortes de voies pour établir la communication de ſon commerce de Fuſchima avec la Corée ; mais il n'avoit pû obtenir plus de liberté que les Habitans mêmes de Fuſchima, à qui il n'étoit pas permis de pénétrer au-delà d'une petite Ville ſur la frontiere. Cependant ſon ardeur s'enflammoit de jour en jour par les récits qu'on lui faiſoit des richeſſes du Pays, & d'une multitude de grandes Villes qui s'y rencontrent à chaque pas. On ajoutoit qu'à la vérité il étoit coupé par un grand nombre de marécages qui ne permettoient pas d'y voyager à cheval, ni même à pied ; mais que l'induſtrie des Habitans y ſuppléoit par de grands chariots à voiles, qui ſervoient dans certaines ſaiſons à tranſporter les hommes & les marchandiſes ; que les damas, les ſatins, les taffetas, & les autres étoffes de ſoie ſe faiſoient dans la Corée avec autant d'art qu'à la Chine ; que Ticoſama, dernier Empereur du Japon, s'étoit propoſé de faire pénétrer une armée juſqu'à Pekin ſur ces chariots à voiles, pour ſurprendre l'Empereur de la Chine dans ſa Capitale ; mais qu'il avoit été prévenu par un Seigneur Coréen qui l'avoit em-

COCKS.
1614.
La Corée & ſon commerce.

Cocks.

1614.

poiſonné ; & que le reſſentiment de ce projet avoit fait interdire l'entrée de la Corée à tous les Japonois.

Eſpérance d'union entre les Compagnies de Hollande & d'Angleterre.

Dans la ſeconde Lettre de Cocks, qui eſt adreſſée à Thomas Wilſon, on trouve une Relation des injuſtices que les Anglois avoient eſſuyées aux Molucques de la part des Hollandois. Les Facteurs de Hollande au Japon ne laiſſoient pas de ſe flatter que les Compagnies des Indes d'Amſterdam & de Londres s'uniroient bientôt pour chaſſer de ces Iſles les Eſpagnols & les Portugais ; ſur quoi l'Auteur obſerve que ſi les deux Nations prenoient effectivement ce parti, il leur deviendroit fort aiſé de s'emparer abſolument du commerce des Indes Orientales, & de ruiner tous les autres établiſſemens. Les Eſpagnols étoient déja fort affoiblis aux Molucques. Les Portugais d'Ormuz, de Goa, de Malaca, & Macao ne craignoient pas moins d'être ſurpris, & demandoient tous les jours en Europe des ſecours qu'ils accuſoient de lenteur. Cependant Cocks répete ſans ceſſe que les Hollandois s'étoient rendus fort odieux aux Chinois, par l'obſtination qu'ils avoient à ſe ſaiſir de leurs Joncs & de leurs marchandiſes. Outre le reſſentiment

Remarques ſur les progrés des Hollandois & ſur leur caractere.

de se voir exclus, comme les Anglois, de tous les Ports de la Chine, ils étoient portés à cette piraterie par de si grands avantages, que des richesses qu'ils en tiroient tous les ans, ils auroient pû fournir à l'entretien d'une Flotte nombreuse. Il ne leur manquoit qu'un lieu propre à leur fournir des provisions ; car avec cette ressource ils auroient pû se rendre assez forts pour enlever les Vaisseaux mêmes des Japonois, si l'Empereur eût entrepris de leur ôter la liberté du commerce. Leur fierté augmentoit de jour en jour jusqu'à mépriser les Anglois, dont ils avoient reçu les premiers principes de la navigation, & que tout le monde reconnoissoit pour leurs Maîtres. A la vérité ils s'étoient mis en possession de quelques Forteresses près de Malaca ; mais Cocks rend témoignage sur des informations certaines, qu'ils étoient moins aimés des Indiens que les Espagnols. Quoique la hauteur insupportable des Officiers de l'Espagne eût fait desirer aux Peuples des Indes l'arrivée des Hollandois, ils s'étoient bientôt apperçus de la diminution des pieces de huit qui leur venoient en abondance des Espagnols, Nation que sa fierté n'empêche pas d'être galante & libéra-

COCKS.

1614.

le ; au lieu que les Hollandois qui servoient aux Indes en qualité de Soldats, n'avoient qu'une paye modique, à peine suffisante pour leur nourriture & leur habillement. Les Commandans de Hollande leur retranchoient jusqu'aux profits qui devoient leur revenir de leurs prises & de leurs conquêtes, en répetant sans cesse que tout devoit retourner aux Etats Généraux.

Raisons qui faisoient esperer le commerce de la Chine aux Anglois.

Cocks ne prétend pas décider à quoi cette conduite pouvoit aboutir; mais il étoit persuadé que si les Hollandois ne changeoient pas de méthode, ils devoient renoncer à l'espérance d'établir jamais leur commerce à la Chine. Au contraire, il s'imaginoit que cette entreprise pouvoit réussir d'autant plus facilement pour les Anglois, qu'ils ne demandoient que la liberté d'y envoyer tous les ans trois Vaisseaux, & d'y laisser un petit nombre de Facteurs pour l'administration de leurs affaires, sans y mener des Prêtres ou des Ministres que les Chinois, dit-il, ne recevoient pas volontiers. Il se flatoit aussi que depuis l'arrivée des Anglois dans ces contrées, l'Empereur de la Chine avoit pris une fort bonne opinion de leur caractere, sur-tout en apprenant que le Roi de

Cocks.

1614.

Firando & l'Empereur même du Japon les avoient comblés de careſſes, & que la Nation Angloiſe s'accordoit mal avec les Eſpagnols. Les Marchands Chinois, qui entretenoient Cocks dans ces idées, ajoutoient que leur Empereur & les principaux Seigneurs de ſa Cour prenoient plaiſir à ſe faire raconter tout ce qui appartenoit au caractere & au commerce des Anglois. Ils demanderent à Cocks ſi dans la ſuppoſition que le commerce lui fût accordé à la Chine, il empêcheroit que les Hollandois ne pillaſſent plus long-tems les Joncs Chinois. Cette queſtion étoit embarraſſante. Cependant il leur répondit que le Roi ſon Maître donneroit des ordres que les Hollandois ſeroient forcés de reſpecter.

Circonſtances de la mort de Peacoks à la Cochinchine.

On apprit enfin au Comptoir de Firando les circonſtances tragiques de la mort de Peacoks qui avoit été tué l'année précédente à la Cochinchine. Il s'y étoit rendu ſur un Bâtiment Indien, avec des Lettres du Roi d'Angleterre & des marchandiſes. Il avoit été fort bien reçu à Quinham, Port commode, où il s'étoit propoſé d'exercer le commerce. Carwarden, qui l'accompagnoit en qualité de Facteur,

COCKS.
1614.

descendit à terre, offrit des présens qui furent agréés, & vendit même au Roi plusieurs pieces de draps d'Angleterre. La confiance ayant paru bien établie, Peacoks ne fit pas difficulté de descendre à son tour, pour recevoir le payement des marchandises. Mais lorsqu'il étoit prêt à sortir de l'Esquif, plusieurs Indiens fondirent sur lui armés de crocs de fer, & le massacrerent avec son Interprete & quelques autres gens de sa suite. Carwarden, qui étoit demeuré sur le Jonc, sortit heureusement du Port, mais on ignoroit encore ce qu'il étoit devenu. Les Chinois & les Japonois parurent également persuadés que cette trahison du Roi de la Cochinchine étoit venue du ressentiment qu'il conservoit contre les Hollandois, depuis qu'ils avoient brûlé sa Capitale & fait main-basse sur tous les Habitans. Leur querelle avoit commencé par l'infidélité de quelques Facteurs de Hollande, qui avoient répandu quelques années auparavant de fausses pieces de huit à Quinham, & qui les avoient données en payement pour diverses étoffes de soie. Le peuple Indien, qui s'en étoit apperçu, avoit poussé la vengeance jusqu'à piller le Comptoir des Hollan-

Fausse monnoie employée par les Hallandois.

dois & tuer un de leurs Facteurs ; après quoi les Vaiſſeaux de Hollande s'étoient crus en droit d'exercer toutes ſortes d'hoſtilités ſur cette Côte, de brûler la Ville, & de paſſer au fil de l'épée juſqu'aux femmes & aux enfans.

Cocks. 1614.

1617.

Bornes des Anglois au Japon.

Dans la Lettre de l'année 1617, Cocks raconte qu'il s'étoit rendu à la Cour Impériale pour faire donner plus d'étendue aux priviléges de commerce que Saris avoit obtenus. Ils étoient bornés aux Ports de Firando & de Nangazaqui, ou du moins les Vaiſſeaux ne pouvoient aborder dans aucun autre lieu, par la ſeule raiſon que c'étoient les premiers Ports où Saris étoit arrivé. Toutes les ſollicitations de Cocks ne purent obtenir que cette ordonnance fût changée. L'année d'auparavant, Edouard Sayer avoit fait le voyage de la Cochinchine ſur un Jonc Japonois avec une riche cargaiſon. Mais à ſon retour il avoit été volé par quelques Chinois, qui lui avoient enlevé tout le profit de ſon commerce. Son argent étoit dans ſa chambre d'où il ſe préparoit à le faire tranſporter au rivage. Les voleurs trouverent le moyen de percer une planche du Jonc & de tirer avec des crochets une par-

Vol adroit de quelques Chinois.

COCKS.
1617.

tie des ſacs, ſans que la garde en eût conçu le moindre ſoupçon. Quoique les auteurs du vol ne fuſſent pas connus, on avoit des preuves ſi fortes que c'étoit des Chinois, qu'avec l'approbation même de la Cour & des Habitans de Firando, Sayer intenta un procès aux Marchands Chinois de cette Ville ; ce qui ne l'empêcha point, après avoir mis ſa cauſe entre les mains d'un Japonois fort éclairé, d'entreprendre un autre voyage, pour réparer encore plus ſûrement ſa diſgrace. Le grand Jonc que Cocks avoit acheté à Kochi, revint cette année de Siam, où il avoit déja fait deux voyages fort heureux.

Les Hollandois preſſent les Eſpagnols aux Moluques.

Les Hollandois envoyerent des Moluques une Flotte aux Manilles, pour attaquer celle d'Eſpagne qu'ils s'étoient laſſés d'attendre dans le lieu même qui faiſoit le ſujet de la guerre. Ils la tinrent bloquée pendant cinq ou ſix mois, ſans qu'elle oſât faire le moindre mouvement pour ſe dégager de cet eſclavage. Enfin perdant l'eſpérance de la forcer dans ſes Ports, ils remirent à la voile pour donner la chaſſe aux Joncs Chinois, avec l'indigne artifice de ſe couvrir du nom Anglois. Ils en prirent juſqu'à tren-

te-cinq, dont l'un étoit chargé de précieuses richesses. Cependant les Espagnols étant enfin sortis de leurs retraites, & les trouvant séparés, fondirent sur cinq ou six de leurs Vaisseaux, dont ils brûlerent & coulerent à fond trois des plus gros, entre lesquels on comptoit l'Amiral. La victoire ne pouvoit leur être contestée; & peut-être en auroient-ils recueilli d'autres fruits, s'ils n'eussent pas eu l'imprudence de se séparer à leur tour. Mais leur Vice-Amiral rencontra deux gros Vaisseaux Hollandois qui n'avoient point encore essuyé de combat, & qui le firent échouer après un combat fort opiniâtre. Les Espagnols aimerent mieux brûler de leurs propres mains ce malheureux Bâtiment, que de le voir tomber entre les mains de leurs ennemis.

COCKS. 1617.

Combat entre ces deux Nations.

Les deux Hollandois vinrent ensuite à Firando avec deux autres Vaisseaux de leur Nation, qui avoient attendu long-tems le Navire Portugais de Macao, & qui étoient désespérés de l'avoir manqué. L'un des deux, nommé le *Lion rouge*, se brisa dans un grand orage en entrant dans la Rade de Firando; mais toutes ses marchandises furent sauvées, quoiqu'avec beaucoup d'altération. L'Empereur

Cocks.

1617.

ayant déclaré juſtes toutes les priſes qu'ils avoient faites ſur les Chinois, ils envoyerent un des quatre Vaiſſeaux, chargé de ſoie crue & d'autres dépouilles de la Chine, à leur Comptoir de Bantam; un autre chargé d'argent & de proviſions au Comptoir de Malaca; & les deux autres ſur les Côtes de la Chine, pour y enlever tout ce qui ſortiroit des Ports, & retourner à la Mouſſon ſuivante. La hardieſſe qu'ils avoient eue de couvrir leurs pirateries du nom Anglois, étant venue juſqu'aux oreilles de Cocks, il ſe crut obligé de faire avertir les Chinois de cette impoſture.

1618.

Deux Jéſuites arrivent au Japon avec la qualité d'Ambaſſadeurs.

Dans ſa quatriéme Lettre, il raconte l'arrivée de deux Jéſuites ſur un Vaiſſeau Eſpagnol, avec la qualité d'Ambaſſadeurs du Viceroi de la nouvelle Eſpagne, & des préſens pour l'Empereur. Mais ce Prince obſtiné dans la haine qu'il portoit aux Chrétiens, refuſa de les voir, & ſe ſervit de William Adams pour leur faire déclarer qu'ayant banni tous les Prêtres & les Religieux de ſes Etats, il n'avoit pas changé de réſolution. Il fit joindre à cette déclaration l'ordre de ſortir immédiatement de ſes Etats. On prétendoit que Fidaia Sama, ſon gendre

&

Cocks. 1618.

& son ennemi, avoit promis aux Jésuites la liberté de revenir au Japon, si la fortune favorisoit ses armes. Ainsi, conclud Cocks, il est fort heureux pour les Anglois & les Hollandois que la victoire ne se soit point déclarée pour lui; car nous aurions été pour jamais exclus du commerce du Japon.

Les Hollandois déclarent la guerre aux Anglois de Firando.

Cocks parle ici d'une autre Lettre dans laquelle il avoit écrit à Thomas Wilson les procédés impérieux des Hollandois contre la Nation Angloise; mais il n'avoient jamais approché de ceux que le Comptoir Anglois essuya cette année par les emportemens d'Adam Werstterwood, Amiral, ou, comme il se faisoit nommer au Japon, Seigneur Commandant d'une Flotte Hollandoise de sept Vaisseaux, qui étoit alors dans la Rade de Firando. Ce furieux Amiral fit déclarer solemnellement la guerre aux Anglois sur tous les Bâtimens de sa Flotte, avec ordre à tous ses gens de prendre leurs Vaisseaux, de se saisir de leurs marchandises, de les poursuivre, & de les tuer, comme leurs plus mortels ennemis. Après une démarche si éclatante, les Hollandois de la Flotte ne cesserent pas de renouveller sans cesse leurs outrages, & de venir braver

Cocks. 1618.

Cocks jusqu'à la porte de son Comptoir. Ils y seroient entrés plus d'une fois dans l'intention de le massacrer, lui & tous les Anglois qui n'étoient pas un contre cent, s'il n'eût pris le parti d'implorer le secours des Japonois. La violence leur réussissant mal au Comptoir, ils se saisirent d'un Esquif qui appartenoit à Cocks, & qui étoit marqué aux armes d'Angleterre. Ils chargerent de chaînes un Anglois qu'ils y trouverent; & l'ayant conduit dans leur Comptoir, ils le menacerent de le poignarder à coups de couteaux. Le jour d'après, ils braquerent quelques pieces d'artillerie contre deux barques Angloises qui rentroient dans la Rade; & les ayant manquées avec le canon, ils se servirent de la mousqueterie, dont ils tuerent deux Japonois employés au service des Anglois. Le Roi de Firando avoit reçu de l'Empereur l'ordre exprès d'arrêter ces excès de fureur; mais les craintes dont il étoit rempli lui même, ne lui permettoient gueres d'employer le ton de l'autorité; & la seule grace qu'il fit à Cocks, fut de souffrir que les habitans de Firando prissent sa défense.

Autres outrages des Hollandois.

Entre les Vaisseaux de la Flotte Hollandoise, les Anglois en reconnurent

deux qui avoient été pris fur leur Nation dans les Mers de l'Inde. Ce n'étoit pas le feul outrage qu'ils euffent effuyé de cette nature. La même Flotte leur avoit enlevé deux autres Vaiffeaux dans le Port de Patane, où ils avoient un Comptoir. John Jordain, premier Préfident de la Compagnie Angloife dans les Indes, avoit été tué dans cette occafion, avec plufieurs Matelots; & de quantité d'autres qu'ils avoient arrêtés pour les engager à leur fervice, il ne s'en étoit fauvé que fix qui avoient gagné fort heureufement la terre. Wefterwood eut la hardieffe de les faire redemander aux Anglois de Firando. Mais Cocks répondit d'un air ferme, qu'il falloit commencer par lui faire voir en vertu de quelle commiffion les Hollandois avoient ofé fe faifir des biens de fa Nation, & tuer les fujets du Roi fon Maître. Sur cette réponfe, ils pouflerent l'impudence jufqu'à s'adreffer à Tono, Roi de Firando, pour le preffer de leur faire rendre leurs efclaves Anglois. Il leur confeilla de s'adreffer à l'Empereur, en leur promettant que fes ordres feroient exécutés; mais il prit foin d'ajouter qu'on étoit fort éloigné de croire au Japon que les Anglois fuffent ef-

COCKS.
1618.

Cocks.

1618.

claves de la Hollande. Cocks vivement pénétré de tant d'insultes, implore la justice & l'honneur du Roi Jacques en faveur de ses propres sujets, contre une race ingrate & perfide, telle, dit-il, qu'étoient alors les Hollandois des Indes Orientales, qui ne connoissoient point d'autres loix que la fraude, la violence & le pillage, & qui maltraitoient indifféremment leurs alliés & leurs ennemis.

L'Amiral Hollandois met la tête de Cocks à prix.

Wersterwood, ne mettant point de bornes à sa fureur, alla jusqu'à promettre cinquante pieces de huit à qui lui apporteroit la tête de Cocks, & trente pour la mort de chaque Anglois. Cette cruelle ordonnance coûta quelques blessures mortelles à plusieurs personnes du Comptoir, que les Matelots Hollandois observoient continuellement pour les poignarder. Il se trouvoit néanmoins sur la Flotte quantité d'honnêtes gens qui gémissoient de la conduite de leur Amiral. Il y en eut même quelques-uns, qui chercherent le moyen de parler secrettement aux Anglois & qui desavouerent ses emportemens au nom de leur Nation. Ils apprirent à Cocks que ce superbe Amiral étoit fils d'un vil artisan d'Amsterdam, & que tous les Capitaines qu'il

avoit sous ses ordres n'étoient pas d'une naissance plus relevée. Mais comme tout dépendoit de la force & qu'elle étoit entre leurs mains, il résolut de faire le voyage de Meaco, pour représenter à l'Empereur, qui faisoit alors sa résidence dans cette Ville, les indignes traitemens que les Anglois essuyoient dans ses Etats, au mépris des graces & des privileges qui leur avoient été accordés par sa Majesté Impériale. Il fut reçu avec beaucoup de caresses. On lui promit toutes sortes de protections, & l'Empereur lui fit dire qu'il avoit envoyé là-dessus des ordres au Roi de Firando. Mais les Hollandois n'en furent pas moins insolens, ni le Roi de Firando moins timide.

COCKS. 1618.

Cocks a recours à l'Empereur du Japon.

Pendant que Cocks étoit à la Cour, plusieurs Marchands Espagnols & Portugais y vinrent rendre leurs hommages à l'Empereur, cérémonie qui s'observe toujours à l'arrivée des Vaisseaux étrangers. Il y avoit à Meaco dans le Palais même, un Hollandois qui ayant passé près de vingt ans au Japon, parloit facilement la langue du Pays, & vivoit familierement avec les premiers Seigneurs de la Cour; homme d'ailleurs qui n'avoit rien de plus

Hardiesse d'un Hollandois confondue.

COCKS.
1618.

recommendable que ſon effronterie & quelque bien qu'il avoit amaſſé. Se trouvant avec Cocks & les Députés Eſpagnols en préſence de quelques Seigneurs Japonois qui prenoient plaiſir à les voir, il eut la hardieſſe de relever par de grands éloges le Roi de Hollande, & de le repréſenter comme le plus grand Monarque de l'Europe. Cocks entendoit la langue du Japon, quoiqu'il affectât toujours d'employer un Interprete. Dans l'indignation de tant d'impoſtures, qui ne lui avoient d'abord cauſé que de la ſurpriſe, il les interrompit tout d'un coup pour répondre en Japonois, que c'étoit autant de menſonges; que la Hollande étoit un Pays de fort petite étendue qui n'avoit pas de Roi; qu'elle étoit gouvernée par un Comte, ou plutôt que le Comte étoit gouverné lui-même par les Hollandois; & que s'il y avoit quelque Roi dont elle dût faire l'éloge, c'étoit celui d'Angleterre, ſans la protection duquel il n'exiſteroit point un petit Etat qui ſe nommoit *la Hollande*. Cette réponſe couvrit le Hollandois de confuſion, & réjouit également les Japonois & les Eſpagnols.

Perſécutions contre le Chriſtianiſme.

L'Empereur ne ſe relâchoit pas dans ſa haine contre les Chrétiens, ſur-tout

contre les Japonois qui étoient demeurés attachés à l'Evangile. Tous ceux qui étoient découverts recevoient immédiatement la sentence de mort. Cocks en vit exécuter tout à la fois cinquante-cinq à Meaco, & dans ce nombre, plusieurs enfans de cinq ou six ans, qui étoient brûlés vifs dans les bras de leurs meres en invoquant le nom de Jesus. Cinq furent brûlés à Nangazaqui ; onze décapités ; leurs corps coupés en pieces, liés dans des sacs & précipités au fond de la mer. Les prisons de Firando & plusieurs autres Villes en contenoient une multitude, qui attendoient à tous momens le supplice ; & la rigueur de cette persécution en ramenoit fort peu à l'Idolâtrie. Malgré la ruine d'une infinité d'Eglises, il en étoit resté quelques-unes à Nangazaqui. Le Monastere de la Miséricorde avoit été épargné aussi dans cette Ville, avec les cimetieres & les autres lieux de sépulture. Mais par de nouveaux ordres de l'Empereur, on recommença cette année les démolitions. Les tombeaux furent ouverts, les os des morts brûlés, & leurs cendres répandues dans les champs. Enfin pour effacer jusqu'au souvenir du Christianisme, on forma de nou-

Cocks. 1618.

velles rues & l'on bâtit des maisons dans les lieux où les Eglises avoient existé. On y joignit des Pagodes, avec des fondations de Prêtres Idolâtres, & des rétablissemens les plus opposés à la Religion chrétienne. Il y avoit près de Nangazaqui un lieu consacré par la dévotion des Chrétiens, où plusieurs Jésuites & d'autres Fideles avoient souffert la mort pour la défense de la Foi. On y avoit élevé un Autel, & la crainte du supplice n'empêchoit pas qu'un grand nombre de Japonois n'y allassent tous les jours offrir au Ciel leur sang & leurs prieres. L'Empereur affecta de le faire détruire avec des circonstances terribles. Les Arbres, les Edifices, l'Autel, tout fut renversé & réduit en cendre. La terre fut renouvellée & changée en plaine où l'on fit passer la charrue.

Résolutions d'Etat au Japon.

A la fin de l'année précédente, l'Empereur avoit dépouillé Tay-Fruschama, un des plus grands Princes du Japon, de plus de soixante ou quatre-vingt Terres qu'il possédoit, en lui laissant pour toute retraite un petit canton du côté du Nord. On s'attendoit que cet événement produiroit de grands troubles, parce que tous les Vassaux de Tay-Fruschama ayant pris

les armes, s'étoient fortifiés dans la Ville de ſon nom, avec des munitions pour une longue défenſe. Mais le Tay ſe trouvant encore arrêté avec ſon fils à la Cour de l'Empereur, ce Prince les força d'écrire à leurs ſujets pour leur perſuader de quitter les armes. Cette démarche réuſſit, & l'Empereur pardonna aux Rebelles, mais il n'en donna pas moins les biens du Tay à deux de ſes propres Parens ; & pour ſignaler encore plus ſa vengeance, il fit abbattre le Château de Fruſchama qui étoit d'une beauté & d'une grandeur extraordinaires. Toutes les pierres & les autres matériaux furent tranſportés à Ozaka, dans la vûe de rebâtir le Château de cette Ville qui avoit été détruit dans la derniere guerre. Les Rois Tributaires reçurent ordre de contribuer chacun dans quelque partie aux frais de cette entrepriſe ; ce qui les chagrina d'autant plus qu'étant retournés depuis peu dans leurs Etats, dont ils avoient été long-tems éloignés pendant la guerre, ils ſe voyoient dans la néceſſité de revenir à la Cour Impériale & de s'engager dans de nouvelles dépenſes. Mais on ne leur laiſſoit pas de troiſiéme choix entre ce parti & celui de s'ouvrir le ventre. Cepen-

COCKS. 1618.

Cocks.
1618.

dant ils conçurent quelques espérances sur le bruit qui se répandit que Fidaia-Sama, fils de Tico-Sama, n'étoit pas mort comme on l'avoit publié, & qu'il vivoit caché à Meaco, dans le Palais du Dairi, ou du Chef de la Religion. Ces faux rapports, qu'on avoit pris plaisir à semer plusieurs fois, avoient toujours été reconnus pour des impostures. Mais ils jettoient du moins des allarmes dans l'esprit de l'Empereur ; & tandis qu'il étoit livré à ses inquiétudes, il laissoit à ses Vassaux le tems de respirer. On ne doutoit pas que Fidaia, s'il étoit vivant, ne lui causât beaucoup d'embarras ; car cet usurpateur étoit moins guerrier que politique.

Cometes au Japon.

Dans le cours de Novembre & de Décembre, il parut deux cometes au Japon. La premiere s'étant levée à l'Est sous la forme d'une grande poutre de feu, prit sa direction vers le Sud, & disparut avant la fin du mois. L'autre venant aussi de l'Est, avec l'apparence d'une grande étoile enflammée, prit vers le Nord, & disparut près de la grande Ourse. Les Prêtres du Japon firent regarder ces deux Phénomenes comme les présages d'une infinité de malheureux événemens ; mais il n'ar-

riva rien de plus éclatant que la déposition du Tay-Fruschama.

Fable inventée par les Espagnols.

Les Espagnols & les Portugais publierent au Japon, qu'on avoit vû en Angleterre une croix sanglante au dessous des nues ; qu'un Prédicateur Protestant qui avoit eu la hardiesse d'en parler sans respect, avoit perdu tout d'un coup l'usage de la langue ; & que le Roi effrayé de ce miracle avoit fait demander au Pape des Cardinaux & d'habiles Ecclésiastiques pour rétablir dans ses Etats la Religion Romaine. Cocks raille beaucoup les Espagnols & les Portugais sur la facilité avec laquelle ils avoient reçu cette histoire, jusqu'à soutenir, dit-il, que c'étoit luimême à qui les premieres informations en étoient venues d'Angleterre.

Deux Lettres de Sayer ajoutées à cette Relation.

Purchass ajoute aux Relations de Saris & de Cocks, deux Lettres d'Edouard Sayer, datées de Firando au Japon. Sayer étoit un des Facteurs du Comptoir Anglois de cette Ville. La premiere de ces deux Lettres est du 5 Décembre 1615, & la seconde du 4 Décembre 1616. Quoique l'adresse ne se soit pas conservée, on conclud de quelques expressions, qu'elles furent toutes deux écrites à Saris. Il n'y a rien dans la premiere qui ne se trouve dans

Cocks.

1618.

la Relation de Cocks. La ſeconde contient quelques circonſtances d'un voyage de Sayer à Siam, dans un Jonc de la Compagnie commandé par William Adams. Il raconte qu'ayant acheté à Siam plus de marchandiſes que le Jonc n'en pouvoit recevoir, il en avoit fretté un autre dont il avoit pris la conduite. L'année étant déja fort avancée, il avoit eſſuyé depuis le 1 de Juin juſqu'au 17 de Septembre, un fort mauvais tems entre Siam & Schachmar, avec d'autant plus de danger qu'il étoit fort mal en Pilote. Le Chinois, qu'il avoit été obligé de prendre pour cet office, ignoroit la navigation juſqu'à ne pouvoir reconnoître où il étoit lorſqu'il avoit perdu de vûe la terre. Enfin ce mauvais guide étant tombé malade, Sayer, ſans s'attribuer beaucoup plus d'habileté, s'étoit vû dans la néceſſité de prendre lui-même le gouvernail, au hazard d'être mille fois ſubmergé. Il eut néanmoins le bonheur de conduire ſon Jonc à Schachmar, où il arriva le 17 de Septembre, après avoir perdu vingt hommes par la maladie & le beſoin d'eau. En rentrant dans la Rade de Firando, il ne lui en reſtoit que cinq qui fuſſent capables de ſe ſoutenir ſur leurs jambes.

Cocks. 1618.

Raisons qui font publier la Lettre suivante au Roi de Hollande.

A la fin de cet article, les Auteurs du Recueil n'ont pas cru devoir supprimer une Lettre de l'Empereur du Japon au Roi de Hollande, qui n'est pas moins curieuse par le fond que par son titre. L'original fut apporté en 1610 sur le Vaisseau le *Lion rouge*, qui arriva au Texel le 22 de Juillet. On ne nous apprend pas comment elle est passée entre les mains des Anglois ; mais leur vûe, en la publiant, est de la faire servir de preuve à quelques observations sur les Hollandois, qu'il est inutile de répéter.

Lettre de l'Empereur du Japon au Roi de Hollande.

» Moi, l'Empereur du Japon, je
» souhaite au Roi de Hollande qui en-
» voye de si loin pour me visiter, tou-
» tes sortes de prospérités.
» Je me réjouis beaucoup de la vo-
» lonté que vous avez eue de m'écri-
» re & d'envoyer vos gens vers moi.
» Je souhaiterois que nos Pays fussent
» plus proches l'un de l'autre, afin que
» l'amitié commencée entre nous pût
» continuer & s'accroître plus facile-
» ment. Cependant le souvenir de
» votre Majesté ne m'est pas moins

COCKS.

1618.

» agréable, depuis la liberalité & l'affection qu'elle m'a marquée sans me connoître, en me faisant offrir quatre présens; & quoique je n'en eusse aucun besoin, je n'ai pas laissé de les recevoir avec une joie & une considération extraordinaires parce qu'ils viennent de vous. Et comme les Hollandois, sujets de votre Majesté, desirent d'exercer le commerce dans mon Pays avec leurs Vaisseaux, & d'avoir un lieu de résidence près de ma Cour, dans la vûe de tirer plus d'avantages de ma protection, j'assure votre Majesté que si je ne puis les satisfaire actuellement dans toute l'étendue de mes desirs, à cause des troubles qui nous agitent, je ne veux néanmoins rien négliger pour leur témoigner mon affection comme j'ai fait jusqu'à présent, & je donnerai ordre à tous mes Gouverneurs & Sujets de les traiter avec faveur & amitié, eux, leurs Vaisseaux & leurs marchandises, dans quelques Ports & quelque lieu de mes Etats qu'ils arrivent. A cet égard votre Majesté & tous ses Sujets n'ont à craindre aucune contravention; ils peuvent arriver ici aussi librement que dans

» les Ports & le Pays de votre Ma-
» jesté. Ils peuvent rester dans les
» miens pour exercer le commerce,
» & se persuader que l'amitié qui est
» commencée avec vous par moi &
» mes Sujets, loin d'être jamais alté-
» rée de ma part, ne sera qu'augmen-
» ter & se fortifier à l'avenir. Je res-
» sens de la confusion de ce que vo-
» tre Majesté, qui est si connue & si
» renommée dans le monde par ses
» nobles exploits, a bien voulu con-
» descendre à me faire visiter de si loin
» par ses Sujets, dans un Pays aussi
» indigne de son attention que le mien,
» & à m'offrir des témoignages d'a-
» mitié que je mérite si peu. Mais con-
» sidérant que ce soin procede de vo-
» tre affection, je ne puis me dispen-
» ser de bien recevoir vos Sujets & de
» consentir à leurs demandes. Aussi
» cette Lettre leur sera-t-elle caution
» que dans tous les lieux, les Pays &
» les Isles de mon Etat, ils peuvent
» trafiquer & bâtir des Maisons pro-
» pres à leurs marchandises & à leur
» commerce; ils peuvent, à présent
» comme à l'avenir, vacquer au soin
» de leurs affaires avec une entiere li-
» berté, s'assurer qu'on ne leur fera
» point de tort ni d'injure, & compter

COCKS.

1618.

» que je les ſupporterai & les défen» drai comme mes propres Sujets. Je » promets auſſi que les perſonnes qui » doivent être ici laiſſées, comme on » me le fait entendre, me ſeront à » preſent & à l'avenir dans une parti» culiere recommandation, & que ma » protection & ma faveur ne leur » manquant jamais, elles trouveront » en moi les mêmes ſentimens que » dans les voiſins & les amis de votre » Majeſté. A l'égard des autres affai» res, qui ont été traitées entre moi » & les Sujets de votre Majeſté, com» me il feroit trop long d'en parler » ici, je m'en rapporte à leur propre » récit.

CHAPITRE VIII.

Voyage & avantures de William Adams, Pilote Hollandois, aux Isles du Japon.

ADAMS.

Obſervations préliminaires.

CE voyage s'étant fait par la voie du Sud-Oueſt, il ſembloit devoir être placé naturellement avec ceux de la même eſpece, ſuivant l'ordre qu'on s'eſt propoſé dans ce Recueil. Mais le nom de l'Auteur eſt revenu ſi ſouvent dans les Relations de

Saris & de Cocks, qu'on s'est déterminé à ne pas le séparer de deux Voyageurs, avec lesquels il se trouve joint par les mêmes affaires & les mêmes intérêts. William Adams étoit né à Gillingham, dans la Province de Kent, à deux milles de Rochester, & un mille de Chatam, principale station des Vaisseaux du Roi. Dès l'âge de douze ans, il fut amené à Limehouse, près de Londres, où il apprit pendant onze ou douze ans le métier de la Mer, sous Nicolas Digines. Ensuite, ayant servi en qualité de Pilote sur les Vaisseaux de la Reine Elizabeth, il fut employé par la Compagnie des Marchands de Barbarie, jusqu'à ce que les Hollandois commencerent le commerce des Indes. Adams, passionné pour connoître les méthodes de navigations qui sont propres à ces Mers éloignées, se loua pour premier Pilote au service de la Flotte Hollandoise qui devoit faire voile à la Mer du Sud en 1598. La nécessité ayant fait relâcher les Hollandois au Japon, il y parvint à la faveur particuliere de l'Empereur, qui lui accorda une pension, & dans la suite une Terre suffisante pour l'entretien d'un homme de distinction. Mais Adams éloigné de sa femme & de deux

ADAMS.

Naissance, éducation & progrés d'Adams.

1598.

ADAMS. enfans qu'il avoit laiſſés à Londres, étoit moins ſenſible aux avantages de

1598. ſa fortune, qu'au chagrin d'être ſéparé de ce qu'il avoit de plus cher. Enfin trouvant l'occaſion de quelque Jonc Indien pour écrire dans l'Isle de Java, où il ſçavoit que les Anglois avoient quelques Marchands, il y envoya comme au hazard une Lettre datée le 22 d'Octobre 1611, avec cette étrange ſuſcription, dans la langue de ſon Pays : *A mes amis & mes compatriotes inconnus, que je prie de faire tenir cette Lettre, ou une ſimple copie, ou ſeulement les nouvelles qu'elle contient, à quelques perſonnes de ma connoiſſance, ſoit à Limehouſe, ſoit à Gillingham.*

Adreſſe ſinguliere d'une Lettre.

Une des vûes d'Adams en écrivant aux Anglois de Bantam, étoit ſans doute d'exciter les Anglois au commerce du Japon. Mais il ſemble qu'ils avoient déja tourné les yeux de ce côté-là, puiſque le Capitaine Saris étoit parti de Londres, ſix mois avant la date de la Lettre, pour entreprendre ce dangereux voyage. L'Angleterre continua d'envoyer tous les ans pluſieurs Vaiſſeaux au Japon ; & William Adams fit de-là diverſes courſes dans les Pays voiſins, en qualité de Capitaine ou de Pilote. Cependant,

1598.

étant toujours retourné au Japon comme à son centre, & remettant sans cesse à partir pour l'Angleterre, la mort le surprit à Firando en 1620 ou 1621. Du moins Purchass assure qu'on apprit à Londres en 1621, la nouvelle de sa mort, par le James, Vaisseau de la Compagnie.

Mort d'Adams.

Départ de la Flotte Hollandoise dont il étoit Pilote.

La Flotte Hollandoise étoit composée de cinq Bâtimens, équipés par Peter Vanderbachs & Hans Vander Vikes, Chefs de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. L'Amiral étoit un Marchand, qui se nommoit *Jacques Maypay*, & qui reçut William Adams pour son Pilote. Ils partirent du Texel le 24 de Juin 1598; & perdant de vûe les Côtes d'Angleterre le 1 de Juillet, ils arriverent le 21 d'Août à S. Jago, une des Isles du Cap Verd, où ils s'arrêterent vingt-quatre jours. Pendant ce long séjour, ils eurent un grand nombre de malades, & l'Amiral même ne fut point à couvert de cette disgrace commune. La raison qui les arrêta si long tems dans ces Isles, fut une fausse espérance d'y trouver beaucoup de chevres & d'autres rafraîchissemens, sur la parole d'un Capitaine qui avoit déja fait cette course, mais qui comptoit mal à propos sur sa mé-

ADAMS.

1598.

moire. Adams ayant été appellé au conseil avec les autres Pilotes, ne fit pas difficulté de condamner hautement le parti qu'on avoit pris sans l'avoir consulté; ce qui fut si mal reçu par tous les Capitaines, qu'ils prirent entr'eux la résolution de ne plus admettre les Pilotes au Conseil.

Les Pilotes sont exclus du Conseil.

Le 15. de Septembre, on quitta l'Isle de S. Jago. Mais les maladies n'ayant fait qu'augmenter après qu'on eut passé la Ligne, on eut le chagrin de perdre l'Amiral à trois degrés de latitude du Sud. Les vents, la pluie, les orages, & toutes les disgraces de la navigation, forcerent la Flotte de relâcher sur les Côtes de la basse Guinée, au Cap de Spirito Sancto. On reconnut que la cause de tant de malheurs venoit d'être partis dans une saison trop avancée. Le nouvel Amiral résolut de gagner le Cap de Lope Gonsalves sur la Côte de Loango, dans la vûe de s'y procurer des rafraîchissemens. Mais quoiqu'il fût arrivé avec beaucoup de bonheur, l'air s'y trouva si mauvais, & les vivres si rares, qu'il lui mourut un grand nombre de malades. Il remit à la voile le 29 de Septembre, déterminé à passer directement les Détroits de Magellan. Cependant à la vûe de

Fâcheuse navigation.

Côte de Loango dans la basse Guinée.

l'Isle d'Annobon, sur laquelle il tomba sans s'y être attendu, il ne put resister à l'esperance d'y trouver d'utiles secours. Mais il fallut employer la force & se rendre maître de l'Isle, pour y faire débarquer tous ses malades. La Ville ne contenoit pas plus de vingt maisons. Le Pays fournit en abondance des Bestiaux, des Oranges & d'autres fruits : mais l'air y est si mal sain, qu'à mesure qu'un Matelot se rétablissoit, deux étoient attaqués de la même maladie. D'ailleurs le biscuit, le vin & l'eau commençant à manquer, on fut forcé de lever l'ancre le 12 de Décembre, avec la triste nécessité de réduire tous les gens de l'Equipage à une livre de pain pour quatre jours, en gardant la même proportion pour l'eau & le vin. La disette ne fit qu'augmenter, & les vents ne cesserent pas de souffler au Sud par Est & au Sud-Sud-Est jusqu'au quatriéme degré de latitude du Sud, qu'ils tournerent au Sud-Est, à l'Est-Sud-Est & à l'Est. Dans une navigation si languissante, qui fit employer près de quatre mois depuis l'Isle d'Annobon jusqu'au Détroit de Magellan, quantité de Matelots affamés mangerent jusqu'aux cuirs qui couvroient les Cables. Enfin le 29 de

ADAMS. 1598.

Isle d'Annobon.

ADAMS.

1598.

La Flotte arrive aux Détroits de Magellan.

Difficultés pour en sortir.

Mars on eut la vûe de la terre à cinquante degrés de latitude.

Le 3 d'Avril on tomba au Port Santo, & l'on entra le 6 dans le premier Détroit de Magellan. Le 8 on passa le second avec un fort bon vent. Ici l'on jetta l'ancre contre l'Isle des Pengouins, où les Chaloupes furent bientôt chargées de ces Oiseaux, qui sont plus gros que des Canards. Toute la Flotte se trouva fort soulagée par ce rafraîchissement. Le 10 elle remit à la voile, avec un vent capable de la dégager bientôt des Détroits. Mais l'Amiral voyant les Côtes garnies de bois, & trouvant l'ancrage excellent dans plusieurs endroits, ne voulut pas aller plus loin pour faire sa provision. Il pensoit aussi à former une Pinace de quinze ou seize tonneaux. Cette double vûe lui fit choisir le premier endroit favorable pour relâcher. L'hyver se faisoit déja sentir dans ces contrées. Il y tomba beaucoup de neige. Les Matelots ayant également à souffrir du froid & de la faim, s'affoiblissoient de plus en plus. Après avoir manqué l'occasion de sortir des Détroits avec un vent qui souffla au Nord-Est pendant cinq ou six jours, on ne retrouva pas la même facilité lorsqu'on voulut l'en-

Adams.

1598.

reprendre. Le vent étoit tourné au Sud ; & le mois d'Avril tirant vers sa fin, il tomba une prodigieuse quantité de pluie & de neige, qui fut suivie de gelées & de vents impétueux. On se trouva dans la nécessité de chercher un Port commode, pour y passer l'hyver ; & l'on rencontra heureusement, à quatre lieues au Nord, la Rade ou la Baye d'Elisabeth. L'hyver, dans ce quartier du monde, qui est à cinquante-deux degrés trente minutes du Sud, dure pendant les mois d'Avril, de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août. Ce long intervalle ne se passa point sans quelques bons vents, dont la Flotte auroit pû profiter pour sortir des Détroits ; mais l'Amiral s'y opposa toujours. On demeura dans la Baye d'Elisabeth jusqu'au 24 d'Août ; & les provisions étant presqu'entierement épuisées, plusieurs Matelots moururent de faim.

Orages & courans dans la Mer du Sud.

En entrant dans la Mer du Sud, on trouva des courans fort impétueux, qui jetterent les Hollandois jusqu'au cinquante-quatriéme degré du Sud, dans un tems où le froid étoit encore fort vif. Enfin les vents étant devenus favorables, on avança vers la Côte du Pérou. Mais au bout de cinq ou six jours, un orage plus furieux qu'on n'en

ADAMS. 1598.

avoit encore éprouvé, disperſa la Flotte, & la repouſſa juſqu'au 54e degré & demi du Sud. L'Amiral perdit pendant quelques jours la vûe des autres Vaiſſeaux, & ce ne fut que le 9 de Septembre qu'il recommença à les découvrir. Sept ou huit jours après, un autre orage lui enleva ſa voile d'avant, & lui fit perdre encore la compagnie des autres. Alors William Adams prit le parti de porter vers la Côte du Chili, au quarante-ſixiéme degré. C'étoit le rendez-vous dont on étoit convenu dans les plus fâcheuſes ſuppoſitions. Il y arriva heureuſement le 29 de Septembre.

Adams relâche ſur la Côte de Chili.

Les Habitans de ce Pays étant d'un fort bon caractere, on obtint d'eux des rafraîchiſſemens, par des échanges de peu de valeur. Cependant après avoir donné avec plaiſir quelques Moutons & des Patates pour des ſonnettes & de petits couteaux, la crainte des Eſpagnols leur fit abandonner tout d'un coup le rivage, ſans que rien fût capable de les rappeller. L'Amiral profita de ce repos pour faire équiper la Pinace qu'il avoit apportée de Londres en quatre parties. On paſſa vingt-huit jours ſur cette Côte, ſuivant le terme qui avoit été réglé dans un conſeil;

ſeil ; après quoi levant l'ancre, on s'avança jusqu'à l'entrée de la Baye de Baldivia. Mais le vent devint ſi fort qu'on fut obligé de tourner vers l'Iſle Mocha, où l'on arriva le jour ſuivant, qui étoit le premier de Novembre. Elle eſt au 38e degré de latitude du Sud. N'y trouvant aucun Vaiſſeau de la Flotte, on porta vers l'Iſle de Sainte Marie, & le lendemain on mouilla au-deſſous du Cap, à une lieue & demie de l'Isle du côté du Sud ; mais le rivage paroiſſant couvert de monde, ſans qu'on pût deviner qu'elle étoit l'intention de ces Inſulaires, on prit le parti de doubler le Cap, & d'aller jetter l'ancre ſur quinze braſſes dans une Baye d'excellent fond.

ADAMS. 1698.

Baldivia.

Iſle Mocha.

On envoya la Chaloupe à terre, pour lier commerce avec les Habitans, qui ne s'étoient pas aſſemblés avec moins de promptitude qu'aux environs du Cap. Mais ils reçurent les Hollandois à coups de fleches, & dans la premiere ſurpriſe ils en bleſſerent pluſieurs. Cependant, comme les vivres recommençoient à manquer, l'Amiral fit débarquer trente hommes bien armés, qui écarterent bientôt les Sauvages. Les ſignes d'amitié & les témoignages de paix furent employés pour

Iſle Sainte-Marie.

ADAMS.

1698.

leur faire comprendre qu'on n'en vouloit ni à leurs biens ni à leur liberté. On leur montra de loin du fer, de l'argent & du drap. Ils comprirent enfin ce qu'on leur demandoit ; & la plûpart apporterent au rivage du vin, des patates & des fruits. Ensuite s'expliquant à leur tour par des signes, ils promirent de revenir le lendemain avec des vivres & d'autres provisions. Comme il étoit fort tard, les Hollandois retournerent à bord ; & quoiqu'il y en eût peu qui fussent exempts de blessures, la joie d'avoir parlé aux Habitans & l'espérance des rafraîchissemens servirent à les consoler. Le lendemain, qui étoit le 9 de Novembre, plusieurs Officiers du Vaisseau se mirent dans la Chaloupe, avec les plus braves gens de l'Equipage. Ils étoient convenus de s'approcher du rivage, mais de n'y débarquer que deux ou trois hommes, parce que les Habitans étant en grand nombre, il y avoit de justes raisons de s'en défier. Lorsqu'ils furent proches de la terre, ils furent invités à descendre par des signes. Leur Chef déclara d'abord par les siens qu'il ne venoit pas avec cette intention. Mais alors quelques Habitans s'avancerent dans l'eau jusqu'à la Chaloupe,

Trahison qui fait perdre 23 hommes aux Hollandois.

avec un visage riant & des vases remplis d'une espece de vin, en le pressant de se fier à leur Nation, & lui faisant entendre qu'ils avoient à peu de distance plusieurs sortes de Bestiaux. Le Chef Hollandois, tenté par l'espérance des provisions, que les besoins du Vaisseau lui auroient fait préférer à tout l'or du monde, oublia ses résolutions, & fit débarquer vingt-trois hommes armés de sabres & de mousquets. Cette petite troupe marcha vers quelques maisons, qui n'étoient pas éloignées. Mais à peine eurent-ils fait deux cens pas, que plus de mille Sauvages sortant d'une embuscade, tomberent sur eux avec les armes dont ils ont l'usage, & les massacrerent jusqu'au dernier. Thomas Adams, frere de l'Auteur, étoit malheureusement de ce nombre. Ceux qui étoient restés dans la Chaloupe n'eurent pas d'autre ressource que de retourner promptement à bord, pour y porter cette triste nouvelle.

Rencontre d'un Vaisseau de la Flotte dans l'Isle de Ste Marie.

On leva l'ancre dès le lendemain, & gagnant l'Isle de Sainte-Marie, à trente-sept degrés douze minutes de latitude du Sud, on y trouva un des Vaisseaux de la Flotte, qui étant parti de Mocha un jour avant l'arrivée

ADAMS.

1598.

de l'Amiral, n'y avoit pas été reçu avec plus de faveur. Le Capitaine & tous les Officiers y avoient été bleſſés à terre. Cependant les deux Bâtimens ſe conſolerent par le bonheur qu'ils avoient de ſe rencontrer. On tint conſeil ſur le moyen de ſe procurer des vivres ; car les beſoins devenoient preſſans ; & la plus grande partie des deux Equipages étant accablée de maladies, il y avoit peu d'apparence de pouvoir ſe faire reſpecter par la force. Tandis qu'on étoit à délibérer, il vint à bord un Eſpagnol qui obtint la permiſſion de voir le Vaiſſeau. Il revint le jour ſuivant, & l'on ne fit pas plus de difficulté de le laiſſer retourner à terre. Le troiſiéme jour, il en arriva deux, qui monterent ſur le Vaiſſeau avec auſſi peu de précaution. L'Amiral, ſans aucun deſſein de leur nuire, prit la réſolution de les arrêter ; & leur proteſtant qu'il ne croyoit bleſſer aucun droit puiſqu'ils étoient venus ſans ſa permiſſion, il leur déclara que pour obtenir la liberté il falloit fournir aux deux Vaiſſeaux Hollandois, qui manquoient de toutes ſortes de proviſions, un certain nombre de Moutons & de Bœufs. La néceſſité les força d'y conſentir, & les Beſ-

Adreſſe que les Hollandois s'emploient pour ſe procurer des vivres.

tiaux furent amenés à bord au tems dont on étoit convenu. Ce secours rendit le courage aux Hollandois. Hudcope (c'étoit le nom de l'Amiral) proposa de brûler l'un des deux Vaisseaux, parce qu'il n'y restoit point assez de monde pour les conserver tous deux ; mais la difficulté de décider sur lequel des deux tomberoit cette sentence, en fit retarder l'exécution. Alors Adams & Timothy Schotten, autre Pilote Anglois, qui avoit fait le voyage autour du monde avec Thomas Candish, furent appellés au conseil pour donner leur avis sur la situation des deux Bâtimens & sur le projet du voyage. Outre les embarras présens, on sçavoit que les Espagnols avoient mis en Mer quelques Vaisseaux pour les chercher ; & la suite vérifia cette information, car un des trois autres Bâtimens de la Flotte fut pris quelques jours après à San-Jago. Il étoit donc fort dangereux de s'arrêter plus long-tems dans cette Mer. On avoit à bord beaucoup de draps. Un Matelot nommé *Derrick Gerritson*, qui avoit fait le voyage du Japon avec les Portugais, fut le premier Auteur d'un conseil qui fut approuvé de tout le monde : il représenta que les draps

Raisons qui conduisent les deux Vaisseaux au Japon.

ADAMS. 1598.

de l'Europe étoient fort recherchés dans cette Isle, & qu'indépendamment des autres raisons il y avoit plus d'avantage à s'y promettre qu'aux Molucques & dans les autres parties des Indes Orientales, où la chaleur ne permettoit pas de croire que les draps de laine fussent de si bon usage.

Il resta si peu d'incertitude après cette ouverture, qu'on ne pensa plus qu'à quitter l'Isle de Sainte-Marie. L'ancre fut levée le 27 de Novembre; & tournant directement le voile au Japon, on passa la ligne avec un bon vent, qui ne se démentit point pendant plusieurs mois. Dans une si longue course, on tomba vers le seiziéme degré de latitude du Nord, au milieu de certaines Isles dont les Habitans sont Antropophages. Sept ou huit hommes de l'Equipage s'étant approchés de la terre dans un Esquif, furent surpris par ces Barbares, & mangés, comme on le suppose, sans pouvoir être délivrés de leurs mains. On prit néanmoins un Insulaire, qui fut conduit à bord de l'Amiral; mais on ne lui trouva qu'une stupidité féroce, qui ne permit d'en tirer aucune lumiere. Dans toute l'étendue du 27 & du 28e degré de latitude, les vents furent extrême-

Isles habitée par des Antropophages.

ment variables, & le tems si orageux, que le 24 de Février l'Amiral fut perdu de vûe, pour ne plus reparoitre. Adams avoit changé de Vaisseau dans l'Isle de Sainte-Marie. Il continua sa course jusqu'au 24 de Mars qu'il découvrit une Isle nommée *Una Colonna*. Les maladies faisoient tant de ravage dans son Bâtiment, qu'il y étoit mort quantité de personnes, & qu'entre ceux que la mort avoit épargnés, il n'en restoit que neuf ou dix qui pussent se servir de leurs jambes & de leurs mains. A la hauteur de trente degrés, Adams chercha, suivant les Cartes, le Cap Nord du Japon, mais inutilement, puisqu'il est à trente-cinq degrés trente minutes, & que toutes les Cartes particulieres, les Globes, les Mappe-Mondes, se sont également trompés sur sa situation.

ADAMS. 1599.

Fausse position du Japon dans les Cartes.

Enfin, le 19 d'Avril, à trente-deux degrés & demi, on eut la vûe de l'Isle, après une navigation de quatre mois & vingt-deux jours depuis le Cap de Sainte-Marie. En arrivant sur la Côte, le Vaisseau n'avoit plus que six hommes, avec William Adams, qui pussent se soutenir sur leurs jambes. On laissa tomber l'ancre à deux milles d'un lieu nommé *Bungo*. Il vint aussi-tôt

Triste état du Vaisseau son arrivée au Japon.

ADAMS.

1599.

quantité de Barques, qui ne marquerent aucune intention de nuire au Bâtiment. Cependant après avoir reconnu la foibleſſe de l'Equipage, les Matelots Japonois monterent à bord ſans attendre l'ordre du Capitaine, & firent divers vols qu'on leur fit enſuite payer bien cher. Le lendemain un Officier du Roi vint à la tête de quelques Soldats, pour mettre les biens des Hollandois à couvert par une garde continuelle. Deux ou trois jours après, le Vaiſſeau fut conduit dans un excellent Port, pour y demeurer en ſureté, juſqu'à ce que le Roi principal, ou l'Empereur du Japon, fût informé de ſon arrivée, & lui fît déclarer ſes intentions. Mais dans l'intervalle, les Hollandois obtinrent la liberté de débarquer leurs malades, & de ſe procurer une maiſon où ils ne manquerent d'aucun rafraîchiſſement. De vingt-quatre, ſains ou malades, qu'ils étoient en arrivant, il en mourut trois le jour d'après, & trois autres dans la ſuite; mais le reſte ſe rétablit parfaitement.

Embarras que les Portugais ſuſciterent au Vaiſſeau.

Il ſe paſſa cinq ou ſix jours, après leſquels il vint de Nangazaqui un Jéſuite accompagné d'un autre Portugais. Ce fut un malheur pour les Hollandois qu'on leur eût envoyé le Jé-

ſuite pour Interprete, parce que l'averſion qu'il ne manqua pas de concevoir pour des Proteſtans, le porta auſſitôt à publier que c'étoient des Pirates, dont il falloit ſe défier. Les Japonois qui avoient été nommés pour la garde du Vaiſſeau, étant auſſi Catholiques, toute la Ville reçut bientôt les mêmes impreſſions; & la haine devint un ſentiment ſi général, que les Hollandois s'attendoient à tous momens d'être crucifiés. C'eſt le ſupplice en uſage au Japon pour les vols & quelques autres crimes. Mais leur crainte fut encore augmentée par la deſertion de deux de leurs gens, qui s'engagerent au ſervice du Roi de Bungo, & qui ſe joignirent aux Portugais pour la ruine du Vaiſſeau. L'un qui ſe nommoit *Gilbert Conning, de Middelbourg*, ſe donna pour le principal Marchand du Vaiſſeau; & de concert avec l'autre, dont le nom étoit *Jean Abelſon Vanwater*, non-ſeulement il s'efforça de ſe mettre en poſſeſſion de toutes les marchandiſes, mais il découvrit aux Portugais tout ce qui s'étoit paſſé dans le cours du voyage.

ADAMS.
1599.

Neuf jours après l'arrivée du Vaiſſeau, l'Empereur envoya cinq Frégates, pour faire amener les Chefs des

ADAMS.

1599.

Adams est envoyé à la Cour Impériale.

Hollandois à Ozaca, où il tenoit sa Cour. Le Capitaine, qui avoit reconnu de l'esprit & de la fermeté à William Adams, le pria de se charger de la députation, & lui donna deux Matelots pour cortége. En arrivant à la Cour, Adams fut présenté à l'Empereur. Ce Prince ne lui parla d'abord que par divers signes, qu'il n'entendit pas également. Les Hollandois ayant dispensé le Jésuite de leur servir plus long-tems d'Interprete, il n'avoit pas voulu s'obstiner à suivre Adams malgré lui. Cependant on fit venir un Japonois qui parloit assez bien la langue Portugaise, & l'Empereur s'en servit pour faire quantité de questions au Député des Hollandois. Il leur demanda quel étoit l'état présent des Royaumes de l'Europe & particulierement du sien ; quelle route il avoit prise pour venir au Japon ; quelle espece de Marchandises il avoit apportée, &c. Adams répondit que son Pays étoit alors en guerre avec l'Espagne & le Portugal, mais qu'il étoit ami de toutes les autres Nations. A l'égard de la route, il prit une Mappe-monde, qu'il avoit apportée ; & lui faisant remarquer la disposition de toutes les parties du Globe terrestre, il lui traça la

Son entretien avec l'Empereur.

Adams.

1599.

courſe du Vaiſſeau par les Détroits de Magellan. Toutes ces idées furent ſi nouvelles pour l'Empereur, qu'il parut douter ſi ce n'étoit pas autant de fables. Adams lui apprit enſuite quelles étoient les marchandiſes du Vaiſſeau; & lorſqu'après un long entretien, il le vit prêt à ſe retirer, il lui demanda pour ſes compatriotes la même liberté de commerce qu'il accordoit aux Eſpagnols & aux Portugais. L'Empereur lui fit une réponſe qu'il n'entendit point & qui ne lui fut pas expliquée. Mais en ſortant de l'audience il fut renfermé, avec ſes deux Matelots, dans une Priſon où il fut fort bien traité.

Il eſt empriſonné.

Autre entretien avec l'Empereur.

Deux jours après, il fut rappellé à la Cour; & l'Empereur lui demanda quels pouvoient être les motifs qui l'avoient amené dans un Pays ſi éloigné du ſien. Adams répondit qu'il étoit venu par le penchant commun à toute ſa Nation, de cultiver l'amitié & le commerce avec les autres Peuples du Monde, en faiſant à leur avantage mutuel, des échanges de marchandiſes & d'autres richeſſes. La curioſité de l'Empereur ſe réveilla fort vivement ſur les guerres des Anglois contre l'Eſpagne & le Portugal. Il en de-

ADAMS.

1599.

manda la cauſe & les divers événemens. Adams reprit les différends de l'Europe dans leur origine, & fit un récit auquel le Monarque du Japon parut très-attentif, mais qui ne l'empêcha point de renvoyer l'Orateur en Priſon. Cependant le lieu fut changé, & les traitemens beaucoup plus favorables. Cette captivité dura trente-neuf jours, pendant leſquels Adams n'apprit aucune nouvelle du Vaiſſeau, & s'attendoit ſans ceſſe au dernier ſupplice.

Mauvais offices des Portugais.

Les Portugais s'efforcerent dans cet intervalle de prévenir l'eſprit de l'Empereur par toutes ſortes d'accuſations contre les Anglois. Ils les repréſenterent comme des voleurs & des brigands, raſſemblés de toutes les Nations, à qui la juſtice impériale ne pouvoit laiſſer la vie ſans expoſer le Japon aux derniers malheurs. Leur exemple, diſoient ils, alloit expoſer les Japonois à l'invaſion de toutes ſortes de Corſaires; au lieu qu'une punition rigoureuſe ôteroit aux ennemis des Japonois l'envie de troubler leur repos. Ces noires ſollicitations étoient ſecondées par le crédit de tous les amis que les Portugais avoient à la Cour. Cependant leur malignité demeura ſans

1599.

effet. L'Empereur après les avoir écoutés long-tems, leur répondit enfin, que jusqu'alors ces Etrangers, qu'on lui peignoit avec de si odieuses couleurs, n'avoient causé aucun mal ni à lui ni à ses sujets, & qu'il ne pouvoit par conséquent leur ôter la vie sans blesser la raison & la justice; que si les Anglois étoient en guerre avec l'Espagne, il ne voyoit rien qui obligeât les Japonois de s'y intéresser, & bien moins qui l'obligeât lui-même de condamner au supplice des Etrangers qui ne l'avoient point offensé. Cette réponse confondit les Ennemis d'Adams, & les força désormais au silence.

L'Empereur prend parti pour les Hollandois.

Depuis qu'il étoit prisonnier, le Vaisseau avoit été conduit aussi près d'Ozaka qu'il étoit possible; & si l'Equipage étoit gardé soigneusement, on ne lui refusoit aucune sorte de commodité. L'Empereur s'étant fait ramener Adams le quarante-uniéme jour de sa prison, lui demanda s'il souhaitoit de revoir ses compagnons. Sur la réponse à laquelle il avoit dû s'attendre, il lui déclara qu'il étoit libre & qu'il pouvoit satisfaire son empressement. Adams, sans prétendre à d'autres explications, ne douta pas qu'une faveur qu'on ne limitoit par aucune

ADAMS.
1599.

défenfe, n'eût des effets encore plus heureux, qu'il efpéra de l'avenir. Il fe mit dans une Barque, qui le conduifit au Vaiffeau. Le Capitaine & le refte de l'Equipage étoient rétablis dans une parfaite fanté; mais l'incertitude de leur fort, & la crainte où ils avoient été long-tems de ne jamais revoir leur Député, avoient rendu leur vie fi trifte, que dans le premier mouvement de la joie commune tout le monde verfa des larmes de plaifir & d'admiration. Tout ce qui appartenoit au Vaiffeau & à la Compagnie, avoit été tranfporté à terre par les Japonois, jufqu'aux Inftrumens Mathématiques d'Adams. Mais l'Empereur, qui n'avoit point eu de part à cette injuftice, ordonna que la reftitution fe fît immédiatement, avec des peines rigoureufes pour ceux qui feroient convaincus d'avoir fouftrait la moindre partie des marchandifes ou des meubles. Cependant comme les effets fe trouvoient difperfés dans un nombre infini de mains, l'impoffibilité de les raffembler entierement porta ce Prince à faire donner au Vaiffeau cinquante mille pieces de huit, à titre de dédommagement. Il fe fit rendre compte de l'exécution de cet ordre;

Faveur qu'il leur accorde.

& ne dédaignant pas d'autres détails, il fit publier dans la Ville de Sackay, où le Bâtiment étoit à l'ancre, que ceux qui abuſeroient de l'ignorance des étrangers pour les tromper ou pour leur nuire, ſeroient punis fort ſévérement.

ADAMS. 1599.

Il y avoit trente jours que le Vaiſſeau étoit à Sackay, grande Ville à deux ou trois lieues d'Ozaka. Il fut conduit par l'ordre de l'Empereur à celle d'Eddo, dans la Province de Quanto, partie Orientale de l'Iſle, éloignée d'environ cent-vingt lieues d'Ozaka. Les vents contraires rendirent ce paſſage fort long & fort ennuyeux; de ſorte que l'Empereur étant parti long-tems après les Hollandois, pour faire le même voyage par terre, arriva beaucoup plûtot qu'eux. Ils avoient pris juſqu'alors la qualité d'Anglois; & ne tirant que de l'avantage de cette ſuppoſition, ils n'auroient pas penſé à détromper les Japonois, ſi quelques Portugais les ayant reconnus à la différence du langage, n'euſſent découvert de quelle Nation ils étoient. Ce fut alors que dans la vûe de ſoutenir leur crédit & l'opinion qu'Adams avoit donnée d'eux, ils jetterent les fondemens de la Royauté

Le Vaiſſeau Hollandois eſt conduit à Eddo.

Ann. 1599.

du Comte Maurice, & de toutes les fables qu'ils augmenterent dans la suite à mesure que leur considération s'accrût dans ces Mers. Aussitôt qu'ils furent arrivés à Eddo, ils adresserent leurs supplications à l'Empereur, pour obtenir l'usage libre de leur Vaisseau, & la permission de se rendre dans les lieux, où ils esperoient trouver quelque établissement de leur Nation. Cette demande leur coûta beaucoup de tems & d'argent; mais dans l'intervalle, ils eurent l'occasion d'apprendre la langue Japonoise & de se lier avec les Habitans par diverses entreprises d'industrie & de commerce. Un de leurs artisans, qui, avec plus de génie que d'expérience, se souvenoit d'avoir vû travailler en Hollande à la construction des Canaux, offrit ses services à l'Empereur pour conduire de l'eau dans son Palais & dans les places de la Ville. Divers essais qu'il fit dans les maisons particulieres, donnerent tant de confiance à ses offres, qu'il fut mis à la tête d'un grand nombre d'ouvriers, avec une autorité fort étendue & des appointemens considérables. Il trouva le moyen non-seulement d'embellir le jardin du Palais par des canaux & des cascades, mais d'in-

Adams en demande la liberté, & ne l'obtient pas.

Industrie des Hollandois pour s'attirer de la considération.

troduire des tuyaux dans les appartemens, & d'y fournir mille commodités que les Japonois ignoroient. De là il fut envoyé à Ozaka & à Meaco, pour y rendre les mêmes services. Un autre Hollandois rendit ses connoissances utiles en perfectionnant les voitures. L'Empereur surpris de l'habileté de ces étrangers, ne douta pas qu'ils ne fussent capables d'exécuter tout ce qu'il leur feroit entreprendre. Il fit un jour appeller William Adams, pour lui ordonner de construire un Vaisseau. Cette proposition embarassa beaucoup Adams, qui n'avoit aucune teinture d'un art si difficile. Il déclara naturellement qu'il n'étoit pas Charpentier, & qu'il ignoroit les regles de la construction. Mais l'Empereur, insistant sur ses ordres, lui dit qu'il vouloit un Vaisseau, de quelque maniere qu'il fût construit. Dans la nécessité d'obéir, il prit ses plus habiles ouvriers, quoiqu'il n'y en eût pas un qui fût capable d'une si grande entreprise; & réunissant tous leurs efforts, ils composerent un petit Bâtiment à l'Angloise, d'environ quatre-vingt tonneaux. L'Empereur parut charmé de cet ouvrage; il le visita plusieurs fois, il l'examina soigneusement, & la dé-

Adams construit un Vaisseau sans en sçavoir l'art.

ADAMS.

1599.

penſe ne fut point épargnée pour l'embellir. La faveur d'Adams ne fit qu'augmenter de jour en jour. Outre l'honneur d'être appellé ſouvent à la Cour & de ſe voir conſulté dans toutes les occaſions, il obtint des préſens conſidérables, qui furent ſuivis à la fin, d'une terre de revenu annuel de quatre-vingt ducats, avec deux livres de riz par jour. Il profita de la familiarité dans laquelle il commençoit à vivre avec l'Empereur, pour inſpirer à ce Prince le goût des Mathématiques : il lui en apprit quelque parties ; & ne ſe faiſant pas moins goûter par ſon caractere & ſa politeſſe, il s'acquit tant de conſidération à la Cour, qu'il ne s'y faiſoit plus rien ſans l'avoir conſulté. Les Portugais & les Jéſuites mêmes, qui l'avoient vû d'abord de ſi mauvais œil, commencerent à le traiter avec autant de reſpect que d'admiration. Ils ſe crurent heureux de pouvoir obtenir ſa protection auprès de l'Empereur ; & dans plus d'une affaire importante ils ſe trouverent bien de l'avoir employée.

Faveur où il parvient auprès de l'Empereur.

1602.

Il y avoit déja plus de deux ans que les Hollandois ſollicitoient la liberté de partir dans leur Vaiſſeau. Mais tout ce qu'ils avoient fait pour l'obtenir

ADAMS.

1602.

n'ayant fervi qu'à les rendre plus néceffaires à l'Empereur, ils eurent le chagrin de s'entendre enfin déclarer qu'il falloit demeurer au Japon pour le fervice de Sa Majefté Impériale. Ils demanderent du moins que la fomme qui leur avoit été accordée fût divifée entr'eux, pour la faire fervir à rendre leur fituation plus douce. Quoique cette libéralité dût retourner à la Compagnie Hollandoife des Indes, dont les marchandifes avoient été diffipées, le Capitaine du Vaiffeau jugea, comme Adams, que dans l'état où l'Equipage avoit été réduit, la premiere loi étoit de vivre. La fomme fut diftribuée, & l'Empereur y joignit pour chaque Matelot deux livres de riz par jour, avec une penfion annuelle de douze ducats. Mais à peine les Hollandois eurent-ils touché leur argent, qu'à la perfuafion de deux ou trois mutins de l'Equipage, la plûpart s'échapperent par différentes voies, quelques-uns pour s'établir dans d'autres Villes du Pays, où la bonté de l'Empereur voulut encore qu'ils fuffent fuivis de leurs penfions. D'autres chercherent le moyen de fortir du Japon; & de ce nombre étoient les fept qui s'adrefferent enfuite à Saris pour obtenir leur paffage.

Difperfion de l'Equipage Hollandois.

Adams sollicite inutilement sa liberté.

Adams & le Capitaine continuerent de vivre à la Cour, avec assez d'agrémens pour rendre leur condition fort heureuse, si le repos & l'abondance avoient pû leur faire oublier leur patrie. Mais Adams languissoit de revoir sa femme & ses enfans. Après cinq ans d'une mortelle impatience, il résolut de renouveller ses sollicitations, en y joignant la promesse de revenir avec sa famille. L'Empereur irrité de cette demande, lui repondit nettement qu'il devoit avoir renoncé depuis long-tems à sa patrie, & qu'il s'étonnoit que toutes les faveurs, dont il étoit comblé au Japon, ne lui eussent point encore fait perdre cette pensée. Malgré des refus si formels, quelques Hollandois ayant appris que leurs compatriotes avoient commencé à s'établir dans les Ports d'Achin & de Patane, Adams prit occasion de cette nouvelle pour demander encore la permission de partir, en promettant d'engager les Anglois & les Hollandois à tourner leur commerce vers le Japon. L'Empereur répondit qu'il souhaitoit beaucoup de voir une liaison bien établie entre son Pays & ces deux Nations; mais qu'il suffisoit de leur écrire, & qu'Adams ne partiroit pas.

ADAMS. 1602.

Enfin deſeſperant d'obtenir jamais la liberté, il ſe réduiſit à la demander pour le Capitaine Hollandois, dans l'eſpérance de donner du moins des nouvelles de ſon ſort à ſa famille, & d'inſpirer peut-être aux Anglois, par ſes Lettres, le deſir de porter leur commerce aux Iſles du Japon. L'Empereur ayant conſenti tout d'un coup à ſa priere, il ne fut plus queſtion que de faciliter le départ du Capitaine. Tous les reſtes de l'Equipage étoient diſperſés, & ce n'étoit pas ſur le Vaiſſeau de Hollande qu'il falloit eſperer d'entreprendre un ſi long voyage. On trouva des Matelots Japonois qui avoient déja fait celui de Patane, & qui s'offrirent à le recommencer ſur un Jonc de leur Pays. Le Capitaine accoutumé à leurs uſages, ne fit pas difficulté de ſe livrer aux vents ſous leur conduite. Il partit avec des Lettres d'Adams, & leur navigation fut heureuſe. Mais n'ayant pas trouvé les Bâtimens Hollandois à Patane, ils y paſſerent toute l'année à les attendre inutilement. Delà ils ſe rendirent à Jor, où non-ſeulement ils eurent le bonheur de rencontrer une Flotte Hollandoiſe de neuf Vaiſſeaux, ſous le commandement de l'Amiral Mataleeſe; mais un des Ca-

Il obtient celle du Capitaine.

Le Capitaine trouve à Jor une Flotte Hollandoiſe, & périt dans un combat.

ADAMS.
1602.

pitaines étant mort à leur arrivée, son emploi fut donné à celui que la fortune sembloit avoir amené pour le remplir. Mais peu de jours après, il fut tué près de Malaca, dans un combat contre les Portugais. Adams ne recevant pas de ses nouvelles, & doutant que ses Lettres pussent être rendues fidellement, écrivit par d'autres Joncs Japonois; voie moins sûre encore, & dont l'incertitude lui fit prendre le parti de recourir à l'étrange expédient que j'ai rapporté dans l'Introduction.

Adams construit un second Vaisseau.

Le Vaisseau qu'il avoit fait pour l'Empereur ayant été mis à l'essai dans deux voyages consécutifs, il reçut ordre d'en faire un plus grand sur le même modele. Cette seconde entreprise ne lui réussit pas moins heureusement. Le nouveau Bâtiment qu'il construisit étoit de cent-vingt tonneaux. Il l'éprouva lui-même, en faisant le voyage de Meaco à Eddo, & l'Empereur fut extrémement satisfait de son ouvrage. En 1609 ce Prince le prêta au Gouverneur des Manilles, qui ne fit pas difficulté d'y mettre quatre-vingt hommes pour les envoyer à Acapulco, & qui pria l'Empereur de lui en accorder la propriété au retour de ce

voyage, en lui offrant la valeur en marchandises & en argent. Il l'obtint, comme une marque particuliere de considération ; & dans le tems que l'Auteur écrivoit la Lettre dont on recueille ici les circonstances, les Espagnols se servoient encore de ce Bâtiment aux Manilles.

ADAMS.

1609.

Il obtient une Seigneurie de l'Empereur du Japon.

Ce fut dans la même année, que l'Empereur revêtit Adams d'une Seigneurie considérable, qui lui assujétissoit plus de quatre-vingt Fermes, avec les droits & des honneurs dont il n'y avoit pas d'exemple en faveur d'un étranger. Il paroît surprenant que Saris & Cocks n'en ayent rien rapporté dans leurs Journaux. Mais ils y parlent du moins de cet heureux Pilote avec une distinction extraordinaire ; & la reconnoissance dont ils font profession pour ses services, ne laisse pas douter du pouvoir qu'il avoit eu de les rendre. Pour lui, qui n'avoit aucun intérêt dans sa Lettre à grossir ses avantages aux dépens de la vérité, puisque le bonheur de sa situation ne l'empêchoit pas d'en gémir, il confesse que sans les justes raisons qui portoient la tendresse de son cœur vers l'Angleterre, il y auroit eu peu d'hommes au monde qui eussent dû se louer autant

ADAMS.
1609.

que lui de la fortune. Il avoit des terres, de l'argent, des Esclaves; & ce qui le flattoit encore plus, il jouissoit d'une faveur si constante à la Cour Impériale, que les Seigneurs mêmes du Japon avoient quelquefois recours à son crédit. En parlant si souvent de l'Empereur & de ses bontés, il a négligé de nous apprendre le nom de ce Prince; mais il semble que ce ne pouvoit être que Tico Sama, puisqu'à l'arrivée de Saris l'usurpateur Ogoxama étoit depuis peu sur le trône, & venoit de s'y établir solidement, en faisant épouser sa fille au jeune Prince fils de son prédécesseur. Il en faut conclure qu'Adams ayant eu le crédit de servir Saris à la Cour d'Ogoxama, il n'avoit rien perdu de sa considération après la mort de son premier bienfaicteur.

Ses remarques sur le Japon.

Il s'étend peu sur les propriétés du Pays, quoiqu'il dût les connoître après y avoir demeuré si long-tems. L'Isle du Japon, dit-il, est fort grande; mais il semble, à ce langage, qu'il n'ait pas sçû qu'on en compte plusieurs. La partie du Nord, ajoute-t-il, est au 48e dégré de latitude; & la partie la plus Méridionale, au trente-cinquiéme. Il remarque que l'Isle est presque

ADAMS. 1609.

presque quarrée. Sa longueur Nord & Ouest par Sud (car telle est sa position) n'a pas moins de deux cent-vingt lieues Angloises, & sa largeur, du Sud au Nord, contient treize degrés, qui en les comptant à vingt lieues, font deux cent-soixante lieues. Les Habitans, suivant son témoignage, sont d'un excellent naturel, généreux, polis, vaillans à la guerre. La justice s'exerce au Japon avec autant d'intégrité que de rigueur. La politique y est fondée sur les plus judicieuses maximes. Adams ne croit pas qu'il y ait au monde de pays mieux gouverné. Mais la superstition y combat la prudence; & sous les influences d'une prodigieuse multitude de Prêtres, qui sont divisés en plusieurs sectes, mais qui se ressemblent tous par la malignité & l'emportement, il est impossible que la sagesse des Conseils ne soit pas troublée souvent par l'artifice ou la violence.

Origine du commerce des Hollandois au Japon.

Les premiers Vaisseaux Hollandois qu'Adams vit arriver au Japon, entrerent dans la Rade de Firando en 1609, après avoir attendu inutilement sur les Côtes de la Chine le Vaisseau Portugais de Macao. Ils étoient deux. Les Capitaines se rendirent à la Cour Im-

ADAMS. 1609.

périale, où ils furent reçus avec beaucoup de careſſes. Adams n'épargna rien pour leur faire obtenir la permiſſion qu'ils demanderent à l'Empereur, d'envoyer tous les ans un ou deux Vaiſſeaux dans ſes Ports; & ſi le Gouvernement la fit attendre pendant quelques ſemaines, ce fut dans l'unique vûe de la faire deſirer avec plus d'ardeur. Cependant les Hollandois n'envoyerent pas de Vaiſſeaux en 1610, mais l'année d'après il en arriva un, chargé de draps, de plomb, de dents d'Eléphans, de damas, de taffetas blancs, de ſoie crue, de poivre & d'autres commodités. Les Marchands firent des excuſes de n'être pas venus l'année précédente, & furent extrêmement careſſés. Adams obſerve qu'il n'eſt pas beſoin d'apporter, de l'Europe, de l'argent & de l'or au Japon; parce qu'avec des Marchandiſes on y en trouve aſſez pour le beſoin qu'on en a dans d'autres Pays. Il ajoute que les Marchandiſes dont on tire le plus d'avantage, ſont la ſoie crue, les damas, les taffetas noirs, les beaux draps, noirs & rouges, le plomb & les autres commodités d'uſage. A la vûe des Vaiſſeaux Hollandois, ſon eſpérance étoit toujours de trouver l'occaſion

Marchandiſes qui s'y vendent le mieux.

de partir avec eux. Mais l'Empereur qui se défioit de ses intentions, ne manquoit point alors de l'attacher plus particulierement à sa Cour par diverses commissions qui l'approchoient de sa personne. Cette contrainte ne dura vraisemblablem nt que jusqu'au régne d'Ogoxama, puisqu'on ne voit pas dans le Journal de Saris qu'on lui ait refusé la permission de se rendre à Firando, sur les premieres nouvelles qu'il reçut de l'arrivée des Anglois. Il paroit même incroyable qu'après tant de soupirs poussés vers l'Angleterre, après des impatiences si vives de revoir sa femme & ses deux enfans, la pensée de partir l'ait comme abandonné au moment qu'il en avoit le pouvoir. Mais tous les détails qu'on vient de lire étant tirés de ses Lettres, qui avoient précedé l'arrivée de Saris, & qui avoient même été le motif de son voyage, on ignore ce qui put le retenir encore; sur-tout lorsque dans la Relation de Cocks on lui voit entreprendre le voyage de Siam avec une liberté à laquelle on n'apporte aucun obstacle, & qu'on le voit retourner ensuite au Comptoir Anglois & dans sa terre, aussi librement qu'il en étoit sorti. Peut-être l'ardeur de

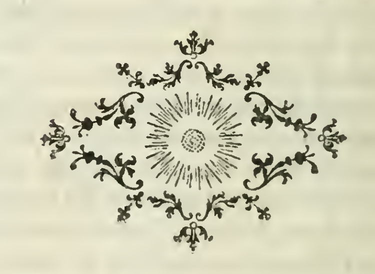
ADAMS. 1609.

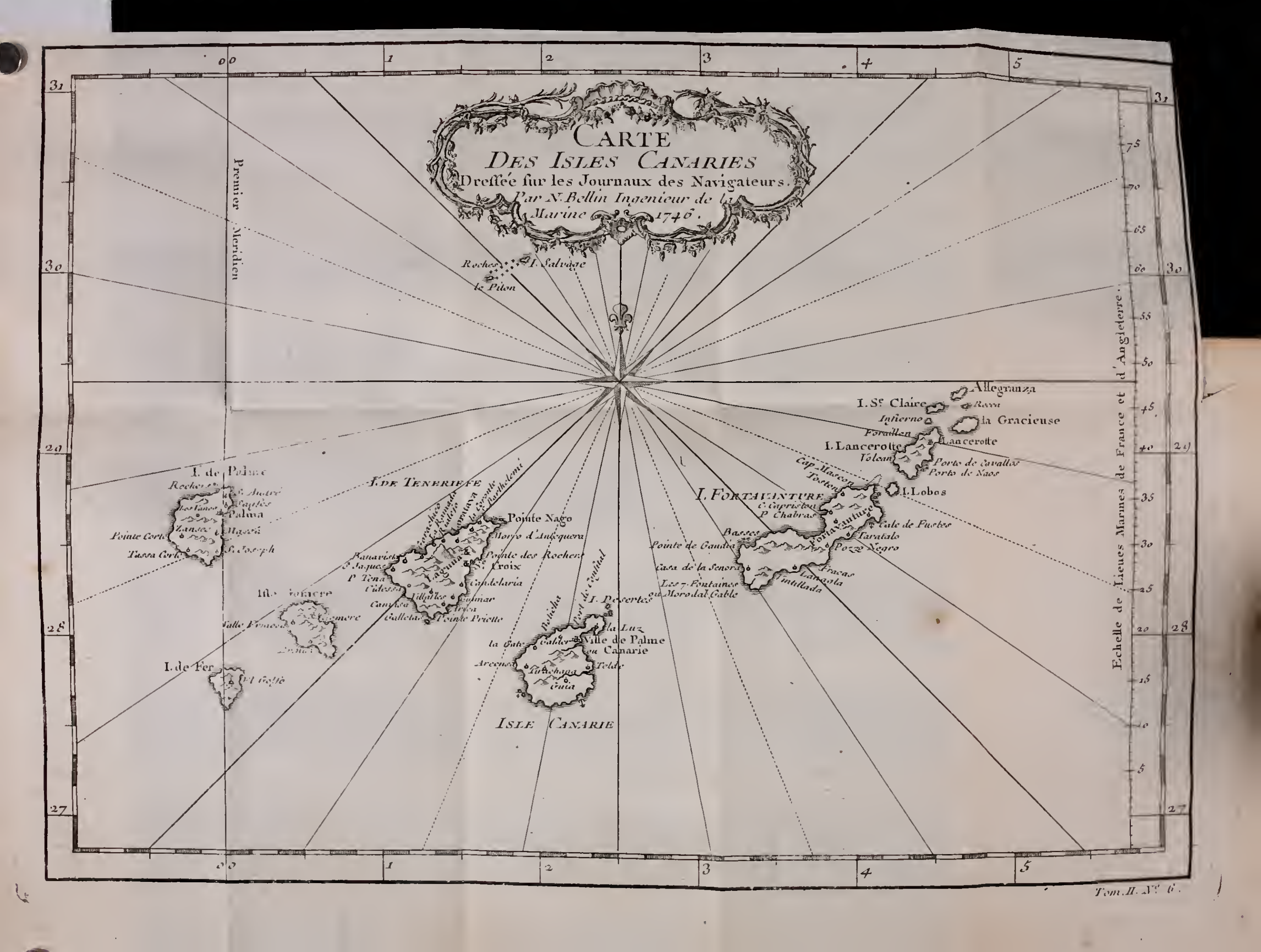
Remarques sur le sort d'Adams.

ADAMS. servir sa Nation, dans l'origine de cet
1609. établissement, l'emporta-t-elle sur la tendresse conjugale & sur l'affection paternelle.

LATITUDES.

Isle de Sainte-Marie dans la Mer du Sud.	37	12	S.
Isle Mocha.	38	00	
Cap Nord du Japon.	35	50	




CARTE
DES ISLES CANARIES
Dressée sur les Journaux des Navigateurs.
Par N. Bellin Ingenieur de la Marine 1746.
Premier Meridien
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre.
I. Salvage
le Pilon
Allegranza
I. S.t Claire
la Gracieuse
Infierno
I. Lancerotte
Lancerotte
Porto de Cavallos
Porto de Naos
I. Lobos
I. Fortaventure
Cale de Fustes
Pozzo Negro
Pointe de Gando
Casa de la Senora
Les 7 Fontaines ou Moro dal Gable
I. de Palme
Palma
Pointe Corte
Tassa Corte
S. Joseph
I. de Teneriffe
Pointe Nago
Morro d'Antequera
Pointe des Rochers
S.te Croix
Candelaria
P. Tena
Pointe Priette
I. de Fer
I. Desertes
la Luz
Ville de Palme ou Canarie
Telde
Guia
Isle Canarie



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

Depuis le commencement du XV. Siécle.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE CINQUIE'ME.

Voyages en différentes parties de l'Afrique & dans les Isles adjacentes, avec la description des Pays & des Habitans.

CHAPITRE VI.

Description des Isles Canaries & de l'Isle Madere, par Thomas Nicols.



IL n'y a personne qui ne puisse remarquer sensiblement, dans le cours de cet Ouvrage, l'exécution du plan qu'on s'est formé dans la Préfa- INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

ce. Ici les Auteurs Anglois fatigués d'avoir ſuivi leurs Marchands au long d'une immenſe étendue de côtes, ou dans quelques Pays dont ils n'ont guere pû nous apprendre que les noms, & ſortant enfin d'une carriere ennuyeuſe & pénible, déclarent que les Relations vont prendre plus que jamais le double caractere de l'agrément & de l'utilité.

NICOLS.

1560.

Qui étoit Nicols.

Thomas *Nicols*, qu'ils font monter le premier ſur la ſcène, nous apprend, dans une courte Préface, qu'il a demeuré dix-ſept ans aux Canaries, & qu'il n'a pû réſiſter à la paſſion d'écrire, en liſant les erreurs & les fauſſetés de quelques Voyageurs, ſur-tout celles d'André *Thevet*, qui dans un Livre intitulé le *Nouveau Monde Antarctique*, dédié au Cardinal de Sens, Garde des Sceaux de France, prétend n'avoir rien rapporté dont il n'ait été témoin.

Hackluyt nous a conſervé l'ouvrage de Nicols, mais ſans date, & ſans autre marque du tems qu'une Note de l'Auteur, où l'on trouve qu'il demeuroit aux Iſles Canaries avec la qualité de Facteur de trois célébres Négocians de Londres, Thomas Loke, Antony Hickman, & Edouard Caſtelin.

NICOLS. 1560.

Il paroît par d'autres témoignages, que ces trois Marchands Anglois étoient associés en 1554 pour le commerce de Guinée : & les deux derniers jusqu'en 1556, mais sans M. Loke; de sorte qu'on en peut conclure que la résidence de l'Auteur aux Canaries finit en 1554. Mais on recueille aussi de quelques-uns de ses termes, que son ouvrage fut composé plusieurs années après son retour. Quoi qu'il en soit, il a toujours passé pour une piece d'autant plus curieuse, qu'avec ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres Ecrivains, elle contient quantité de choses qui lui sont propres, telles par exemple, que les Caves des Momies, dont on ne trouve ailleurs que des traces fort imparfaites. Outre cette raison, qui a dû faire choisir la Relation de Nicols pour fondement de tout ce qui appartient à la description des Canaries, on ajoute, qu'il est le seul qui ait parlé de toutes les Isles de ce nom. Mais pour donner une juste perfection à cet article, en suppléant à ce que Nicols même a négligé, on a cru devoir joindre à ses lumieres celles de quelques habiles gens, qui ont eu l'occasion d'écrire sur le même sujet sans s'être mis au rang des Voya-

Raisons qui font placer ici sa Relation.

NICOLS. 1560.

Supplémens qu'on y joint.

geurs. On en nomme trois. 1. Sir Edmond Scory, qui écrivoit en 1600. 2. Un judicieux Médecin, dont l'ouvrage, composé vers le milieu du dernier siecle, a paru digne au Docteur Sprat d'être inseré dans l'histoire de la Société Royale d'Angleterre. 3. Edens, dont les observations sur le Pic de Tenerife en 1715, ont été placées dans les Transactions Philosophiques.

Exacte position des Isles Canaries.

Les Isles Canaries, dont la moins éloignée de la Côte d'Afrique en est à quarante lieues, s'étendent l'espace de cinq degrés trente minutes de l'Ouest à l'Est. Du Sud au Nord leur étendue n'est que de deux degrés quinze minutes ; mais si l'on y comprend l'Isle de Madere & Puerto-Santo, elles n'occupent pas moins de cinq degrés 40 minutes. Elles sont situées entre le premier Méridien, qui traverse la partie Occidentale de Ferro, & cinq degrés trente minutes de longitude ; comme entre vingt-sept degrés trente minutes & vingt-neuf degrés quarante-cinq minutes de latitude du Nord ; ou, si l'on y comprend les deux autres Isles que j'ai nommées, trente-trois degrés dix minutes. Cette position, qui est celle qu'on leur a donnée ici dans la Carte, doit être regardée comme la

plus parfaite, parce qu'elle eſt fondée ſur d'exactes obſervations, dont on aura ſoin de rendre compte dans le cours de cet article.

NICOLS. 1560.

§. I.

Iſles Canaries en général.

CES Iſles ſont au nombre de ſept. Leur premiere découverte fit naître des conteſtations fort vives entre les Eſpagnols & les Portugais, qui s'en attribuoient excluſivement l'honneur. Les Portugais prétendoient les avoir reconnues dans leurs voyages en Ethiopie & aux Indes Orientales. Mais il paroît plus certain que cette connoiſſance eſt dûe aux Eſpagnols; & l'on ne peut conteſter, du moins, qu'ils n'en ayent fait la premiere conquête, avec le ſecours de pluſieurs Anglois.

Difficultés ſur leur découverte & ſur leur nom.

On ne s'eſt pas mieux accordé ſur l'origine de leur nom. Quelques Ecrivains prétendent que celle qui ſe nomme proprement *Canarie*, a donné ſon nom à toutes les autres, & qu'elle l'a tiré elle-même du grand nombre de Chiens qui ſe trouvoient dans ſon ſein. André Thevet, pour confirmer cette opinion, raconte qu'un certain

NICOLS. 1560.

Juba en emmena deux grands Chiens. Mais les Insulaires, à qui l'Auteur demanda ce qu'ils pensoient de ce récit, lui répondirent, que jamais il n'avoient sçû que leur Isle eût produit plus de Chiens que tout autre Pays. Il s'y en trouvoit sans doute, mais comme dans tous les Pays du Nord-Ouest & dans quelques parties des Indes Occidentales, où les Habitans s'en nourrissent au lieu de moutons. L'Auteur apprit de quelques-uns des premiers Conquérans mêmes, que les Isles Canaries ont tiré leur nom de la multitude d'une certaine espece de Cannes dont on aura l'occasion de parler. Ces Cannes croissent en grand nombre sur une même racine. Pour peu qu'on les presse, elles rendent un jus couleur de lait, qui passe pour un poison subtil, & dont quelques Espagnols éprouverent malheureusement le danger dans le tems de leur premiere découverte. A l'égard des Cannes de Sucre, il est certain qu'elles y furent plantées par les Espagnols, plusieurs années après la conquête. Ainsi le nom de *Canarie* ne peut être venu des Cannes de Sucre.

Origine & caractere des

Les Insulaires reçurent de leurs vainqueurs le nom de *Canariens*. Ils

Nicols. 1560.

étoient vêtus de peaux de boucs, larges & pendantes ſans aucune forme. Ils habitoient entre les rochers, dans des cavernes où ils vivoient avec beaucoup d'union & d'amitié. Leur langage étoit le même. Ils ſe nourriſſoient de chair de boucs & de chiens, & de lait de chevres. Ils faiſoient auſſi tremper dans le même lait de la farine d'orge, dont ils compoſoient une eſpece de pain, appellé *Goffia*, qui eſt encore en uſage parmi leurs deſcendans. L'Auteur en a mangé pluſieurs fois avec goût, & le trouve extrémement ſain.

Premiers Inſulaires.

Quant à l'origine des Inſulaires, ce qu'il en a pu découvrir de vraiſemblable, c'eſt qu'ils viennent de certains exilés d'Afrique, anciennement bannis par les Romains, qui leur avoient coupé la langue pour avoir blaſphêmé les Dieux de Rome; cependant il confeſſe qu'il n'a reconnu dans leur langage aucune trace de la langue Romaine, ni de celle d'Arabie.

Dépendance des Canaries.

Les Canaries ſont ſous le gouvernement du Roi d'Eſpagne, dont les Officiers font leur réſidence dans la grande Canarie. Quoiqu'il ne poſſede proprement que les trois Iſles fécondes, qui ſont Canarie, Tenerife &

Nicols.

1560.

Palma, il s'eſt reſervé le pouvoir d'exercer ſa juriſdiction dans les autres, pour garantir les Vaſſaux de l'oppreſſion de leurs Seigneurs.

Nombre de ces Iſles.

Supple'ment. Nicols ne compte que ſept Iſles, la grande Canarie, Tenerife, Gomora, Palma, Hiero ou Ferro, Lancerotta & Fuerte-ventura. Mais il y en a ſix autres, qui ſont ſituées autour de Lancerotta. Elles ſe nomment Gratioſa, Rocca, Allegranza, Santa-Clara, Infierno, & Lobos, qui s'appelle auſſi Vecchio-Marino, & qui eſt placé entre Lancerotta & Fuerte-ventura. On peut y joindre les Salvages, qui ſont entre les Canaries & Madere; petits Rocs, à la vérité, qui ne ſont utiles à rien; & c'eſt apparemment ce qui a cauſé le ſilence de Nicols.

Si les Anciens ont connu les Canaries.

Dans ſon titre il emploie l'alternative d'Iſles Canaries ou d'Iſles fortunées, en ſuppoſant que ce ſont celles dont on trouve le nom dans Ptolemée. Il y a beaucoup d'apparence en effet que ce ſont les mêmes, plutôt que les Iſles du Cap-Verd, comme d'autres ſe l'imaginent; car les Anciens ne parlent que d'une rangée d'Iſles, ſituées au long de la Côte Occidentale d'Afrique; & l'on ne peut

NICOLS. 1560.

s'imaginer avec vraiſemblance qu'ils connuſſent les Iſles du Cap-Verd, ſans connoître les Canaries (ce qu'il faudroit néanmoins penſer, dans la ſuppoſition que les premieres fuſſent les Iſles fortunées) puiſque les Canaries ſont directement dans la route qui y conduit, qu'elles ſont la moitié plus proches du Continent, & la moitié moins éloignées du Détroit de Gibraltar. D'ailleurs on peut fort bien douter avec quelques Auteurs, ſi les Grecs avoient étendu leurs connoiſſances vers le Sud auſſi loin que les Iſles du Cap-Verd. Enfin, ce qui ſemble décider la queſtion, c'eſt qu'une des Iſles fortunées eſt nommée formellement Canarie par Ptolemée; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer, que ceux qui ont découvert les Canaries les ayent ainſi nommées à l'imitation de cet Auteur. D'un autre côté, il eſt certain que les Arabes, ſucceſſeurs des Romains dans les ſciences comme dans l'étendue de l'Empire, & probablement mieux inſtruits de tout ce qui appartenoit à l'Afrique, ont appellé les Canaries Al-Jazayr Al-Khaledat, c'eſt-à-dire Iſles fortunées.

D'où vient le nom d'Iſles fortunées.

Les Anciens plaçoient leur Elyſium aux Iſles fortunées; ce qui a fait juger

Nicols. 1560.

qu'elles tiroient ce nom de l'heureuse température de l'air & de la fécondité du terroir. D'autres ont cru que dans le tems qu'on n'osoit encore s'éloigner des Côtes, quelque ancien Navigateur poussé en Mer par le vent & fort heureux de rencontrer ces Isles, leur donna le nom de *Fortunées*, parce qu'il croyoit leur être redevable de son salut. A l'égard du nom de Canarie, la plûpart des Ecrivains s'accordent avec Thevet pour l'attribuer au grand nombre de chiens qu'on y trouva d'abord. Dapper dans sa description de l'Afrique, nous apprend que les Mores les appelloient toutes *Elbard*, du Pic de Tenerife. On ne sçauroit douter qu'elles ne fussent connues des Romains; mais après la chûte de l'Empire, elles furent oubliées, pendant plusieurs siécles, de toutes les Nations de l'Europe, excepté des Arabes & des Mores, qui tinrent longtems l'Espagne sous le joug. La premiere mention qu'on en trouve parmi les Modernes, est vers l'an 1393, qu'elles furent découvertes par Henri III. d'Espagne. En 1417 Betancour conquit Lancerotta & Fuerte-ventura. Gomera & Ferro furent subjuguées par Fernando Pereyra & sa femme,

Conquête de ces Isles.

au nom peut-être de Maſſiot, neveu de Betancour, qui les échangea toutes quatre, avec Henri de Portugal, contre une partie de l'Iſle de Madere. Ce Prince envoya une Flotte en 1447 pour conquérir les autres Iſles; mais il abandonna ce deſſein, ſur les prétentions du Roi de Caſtille. L'année 1445. ſe paſſa ſans aucun changement; & peu après, la grande Canarie fut conquiſe par Pedro de Vera, ſimple habitant de Xericium, comme Palma & Tenerife le furent enſuite par Alphonſe de Lugo, aux dépens de Ferdinand le Catholique. Enfin l'an 1483, elles furent annexées à la Couronne d'Eſpagne, par un traité entre Alphonſe de Portugal & Ferdinand de Caſtille.

Par qui elles étoient habitées.

En 1445, lorſqu'Aluiſe da Cada-Moſto en fit le voyage, les quatre Iſles, qui avoient été déja conquiſes, étoient habitées par des Chrétiens ſoumis à l'Eſpagne; & leur Gouverneur étoit un Eſpagnol, nommé *Herrera*, natif de Seville, le même peut-être qu'on vient de nommer Pereyra. Le même Auteur obſerve que les trois autres Iſles étant plus conſidérables, les Eſpagnols n'en avoient pas encore fait la conquête; qu'elles étoient ha-

NICOLS.

1560.

bitées par des Idolâtres ; que la grande Canarie n'avoit pas moins de huit ou neuf mille Habitans, & Tenerife quatorze ou quinze mille.

Anciennes mœurs des habitans.

On peut prendre une idée de ces Aborigenes, ſur ce qu'on rapporte de ceux qui ſe ſont conſervés dans l'Iſle de Tenerife. Linſchoten & d'autres Ecrivains les nomment *Guanchos*, race groſſiere & barbare. Ils prennent autant de femmes qu'ils le deſirent. Ils font alaiter leurs enfans par des chevres. Tous leurs biens ſont en commun, c'eſt-à-dire, leurs alimens, car ils ne connoiſſent pas d'autres richeſſes. Ils cultivent la terre avec des cornes de bœufs. Leurs ancêtres n'avoient pas même l'uſage du feu. Ils regardoient l'effuſion du ſang avec horreur ; de ſorte qu'ayant pris un petit Vaiſſeau Eſpagnol, leur haîne pour cette Nation ne leur fit point imaginer de plus rigoureuſe vengeance que de les employer à garder les chevres, exercice qui paſſoit entr'eux pour le plus mépriſable. Ne connoiſſant pas le fer, ils ſe ſervoient de pierres tranchantes pour ſe raſer les cheveux & la barbe. Leurs maiſons étoient des cavernes creuſées entre les rochers.

Cet excès de barbarie n'empêchoit

pas qu'ils n'eussent quelque idée d'un état futur ; car chaque communauté avoit toujours deux Souverains, un vivant & l'autre mort. Lorsqu'ils perdoient leur chef, ils lavoient son corps avec beaucoup de soin ; & le plaçant debout dans une caverne, ils lui mettoient à la main une sorte de sceptre, avec deux cruches à ses côtés, l'une de lait, l'autre de vin, comme une provision nécessaire pour son voyage. NICOLS. 1560.

Du tems de Cada-Mosto, chaque Isle étoit divisée en plusieurs Seigneuries. L'Isle de Tenerife en avoit neuf. La guerre qui s'allumoit souvent entre ces petits Etats faisoit oublier les sentimens de douceur & d'humanité, qui étoient naturels à la Nation, & le carnage étoit toujours porté à l'excès. Leurs armes n'étoient néanmoins que des pierres, avec une sorte de lances ou de dards, les uns armés de corne, d'autres nuds, mais endurcis au feu, qui les rend aussi dangereux que le fer. Pour cottes de maille, ils s'oignoient le corps du jus de certaines plantes mêlées de suif. Cette onction, qu'ils renouvelloient souvent, leur rendoit la peau si épaisse, qu'elle servoit encore à les défendre contre le froid.

Il paroît que chaque canton avoit

NICOLS. 1560.

Neufs sortes d'idolâtrie dans une même Isle.

ses usages & son culte de Religion particuliers. Dans l'Isle de Tenerife on ne comptoit pas moins de neuf sortes d'Idolâtrie ; les uns adoroient le Soleil, d'autres la Lune, les Planettes, &c. La Polygamie étoit un usage général ; mais le Seigneur avoit les premiers droits sur la virginité de toutes les femmes, qui se croyoient fort honorées lorsqu'il vouloit en user.

A chaque renouvellement de Seigneur, ils conserverent long-tems une (1) pratique fort barbare. Quelques jeunes personnes s'offroient toujours pour être sacrifiées à son honneur. Il donnoit une grande Fête, à la fin de laquelle ceux qui vouloient lui donner cette preuve d'affection étoient conduits au sommet d'un Rocher. Là, on prononçoit des paroles mistérieuses, accompagnées de diverses cérémonies ; après quoi les victimes se précipitant elles mêmes dans une profonde vallée, étoient déchirées en pieces avant que d'y arriver. Mais pour récompenser ce sanglant hommàge, le Seigneur se croyoit obligé de répandre toutes sortes de biens & d'honneurs sur les parens des morts ; ce qui fait douter si le sacrifice ne se faisoit

Cérémonie barbare.

(1) Voyez Cada Mosto, *ubi sup.*

pas plutôt à la tendresse du sang qu'au respect pour le Souverain.

Caractere & qualités des Guanches.

Durret dans (2) la Relation de son voyage à Lima, nous apprend que ces Guanches, nom que les Espagnols leur ont donné, étoient une Nation robuste & de haute taille, mais maigre & bazannée; que la plûpart avoient le nez plat, qu'ils étoient vifs, agiles, hardis & naturellement guerriers. Ils parloient peu, mais fort vite. Ils étoient si grands mangeurs, qu'un seul homme mangeoit quelquefois dans un seul repas, vingt Lapins & un Chevreau. Suivant la Relation du Docteur Sprat (3) il reste encore dans l'Isle de Tenerife quelques descendans de cette ancienne race, qui ne vivent que d'orge pilé, dont ils composent une pâte, avec du lait & du miel. On leur en trouve toujours des provisions, suspendues dans les peaux de boucs, au-dessus de leurs lits. Ils ne boivent pas de vin, & la chair des animaux n'est pas une nourriture qui les tente. Ils sont si agiles & si legers, qu'ils descendent du haut des montagnes en sautant de rochers en rochers. Mais ceux qui l'entreprennent sans s'y être bien exercés, s'y rompent

Leur agilité surprenante.

(2) Durret, p. 72.

(3) Histoire de la Société Royale, pag. 212. & suiv.

NICOLS. 1560.

quelquefois le cou. Ils se servent pour cela d'une sorte de picque, longue de neuf ou dix pieds, sur laquelle ils s'appuient pour s'élancer, ou pour glisser d'un lieu à l'autre, ou pour briser les angles qui s'opposent à leur passage, posant le pied dans des lieux qui n'ont pas six pouces de largeur. Le Chevalier Richard Hawkins rend témoignage (4) qu'il les a vû monter & descendre par cette méthode, des montagnes escarpées, dont la seule perspective l'effrayoit. Sprat raconte l'histoire de vingt-huit prisonniers, que le Gouverneur Espagnol avoit fait conduire dans un Château d'immense hauteur, où il les croyoit bien renfermés, & d'où ils ne laisserent pas de s'échapper, au-travers des précipices, avec une hardiesse & une agilité incroyables. Il ajoute qu'ils ont une maniere extraordinaire de sifler, & qu'elle se fait entendre de cinq milles, ce qui est confirmé par le témoignage des Espagnols. Il assure encore qu'ayant fait sifler un Guanche, près de son oreille, il fut plus de quinze jours sans pouvoir entendre parfaitement.

Force avec laquelle ils sifflent.

(4) Voyage de Sir Richard Hawkins à la Mer du Sud, & toutes les Relations Espagnoles de ces Isles.

On trouve auſſi dans Sprat, que les Guanches employent les pierres dans leurs combats, & qu'ils ont l'art de les lancer avec autant de force qu'une balle de Mouſquet. Cada-Moſto aſſure la même choſe, & s'accorde avec Sprat dans la plus grande partie de cette Relation. Ils diſent tous deux ſur le témoignage de leurs propres yeux, que ces Barbares jettent une pierre avec tant de juſteſſe, qu'ils ſont ſûrs d'atteindre au but qu'on leur marque; avec tant de force que d'un petit nombre de coups ils briſent un bouclier; & ſi loin, qu'on la perd de vûe dans l'air.

Productions naturelles des Canaries.

A l'égard des productions de ces Iſles, les Eſpagnols n'y trouverent ni bled, ni vin à leur arrivée. Ce qu'il y avoit alors de plus utile étoit le fromage, qui étoit fort bon dans ſon eſpece, les peaux de Boucs que les Habitans paſſoient en perfection, & le ſuif, qu'ils avoient en abondance. Dans la ſuite on y a planté des vignes & ſemé toutes ſortes de grains. Lorſque Sir-Richard Hawkins fit le voyage en 1593, il y trouva du vin & du bled de la production du Pays; mais il s'engendre dans le bled un ver qui ſe nomme *Gorgoſſio*, & qui en conſume toute la

NICOLS.
1560.

ſubſtance ſans endommager la peau. Les Canaries donnent aujourd'hui, avec le vin & le bled, du ſucre, des conſerves, de l'*Orcal*, de la poix qui ne fond point au Soleil, & qui eſt propre par conſéquent aux gros ouvrages des Vaiſſeaux; du fer, des fruits de toutes les bonnes eſpeces, & beaucoup de beſtiaux. La plûpart de ces Isles peuvent fournir aux Bâtimens leur proviſion d'eau. Toutes les Relations s'accordent à les repréſenter comme une ſource féconde de toutes ſortes de commodités, mais relevent particulierement les beſtiaux, le bled, (5) le miel, la cire, le ſucre, le fromage & les peaux (6). Le vin des Canaries eſt agréable & très-fort. Il ſe tranſporte dans toutes les parties du monde. Roberts (7) prétend que c'eſt le meilleur vin de l'Univers. Linſchoten (8) confirme tout ce qu'on dit de la fertilité des Canaries. Il ajoute qu'il n'y a pas de grains qu'elles ne produiſent avec la même abondance; & parmi les beſtiaux qu'elles nourriſſent, il compte les chameaux.

Qualités de leurs vins.

(5) Hawkins, *ubi ſup.*

(6) Beckman vante auſſi le millet, p. 4.

(7) Voyage au Cap-Verd, page 4.

(8) Voyage des Hollandois, Vol. I. p. 96.

Le Maîre (9) rend le même témoignage à la fécondité de ces Isles pour tout ce qui est agréable & nécessaire à la vie; mais il parle moins avantageusement de l'eau, qu'il trouve d'une bonté médiocre. Les Habitans en ont la même opinion, puisqu'ils se croyent obligés de la purifier en la filtrant au-travers de certaines pierres. Le Maire fait observer que le tems de la moisson aux Canaries est communément le mois de Mars & d'Avril, & que dans quelques endroits il y a deux moissons chaque année. Il ajoute qu'il y a vû un cerisier porter du fruit six semaines après avoir été greffé. On y trouve l'*Orisélle*, plante qui produit la graine de Canarie. mais qui demande beaucoup de soin & de ménagement dans ces Isles, tandis qu'elle croît (10) sans peine en Hollande & dans les autres Pays de l'Europe. Les oiseaux de Canarie, qu'on nomme *Serins*, & qui naissent en France, n'ont ni le son si doux, ni le plumage si beau & si varié que dans le lieu de leur origine (11).

NICOLS. 1560.

Eau médiocre.

Double moisson.

Outre les végétaux qu'on a nom-

Végetaux.

(9) Voyage au Canaries, p. 19.

(10) Le Maire, *ubi sup.*

(11) Duret, *ubi sup.* p. 71.

NICOLS. 1560.

més, ces Isles produisent aujourd'hui despoids, des féves; & des *coches*, qui sont une sorte de grain semblable au maïs, dont on se sert pour engraisser la terre; des papas, des grozeilles, des framboises & des cerises, des guaves, des courges, des oignons d'une rare beauté, toutes sortes de racines, de légumes & de salades, avec une variété infinie de fleurs. Entre les poissons, le maquereau y (12) est dans une prodigieuse abondance; & l'esturgeon n'y est gueres moins commun, (13) puisqu'il fait l'aliment des Pauvres. Les Canaries ont aussi beaucoup de chevaux & de daims (14).

Ces observations regardent toutes les Canaries en général; mais Lancerotta est particulierement renommée pour ses chevaux; la grande Canarie, Palme & Tenerife pour ses vins, Fuerte-ventura pour la quantité de ses oiseaux de mer, & Gomera pour ses daims (15).

Différence de cherté pour les provisions.

Il est utile d'observer que les provisions sont plus cheres dans les Isles de commerce que dans les autres; de sorte que l'avantage des Vaisseaux est

(12) Voyages de Dampierre, Vol. III. p. 8.
(13) Durret, *ubi sup.*
(14) Dampierre, *ubi sup.*
(15) Le même, *ibid.*

toujours

toujours de relâcher à celles ci lorfqu'ils ne vont point aux Canaries pour y acheter du vin. C'eft Dampierre qui pefe foigneufement fur cette remarque, après en avoir reconnu la vérité par une fâcheufe expérience. Duret nous apprend que les Soldats qui font à la garde des Forts, y font tranfportés d'Efpagne.

§. II.

Isle Canarie.

Grandeur de l'Ifle.

SA longueur eft de douze milles, à peu près fur la même largeur. Elle eft regardée comme la principale des Ifles du même nom, mais par la feule raifon qu'elle eft le fiege de la Juftice & du Gouvernement. La Cour Souveraine eft compofée du Gouverneur & de trois Auditeurs, qui font en poffeffion de toute l'autorité & qui reçoivent les appels de toutes les autres Ifles.

Différens noms de la Capitale.

La Ville fe nomme en Latin *Civitas Palmarum*, en Efpagnol *la Ciudad* (16) *das Palmas*, & communément *Palme* ou *Canarie*. Elle eft ornée d'une ma-

(16) C'eft du moins le nom qu'elle porte dans les Actes publics, & même dans les Contrats particuliers & les Procedures de Juftice.

NICOLS. 1560.

gnifique Cathédrale, où les Offices & les Dignités sont en fort grand nombre. L'administration ordinaire des affaires civiles est entre les mains de plusieurs Echevins qui forment un Conseil. La Ville est grande, & la plûpart des Habitans fort riches. Le sable dont l'Isle est composée rend les chemins si propres, qu'après la moindre pluie on y marche communément en souliers de velours. L'air est temperé, sans qu'on y connoisse jamais l'excès du froid ou du chaud. On recueille deux moissons de froment; l'une au mois de Février, l'autre au mois de Mai. Il est d'une bonté admirable, & le pain a la blancheur de la neige. On compte dans la grande Canarie trois autres Villes, qui se nomment *Telde*, *Galder* & *Guia*. L'Isle a douze Manufactures de sucre, qui s'appellent *Inganios*, & qu'on prendroit pour autant de petites Villes à la multitude de leurs Ouvriers.

Trois autres Villes.

Méthode des Canaries pour la culture & la fabrique du sucre.

Voici la méthode qui est en usage aux Canaries pour le sucre. Un bon champ produit neuf récoltes dans l'espace de dix-huit ans. On prend d'abord une canne, que les Espagnols nomment *Planta*; & la couchant dans un sillon, on la couvre de terre. Elle y

eſt arroſée par de petits ruiſſeaux, qui ſont ménagés avec une écluſe. Cette plante, comme une ſorte de racine, produit pluſieurs cannes, qu'on laiſſe croître deux ans ſans les couper, & non ſix mois, comme Thevet le prétend mal-à-propos. On les coupe juſqu'au pied; & les liant avec leurs feuilles qui ſe nomment *Coholia*, on les tranſporte en fagots à l'Inganios, où elles ſont pilées dans un moulin, & le jus conduit par un canal dans une grande chaudiere où on le laiſſe bouillir juſqu'à ce qu'il ait acquis une juſte épaiſſeur. On le met alors dans des pots de terre, de la forme d'un pain de ſucre, pour le tranſporter dans un autre lieu, où l'on s'occupe à le purger & à le blanchir. Des reſtes de la chaudiere, qui s'appelient *Eſcumas*, & de la liqueur qui coule des pains qu'on blanchit, on compoſe une troiſiéme ſorte de ſucre, qui ſe nomme *Pamela* ou *Netas*. Le dernier marc, ou le rebut de toutes ces opérations, ſe nomme *Remiel* ou *Melaſſe*, & l'on en fait encore une autre ſorte de ſucre, nommée *Refinado*.

Tems de ſa récolte.

Lorſque la premiere récolte eſt finie, on met le feu à toutes les feuilles qui ſont reſtées dans le champ, c'eſt-

NICOLS. 1560.

à-dire, à toute la paille de cannes; ce qui consume toutes les tiges, jusqu'au niveau de la terre; & sans autre secours que le soin d'arroser & de nettoyer le terrain, les mêmes racines produisent dans l'espace de deux ans une seconde moisson, qui se nomme *Zoca*. La troisiéme, qui arrive dans le même période, est appellée *tertia Zoca*: la quatriéme, *quarta Zoca*; & toujours de même jusqu'à ce que la vieillesse des plantes oblige de les renouveller.

L'Isle Canarie produit un vin d'une bonté spéciale, sur-tout dans le Canton de Telde. Elle n'est pas moins féconde en excellens fruits, tels que les melons, les poires, les pommes, les oranges, les limons, les grenades, les figues, les pêches de diverses especes, & sur-tout le *Plantano* ou le Plantain. Cet arbre n'est pas propre aux édifices. Il croît sur le bord des ruisseaux. S n tronc est fort droit, & ses feuilles extrêmement épaisses. Elles ne viennent pas aux branches; mais au sommet de l'arbre, où elles sortent du tronc même. Elles ont une aune de longueur, & la moitié moins de largeur. Chaque arbre n'a que deux ou trois branches, sur lesquelles croissent

Fruits divers.

Plantano.

les fruits, au nombre de trente ou quarante. Leur forme eſt à peu près celle du concombre. Ils ſont noirs dans leur maturité, & l'on peut dire qu'il n'y a point de confiture auſſi délicieuſe. Le Plantain ne produit qu'une fois. On le coupe enſuite. De la même racine il en naît un autre, & l'on recommence ainſi continuellement. L'isle de Canarie eſt fort bien fournie (17) de bêtes à cornes, de chameaux, de chevres, de poules, de canards, de pigeons, & de groſſes perdrix. Le bois eſt ce qui lui manque le plus. Sa ſituation (18) eſt à vingt-ſept degrés du Nord.

Divers témoignages sur la même Isle.

SUPPLÉMENT. Cette Isle a de tous côtés treize ou quatorze lieues d'étendue, & ſon circuit n'en a pas moins de quarante. Suivant l'opinion commune, elle eſt la même que les Anciens, particulierement Ptolemée, ont appellée du nom qu'elle porte encore. C'eſt la principale de toutes ces Isles. Le nom de ſa Capitale eſt *Canarie*, ou

(17) Herbert dit que la grande Canarie eſt pleine de chevres, de vaches, d'ânes, de porcs, de froment, de riz, d'orge, & d'une variété de fleurs & de raiſins. Voyages d'Herbert, pag. 4 Linſchoten y joint les chameaux.

(18) C'eſt plutôt vingt-cinq degrés. La Capitale du moins eſt à cette derniere latitude.

NICOLS. 1560.

Ciudad de las Palmas (19).

Le Maire qui étoit dans cette Isle en 1682, nous apprend que la Ville est défendue par une Château situé sur une colline, mais peu capable (20) de résistance. Elle est au Sud-Sud-Ouest, à une lieue & demie de la Rade, où l'ancrage est aussi bon, qu'il est dangereux contre le rivage même de la Ville, à cause des rocs qui sont cachés sous l'eau. On compte dans la Ville de Canarie environ douze mille Habitans, dont on assure que le courage supplée à la foiblesse de leurs murs. Elle n'a gueres moins d'une lieue de circuit, ses Edifices sont fort beaux; & la plûpart des Maisons ont deux étages, avec des Plate-formes au sommet: la Cour Episcopale, le Tribunal de l'Inquisition, & le Conseil souverain, qui est comme le Parlement des sept Isles, ont leur siége à Canarie; mais l'Evêque, le Gouverneur, & les Gens de qualité font leur résidence (21) à Ténérife. Il y a dans Canarie quatre Couvens (22); les Do-

Fortifications de Canaries.

Cours & Couvens de la Capitale.

(19) Beckman à l'Isle Borneo, p. 4. & suiv.

(20) Durret dit qu'elle a une bonne citadelle & un petit fort à gauche, devant lequel les Vaisseaux demeurent à l'ancre, pag 71. & suiv.

(21) Tous les autres disent qu'ils demeurent à Canarie.

(22) Durret dit qu'ils ont été bâtis par les Marchands Génois.

miniquains, les Cordeliers, les Bernardines, & les Récolés. L'Auteur fut appellé aux Bernardines, en qualité de Medecin, & leur fit quatre visites; mais il reconnut bientôt que leurs principales maladies venoient de leur captivité continuelle. Elles le caresserent beaucoup; elles le chargerent de biscuits, & de toutes sortes de confitures, avec des politesses, dont il crut devoir la meilleure partie à son sexe. Il leur fit aussi quelques présens, qui furent avidement reçus. Les François ont un Consul à Canarie; le Maire fut appellé pour voir sa femme, dont les infirmités auroient demandé des Medecins plus éclairés qu'il ne s'en trouve dans cette Ville (23).

NICOLS.

1560.

Observation sur le plantain.

Le Plantano ou le Plantain, aux Indes occidentales, est de la hauteur d'un pommier ordinaire; mais il a le tronc fort droit, & diminuant un peu en grosseur à mesure qu'il s'éleve. Dans sa substance, il ressemble beaucoup à la tige du Choux; les feuilles sont communément plus larges que l'Auteur ne le fait observer. La ressemblance qu'il donne au fruit avec le Concombre seroit assez juste, s'il avoit ajouté qu'il

(23) Le Maire, Voyage aux Canaries, pag. 19. & suiv.

NICOLS.
1560.

eſt plus gros ; il croît en grappe, qui en porte depuis ſeize juſqu'à trente & quarante. Lorſqu'il commence à meurir, ſa couleur eſt d'un brun blanchâtre : il eſt alors un peu plus dur que la Patate ou la Pomme de terre, & couvert d'une peau fort épaiſſe, d'un vert pâle. A meſure qu'il avance en maturité, le fruit & la peau jauniſſent ; & lorſqu'il commence à paſſer, la peau devient noire ; mais ſi on la leve, le fruit eſt d'un jaune foncé & rougeâtre, qui reſſemble beaucoup à l'or. Il n'y a perſonne qui ne le trouve délicieux.

§. III.

Iſle de Ténerife.

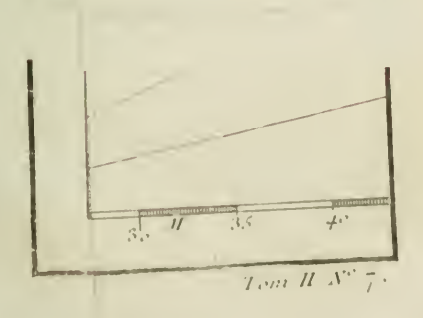
Situation de Ténerife.

CEtte Iſle eſt au 27ᵉ degré & demi (24) de latitude. Sa (25) diſtance de l'Iſle de Canarie eſt de douze lieues au Nord. On lui donne dix-ſept lieues (26) de longueur : la terre en

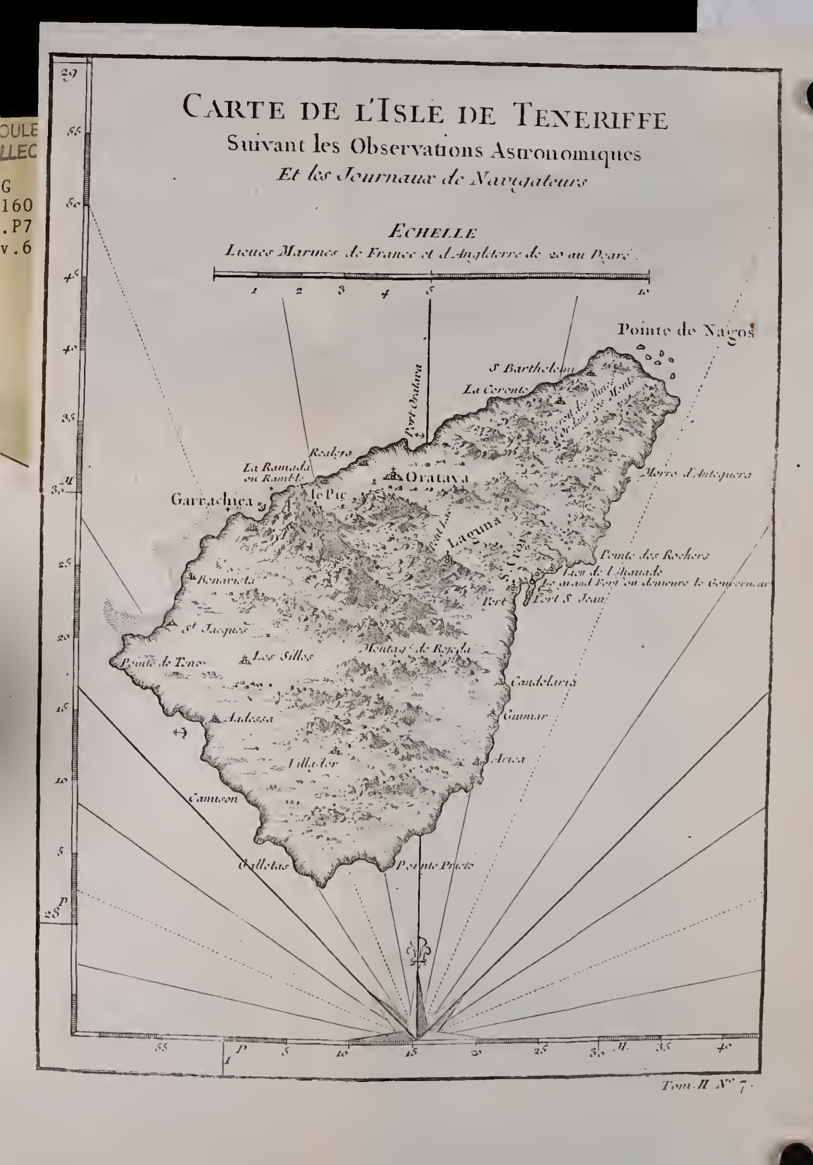
(24) La partie la plus méridionale eſt preſqu'à 28 degrés. La partie du Nord, à 28 degrés 4 minutes.

(25) Plutôt à l'Oueſt qu'au Nord-Oueſt.

(26) La longueur de Ténerife eſt conteſtée. Les uns lui donnent 22 lieues, d'autres plus ou moins. Sa largeur eſt fort irréguliere depuis trois lieues juſqu'à quinze, & ſon circuit d'environ 60 lieues. *Beckman*, Voyage à Borneo, pag. 4. & ſuiv. Dellon aſſûre qu'elle a dix-huit lieues de long & dix de large.



Tom. II. N° 7.



CARTE DE L'ISLE DE TENERIFFE
Suivant les Observations Astronomiques
Et les Journaux de Navigateurs
ECHELLE
Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré.
Pointe de Nagos
S. Barthelemi
La Corente
Port Orotava
Realejo
La Ramada ou Ramble
Orataya
Garrachica
le Pic
Laguna
Morro d'Antequera
Pointe des Rochers
Lieu de l'Etanade
Le grand Fort ou demeure le Gouverneur
Fort S. Jean
Port
Benavista
St. Jacques
Pointe de Teno
Los Sillos
Montag.e de Royela
Candelaria
Adessa
Guimar
Villaflor
Arica
Camison
Galletas
Pointe Prieto

NICOLS.

1560.

Son Pic & sa description.

est haute. Au milieu de l'Isle s'éleve une Montagne ronde, qu'on appelle le (27) Pic de Teithe, & dont la hauteur est si prodigieuse, qu'elle a plus de quinze lieues de chemin. Du sommet, qui n'a pas plus d'un demi-mille de tour, il sort quelquefois des flammes & du souffre. A deux milles au-dessous on ne trouve que de la cendre & des Pierres de ponce. A deux milles encore, la Montagne est couverte de neige pendant toute l'année : un peu plus bas, elle produit des Arbres d'une hauteur surprenante, qui se nomment *Vinatico*, dont le bois est fort pesant & ne pourrit jamais dans l'eau. Il y en a une autre sorte, qu'on appelle *Barbusane*, & qui est de la même qualité que le Pin : plus bas on trouve des Forêts de dix & douze milles de longueur : le passage en est charmant, par la quantité de petits Oiseaux qui font entendre un ramage admirable. On en vante un particulierement, qui est fort petit, & de la couleur de l'Hyrondelle, avec une tache noire & ronde, de la grandeur d'un

Arbre Vinatico & Barbusane.

Oiseau charmant.

(27) Ou de *Tayda*, c'est ainsi que le nomment Varene & Beckman. Ils ajoutent que les Habitans le nomment *Pico de Terraira*. Dapper dit la même chose dans sa Description de l'Afrique.

NICOLS

1560.

liard, au milieu de la poitrine : ſon chant eſt délicieux ; mais s'il eſt renfermé dans une cage, il meurt en peu de tems.

Ténerife produit les mêmes fruits que l'Iſle de Canarie. Il s'y trouve auſſi, comme dans les autres Isles, une sorte d'Arbriſſeau nommé *Taybayda*, dont on exprime un jus laiteux, qui s'épaiſſit en peu de momens & qui forme une excellente glue. Mais l'Arbre qui ſe nomme *Dragon* (28) eſt propre à l'Isle de Tenerife. Il croît ſur les terres hautes & pierreuſes ; & par les inciſions qu'on fait au pied il en ſort une liqueur qui reſſemble au ſang, & dont les Apoticaires font une drogue medicinale. On fait du bois de cet Arbre, des Targettes ou de petits Boucliers qui ſont fort en eſtime ; parce qu'ils ont cette propriété, qu'une épée dont on les frappe s'y enfonce, & tient ſi fort au bois qu'on ne l'en retire pas ſans peine.

Taybayba, arbriſſeau.

Dragon & ſon uſage.

Cette Isle porte plus de bled que toutes les autres ; ce qui lui a fait donner le nom de Nourrice & de grenier dans les tems de diſette & de cherté.

(28) Durret confirme cet endroit, p. 7. Ce jus du Dragon s'appelle gomme *Adragant* ou *ſang de Dragon*.

Il croît ſur les Rochers de Ténerife une ſorte de mouſſe, nommée *Orchel*, qui s'achete par les Teinturiers. L'Iſle a douze Inganios ou Manufactures de ſucre; mais on y admire particulierement un petit Canton, qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence, auquel on prétend qu'il n'y a rien de comparable dans l'Univers. Il eſt ſitué entre deux Villes, dont l'une ſe nomme *Larotava*, & l'autre *Rialejo*. Ce petit eſpace produit tout à la fois de l'eau excellente, qui s'y raſſemble des Rocs & des Montagnes; des grains de toutes eſpeces; toutes ſortes de fruits; de la ſoie, du lin, du chanvre, de la cire & du miel; d'excellens vins en abondance, une grande quantité de ſucre, & beaucoup de bois à brûler. En général l'Iſle de Ténerife fournit beaucoup de vin aux Indes Occidentales & aux autres Pays; le meilleur croît ſur le revers d'une Colline, qui s'appelle *Ramble*. La Ville Capitale, nommée (29) *Lagane*, eſt ſituée ſur le bord d'un Lac, à trois lieues de la Mer. Elle eſt bien bâtie, & l'on y compte deux belles Paroiſſes. C'eſt la réſidence du Gouverneur; les Echevins y

NICOLS.

1560.

Mouſſe pour les teintures.

Prodigieuſe fécondité d'un petit canton.

Ville capitale de Ténerife.

(29) Plus proprement S. Chriſtoval de la Laguna, ou S. Chriſtophe du Lac.

NICOLS.
1560.

obtiennent leurs emplois de la Cour d'Eſpagne. Il y a quatre autres Villes dans l'Iſle de Ténerife, *Santa-Cruz*, *Larotava*, *Rialejo*, & *Garachico*. Avant la conquête, cette Iſle avoit ſept Rois, qui vivoient dans des cavernes, comme leurs Sujets, qui ſe nourriſſoient des mêmes alimens, & qui n'avoient pour habits que des peaux de Boucs, comme les Habitans de Canarie. On a déja remarqué que la ſépulture que les Barbares donnoient aux corps de leurs Princes conſiſtoit à les placer debout dans une grande caverne; & s'ils avoient joui de l'autorité ſouveraine, ils leur mettoient à la main un bâton en forme de ſceptre, avec un vaſe plein de lait à leur côté. L'Auteur vit trois cens de ces corps dans une même caverne, & leur trouva la peau ſi ſeche qu'il la compare au parchemin; mais il n'ajoute rien ici qui puiſſe expliquer comment ils étoient ſi bien conſervés. Chaque Iſle avoit ſa langue particuliere, outre celle qui étoit commune à toutes les Canaries.

Sépulture des Princes Canariens.

Les Iſles de Canarie, de Ténerife & de Palme (30) appartiennent au Roi d'Eſpagne, qui en tire annuellement

(30) Ces trois Iſles ſont les principales, & leur ſituation eſt au milieu des autres.

cinquante mille ducats. Elles ſont auſſi ſous la Juriſdiction d'un ſeul Evêque, dont le revenu annuel eſt de douze mille ducats.

NICOLS. 1560.

SUPPLÉMENT. Ténerife, quoique la ſeconde des Iſles Canaries en dignité, eſt la plus conſidérable par l'étendue, les richeſſes & le commerce.

Ténerife nommée *Nivaria.*

Sir Edmund Scory, homme de ſçavoir, prétend que cette Iſle fut nommée *Nivaria*, de la neige qui environne le Pic de Teithe comme un collier; & le nom de Ténerife ne lui a été donné que par les Habitans de l'Iſle de Palme, dans la langue deſquels *Tener* ſignifie de la neige, & *Iſſè* une Montagne (31).

Ses principaux Ports, & leurs propriétés.

Le Capitaine Dampierre a publié de fort bonnes remarques ſur l'Iſle de Ténerife. Il obſerve que ſon étendue étant Nord & Sud, ſes principaux Ports ſont du côté de l'Eſt & de l'Oueſt. Il nomme pour les plus conſidérables (32) Oratava à l'Oueſt, & Santa-Cruz

(31) Voyez le Pélerinage de Purchais, p. 785.

(32) Dampierre rapporte ſur la foi d'autrui, qu'Oratava eſt plus grande que Laguna, qu'elle a pluſieurs Couvens, mais une ſeule Paroiſſe. Nicols appelle cette Ville *Larotava*, d'autres la nomment *Lauratava*. Le P. Feuillée a fait en 1724 le 26 d'Août pluſieurs obſervations ſur la longitude de cette Iſle. Il a trouvé la diſtance méridienne entre Orotava & Toulon de 22

NICOLS. 1560.

à l'Eſt. C'eſt Oratava qui eſt le plus célebre par le Commerce. Les Anglois y ont un Conſul & pluſieurs Marchands. Il eſt plus dangereux dans les vents de l'Oueſt, que Santa-Cruz dans ceux de l'Eſt. La meilleure eau ſe trouve auſſi à Santa-Cruz ; de ſorte que les Bâtimens y envoyent leurs Chaloupes d'Oratava même. Ce Port eſt éloigné de la Rade environ d'un mille, & n'en eſt ſéparé que par une petite langue de ſable où l'abordage eſt extrêmement doux & commode. C'eſt le plus ſûr des deux Ports en Hyver ; mais les deux Rades ſont tellement ouvertes, l'une à l'Eſt, & l'autre à l'Oueſt, que les Vaiſſeaux ſe voyent ſouvent forcés de mettre en mer, & de laiſſer même couler leurs ancres pour faire plus diligence ; après quoi ils reviennent tranquillement au même lieu. A Santa-Cruz, le meilleur ancrage n'eſt pas à plus d'un demi (33) mille du rivage, ſur trente, quarante & cinquante braſſes d'un fond limoneux. S'il s'y trouve beaucoup de Vaiſſeaux, ils ſont fort reſſerrés l'un (34) près de

degrés 23 minutes ; & par conſéquent entre Paris 18 degrés 45 minutes.

(33) Durret dit un mille.

(34) Vis-à vis de Santa-Cruz eſt un autre Port nommé *la Rota*. Le reſte de l'Iſle eſt environné de rochers inacceſſibles, *Supplément au Voyages des In-*

l'autre. Le rivage eſt généralement fort élevé, & même eſcarpé dans la plûpart des lieux d'où les Bâtimens peuvent s'approcher. Entre ce Port & l'endroit où l'on trouve de l'eau fraîche, il y a deux petits Forts qui commandent la Rade, & quelques batteries de canon répandues au long de la Côte : la Ville, qui eſt ſans murs & fort petite, eſt défendue auſſi par deux autres Forts (35).

NICOLS.

1560.

Ses fortifications.

Les maiſons de Santa-Cruz ne ſurpaſſent pas le nombre de deux cens; mais elles ſont toutes de pierre, à trois étages : les meilleurs Edifices ſont l'Egliſe Paroiſſiale & deux Couvens (36).

A trois milles de Santa-Cruz, on découvre (37) Laguna ſur une petite

Laguna, capitale de Teneriſe.

de. Orientales par Dellon, p. 6.

(35) Dellon dit au même endroit, que le fort principal a quatre baſtions, & commande la Ville de Santa-Cruz, qui eſt le lieu le plus ſûr de l'Iſle pour l'abordage; que ſur la Côte du Nord il y a trois autres petits Forts, & au Sud un Château avec des tours rondes & deux petits Forts devant la Ville, qui la défendent de ce côté-là. Duret s'accorde avec ce récit, excepté qu'aux trois Forts il en joint un quatriéme en forme de tour.

(36) On y voit trois Monaſteres d'hommes & trois de filles. Il s'y trouve auſſi un Hermitage le plus agréable du monde, *Duret*, p. 74.

(37) Le P. Feuillée, par l'obſervation des Satellites aux mois de Juillet & de Septembre 1724, trouva que cette Ville eſt ſituée à 22 degrés 28 minutes Oueſt de Toulon, & par conſéquent cinq minutes Oueſt d'Oratava, & un degré 7 minutes Eſt de Ferro.

NICOLS.

1560.

éminence : la terre des deux côtés de la Rade, eſt parſemée de rocs ; mais on y voit par intervalles quelques petits cantons cultivés. Au long des Montagnes, tout eſt rempli de Vignobles, entremêlés néanmoins de quantité de Rochers, qui ne produiſent que cette eſpece de Cannes venimeuſes, dont Nicols a fait mention.

Sa deſcription par Dampierre.

La Ville de Laguna forme une Perſpective fort agréable du côté qu'elle s'étend ſur le penchant de la Colline ; de l'autre elle s'avance dans la Plaine. Elle n'eſt ni petite, ni mal bâtie ; ſes Maiſons ſans être uniformes, lui donnent l'air d'une Ville conſidérable. On en diſtingue pluſieurs, qui s'élevent comme autant de Palais : elle a deux Couvens de Filles, & quatre d'Hommes ; un Hôpital, quelques Chapelles & deux Egliſes Paroiſſiales, avec de fort beaux Clochers. Les rues ſont ſpacieuſes & fort belles : elles s'ouvrent au milieu de la Ville par une grande Place, qui eſt entourée de fort beaux bâtimens. La plûpart des maiſons ſont ornées de jardins & de parterres ou de terraſſes, ſur leſquelles on voit regner de belles allées d'Orangers & de Limoniers. La ſituation de Laguna peut recevoir quantité d'em-

belliſſemens. Comme elle domine ſur la mer, & qu'elle eſt ouverte du côté de l'Eſt, elle a l'avantage du vent de commerce, qui eſt ordinairement fort doux; de ſorte que pendant tout le jour elle n'eſt gueres ſans quelque ſouffle rafraîchiſſant, dont la Plaine voiſine tire tant d'avantage, que l'herbe y eſt d'une verdure charmante. Cette Plaine eſt terminée à l'Oueſt par des Montagnes, qui lui fourniſſent une autre ſource d'agrémens par la fraîcheur de leurs eaux : la principale Fontaine (38) eſt conduite juſqu'à la Ville par des tuyaux de pierre, élevés ſur des piliers. De l'autre côté, c'eſt-à-dire à l'Eſt, la nature a placé un Lac, ou un Etang (39) d'eau fraîche, d'un demi-mille de tour : on voit dans toutes les ſaiſons ſur ſes bords une multitude

(38) C'eſt la Fontaine dont Duret parle. Mais Dellon ajoute que la fraîcheur de l'eau y eſt entretenue par de grands arbres qui ſont autour de la ſource, & que toutes les collines voiſines ſont couvertes d'oranges, de citrons & de grenades; qu'il y a au pied de la montagne un canton charmant, à côté duquel l'eau tombe des rochers avec un doux murmure, & ſe raſſemblant dans un canal, arroſe la plaine l'eſpace de quatre milles & demi; après quoi elle entre dans un aqueduc qui la conduit l'eſpace d'une demi-lieue juſqu'à deux cens pas de la Ville, où elle eſt reçue dans deux citernes. *Dellon, ubi ſup.*

(39) Il y a auſſi près de la Ville, ſur une petite colline, un Lac environné d'autres collines, qui abreuve les beſtiaux des Habitans. *Dellon, ubi ſup.*

NICOLS.

1560.

de Beſtiaux ; mais en Hyver il eſt couvert de toutes ſortes d'Oiſeaux de mer, qui donnent aux Habitans le plaiſir de la chaſſe ; c'eſt de ce Lac que la Ville a tiré le nom de Laguna. Enfin ſi l'on conſidere dans la Capitale de Ténerife, la ſituation, l'étendue de ſa vûe à l'Eſt ; (car la vûe s'étend juſqu'à la grande Canarie) ſes Jardins, ſes Allées d'arbres & ſes Boſquets, ſa Plaine, ſon Lac, ſon Aqueduc, & la douceur des vents dont elle eſt rafraîchie, elle doit paſſer pour une habitation délicieuſe. On ne fait pas la même peinture du reſte de l'Isle, qui eſt rempli de Rochers & de Monts eſcarpés, dont les Voyageurs ne ſe dégagent qu'avec peine avec des Anes & des Mulets pour montures. On s'en ſert auſſi pour les chariots & les autres voitures.

De Laguna on découvre au Sud-Oueſt une pointe de Montagne qui ſurpaſſe toutes les autres ; mais qui paroît peu conſidérable dans ce point de vûe, parce qu'elle eſt environnée de pluſieurs autres Monts ; c'eſt le fameux (40) Pic, qui eſt regardé avec

(40) Le Pere Feuillée a trouvé que le Pic eſt à 22 degrés 29 minutes 3 secondes Oueſt de Toulon. Par conſéquent il doit être une minute trente ſecon-

raiſon comme la partie du Globe terreſtre la plus éloignée du Centre,

Autre deſcription par Scory.

La terre, dit Sir Edmund Scory, s'éleve inſenſiblement depuis le Port de Santa-Cruz juſqu'à Ciudad de Laguna. Cette Capitale eſt admirablement ſituée au milieu d'une Plaine, dont la circonférence eſt d'environ dix milles, & qui eſt environnée de hautes montagnes, excepté vers le Nord-Oueſt. Il y entre de ce côté-là un vent qui porte beaucoup de fraîcheur dans la Ville : c'eſt ordinairement à midi qu'il commence, pour durer juſqu'à minuit, quoique en même-tems il ſouffle pleinement Sud-Eſt ſur Mer. Pendant la nuit, ſa fraîcheur eſt quelquefois exceſſive, à cauſe de la roſée qui tombe alors en abondance. Les Maiſons de la Ville ſont bâties de pierres brutes, preſque toutes à deux ou trois étages : elles n'ont pas de cheminées, même dans la Cuiſine, mais ſeulement un fourneau contre le mur. Auſſi les Habitans mangent-ils leur viande grillée plutôt que rôtie. La forme de la Ville eſt fort belle, & les rues aſſez droites : elle n'a point de murailles ;

des Oueſt de Laguna, & un degré cinq minutes Eſt de Ferro. La latitude eſt de 28 degrés trente minutes d'après les mêmes obſervations.

NICOLS.

1560.

mais elle eſt bien fournie d'eau. Son nom lui vient d'un Lac qu'elle a du côté de l'Oueſt, & ſur lequel il ſe trouve quantité d'Oiſeaux de mer & d'eau douce.

Faucons plus gros que ceux de Barbarie.

Je ne puis oublier, dit Sir Edmund, les belliqueux Faucons, qui paroiſſent tous les ſoirs aux environs du Lac. C'eſt un ſpectacle fort agréable que de voir les Negres occupés à les chaſſer & même à les combattre; ils ſont beaucoup plus gros & plus forts que ceux de Barbarie. Le Viceroi (41) aſſiſtant un jour à cette chaſſe,& voyant le plaiſir que l'Auteur y prenoit, l'aſſura qu'un Faucon qu'il avoit envoyé en Eſpagne au Duc de Lerme, étoit revenu d'Andalouſie à Ténerife, c'eſt-à-dire que, s'il ne s'étoit pas repoſé ſur quelque Vaiſſeau, il avoit fait d'un ſeul vol deux cens cinquante lieues d'Eſpagne; auſſi fut-il pris à demi-mort, avec les armes du Duc de Lerme au cou. Depuis le moment de ſon départ d'Eſpagne juſqu'à celui de ſa priſe, il ne s'étoit paſſé que ſeize heures (42).

Vol prodigieux d'un faucon.

(41) D'autres ne l'appellent que Gouverneur Général.

(42) Obſervations de Sir Edmond Scory, dans le Pilgrimage de Purchais, pag 785.

Le fameux Pic de Ténerife eſt ſui-
vant l'opinion commune, la plus hau-
te Montagne de l'Univers. Linſchoten
aſſure qu'on le voit en Mer de ſoixan-
te (43) milles ; qu'on ne peut y mon-
ter qu'aux mois de Juillet & d'Août,
parce que le reſte de l'année il eſt cou-
vert (44) de neige, quoiqu'il n'en pa-
roiſſe point dans tous les lieux voiſins ;
qu'on employe trois jours à gagner le
ſommet, d'où l'on découvre auſſi-tôt
toutes les autres Iſles ; & qu'il en ſort
beaucoup de ſouffre (45) qui eſt tranſ-
porté en Eſpagne. Beckman dit, que
cette merveilleuſe Montagne eſt ſituée
au centre de l'Isle, & qu'elle s'éleve
comme une Pyramide, ou plutôt com-
me un pain de ſucre ; mais qu'il ne put
en voir le ſommet (46) parce qu'il
étoit caché dans les nues. Atkins l'ap-
pelle un amas pyramidal de Rocs bru-
tes (47), qui ont été comme incruſ-

NICOLS.

1560.

Obſervations ſur le Pic de Téneriſe.

(43) Le Maire dit quarante lieues, Beckman cinquante, Duret soixante. Herbert prétend que dans un tems clair on le voit de cent vingt, & quelquefois de trois cens milles. Purchaſs raconte que *Thomas Brim*, un de ſes amis, l'avoit vû de quarante-huit lieues dans un tems ſerein. Il ajoute à la marge que d'autres prétendent l'avoir vû de cent cinquante milles, *Pilgrimage*, p. 783.

(44) Le Maire dit qu'il eſt perpétuellement couvert de neige, qu'elle ne tombe jamais, & qu'elle ne diminue point.

(45) Voyage de Linſchoten, chap. 90. p. 177.

(45) Beckman, Voyage à Borneo, p. 4 & ſuiv.

(47) Atkins, Voyage de Guinée, p. 30.

NIOOLS.

1560.

Sa hauteur mesurée à l'aide du barometre.

tés ensemble par quelque embrasement soûterrain qui dure encore.

On ne trouve pas moins de différence entre les Auteurs sur la véritable hauteur du Pic (48) que sur la distance d'où l'on peut l'appercevoir en mer. Cependant, par une observation sur le Barometre, on a reconnu que le vif-argent s'abbaisse d'onze pouces au sommet de la Montagne, c'est-à dire de vingt-neuf à dix-huit; ce qui répond, suivant les tables (49) du Docteur Halleg, à deux milles & un quart. Ce calcul s'accorde assez avec celui de Beckman, qui met la hauteur perpendiculaire du Pic à deux milles & demi : il observe aussi que les Hollandois y placent leur premier Méridien (50).

Dampierre observe que l'Isle de Ténérife est abondante en froment, en orge & en maïs, qu'on transporte souvent dans les autres Pays, & qu'elle surpasse (51) en fertilité toutes les Isles voisines. Le Capitaine Robert

(48) Herbert dit qu'on lui donne quinze milles de hauteur. Dellon & Duret 478112 pieds; ce qui fait environ neuf milles; Varenius, quatre milles & demi.

(49) Voyez le parfait Géographe, Part. I. pag. 348.

(50) Voyez des détails plus curieux sur le Pic à la derniere section de ce Chapitre.

(51) Voyez ses Voyages, Vol. III. p. 3. & suiv.

Nicols. 1560.

rend témoignage qu'il y a vû un arbre de corail, le plus grand peut-être qui ait jamais été (52) connu dans le monde. Duret compte le Pin avec le Dragon & la plante d'Aloës pour une production naturelle de Ténérife. Le Pin y rend une certaine gomme, ou une espece de poix, qu'on en tire par une méthode fort simple : on couche l'arbre coupé, en pieces, sur une fosse qu'on ouvre dans la terre ; & mettant le feu (53) à l'un des deux bouts, on force la poix de couler dans la fosse.

Corail à Ténerife.

Poix de pin.

Cette Isle produit trois sortes d'excellens vins, qui sont connus sous les noms de Canarie, de Malvoisie, & de Verdona ; les Anglois les confondent tous trois sous le nom commun de Sakc. Beckman observe que les Vignes qui produisent le Canarie, ont été transplantées du Rhin à Ténérife par les Espagnols, sous le regne de Charles-Quint : on prétend que dans une seule année il en est venu jusqu'à quinze & seize mille muids (54) en Angleterre. Dampierre, le Maire & Duret donnent la préference à la Mal-

Trois sortes d'excellent vin.

(52) Son Voyage aux Isles du Cap Verd, p. 4.

(53) Voyage à Lima, p. 7.

(54) Herbert dit que Ténerife surpasse Canarie en raisins, & qu'elle fournit tous les ans vingt-huit mille barils de vin, p. 4.

NICOLS. 1560.

voisie de Ténérife sur celle de tous les autres Pays (55) du monde. Les deux derniers de ces trois Auteurs ajoutent qu'elle n'étoit pas connue à Ténérife avant que les Espagnols y eussent apporté quelques ceps de Candie, qui produisent aujourd'hui de meilleur vin & plus abondamment que dans l'Isle même de Candie; le transport & la navigation ne font qu'augmenter sa bonté. Dampierre parle aussi du Verdona, ou du vin verd. Il est plus fort & plus rude que le Canarie; mais il (56) s'adoucit aux Indes Occidentales, où il est fort estimé. Comme il croît à l'Est de l'Isle, il s'embarque à Santa-Cruz. Au contraire le Canarie, qui croît à l'Ouest, s'embarque à Oratava (57).

Origine du vin de Canarie.

Prix de la malvoisie.

Dellon observe que le prix d'une pipe de malvoisie ne surpasse pas communément vingt ducats. Les droits d'exportation montent à dix-sept réaux. Ainsi le tout ne revient pas à plus de quatre-vingt-neuf liv. de France, pour quatre cens quatre-vingt pintes dont la pipe est composée. Dellon ajoute que l'argent étant fort commun

(55) Les Anglois l'appellent par corruption *Malmsey*.

(56) Voyez les Voyages de Dampierre, Vol. III. p. 3 & suiv.

(57) Dellon, Supplément, p. 6.

à Ténerife, les Marchands Etrangers y commercent avec beaucoup d'avantage. Il nous apprend encore que les marchandises dont la vente est la plus certaine aux Canaries, sont les épées, les pistolets, les couteaux, les peignes, les montres & les pendules, le beau drap noir & gris, les rubans, & toutes sortes de linge, fin & commun (58).

NICOLS. 1560.

Marchandises estimées à Ténerife.

Il ne manque rien aux richesses de Ténerife, s'il est vrai, comme le Capitaine Robert nous l'assure, qu'il y ait une Mine d'or à la pointe de Negos. Il observe à cette occasion qu'un pauvre homme, plus avide de richesses que ses voisins, fut surpris sur une de ces montagnes avec des outils de fer & d'autres instrumens, qui firent connoître ses intentions. On trouva même déja sur lui une certaine quantité d'or. Enfin le crime d'avoir voulu fouiller dans les Mines parut si avéré, qu'il fut pendu peu de jours avant (59) l'arrivée du Capitaine.

Mine d'or. Elle coûte la vie à un pauvre.

Un homme d'esprit, qui a fait sur l'Isle de Ténerife des observations curieuses, dont on doit la publication

(58) Robert, Voyage aux Isles du Cap Verd.

(59) Histoire de la Société Royale, p. [illegible]08.

NICOLS.

1560.

Obfervations d'un homme d'efprit, publiées par Sprat.

au (60) Docteur Sprat, parle ainfi des productions de cette Ifle. « Les » vignes qui produifent l'excellent » vin de Ténerife croiffent toutes fur » la Côte, à la diftance d'un mille » de la mer. Celles qui font plus loin » dans les terres font beaucoup moins » eftimées, & ne réuffiffent pas mieux » quand on les tranfplante dans les » autres Ifles.

» Dans quelques endroits de l'Ifle » de Ténerife il croît une forte d'ar- » briffeau, nommé *Legnan*, que les » Anglois achetent pour du bois aro- » matique. On y trouve des abrico- » tiers, des pêchers & des poiriers » qui portent deux fois l'an, & des » limons qui en contiennent un petit » dans leur centre, ce qui leur a fait » donner le nom de *Pregnada*. Téne- » rife produit du coton & de la colo- » quinte. Les rofiers y fleuriffent à » Noël. Il n'y manque rien aux rôfes, » pour la vivacité du coloris, ni pour » la grandeur; mais les tulipes n'y » croiffent point. Les rochers y font » couverts de crête marine. Il croît » fur les bords de la mer une autre » herbe à feuilles larges, fi forte & » même fi venimeufe, qu'elle fait

Limon Pregnada.

(60) *Ibid.*

» mourir les chevaux. Cependant elle » n'est pas si pernicieuse aux autres » animaux. On a vû jusqu'à quatre- » vingt épis de froment sortir d'une » seule tige; il est aussi jaune & pres- » qu'aussi transparent que l'ambre. » Dans les bonnes années un boisseau » de semence en a rendu jusqu'à cent.

Où naissent les sereins à Ténerife.

» Les Serins des Canaries qu'on ap- » porte en Angleterre, sont nés dans » les *Barancos* ou les Sillons que l'eau » forme en descendant des monta- » gnes. L'Isle de Ténerife est aussi fort » abondante en cailles & en perdrix, » qui sont d'une grande beauté & » beaucoup plus grosses qu'en Euro- » pe. Les pigeons ramiers, les tour- » terelles, les corbeaux & les faucons » y viennent des Côtes de Barbarie. » Il y a peu de montagnes où l'on ne » découvre des essains d'abeilles. Les » chevres sauvages grimpent quelque- » fois jusqu'au sommet du Pic. Les » porcs & les lapins ne sont pas moins » communs dans l'Isle. A l'égard du » poisson, il y est généralement de » meilleur goût qu'en Angleterre. Les » écrevisses de mer n'y ont pas les pat- » tes si grandes. Le *clacas*, qui est sans » contredit le meilleur coquillage de » l'Univers, croît dans les rocs, où

Poissons excel'ens. Clacas, anguiles monstrueuses.

NICOLS.

1560.

» il s'en trouve ſouvent cinq ou ſix » ſous une grande écaille. On eſtime » auſſi une ſorte d'anguille, qui a ſix » ou ſept queues, longues d'une aune, » jointes à un corps & à une tête de » la même longueur. Les *turtles* * & » les *cabridos* ſont des poiſſons qui » l'emportent ſur nos truites.

Turtles & Cabridos.

» Le Port de Santa-Cruz eſt au cô- » té Nord-Eſt de l'Iſle ; mais elle a » trois autres Villes qui le ſurpaſſent » en beauté comme en grandeur ; S. » Chriſtoval de Laguna, Oratava & » Garrachico. »

Sir Edmond Scory (61), qu'on a déja cité, étoit aux Canaries vers le commencement du dix-ſeptiéme ſiecle. L'idée qu'il nous donne de Téneriſe eſt plus exacte que tout ce qui ſe trouve dans les Relations qui ont ſuivi la ſienne. Cette Iſle eſt partagée, dit-il, par une chaîne de montagnes, qui reſſemble beaucoup à la nef d'une Egliſe, dont le Pic fait comme le clocher. Si on la diviſe en douze parties, il y en a dix qui ne ſont compoſées que de montagnes impratiquables, de rochers, de bois & de vignobles. Mais

Autre idée de Téneriſe par Scory.

* Les Turtles ſont une eſpece de tortues

(61) Obſervations de Scory dans le Pilgrimage, p. 785.

le reste consiste en terres labourables, d'où l'Auteur rend témoignage que malgré la petitesse de l'espace il a vû tirer dans une année cinq mille deux cens hannaks de froment, outre une prodigieuse quantité d'orge & de riz.

NICOLS.

1560.

Les principaux vignobles sont ceux de Buena Vista, Dante, Oratava, Figueste, & sur-tout celui de Ramble, qui produit le meilleur vin de l'Isle. Il y a deux sortes de vins fort estimés, la malvoisie & le verdona. Celui-ci vient d'un grain fort long & passe pour pesant. L'autre d'un grain rond, qui forme une liqueur divine, & digne d'être transportée dans toutes les parties du monde. Elle est à l'épreuve de la chaleur & du froid. Pour les fruits, il n'y a pas de Pays qui fournisse de meilleures especes de melons, de grenades, de citrons, de figues, d'oranges, de limons, d'amandes & de dates. La soie, le miel, & par conséquent la cire, y sont de la même excellence; & si ces trois sources de richesses y étoient cultivées avec plus de soin, elles surpasseroient celles de Florence & de Naples.

Les principaux vignobles.

Le côté du Nord est rempli de bois & d'excellente eau. On y voit croître le cedre, le cyprès, l'olivier sau-

Ses arbres.

NICOLS.
1560.

vage, le maſtix, le ſavinier, avec des palmiers & des pins d'une hauteur admirable. Entre Oratava & Garrachico, on trouve une forêt entiere de pins, qui parfume l'air des plus délicieuſes odeurs. L'Iſle n'a pas de canton qui n'en produiſe; c'eſt le bois dont ſe font les tonneaux & tous les autres uſtenſiles. Outre le pin droit, on en voit un autre qui croît en s'élargiſſant comme le chêne. Les Habitans le nomment *l'arbre immortel*, parce qu'il ne ſe corrompt jamais ni dans l'eau, ni ſous terre. Il eſt preſqu'auſſi rouge que le bois du Bréſil, auquel il ne cede pas non plus en dureté; mais il n'eſt pas ſi onctueux que l'autre eſpece. Il s'en trouve de ſi gros, que les Eſpagnols ne font pas difficulté d'aſſurer fort ſérieuſement que toute la charpente de l'Egliſe de los Remedios à Laguna eſt compoſée d'un ſeul de ces arbres.

Egliſe bâtie d'un ſeul arbre.

Arbre nommé *Dragon*, & ſes propriétés.

Mais l'arbre qu'on appelle *Dragon*, ſurpaſſe tous les autres par ſes propriétés. Il a le tronc fort gros, il s'éleve fort haut, ſon écorce reſſemble aux écailles d'un dragon ou d'un ſerpent; & c'eſt de-là ſans doute qu'il tire ſon nom. Ses branches, qui ſortent toutes du ſommet, ſont jointes deux à deux comme les mandrago-

res. Elles ſont rondes, douces & unies comme le bras d'un homme, & les feuilles ſortent comme entre les doigts. La ſubſtance du tronc ſous l'écorce n'eſt pas un véritable bois; c'eſt une matiere ſpongieuſe, qui ſert fort bien, quand elle eſt ſeche, à faire des ruches d'abeilles. Vers la pleine Lune, il en ſort une gomme claire & vermeille, qui s'appelle *ſangre de draco* ou ſang de dragon. Elle eſt beaucoup meilleure & plus aſtringente que celle de Goa & des Indes Orientales, que les Juifs (62) alterent ordinairement de quatre à un.

NICOLS. 1560.

Dans la proportion de ſa grandeur, l'Iſle de Ténerife contient plus d'Habitans qu'aucune autre Iſle de l'Ocean. Dampierre en fait monter le nombre à quinze mille hommes. Mais on eſt porté à croire qu'il l'a ſuppoſé plus grand, lorſqu'il ajoute que l'Iſle peut mettre douze mille hommes ſous les armes. A l'égard des Habitans Eſpagnols, Dellon & Durret obſervent que les gens de qualité, & ceux dont la fortune eſt aiſée, ſont fort affables & fort polis; mais que le caractere des Pauvres eſt, comme en Eſpagne, l'orgueil & la pareſſe. Il n'y a pas de pe-

Nombre des Habitans de Ténerife.

Pareſſe des Eſpagnols.

(62) Dellon & Durret, *ubi ſup.*

NICOLS. 1560.

tit Bourgeois de Laguna qui ne porte une longue épée, à la Ville comme en voyage, & qui n'aime mieux languir de faim, ou du moins vivre de potage & de racines, que de se donner le moindre mouvement pour se rendre la vie plus douce; quoique le poisson, le gibier & les autres commodités se présentent en abondance. Dampierre ajoute que les femmes, aussi lâches que les hommes pour le travail, se couvrent d'un grand voile, qui ne les empêche pas de regarder du coin de l'œil les objets qui peuvent leur plaire. On suppléera dans l'article suivant au caractere des Habitans de Ténerife, par une Relation curieuse qui regarde les Guanches.

§. III.

Isles de (63) Gomera, de Palma, d'Hiero ou *Ferro, de Lancerota, & de Fuerte ventura.*

Situation de Gomera, & ses propriétés.

LA premiere de ces cinq Isles est située à l'Ouest de Ténerife, à six lieues de distance. Elle n'a pas plus de huit lieues de longueur. On lui donne le titre de Comté : mais, dans les différends civils, les Vassaux du Comte de Gomera ont le droit d'appel aux Juges Royaux, qui font leur résiden-

(63) Ou la Gomera.

Nicols. 1560.

ce dans l'Isle de Canarie. La Capitale de l'Isle porte le même nom. C'est une fort bonne Ville (64) avec un excellent Port, où les Flottes des Indes s'arrêtent volontiers pour y prendre (65) des rafraîchissemens. L'Isle fournit à ses Habitans leur provision de grains & de fruits. Elle n'a qu'un Ingenio, c'est-à-dire, une Manufacture de sucre; mais elle produit des vignes en abondance. Sa latitude, 27 degrés du Nord (66).

Isle de Palma (67).

Situation de Palma.

Cette Isle est à douze lieues de Gomera au (68) Nord-Ouest. Sa forme est ronde. Elle n'a pas moins de vingt-cinq lieues de circuit. On vante beaucoup l'abondance de ses vins & de son sucre. Sa Capitale, qui se (69) nomme Palma, fait un grand commerce de vin aux Indes Occidentales & dans les autres Pays. Elle est ornée d'une très-belle Eglise. L'administration des af-

(64) Hawkins dit qu'elle est à l'Est.

(65) Il y a une belle riviere d'eau douce à trois lieues au Sud de la Ville. Hawkins, Voyage à la Mer du Sud, p. 25.

(66) La partie Nord de Gomera est à 28 degrés dans nos Cartes.

(67) Ou la Palma.

(68) Elle est absolument au Nord dans les Cartes.

(69) Hawkins la place à l'Est de l'Isle.

NICOLS. 1560.

faires & de la Juſtice eſt entre les mains d'un Gouverneur & d'un Conſeil d'Echevins. L'Iſle n'a qu'une autre Ville, nommée S. André, aſſez jolie, mais fort petite. Elle a quatre Ingenios, où l'on fait d'excellent ſucre; deux qui ſe nomment *Zanzes*, & les deux autres *Taſſacortes*. Le terroir produit peu de bled. Dans leurs beſoins, les Habitans ont recours à l'Iſle de Ténerife.

Canton de Brenia, le meilleur pour le vin.

SUPPLÉMENT. Les meilleurs vins de Palma croiſſent dans un Canton qui ſe nomme *Brenia*, & qui produit tous les ans environ douze mille barils de malvoiſie. Il n'eſt pas moins fertile en fruits (70) & en beſtiaux. Vers l'année 1652, il ſe forma dans cette Iſle un Volcan, avec un tremblement de terre ſi violent, qu'il ſe fit ſentir juſqu'à Ténerife, où la premiere éruption du ſoufre enflammé fut entendue comme un coup de tonnerre. On vit de la même Iſle, pendant plus de ſix ſemaines, la flamme auſſi brillante dans les ténebres de la nuit, qu'une chandelle allumée dans une chambre, & l'on y vit tomber quantité de cendre & de ſable, que le vent avoit la

Volcan dans l'Iſle de Palma.

(70) Voyez le Parfait Géographe, Part. II. pag. 221.

force de transporter (71) à cette distance.

Isle de Ferro, d'Hiero (72) ou *de Fer.*

L'Isle de Ferro n'est qu'à deux lieues à l'Ouest de Palma. Son circuit est d'environ six lieues. Elle appartient au Comte de Gomera. Sa situation (73) est à 27 degrés de latitude du Nord. Ses principales productions sont la chair de chevre & l'orchel. On n'y a jamais vû qu'un seul vignoble, planté par un Anglois de Taunton, qui se nommoit *Jean Hill.* Elle n'a pas non plus d'autre eau douce que celle qu'on y recueille de la pluie, à la faveur d'un grand arbre (74) qui se trouve au milieu de l'Isle, & qui est sans cesse couvert de nuées. L'eau qui distille sur les feuilles tombe continuellement dans deux grandes citernes qu'on a

Vignoble unique dans l'Isle de Fer ou Ferro.

(71) Voyez la Relation du Pic de Ténerife dans l'Histoire de Sprat.

(72) Les Espagnols l'appellent ordinairement *Hierro*, les Portugais *Fierro*, & les Italiens *Ferro*.

(73) Sa latitude a trois degrés de plus dans nos Cartes. Le P. Feuillée a déterminé sa longitude à 20 degrés Ouest de l'Observatoire de Paris. C'est la même que M. de Lisle avoit marquée d'après les Journaux des Voyageurs. Les Geographes tracent leur premier Méridien par l'Isle de Fer.

(74) Pierre Martyr dit qu'il est sur la plus haute terre de l'Isle. Décad. 1. p. 12.

NICOLS. 1560.

conftruites au pied de l'arbre, & fuffit pour (75) les befoins des Habitans & des beftiaux.

Merveilleux arbre qui lui fournit de l'eau.

SUPPLÉMENT. La plûpart des Voyageurs s'accordent dans le récit qu'ils font de cet arbre, & quelques-uns y joignent des circonftances qui augmentent le prodige. Ils obfervent (76) que le tronc a deux braffes d'épaiffeur, qu'il s'éleve de quarante-huit pieds, & que le diametre de fes (77) branches eft de cent vingt pieds. Dapper raconte que les nuages qui couvrent l'arbre, excepté (78) dans la plus grande chaleur du jour, y répandent une rofée fi abondante, qu'on en voit continuellement couler de l'eau, & qu'il en tombe chaque jour vingt tonneaux dans les citernes. Elles font de pierre, profondes de feize pieds, & larges de vingt (79) pieds

(75) Dapper dit qu'il a fourni leur provifion d'eau à des Flottes entieres.

(76) Beckman, p. 7.

(77) Durret, Voyage de Lima, *ubi fup.*

(78) Linfchoten dit qu'il eft toujours couvert de petites nuées de la même forme, & qui ne groffiffent ni ne diminuent. Voyez fes Voyages, p. 177.

(79) Linfchoten dit qu'il il y a quantité de citernes fous l'arbre & à l'entour, & que l'eau eft claire, légere & fort belle. *Ibid.* Le Commentateur du premier Voyage des Hollandois aux Indes Orientales en 1594, s'accorde exactement avec Linfchoten qu'il a peut-être copié; cependant au lieu de citernes pour recevoir l'eau, il dit que les Habitans la viennent rece-

quarrés. Leur ſituation eſt au Nord de l'arbre. Dapper ajoute que les Inſulaires appellent cet arbre *Garoe*, & les Eſpagnols *Santo* ; qu'il eſt d'une fort belle forme, & que les feuilles ont toujours la verdure du laurier, mais qu'elles ne ſont pas plus grandes que celles du noyer ; & que pour fruit, il porte (80) une ſorte de noix ou d'aveline qui eſt fort douce & fort agréable. Pour conſerver plus ſûrement l'arbre Santo, on a pris ſoin de l'entourer d'un mur de pierre. Le même Ecrivain raconte qu'au tems de la conquête, lorſque les Eſpagnols ne trouvant dans l'Iſle ni fontaines, ni puits, ni riviere, en marquoient beaucoup d'étonnement, les Inſulaires leur dirent qu'ils ramaſſoient l'eau de pluie dans des vaſes. Ils avoient couvert ſoigneuſement leur arbre avec de la terre & des cannes, dans l'eſpérance que leurs Vainqueurs ſe trouveroient forcés d'abandonner l'Iſle. Mais le ſecret ne demeura pas long-tems caché. Une femme (81) le découvrit à ſon Galant Eſpagnol.

voir dans des vaſes ; ce qui eſt conforme à la Planche que de Bry nous a donnée de cet arbre.

(80) Linſchoten dit que les feuilles ſont longues & etroites & toujours vertes.

(81) Voyez Dapper ſur les Iſles Canaries.

NICOLS.

1560.

Diverſité d'opinions ſur cet arbre.

La plûpart des Voyageurs ne parlent, comme M. Nicols, que d'un ſeul arbre qui fournit à l'Isle ſa proviſion d'eau ; mais le Chevalier Richard Hawkins en introduit un grand nombre dont les Inſulaires tirent le même ſervice. Il raconte que le grand arbre eſt dans une Vallée, au milieu d'un bois épais de fort grands Pins, qui étant défendus une partie du jour contre l'ardeur du Soleil, par les hautes Montagnes dont ils ſont environnés au Sud-Eſt, reçoivent ſur leurs feuilles les vapeurs qui s'exhalent de la Vallée, & qui retombent après s'être épaiſſies en nuages. Du feuillage des Pins, dit-il, elles coulent ſur l'arbre qui eſt au milieu de la Vallée, & de cet arbre dans les citernes mais ce ſecours de la nature n'empêche pas que les Habitans ne ramaſſent l'eau (82) de pluie avec beaucoup de diligence, & qu'ils ne la conſervent dans d'autres citernes. Quoique le récit de Hawkins differe ici des autres Relations, on y reconnoît du moins le même arbre dont les autres Voyageurs ont parlé. Il n'y en a qu'un ſeul qui nie hardiment le fait, & qui traite de fiction ce que tous les autres ont rappor-

(82) Hawkins, Voyage à la Mer du Sud, p. 25.

té si sérieusement : c'est le Maire, dans la Relation du voyage qu'il fit aux Isles Canaries en 1682. Comme il avoit entendu parler de cet arbre merveilleux, il ne manqua point en arrivant de prendre des informations, & de raconter toutes les circonstances qu'on a rapportées jusqu'ici ; mais il nous assure que les ayant toujours regardées comme une fable (83), il fut confirmé dans cette opinion par le témoignage des Habitans. Ne pourroit-on pas objecter contre ce récit, que les informations de le Maire furent prises dans l'Isle de Ténerife, & non à Ferro même, d'autant plus qu'il confesse ensuite d'avoir trouvé quelques Insulaires qui lui tinrent un langage différent, & qui reconnoissant l'existence de plusieurs arbres de cette nature, se réduisirent à prétendre qu'ils ne rendoient point une aussi grande quantité d'eau qu'on l'a publié.

NICOLS. 1560.

Le Maire le traite de fable, & se dément.

Il faut remarquer que tous les Auteurs dont on a cité jusqu'ici les noms, ne parlent que sur le témoignage d'autrui ; mais nous y joindrons le récit de Louis Jacksons, qui passe pour un témoin oculaire. Il apprit lui-même à Purchass qu'étant à Ferro en 1618, il

Relation d'un témoin oculaire.

(83) Le Maire, *ubi sup.* p. 28.

NICOLS. 1560. avoit vû l'arbre de ses propres yeux; qu'il lui avoit trouvé la grosseur d'un chêne, l'écorce fort dure, & six ou sept aunes de hauteur; les feuilles rudes, mais blanches au côté inférieur; qu'il ne porte ni fleurs, ni fruits: qu'il est situé sur le revers d'une Colline; que pendant le jour il paroît flétri (84), & qu'il ne rend de l'eau que pendant la nuit, lorsque la nue qui le couvre commence à s'épaissir; enfin qu'il en donne assez pour suffire à toute l'Isle, c'est-à-dire, suivant le récit de Jacksons, à huit mille ames & à cent mille bestiaux. Il ajoute que l'eau est conduite par des tuyaux de plomb, du pied de l'arbre dans un grand reservoir, qui ne contient pas moins de vingt mille tonneaux, environné d'un mur de brique & pavé de pierre; que de-là on la transporte dans des barils à divers endroits de l'Isle, où l'on a pratiqué d'autres citernes; & que le grand bassin est rempli toutes les nuits (85).

(84) *Id. Ibid.*

(85) Purchass observe que le même arbre croît dans l'Isle de S. Thomas, avec cette différence néanmoins, si l'on en croit Sanutus, que les nuées ne s'y rassemblent qu'après midi, & se dissipent ensuite deux heures avant le jour; après quoi les feuilles & l'arbre entier distilent de l'eau, & ne sechent que deux heures après le lever du Soleil. *Pilgrimage*, p. 784.

Nicols.

1560.

Jugement sur cette variété d'opinions.

Après avoir comparé tous les témoignages, quoique nous ne soyons pas portés à rejetter celui d'un homme qui parle de ce qu'il a vû, sur-tout à l'égard d'un fait dont on ne sçauroit démontrer l'impossibilité, il nous semble néanmoins que le récit de Lemaire est le plus probable, parce qu'il est plus aisé de concevoir que plusieurs arbres puissent fournir de l'eau à l'isle de Ferro qu'un seul : on pourroit demander aussi comment faisoient les Insulaires avant la naissance de cet arbre, ou quelle seroit leur ressource s'il venoit à leur manquer. A la vérité Linschoten nous apprend qu'ils ont de l'eau dans quelques endroits voisins de la Côte; mais qu'il est si difficile d'en approcher, qu'ils n'en peuvent tirer beaucoup d'utilité ; & que le terrein de l'Isle est si sec, qu'il ne s'en (86) trouve point une goutte dans aucun endroit.

Etat présent de l'Isle de Ferro.

Le même Voyageur ajoute que l'Isle de Ferro est fort stérile ; cependant d'autres Ecrivains nous apprennent depuis, qu'elle produit du bled, des cannes de sucre, & quantité de fruits

(86) Linschoten, *ubi sup.* Barbot prétend que cet arbre est connu aujourd'hui pour une fiction. Voyez la Collection de Churchill, Vol. V. p. 525.

NICOLS. 1560.

Volcan terrible.

& de plantes ; ſans parler d'un grand nombre de beſtiaux, qui fourniſſent du lait & du fromage aux Habitans. N'oublions pas le Volcan qui s'y ouvre quelque fois avec un grand bruit & beaucoup de ravages. En 1677 il en parut un (87) qui ne dura que cinq jours ; mais quinze ans après en 1692, l'Iſle en eſſuya pendant ſix ſemaines un beaucoup plus terrible, qui fut accompagné de pluſieurs tremblemens de terre (88).

Iſle de Lancerota ou *Lanzarota*.

Comté de Lanzarton. A qui il appartient.

Cette Iſle eſt (89) au 26e degré de latitude, à dix-huit lieues de la grande Canarie vers le Sud-Eſt ; & ſa longueur eſt de douze lieues. Ses ſeules richeſſes ſont la chair de chevre & l'*Orchel*. Elle a le titre de Comté. Du tems de Nicols, elle appartenoit à Dom Auguſtin de Herrera, qui ſe qualifioit Comte de Fuerte-ventura & de Lanzarotta ; mais ſes Vaſſaux avoient le droit d'appel aux Juges Royaux de Ca-

(87) Ce fut la même année que Port-Royal à la Jamaïque fut englouti par un tremblement de terre.

(88) Atkins, Voyage en Guinée, p. 30.

(89) C'eſt peut-être une faute d'impreſſion, pour 29 degrés. Nos Cartes la placent 30 minutes plus au Nord.

NICOLS. 1560.

[C]arie, comme on l'a déja fait obser[v]er. Cette Isle envoye chaque semai[n]e à Canarie, à Ténérife & à Palma, [d]es Barques chargées de chair de chevre séchée, qui s'appelle *Tussinetta*, & dont on se sert dans ces Isles au lieu [d]e lard.

SUPPLÉMENT. Lancerota n'a pas moins de treize lieues, du Nord au Sud, sur neuf lieues de largeur (90). Son circuit est d'environ quarante lieues. Elle fut prise en 1596 par les Anglois, sous la conduite de Léonidas (91) Comte de Cumberland; après quoi elle fut fortifiée avec (92) plus de soin. Marmol dans sa Description de l'Afrique place ici la Ville de Cayas, que lés Algériens pillerent avec le resque de l'Isle; & d'où ils enleverent quatre cens soixante-huit prisonniers.

Ville de Cayas.

Lancerota n'a proprement qu'une Ville; mais elle a deux Ports sur la Côte Orientale, l'un nommé *Puerto de Naos*, l'autre *Puerto de Cavallos*. Ils ne sont éloignés l'un de l'autre que de la portée du canon: le premier qui

Deux Ports dans l'Isle de Lancerota.

(90) Beckman, Voyage à Borneo, p. 4

(91) Comme c'est le même dont on a donné ici une autre Relation, il est certain que son nom étoit Georges; & l'on ne conçoit pas pourquoi Purchass de qui celle-ci est tirée, le nomme *Leonidas*.

(92) Herbert *ubi sup.* p. 5.

NICOLS.
1560.

eſt le plus profond, s'ouvre entre deux rangées de rocs, qui rendent le Canal fort dangereux. La dangereuſe ſituation de ces deux Ports les rend ſi deſerts, qu'on n'y voit pas même une maiſon. Ils ſont à trois lieues de la Ville, & le chemin de communication eſt entre des montagnes ; cependant on a bâti une Egliſe à Cavallos.

Expédition du Comte de Cumberland dans cette Iſle.

Le Comte de Cumberland & le Docteur Layfield, ſon Chapelain, nous ont laiſſé deux Relations de la priſe de Lancerotta, où l'on trouve une Deſcription (93) curieuſe de la Ville & de ſes anciens Habitans. Le 13 d'Avril 1596, ayant eu la vue d'Allegranza, la plus ſeptentrionnale des Canaries, & preſqu'immédiatement celle de trois petites Iſles nommées *Granges*, ils les laiſſerent à l'Oueſt, pour venir relâcher dans l'aprèſmidi à celle de Lancerotta. Le lendemain ils jetterent l'ancre dans une Rade qui regarde l'Eſt-Sud-Eſt, proche (94) d'une dangereuſe chaîne de rocs. Les Anglois étoient informés que le Seigneur de l'Iſle & de Fuerte-ventura poſſedoit plus de cent mille livres ſter-

(93) Purchaſs, Pilgrim. vol. IV. p. 1151 & 1155.

(94) C'eſt apparemment près de l'un des deux Ports qu'on a nommés.

ing. Le Chevalier Jean Berkeley fut détaché avec cinq ou six cens hommes pour attaquer la Ville, qui étoit à neuf ou dix milles de l'endroit où la Flotte avoit débarqué; le chemin qu'il prit lui parut le plus court, mais il étoit rempli de sable & de pierres qui le rendoient fort difficile. En arrivant à la Ville, il trouva que les Habitans avoient pris la fuite avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Cependant ils n'avoient pû emporter leurs vins & leur fromage; & les Anglois en firent d'abondantes provisions. Berkeley résolu de poursuivre les Fuyards, envoya sur leurs traces un détachement, qui fut arrêté à un demi mille de la Ville par un Château très-fort, situé au sommet d'une colline. On se crut dans la nécessité de former un siége; mais une centaine d'Espagnols ou d'insulaires qui gardoient la Place, chercherent leur sûreté dans la suite. Les Anglois entrant sans résistance trouverent douze pieces d'artillerie démontées, & de grands amas de pierres. Le Château étoit bâti de quartiers de rocs, & fortifié avec beaucoup d'art. On avoit pratiqué la porte dans la partie supérieure du mur, à la hauteur d'une picque; de sorte qu'en re-

NICOLS. 1560.

Ville & Château abandonnés.

NICOLS. 1560.

tirant l'échelle, vingt hommes auroient pû la défendre contre cinq cens.

Description de la Ville.

La Ville étoit composée de plus de cent maisons, dont la plus belle n'avoit que l'apparence d'une cabane. Elles étoient bâties de cannes & de paille, avec quelques chevrons, & couvertes de boue endurcie au Soleil; l'Eglise même n'en étoit pas différente. Elle étoit sans fenêtres, & ne recevoit de lumiere que par la porte: il n'y avoit aucune division pour le Chœur; des deux côtés regnoit un banc de pierre qui alloit jusqu'à l'Autel. Les Anglois y trouverent différentes marques de la Religion Romaine. Il y avoit à peu de distance un Couvent qu'on commençoit à bâtir, avec un Jardin fort bien cultivé. Berkeley défendit que les Edifices fussent détruits ou brûlés.

Usages & qualités des habitans.

Quoique les Habitans fussent si agiles qu'il fut impossible aux Anglois (95) d'en arrêter un seul, Layfield qui accompagnoit Berkeley, observa qu'ils sont fort bazanés & d'une taille fort haute. Leurs armes sont des pic-

(95) Ce recit s'accorde fort bien avec tout ce qu'on a rapporté jusqu'ici des Guanches. Mais les Voyageurs modernes parlent si peu de cette Nation, qu'il y a beaucoup d'apparence qu'elle s'est éteinte, ou qu'elle est fort diminuée.

ques & des pierres. Lorſqu'on les couche en joue avec les armes à feu, ils ſe jettent par terre ; mais auſſi-tôt qu'ils ont entendu le bruit du coup, ils ſe relevent avec leurs picques & leurs pierres, & voltigeant autour d'un Bataillon ils l'incommodent beaucoup. Leur Isle s'étend Nord-Eſt & Sud-Oueſt : elle eſt à vingt-huit degrés quelques minutes du Nord. Une chaîne de Montagnes, qui la diviſe, ſert d'aſyles à quelques bêtes ſauvages, qui n'empêchent pas les chevres & les moutons d'y paître tranquillement ; mais il y a peu de bêtes à cornes, & moins encore de chevaux. Les Vallées ſont ſeches & ſablonneuſes ; elles ne laiſſent pas de produire de l'orge & du froment médiocre. La moiſſon devoit ſe faire cette année au mois d'Avril, & les Habitans en attendoient une ſeconde vers le mois de Septembre.

Propriétés de l'Iſle.

Isle de Fuerte-ventura (96).

Cette Isle eſt à 27 degrés (97) de latitude : on ne la compte éloignée que de cinquante lieues du Promon-

Situation & étendue.

(96) D'autres écrivent *Forte ventura.*

(97) La partie du Sud eſt à 28, & la partie du Nord à 29.

NICOLS. 1560.

toire de Guer en Afrique, & de vingt-quatre à l'Eſt de la grande Canarie. On lui donne quinze lieues de long ſur dix de large ; elle appartient au Seigneur de Lancerota. Ses productions ſont le froment, l'orge, les chevres & l'orchel ; elle ne produit pas plus de vin que Lancerota. Du côté du Nord, à la diſtance d'une lieue, elle a une autre petite Isle, qui ſe nomme *Gratioſa.* Les plus grands Vaiſſeaux paſſent ſans danger dans l'intervalle.

SUPPLÉMENT. Sa longueur du Sud-Oueſt au Nord-Eſt n'eſt pas moins de vingt-cinq lieues : mais elle eſt fort irréguliere dans ſa largeur ; car elle eſt compoſée de deux Peninſules, jointes par un Iſtme qui n'eſt large que de quatre lieues. Son circuit eſt d'environ ſoixante-dix lieues, à cauſe des deux Golphes (98) qui ſont formés par l'Iſtme ; cette deſcription eſt conforme à celle de nos Cartes.

Ville de Fuerte Ventura.

Dapper dit que Fuerte-ventura a trois Villes ſur les Côtes ; *Lanagla*, *Tarafalo* & *Pozzo-Negro.* Du côté du Nord elle a le Port de *Chabras* ; & un autre à l'Oueſt, dont on vante la bonté. Entre cette Isle & celle de Lance-

(98) Beckman, Voyage à Borneo, p. 4.

rota ;


VUE DU PIC DE TENERIFE à 3 LIEUES AU NORD OUEST
1. Ile de Gomera qui se presente a 15. lieues comme un petit nuage.
2. Tenerife.
3. Le Pic.
4. Partie de la grande Canarie.
1
2
3
4.
VUE DU PIC AU DESSUS DU CÔTÉ D'OUEST DE GOMERA
5. Le Pic a 15. Lieues de distance. | 6. Ile de Gomera.
5
6

rota, les plus nombreuſes Flottes peuvent trouver (99) une retraite ſûre & commode; mais la Côte eſt dangereuſe au Nord-Eſt, & la mer y bat furieuſement contre une multitude de rocs.

NICOLS. 1560.

§. IV.

Trois Voyages au ſommet du Pic de Ténérife; avec des deſcriptions ſur l'origine des Guanches, & ſur les Caves des morts.

SCORY. 1600.

Remarques préliminaires ſur les Auteurs de ces Relations.

IL manque tant de circonſtances aux anciennes deſcriptions du Pic de Ténérife, qu'il doit être agréable au Lecteur de les trouver ici raſſemblées dans un nouvel article, d'après les Relations des Voyageurs modernes. Nous en avons trois, qui ſont l'ouvrage d'autant d'Anglois, témoins oculaires de ce qu'ils racontent, & les ſeuls à qui l'on ait obligation d'un Journal exact de ce voyage. La premiere eſt du Chevalier Scory, homme de ſçavoir, qui a fait ſur l'Iſle de Ténérife & ſur le Pic, des obſervations, dont Purchaſs a publié l'Extrait. Mais cet Editeur en ayant négligé la date, on eſt réduit à ſuppoſer (1) qu'elles ſont de l'année 1600.

(99) Hawkins, *ubi ſup.* p. 24.

(1) Il eſt certain par un endroit de la Relation, que

SCORY. 1600.

L'Extrait eſt composé 1°. D'un voyage au Pic & des obſervations de l'Auteur. 2°. De ſes remarques ſur la nature du terroir de Ténérife, & ſur ſes productions. 3°. D'un détail ſur les anciens Habitans de l'Isle. 4°. D'une Deſcription de Laguna. Le ſecond & le dernier de ces articles ont déja trouvé place dans les Supplémens qu'on a joints à la deſcription de Nicols. Les deux autres vont entrer ici ; mais il faut obſerver que Purchaſs ſuivant ſa méthode ordinaire, qui eſt de mutiler groſſierement ſes meilleurs Auteurs, n'a pas donné l'extrait de l'Ouvrage entier ; de ſorte qu'on ignore à quoi le reſte avoit rapport.

Le ſecond voyage au Pic eſt inſeré dans l'Hiſtoire de la Société Royale de Londres (2) par le Docteur Sprat, enſuite Evêque de Rocheſter : elle y eſt ſans nom d'Auteur & ſans date ; mais on croît pouvoir conclure de quelques circonſtances, qu'elle fut écrite en 1650 ou 52. Le troiſiéme voyage eſt de M. Edens, qui le fit en 1715, & qui a conſenti que ſa Relation fût

l'Auteur étoit aux Canaries en 1582 ; mais il paroît enſuite qu'il n'écrivit point dans la même année.

(2) Publiée pour la premiere fois en 1667, *in-4.* 200 pages.

SCORY. 1600.

inserée (3) dans les Transactions de la Société Royale. Comme ces trois pieces sont extrêmement curieuses, & que chacune renferme quantité de Remarques différentes, elles méritent de trouver place ici séparément ; & pour n'y laisser rien à desirer, on y joindra plusieurs observations sur l'Histoire naturelle de Ténerife, communiquées par l'Auteur de la seconde Relation.

Description du Pic de Ténérife, & recherches sur les Guanches.

La fameuse montagne de Teyde ou Teythe, qu'on nomme communément le Pic de Ténerife, cause une égale admiration de près ou dans l'éloignement. Elle étend sa base jusqu'à (4) Garrachico, d'où l'on compte deux journées & demie de chemin jusqu'au sommet. Quoiqu'elle paroisse se terminer en pointe fort aigue, comme un pain de sucre, avec lequel elle a d'ailleurs beaucoup de ressemblance ; elle est plate néanmoins, à l'extrêmité, dans l'étendue de plus d'un arpent. Le

(2) Nombre 345. p. 317. & dans l'Abrégé des *Jones*, Vol. V. Part. II. p. 147.

(4) Ville maritime au côte Nord Ouest de l'Isle, & au Sud d'Orotava.

SCORY.

1600.

centre de cette eſpace eſt un gouffre d'où il s'élance de groſſes pierres, avec de la flamme & de la fumée, accompagnées d'un bruit prodigieux. On y peut monter pendant ſept lieues ſur des Mules ou ſur des Anes; mais il faut continuer le voyage à pied, avec de grandes difficultés. Chacun eſt obligé de porter ſes proviſions de vivres.

Maniere de monter au Pic de Tereniffe.

Le dos de la montagne, pendant les dix premiers milles, eſt orné des meilleurs arbres de toutes les eſpeces, & le terrein eſt même arroſé de petits ruiſſeaux ſortant de leurs ſources, qui venant à ſe joindre, deſcendent juſqu'à la mer en larges torrens, ſur-tout lorſqu'il arrive quelque pluie violente qui les groſſit. Quand on eſt au milieu du chemin, le froid devient inſupportable; & l'on eſt forcé de ne marcher que du côté du Sud, & pendant le jour ſeulement. Cette Région froide ne finit qu'à deux lieues du ſommet, où la chaleur n'eſt pas moins (5) extrême qu'au fond de la vallée; ainſi par une raiſon toute oppoſée on eſt obligé de marcher du côté du Nord, & ſeule-

On ne peut s'arrêter long-tems au ſommet.

(5) Elle pouvoit venir alors de quelque effervefcence extraordinaire du Volcan; car les autres Voyageurs ne parlent point de cette chaleur exceſſive.

1600.

ment pendant la nuit. Le tems le plus commode de l'année pour ce voyage eſt le cœur de l'Eté, parce qu'on évite les torrens qui viennent de la fonte des neiges. Si l'on arrive au ſommet vers la fin de la nuit, on peut y paſſer quelques heures; mais il eſt impoſſible de s'y arrêter après le lever du Soleil. On y reçoit bientôt, du côté de l'Eſt, des vapeurs ſi ardentes, qu'on les croiroit ſorties d'un four enflammé.

Le Soleil paroît tourner ſur ſon centre.

Il eſt remarquable que du ſommet, le Soleil paroît beaucoup plus petit lorſqu'il eſt monté ſur l'horiſon que lorſqu'on le voit au-deſſous de ſoi, & qu'il ſemble tourner ſur ſon centre. Le Ciel y eſt fort clair & fort ſerein. Il n'y tombe jamais de pluie, & le vent ne s'y fait jamais ſentir (6); on rapporte la même choſe du Mont Olympe. Quoique l'Isle ſoit ſi remplie de Rochers qu'on en compte juſqu'à vingt mille, elle paroît de l'extrémité du Mont comme une belle Plaine, diviſée en portions par des bordures de neiges; mais ce qu'on prend pour la terre n'eſt au fond que les nuées, qu'on a pluſieurs milles au-deſſous de ſoi.

(6) D'autres ont trouvé au ſommet du vent & du froid. Scory eſt le ſeul qui parle de ce tournoyement du Soleil.

SCORY. 1600.

Toute la partie d'en haut eſt ouverte & ſtérile, ſans aucune apparence d'arbre ou de buiſſon. Il en ſort du côté du Sud pluſieurs ruiſſeaux de ſoufre qui deſcendent dans la région de le neige : auſſi paroît-elle entremêlée dans pluſieurs endroits de veines de ſoufre. La flamme du Volcan dont on a parlé s'élance avec plus de force en Eté. Si l'on jette une pierre dans le gouffre, elle y retentit, comme un vaiſſeau creux de cuivre, contre lequel on frapperoit avec un marteau d'une prodigieuſe groſſeur ; auſſi les Eſpagnols lui ont-ils donné le nom de *chaudron du Diable*. Mais les Naturels de l'Isle étoient perſuadés ſérieuſement que c'eſt l'enfer, & que les ames des Méchans y faiſoient leur ſéjour, pour être tourmentées ſans ceſſe, tandis que celles des Bons habitoient l'agréable vallée où l'on a bâti la Ville de Laguna : en effet le monde entier n'a pas de canton où la température de l'air ſoit plus douce, ni de perſpective plus riante que celle qu'on a du centre de cette Plaine.

Ruiſſeaux de ſoufre.

Idée des anciens habitans.

On connoît peu l'origine des Guanches. Ils étoient barbares à l'arrivée des Eſpagnols ; ils le ſont encore. Leur ancien langage, qui n'a pas ceſſé de

Origine des Guanches.

ſubſiſter dans la Ville de Candelaria, reſſemble beaucoup à celui des Mores de Barbarie. Betancour, Gentilhomme François, qui découvrit le premier leurs Isles, les repréſente (7) comme des Payens qui n'avoient pas la moindre idée de Dieu; mais au contraire le Chevalier Scory aſſure qu'ils reconnoiſſoient un pouvoir ſuprême, auquel ils donnoient divers noms, tels que ceux d'Achuhurahan, Archuhuchumar, Achguaya-xeras, qui ſignifient le plus grand, le plus ſublime, le conſervateur de tout ce qui exiſte. Lorſqu'ils manquoient de pluie, ou qu'ils étoient incommodés par le dérangement des ſaiſons & par quelqu'autre diſgrace, ils conduiſoient leurs moutons & leurs chevres dans un lieu deſtiné aux exercices de Religion; & ſevrant ce jour là les petits du lait de leurs meres, ils tiroient du ſang à tous leurs troupeaux, dans l'opinion que c'étoit le moyen d'appaiſer la colere divine, & d'obtenir du Ciel ce qui leur manquoit. Ils avoient quelque notion de l'immortalité &

Sacrifice fort ſingulier.

(7) Ce n'eſt pas le ſeul exemple d'un Peuple que les premiers Voyageurs ont repréſenté comme Athée, & qu'on a trouvé dans la ſuite plus rempli de l'idée d'un premier Etre que ceux qui leur avoient fait cette injuſtice.

d'une punition future du crime, puisqu'ils regardoient le Volcan du Pic comme l'enfer des méchans. Ils l'appelloient Echeyde, & le Diable Guayotta ; mais l'Auteur ne remarque point qu'ils eussent de commerce avec cet ennemi de Dieu.

Leur Gouvernement civil.

Dans les affaires civiles ils avoient quelque apparence d'ordre. Ils avoient des Rois, dont ils se reconnoissoient les Vassaux ; & le serment de leur soumission se renouvelloit à leur mariage. Le droit de succession étoit établi parmi eux, sans y admettre les Bâtards : ils avoient un certain nombre de Loix, ausquelles ils faisoient profession d'obéir. Leurs Rois n'habitoient point d'autres Palais que des cavernes taillées dans les rocs, ou formées par la nature : on en voit encore un très-grand nombre, entre lesquelles on croît distinguer celles qui appartenoient aux Princes de la Nation. L'Isle de Ténerife fut gouvernée long-tems par un seul Roi, qui portoit le nom d'*Adexe* : ensuite les enfans d'un de ces Monarques ayant conspiré contre leur Pere, diviserent le Royaume en neuf parties, parce qu'ils étoient autant de Freres. Il s'éleva, entr'eux & leurs Successeurs, des guerres qui affoibli-

Scory.

1600.

rent insensiblement la Nation ; cependant l'ambition y avoit moins de part que le vol. Les injustices mutuelles consistoient à se dérober des bestiaux, particulierement des chevres mouchetées, dont ils faisoient beaucoup d'estime ; il y a beaucoup de ressemblance, pour la taille & la couleur, entre leurs chevres & les daims d'Angleterre.

Cause de leurs guerres.

Ils avoient une forme établie pour les mariages : elle consistoit à demander le consentement des Peres avec quelques cérémonies ; mais après l'avoir obtenu il y avoit peu de formalités pour la consommation : aussi des liens si faciles se rompoient-ils de même. Il étoit libre de quitter une femme pour laquelle on prenoit du dégoût, & de s'en procurer successivement plusieurs autres, avec cette restriction néanmoins que tous les enfans nés après le premier divorce passoient pour illégitimes : le Roi seul étoit exempt de cette loi, en faveur de la succession ; il avoit droit sous le même prétexte d'épouser sa sœur. A la naissance d'un enfant, une femme choisie pour cet office lui versoit de l'eau sur la tête ; & dès ce moment elle contractoit avec la famille une

Leurs mariages.

SCORY 1600.

forte d'affinité, qui ne lui permettoit plus d'époufer un homme de la même race.

Exercices des jeunes jeunesses.

Les jeunes gens s'exerçoient à fauter, à courir, à lancer des dards & des pierres ; mais fur-tout à la danfe, dont ils font encore aujourd'hui leur plaifir & leur gloire. La vertu & l'honnête fimplicité étoient en fi haute recommandation parmi eux, que par une loi inviolable ceux qui faifoient quelque violence à une femme étoient punis de mort.

La plûpart des Guanches étoient bienfaits dans leur taille, & d'une bonne complexion. Il s'y trouvoit quelquefois des Géans d'une hauteur incroyable. On a découvert dans une de leurs cavernes la tête d'un Guanche, qui avoit quatre-vingt dents ; & fon corps, qui fut trouvé dans la caverne fépulchrale des Rois de Guymur, de la race defquels on prétend qu'il étoit, n'avoit pas moins de quinze pieds. Au Sud de l'Isle, les Guanches étoient couleur d'olive ; mais du côté du Nord ils étoient blancs, furtout les femmes, qui avoient auffi la chevelure fort longue & fort belle. Leur habit commun étoit une cafaque courte de peau d'agneau, fans man-

Géans.

Habillement des Guanches.

ches & ſans col, liée par devant avec des courroies de cuir. Les femmes étoient vêtues comme les hommes, & cette caſaque ſe nommoit *Tomaré*; mais la modeſtie leur y faiſoit joindre une autre robe de peau, qui deſcendoit par deſſous, juſqu'à leurs talons; car elles regardoient comme une indécence pour leur ſexe d'avoir la poitrine & les pieds découverts. On les enſeveliſſoit dans le dernier habit qu'elles avoient porté pendant leur vie (8).

Leurs alimens.

Pour alimens, les Guanches ſemoient de l'orge & des feves; le froment leur étoit inconnu. Ils faiſoient cuire l'orge au feu; & le broyant dans des moulins à bras, tels qu'on en uſe en Eſpagne, ils en tiroient la farine, pour en compoſer une ſorte de pain avec de l'eau, du lait & du beurre; c'eſt ce qu'ils appelloient *Giffio*, dont ils faiſoient leur principale nourriture. Cependant ils mangeoient quelquefois de la chair de Mouton, de Chevre & de Porc; mais c'étoit dans certains jours réglés, qui étoient comme

(8) L'article qui regarde la ſépulture des morts & toutes les cérémonies des cavernes ſepulchrales, eſt renvoyé à la fin de la troiſieme Relation. Ce qui regarde ici le Géant de quinze pieds, paroit une exagération.

Scory. 1600.

Leurs Fêtes.

leurs jours de Fête. Il s'aſſembloient alors, pour joindre d'autres réjouiſſance à la bonne chere. Leur Roi, qui préſidoit à ces aſſemblées, diſtribuoit de ſa propre main trois Chevres à chaque bande, compoſée de vingt Guanches, & du Giffio à proportion : après quoi toutes les bandes venoient ſucceſſivement devant le Monarque, & montroient leur habileté dans tous les exercices dont l'uſage étoit établi. Pendant ces Fêtes, l'on publioit un armiſtice, qui donnoit aux hommes la liberté de traverſer le Pays de leurs ennemis ; & ſouvent malgré la guerre, ils s'invitoient à des feſtins mutuels avec un parfait oubli de toutes ſortes de reſſentimens. Dans la ſaiſon d'enſemencer les terres, le Roi faiſoit des lots de chaque canton, & les diſtribuoit entre les Hommes. On ſe ſervoit de cornes d'animaux pour les cultiver, & l'on prononçoit des paroles miſtérieuſes en y jettant la ſemence ; tous les ouvrages domeſtiques étoient le partage des Femmes.

Fruits qu'ils nomment *Mozan*, & ſon uſage.

Ils ont une ſorte de fruit qu'ils nomment *Mozan*, de la groſſeur d'un pois : il eſt d'abord très-verd ; enſuite rougiſſant à meſure qu'il murit, il devient enfin très-noir. On le compareroit à

nos groseilles noires, s'il n'étoit d'un goût beaucoup plus agréable. Les Guanches n'en sucent que le jus; ils en font une espece de miel, qu'il appellent *Chacerguen.* Le Mozan se cueille fort mur : on le laisse sécher au Soleil pendant sept ou huit jours; ensuite le broyant avec des pierres, on le fait bouillir dans l'eau, jusqu'à ce qu'il s'épaississe en syrop. C'est la médecine des Guanches pour le flux de ventre, & pour quantité de maux. Ils ont aussi l'usage de la saignée aux bras, aux temples & au front; mais leur lancette n'est qu'un cizeau fort aigu.

SCORY. 1600.

Second Voyage au Pic de Ténerife.

ANONYME, 16,2.

Départ d'Oratava.

Quoique le Docteur Sprat n'ait pas fait connoître l'Auteur particulier de cette Relation, il assure que les Marchands du voyage étoient une compagnie d'honnêtes gens, dont le témoignage ne souffre aucune exception. Après s'être pourvus d'un guide, de chevaux & de domestiques, ils partirent d'Oratava, Port de mer au Nord de Ténerife. Leur marche ayant commencé à minuit, ils arriverent à huit heures du matin au pied de la montagne, où ils s'arrêterent sous un grand

ANONYME. 1652.

Pin, pour s'y rafraîchir jusqu'à deux heures après midi ; ensuite continuant leur chemin au-travers de plusieurs montagnes sablonneuses & stériles, sans y trouver un seul arbre, ils eurent beaucoup à souffrir de la chaleur jusqu'au pied du Pic, où ils ne trouverent pour abri que de gros Rochers, qui sembloient y être tombés de quelque partie de la montagne.

Les Voyageurs ressentent des foiblesses & des tranchées.

A six heures du soir ils commencerent à monter le (9) Pic ; mais après avoir marché l'espace d'un mille, ils trouverent le chemin si difficile pour les chevaux, qu'ils prirent le parti de les laisser derriere eux avec leurs domestiques. Pendant ce premier mille, quelques-uns des Voyageurs ressentirent des foiblesses & des maux de cœur. D'autres furent tourmentés par des vomissemens & des tranchées ; mais ce qui parut encore plus surprenant, le crin des chevaux se dressa. Les Malades ayant demandé du vin, qu'on portoit dans de petits barils, ils le trouverent si froid qu'ils n'en purent boire sans l'avoir fait chauffer : cepen-

(9) On l'appelle proprement *Teithe*, *Teide* & *Terraira*. C'est par excellence qu'on le nomme simplement le *Pic de Ténérife*. Il ne faut pas manquer ici de faire attention que ce Voyage se fait d'un côté du Pic différent de l'autre.

ANONYME.
1652.

dant l'air étoit calme & moderé ; mais vers le coucher du Soleil, le vent devint ſi violent & ſi froid, qu'étant forcés de s'arrêter ſous les rocs, ils y allumerent de grands feux pendant toute la nuit.

Ils recommencerent à monter vers quatre heures du matin. Après avoir fait l'eſpace d'un mille, un des Voyageurs ſe trouva ſi mal qu'il fut obligé de retourner ſur ſes pas. Là commencent les Rochers noirs. Le reſte de la Compagnie continua ſa marche juſqu'au Pain de ſucre, c'eſt-à-dire à l'endroit où le Pic commence à prendre cette forme. La plus grande difficulté qu'ils y eurent à combattre, fut le ſable blanc, contre lequel néanmoins ils s'étoient munis, en prenant avec eux des ſouliers dont la ſemelle étoit plus large d'un doigt que le cuir ſupérieur : ils gagnerent avec beaucoup de peine le deſſus des Rochers noirs, qui eſt plat comme un pavé. Comme il ne leur reſtoit plus qu'un mille juſqu'au ſommet, ils ſentirent redoubler leur courage ; & ſans être tentés de ſe repoſer, ils gagnerent enfin le ſommet. Leur crainte avoit été d'y trouver la fumée auſſi épaiſſe qu'elle leur avoit paru d'en bas ; mais ils n'y ſenti-

Souliers pour marcher dans la ſable.

Sommet du Pic, ce qu'on y trouve.

ANONYME. 1652.

rent que des exhalaiſons aſſez chaudes, dont l'odeur étoit celle du ſoufre.

Dans la derniere partie de leur marche, ils ne s'étoient apperçus d'aucune altération dans l'air, & le vent n'avoit pas été fort impétueux ; mais ils le trouverent ſi violent au ſommet, qu'ayant voulu commencer par boire la ſanté du Roi, & faire une décharge de leurs fuſils, à peine pouvoient-ils ſe ſoutenir. Ils avoient beſoin de réparer leurs forces, que la fatigue avoit épuiſées. Leur ſurpriſe augmenta beaucoup, lorſqu'ayant voulu goûter de l'eau-de-vie, ils la trouverent ſans force ; le vin au contraire leur parut plus vif & plus ſpiritueux qu'auparavant.

Forme & qualités de la chaudiere.

Le ſommet du Pic, ſur lequel ils étoient, ſert comme de bord au fameux gouffre que les Eſpagnols appellent *Caldera* : ils jugerent que l'ouverture peut avoir une portée de mouſquet de diamettre ; & qu'elle s'étend vers le fond l'eſpace d'environ quatre-vingt verges. Sa forme eſt celle d'un entonnoir ; ſes bords ſont couverts de petites pierres tendres, mêlées de ſoufre & de ſable, entre leſquelles il s'exhale de la fumée & des vapeurs

ANONYME. 1652.

chaudes, qui ſont ſi dangereuſes, que l'un des Voyageurs ayant tenté de remuer une pierre aſſez groſſe, faillit d'être ſuffoqué. Les pierres même ſont ſi chaudes qu'on ne peut y toucher ſans précaution. Perſonne n'oſa deſcendre plus de quatre ou cinq verges, parce que le terrein s'enfonçant ſous les pieds, on fut arrêté par la crainte de ne pouvoir remonter facilement; mais on prétend que des Voyageurs plus hardis en ont couru les riſques, & qu'étant parvenus juſqu'au fond, ils n'y ont rien trouvé de plus remarquable qu'une eſpece de ſoufre clair, qui paroît comme du ſel ſur les pierres.

Ce qu'on découvre du ſommet du Pic.

Du haut de cette célebre montagne, les Marchands Anglois découvrirent la grande Canarie, qui en eſt à quatorze lieues; l'Iſle de Palme qui en eſt éloignée de dix-huit; celle de Gomera qui n'en eſt qu'à ſept lieues, & celle de Ferro à plus de vingt: mais leur vûe s'étendoit à l'infini ſur la ſurface de l'Océan, & l'on en doit juger par une ſimple remarque: c'eſt que la diſtance de Ténerife à Gomera, qui eſt de ſept lieues, ne paroiſſoit pas plus grande que la largeur de la Tamiſe.

Auſſi-tôt que le Soleil parut à l'ho-

ANONYME.

1652.

rison, l'ombre du Pic parut couvrir non-seulement l'Isle de Ténerife & celle de Gomera, mais toute la mer, aussi loin que les yeux pouvoient s'étendre ; & la pointe du Mont sembloit tourner distinctement, & se peindre en noir dans les airs. Lorsque le Soleil eut acquis un peu d'élevation, les nuées se formerent si vîte qu'elles firent perdre tout d'un coup aux Marchands la vûe de la mer, & celle même de l'Isle de Ténerife, à la reserve de quelques pointes des montagnes voisines qui sembloient percer au-travers. Nos observateurs ne purent sçavoir si ces nuées s'élevent quelquefois au-dessus du Pic même ; mais quand on est au-dessous, on s'imagineroit qu'elles sont suspendues sur la pointe, ou plutôt qu'elles l'enveloppent ; & cette apparence est constante pendant les vents de Nord-Ouest : c'est ce que les Habitans appellent le Cap. Ils le regardent comme le prognostic certain de quelque tempête.

Effets du Soleil dans ce lieu.

Un des mêmes Marchands, qui recommença le voyage deux ans après, arriva au sommet du Pic avant le jour. S'étant mis à couvert sous un roc, pour se garantir de la fraîcheur de l'air, il s'apperçut bientôt que ses habits

Humidité au sommet du Pic.

ANONYME. 1652.

étoient fort humides; il jetta les yeux autour de lui, & sa surprise fut extrême de voir quantité de gouttes d'eau couler au long des rocs. Il remarqua aussi que du sommet des autres montagnes, il s'écoule continuellement de petites veines d'eau, qui se rassemblent ou qui se dispersent suivant la facilité qu'elles trouvent à leur passage.

Après avoir passé quelque tems au sommet du Pic, les Anglois descendirent par une route sabloneuse jusqu'au bas de ce qu'on appelle le Pain de sucre; & comme elle est si roide qu'on la croiroit perpendiculaire, ils en furent bientôt dégagés. En jettant les yeux dans cet endroit, ils découvrirent une cave qui leur causa de l'admiration : sa forme est celle d'un four, dont l'ouverture seroit au sommet. Ils eurent la curiosité d'y descendre avec des cordes, dont ils firent tenir le bout par leurs Domestiques. La profondeur de cette cave est de dix verges, & sa largeur de quinze. En descendant, ils furent obligés de s'arrêter sur un tas de neige fort dure, pour éviter un trou rempli d'eau qui a l'apparence d'un puits, & qui est directement au dessous de l'ouverture de la cave. Il a six brasses de profondeur, sans que les An-

Cave ou grotte singuliere.

ANONYME.
1652.

glois puſſent juger ſi c'eſt une ſource d'eau vive, ou l'aſſemblage de la neige fondue, ou la diſtillation des rochers. De tous les côtés de la grotte on voit des glaçons ſuſpendus, qui deſcendent juſqu'aux tas de neige, dont le fond eſt rempli; mais nos Voyageurs bientôt incommodés de l'excès du froid, quitterent ce lieu pour continuer de deſcendre. Ils arriverent à Oratava vers cinq heures du ſoir, le viſage ſi rouge & ſi cuiſant, que pour ſe rafraîchir ils furent obligés de ſe faire laver long-tems la tête avec des blancs d'œufs.

Hauteur du Pic, ſa ſtérilité.

La hauteur perpendiculaire du Pic eſt d'environ deux milles & demi. Les Marchands Anglois n'apperçurent point d'autre arbre dans leur route que des pins. Ils ne virent nulle trace d'herbe, ni de buiſſon; mais au milieu du ſable blanc ils remarquerent une plante qui a quelque reſſemblance avec le Jonc. Près du lieu où ils avoient paſſé la nuit, ils découvrirent auſſi pluſieurs de ces Cannes carrées, dont on a parlé dans la Relation de Nicols: leur racine a preſqu'un demi-pied de largeur, & les ſcions ſont hauts de ſept à huit pieds. Ils portent au ſommet un petit fruit rouge, qui rend, en le preſ-

ant, une sorte de lait si venimeux, que si l'on en distile sur la peau d'un cheval ou de quelqu'autre bête, il fait tomber aussi-tôt le poil. Il s'en trouva de secs, dont les Anglois se servirent pour allumer du feu. Mais cette plante n'est pas propre au Pic de Ténerife. Elle croît dans toutes les parties de l'Isle, & quelques Naturalistes la prennent pour une espece d'Euphorbium.

ANONYME. 1652.

Espece d'Euphorbium.

Troisiéme Voyage au Pic de Ténerife, par M. Edens.

EDENS. 1715.

Le Mardi 13 d'Août 1715, à dix heures & demie du soir, l'Auteur accompagné de quatre Anglois & d'un Hollandois, avec des Domestiques & des chevaux pour le transport de leurs provisions, partit du Port d'Oratava: leur Guide étoit le même qui en avoit servi depuis plusieurs années à tous les Etrangers qui avoient fait ce voyage.

Ils arriverent avant minuit à la Ville d'Oratava (10), qui est à deux milles du Port; & suivant les instructions du Guide, ils y prirent des bâtons d'une forme commode, pour faciliter leur marche.

Départ d'Oratava.

(10) La Ville & le Port sont sur la Côte du Nord.

EDENS.

1715.

Détail de la route.

Le jour ſuivant, à une heure du matin, ils s'avancerent juſqu'au pied d'une montagne fort roide, à un mille & demi de la Ville; & commençant à voir autour d'eux à la faveur de la Lune, qui étoit fort claire, ils découvrirent le Pic, environné d'une nuée blanche qui le couvroit comme un chapeau. De-là, ſuivant le pied de la montagne, ils gagnerent une plaine que les Eſpagnols ont nommée *Dornajito ne el monte verde*, c'eſt-à-dire, petit trou dans la montagne verte: ce nom lui vient, comme l'Auteur le ſuppoſe, d'un trou très-profond qu'on trouve un peu plus loin ſur la droite, dans lequel tombe une eau pure & fraîche qui deſcend des montagnes. Aprés avoir marché par des chemins tantôt rudes & tantôt fort aiſés, ils arriverent à trois heures près d'une petite croix de bois, que les Eſpagnols appellent *la Cruz de la Solera*, d'où ils apperçurent le Pic devant eux; mais quoique depuis la Ville ils euſſent monté preſque continuellement par divers détours, il ne leur parut pas moins élevé, & les nuées blanches en couvroient encore la pointe.

Quantité de pins ſur les montagnes.

Un demi-mille plus loin, ils ſe trouverent ſur le dos d'une montagne fort

rude & fort escarpée, qui se nomme *Caravalla;* nom qui lui vient d'un grand Pin que leur Guide les pria d'observer. Cet arbre jette en effet une grande branche, qui par la maniere dont elle s'avance au-delà des autres, a l'air d'un mât, tandis que les autres forment une touffe qui ressemble à la partie d'avant d'une Caravelle ; on trouve d'ailleurs, des deux côtés, un grand nombre d'autres Pins. Entre ces arbres, ils virent plusieurs ruisseaux de soufre enflammé, qui descendoient de la montagne en serpentant, & de petits tourbillons de fumée qui s'élevoient des lieux où le soufre avoit commencé à s'enflammer. Ils eurent le même spectacle la nuit suivante, lorsqu'ils se retirerent sous les rocs pour s'y reposer ; mais ils ne purent découvrir d'où venoit l'inflammation, ni ce que devenoient ensuite ces ruisseaux ardens.

Ruisseaux de soufre enflammé.

Vers cinq heures du soir ils arriverent au sommet de la montagne, où ils trouverent un fort gros arbre, que les Espagnols appellent *el Pino de la Merienda*, c'est-à-dire, l'arbre de la Collation. Le feu que différents Voyageurs ont fait au pied, en a découvert le tronc & fait couler beaucoup de te-

EDENS.

1715.

rebentine. Nos Anglois en allumerent un grand, à peu de distance, & s'arrêterent pour se rafraîchir. Ils apperçurent quantité de lapins, qui ont peuplé ces lieux deserts & sabloneux. Depuis cet endroit jusqu'assez près du Pain de sucre, on est fort incommodé par l'abondance du sable.

Lapins qui habitent ces lieux.

Ils se remirent en marche vers six heures; & trois quarts d'heures après ils arriverent à *Portillo*, c'est-à-dire, à l'ouverture de plusieurs grands rocs, d'où ils recommencerent à découvrir le Pic, qui ne leur paroissoit plus qu'à deux lieues & demie d'eux. Leur Guide les assura qu'ils étoient à la même distance du Port. Mais le Pic ne cessoit pas de leur paroître enveloppé de nuées blanches. A sept heures & demie ils arriverent à *las Faldas*, c'est-à-dire, aux avenues du Pic; d'où, jusqu'à la Stancha, qui n'est qu'à un quart de mille du Pain de sucre, ils eurent à marcher sur de petites pierres si mobiles, que les chevaux y enfonçoient jusqu'au-dessus du pied. La couche en devoit être fort épaisse, puisque l'Auteur y fit un grand trou sans en pouvoir trouver le fond.

Pierres fort mobiles.

A mesure qu'on s'approche du Pain de sucre, on voit quantité de grands rocs

Edens.

1715.

Effets des volcans.

rocs difperfés, qui, fuivant le récit du Guide, ont été précipités du fommet par d'anciens Volcans. Il s'en trouve auffi des tas, qui ont plus de foixante toifes de longueur ; & l'Auteur obferve que plus ils font loin du pied du Pic, plus ils reffemblent à la pierre commune des rocs. Mais ceux qui font moins éloignés paroiffent plus noirs & plus folides. Il y en a même qui ont la couleur du caillou, avec une forte de brillant, qui fait juger qu'ils n'ont point été altérés par le feu : au lieu que la plûpart des autres tirent beaucoup fur le charbon de forge ; ce qui ne laiffe pas douter que de quelque lieu qu'ils viennent ils n'ayent fouffert les impreffions d'une ardente chaleur.

La Stancha où les Voyageurs paffent la nuit.

A neuf heures, les Voyageurs arriverent à la Stancha, un quart de mille au-deffus du pied du Pic, au côté de l'Eft. Ils y trouverent trois ou quatre grands rocs, durs & noirs, qui s'avancent affez pour mettre plufieurs perfonnes à couvert. Ils placerent leurs chevaux dans ce lieu ; & cherchant pour eux-mêmes une retraite commode, ils commencerent par fe livrer tranquillement au fommeil. Enfuite leurs gens préparerent diverfes fortes

EDENS. 1715.

de viandes qu'ils avoient apportées. Comme leur deſſein étoit de ſe repoſer pendant tout le jour, Edens profita du tems pour obſerver mille objets qui le frappoient d'admiration. A l'Eſt du Pic, on voit à quatre ou cinq milles de diſtance pluſieurs montagnes, qui s'appellent *Malpeſſes*; & plus loin au Sud, celle qui porte le nom de *Montagne de Rejada*. Tous ces monts étoient autrefois des Volcans, comme l'Auteur ne croit pas qu'on en puiſſe douter à la vûe des rocs noirs & des pierres brûlées qui s'y trouvent, & qui reſſemblent à tout ce qu'on rencontre aux environ du Pic. Si l'on s'en rapporte aux réflexions d'Edens, rien n'eſt comparable à cet amas confus de débris entaſſés les uns ſur les autres, qui peuvent paſſer pour une des plus grandes merveilles de l'Univers. Après avoir dîné avec beaucoup d'appétit, les Voyageurs voulurent recommencer à dormir; mais étant repoſés de la fatigue qui les avoient forcés d'abord au ſommeil, ils ne purent fermer les yeux dans un endroit ſi peu commode; & leur unique reſſource fut de jouer aux cartes pendant le reſte de l'aprèſmidi. Vers ſix heures du ſoir ils découvrirent la grande Canarie, qu'ils

avoient à l'Eſt par Nord. EDENS. 1715.

La faim redevint ſi preſſante, qu'on fit un ſecond repas avant neuf heures. Chacun ſe promit enſuite de pouvoir dormir ſous le rocher. On ſe fit des lits avec les habits, & l'on choiſit des pierres pour oreillers. Mais il fut impoſſible de goûter un moment de repos. Le froid tourmentoit ceux qui s'étoient éloignés du feu. La fumée n'étoit pas moins incommode à ceux qui s'en approchoient. D'autres étoient perſécutés par les mouches, avec un extrême étonnement d'en trouver un ſi grand nombre dans un lieu où l'air eſt ſi rude & ſi perçant pendant la nuit. L'Auteur s'imagine qu'elles y ſont attirées par les chevres, qui grimpent quelquefois ſur ces rocs; d'autant plus que dans une caverne fort proche du ſommet de la montagne, il trouva une chevre morte. Elle n'avoit pû monter ſi haut ſans beaucoup de peine: & s'étant ſans doute échauffée dans ſa marche, le froid l'avoit ſaiſie juſqu'à lui cauſer la mort. A moins qu'on ne veuille ſuppoſer qu'elle étoit morte de faim, ou peut-être de quelque vapeur ſulphureuſe qui l'avoit étouffée; ce qui paroît le plus probable, parce que l'Auteur ajoute qu'elle s'étoit ſéchée juſqu'à

Les Voyageurs ne peuvent dormir.

Ils ſont ſurpris de trouver beaucoup de mouches.

EDENS.

1715.

tomber presqu'en poudre. Enfin le Guide ayant averti qu'il étoit tems de partir, on se remit en marche à une heure après minuit. Comme le chemin ne permettoit plus de mener les chevaux, on laissa dans le même lieu quelques hommes pour les garder.

Deux montagnes entre la Stancha & le Pic.

Entre la Stancha & le sommet du Pic, on rencontre deux montagnes fort hautes, chacune d'un demi mille de marche. La premiere est parsemée de petits cailloux, sur lesquels il est aisé de glisser. L'autre n'est qu'un amas monstrueux de grosses pierres, qui ne tiennent à la terre que par leur poids, & qui sont mêlées avec beaucoup de confusion. Après s'être reposés plusieurs fois, les Voyageurs arriverent au sommet de la premiere montagne, où ils prirent quelques rafraîchissemens. Ensuite ils commencerent à monter la seconde, qui est plus haute que la premiere, mais plus sûre pour la marche, parce que la grosseur des pierres les rend plus fermes. Ils n'en essuyerent pas moins de fatigue pendant une grosse demi-heure, après laquelle ils découvrirent le Pain de sucre, qui leur avoit été caché par l'interposition des deux montagnes.

Au sommet de la seconde ils trou-

verent le chemin aſſez uni, dans l'eſpace d'un quart de mille, juſqu'au pied du Pain de ſucre, où regardant leurs montres, ils furent ſurpris qu'il fût déja trois heures. La nuit étoit fort claire, & la Lune ſe faiſoit voir avec beaucoup d'éclat. Mais ils voyoient ſur la mer des tas de nuées, qui paroiſſoient au-deſſous d'eux comme une vallée extrêmement profonde. Ils avoient le vent aſſez frais au Sud-Eſt par Sud, où il demeura preſque continuellement pendant tout le voyage. Pendant une demi-heure qu'ils furent aſſis au pied du Pain de ſucre, ils virent ſortir en pluſieurs endroits une vapeur ſemblable à la fumée, qui s'élevant en petits nuages diſparoiſſoit bientôt & faiſoit place à d'autres petits tourbillons qui ſuivoient les premiers. A trois heures & demie, ils ſe remirent à monter dans la plus pénible partie du voyage. Edens & quelques autres ne ménageant pas leur marche, parvinrent au ſommet dans l'eſpace d'un quart d'heure; tandis que le Guide & le reſte de la Compagnie n'y arriverent qu'à quatre heures.

EDENS. 1715.

Ce qu'on découvre du pied du Pain de ſucre.

Le ſommet du Pic eſt un ovale, dont le plus long diametre s'étend du Nord-Nord-Oueſt au Sud-Sud-Eſt.

Forme & étendue du ſommet du Pic.

EDENS. 1715.

Autant qu'Edens en put juger, il n'a pas moins de cent quarante toises de longueur, sur environ cent dix de largeur. Il renferme dans ce circuit un grand gouffre, qu'on a nommé *Caldera*, c'est-à-dire la chaudiere, dont la partie la plus profonde est au Sud. Il est assez escarpé sur tous ses bords; & dans quelques endroits il ne l'est pas moins que la descente du Pain de sucre. Toute la Compagnie descendit jusqu'au fond, où elle trouva vers quarante toises de profondeur des pierres si grosses, que plusieurs surpassoient la hauteur d'un homme. La terre, dans l'intérieur de la chaudiere, peut se paîtrir comme une sorte de pâte; & si on l'allonge dans la forme d'une chandelle, on est surpris de la voir brûler comme du soufre. Au-dedans & au dehors on trouve quantité d'endroits brûlans; & lorsqu'on y leve une pierre, on y voit du soufre attaché. Au-dessus des trous d'où l'on voit sortir de la fumée, la chaleur est si ardente qu'il est impossible d'y tenir long-tems la main. La cave où Edens trouva une chevre morte est au Nord-Est par Est, dans l'enceinte du sommet. Le Guide l'assura qu'il s'y distiloit souvent du véritable esprit de sou-

Gouffre nommé *Caldera*.

EDENS. 1715.

fre ; mais ce Phénomene ne parut point dans le peu de tems que les Anglois y passerent.

Diverses observations sur le Pic.

Edens observe que c'est une erreur de s'imaginer, avec les Auteurs de quelques Relations, que la respiration soit difficile au sommet du Pic : il rend témoignage qu'il n'y respira pas moins facilement qu'au pied. Il n'y mangea pas non plus avec moins d'appétit. Avant le lever du Soleil, il trouva l'air aussi froid qu'il l'eût jamais ressenti en Angleterre dans les plus rudes Hyvers. A peine put-il demeurer sans ses gants. Il tomba une rosée si abondante, que tout le monde eut ses habits mouillés. Cependant le Ciel ne cessa point d'être fort serein. Un peu après que le Soleil fut levé, ils virent sur la mer l'ombre du Pic, qui s'étendoit jusqu'à l'Isle de Gomera ; & celle du sommet leur paroissoit imprimée dans le Ciel comme un autre Pain de sucre. Mais les nuées étant assez épaisses autour d'eux, ils ne découvrirent pas d'autres Isles que la grande Canarie & Gomera.

Cave ou citerne qu'Edens trouve à son retour.

A six heures du matin ils penserent à partir pour retourner sur leurs traces. A sept heures ils arriverent près d'une citerne d'eau, qu'ils n'avoient

EDENS. 1715.

pas remarquée en montant, & qui paſſe pour être ſans fond. Leur Guide les aſſura que c'étoit une erreur, & que ſept ou huit ans auparavant il l'avoit vûe à ſec pendant les agitations d'un furieux Volcan. Edens jugea que cette citerne (11) peut avoir trente-cinq braſſes de long ſur douze de large, & que ſa profondeur ordinaire eſt d'environ quatorze braſſes. Elle a ſur ſes bords une matiere blanche, que les Anglois, ſur la foi de leur Guide, prirent pour du ſalpêtre. Il s'y trouvoit auſſi dans pluſieurs endroits de la glace & de la neige, l'une & l'autre fort dure, quoique couverte d'eau. Edens fit prendre de cette eau dans une bouteille, & ne fit pas difficulté d'en boire avec un peu de ſucre. Mais il n'en avoit jamais bû de ſi froide. Du côté droit, il y avoit un grand amas de glaçons qui s'élevoit en pointe, & d'où les Anglois s'imaginerent que l'eau couloit dans la citerne.

Caverne ſépulchrale.

Trois ou quatre milles plus bas, ils découvrirent une autre cave, qui étoit remplie de ſqueletes & d'os humains. Ils en virent quelques-uns d'une grandeur ſi extraordinaire, qu'ils les prirent

(11) C'eſt apparemment la Cave ou la Grotte qu'on a déja vû dans l'article précédent.

pour des os de Géans. Mais ils ne purent apprendre d'où venoient tant de cadavres, ni quelle étoit l'étendue de la caverne.

EDENS. 1715.

Le 15 d'Août, ils rentrerent à six heures du soir dans le Port d'Oratava d'où ils étoient partis.

Conjecture sur l'origine du Pic, avec la description de la Cave des Morts, & des Momies de l'Isle Ténerife.

ANONYME. 1652.

A qui l'on doit ces observations.

L'Auteur de la seconde Relation du Pic, y joint un détail curieux sur l'Isle de Ténerife, & sur les Habitans. Elle n'est pas son ouvrage; mais il la tenoit d'un homme fort judicieux, qui avoit vêcu vingt-ans dans cette Isle, avec le double titre de Medecin & de Marchand. Après en avoir extrait diverses remarques pour éclaircir la Relation de Nicols, on a reservé ce qui concerne l'Histoire naturelle de l'Isle, & les Momies qu'on y a trouvées, pour former ici un article qui ne mérite pas moins de curiosité que le Pic même.

Explication physique des apparences du Pic & des environs.

L'opinion du Medecin, ou du Marchand, est que tout le terroir de Ténerife étant impregné de soufre, a pris feu dans (12) les anciens tems;

(12) Voyez l'Histoire de la Société Royale par le Docteur Sprat, p. 204.

ANONYME.
1652.

& que l'Isle entiere, ou la plus grande partie, a ſauté tout à la fois. Alors ſont ſortis des entrailles de la terre quantité de montagnes & de vaſtes rocs, qui paroiſſent aujourd'hui dans tous les cantons de l'Isle; mais particulierement dans la partie du Sud-Oueſt: & ſuivant les mêmes idées, la plus grande partie du ſoufre s'étant trouvée au centre de l'Isle, a ſoulevé le Pic à cette hauteur prodigieuſe qui fait (13) l'admiration des Voyageurs. L'Auteur eſt perſuadé que ceux qui obſerveront attentivement, ſur les lieux, la ſituation & la forme de tous ces rochers calcinés, entreront tout d'un coup dans ſon opinion; car ces grandes maſſes ſont couchées autour du Pic, à trois ou quatre milles de diſtance, l'une ſur l'autre, & dans un ordre à faire juger que la terre s'étant enflée par la force du ſoufre, a crevé tout d'un coup, pour vômir des montagnes & des torrens de rochers, qui ont roulé pêle-mêle les uns par deſſus les autres, ſur-tout vers le Sud-Oueſt; car dans cette partie de l'Isle, depuis le ſommet du Pic juſqu'à la Côte, on

(13) On prétend que le Pic de S. Philippe ou de Fuego, une des Iſles du Cap Verd, s'eſt formé de même. Voyez le Voyage de Roberts dans ces Iſles, p. 416.

voit non-ſeulement de vaſtes amas de ces rocs brûlés, mais juſqu'aux traces d'une infinité de fleuves de ſoufre, dont les ravages ont tellement ruiné le terroir, que la ſtérilité paroît ſon partage éternel. Du côté du Nord on ne voit preſqu'aucun rocher. ANONYME. 1652.

L'Auteur conçoit que dans le tems de la grande éruption, il ſortit du fourneau pluſieurs mines de métaux différens. On en remarque encore des traces ſur un grand nombre de rocs, qui ont la couleur, les uns de l'or, les autres de l'argent ou du cuivre; particulierement dans les *Azulcios*, qui ſont de hautes montagnes de cette partie Sud-Oueſt, où peu de perſonnes ont pénétré. Mais l'Auteur, qui ſe vante d'avoir eu le tems & la curioſité de les viſiter, rend témoignage qu'il y a vû, dans pluſieurs endroits, de la terre blanchâtre, mêlée de pierres bleues, qui ſont couvertes d'une rouille jaune, ſemblable à celle du cuivre ou du vitriol. Il y a remarqué auſſi de petites ſources d'eau vitriolique, qui ne peuvent être éloignées de quelques mines de cuivre. Un Fondeur de cloches, au Port d'Oratava, aſſuroit qu'ayant apporté ſur deux chevaux leur charge

Mines & mineraux.

Faits qui ſervent de preuves

ANONYME. 1652.

de cette terre, il en avoit tiré assez d'or pour en faire deux grosses bagues. Un Portugais qui avoit voyagé dans les Indes Occidentales, répetoit souvent qu'il ne doutoit pas que l'Isle de Ténerife n'eût d'aussi bonnes mines que celles du Mexique & du Pérou. Enfin, un ami de l'Auteur avoit tiré de quoi faire deux cuilleres d'argent, de quelques charges de terre qu'il avoit apportées du même côté des montagnes. On y trouve encore des eaux nitreuses, & des pierres couvertes d'une rouille couleur de saffran, qui a le goût du fer.

Le même Ecrivain nous apprend que l'Isle est remplie de sources d'eau fraîche, qui ont le goût du lait ; & qu'à Laguna, où l'eau est rare, on l'épure en la filtrant au-travers de certaines pierres. Il confirme d'ailleurs la plûpart des observations de Nicols.

Caves des morts. A quel titre l'Auteur les visite.

A l'égard des enterremens, il raconte que sa qualité de Medecin lui ayant fait rendre des services considérables aux Insulaires, il obtint d'eux la liberté de visiter leurs cavernes sépulchrales ; spectacle qu'ils n'accordent à personne, & qu'on ne peut se

procurer malgré eux sans exposer sa vie au dernier danger. Ils ont une extrême vénération pour les corps de leurs ancêtres; & la curiosité des Etrangers passe chez eux pour une profanation. Dans leur petit nombre & leur pauvreté, ils sont si fiers & si jaloux de leurs usages, que le plus vil de leur Nation dédaigneroit de prendre une Espagnole en mariage. L'Auteur se trouvant donc à *Guimar*, Ville peuplée presqu'uniquement par les descendans des anciens Guanches, eut le crédit de se faire conduire à leurs caves. Ce sont des lieux anciennement creusés dans les rochers, ou formés par la nature, qui ont plus ou moins de grandeur suivant la disposition du terrain. Les corps y sont coûsus dans des peaux de chevres, avec des courroies de la même matiere, & les coutures si égales & si unies qu'on n'en peut trop admirer l'art. Chaque enveloppe est exactement proportionnée à la grandeur du corps. Mais ce qui cause beaucoup d'admiration, c'est que tous les corps y sont presqu'entiers. On trouve également dans ceux des deux sexes les yeux, mais fermés, les cheveux, les oreilles, le nez, les dents, les levres, & la barbe; & jus-

Ce qu'il y trouve.

ANONYME. 1652.

qu'aux parties naturelles. L'Auteur en compta trois ou quatre cens dans différentes caves, les uns debout, d'autres couchés ſur des lits de bois, que les Guanches ont l'art de rendre ſi dur, qu'il n'y a pas de fer qui puiſſe le percer.

Découverte d'une cave & d'un corps.

Un jour que l'Auteur étoit à prendre des lapins au Furet, chaſſe fort exercée dans l'Isle de Ténerife; ce petit animal, qui avoit un grelot au cou le perdit dans un terrier, & diſparut lui-même ſans qu'on pût reconnoître ſes traces. Un des Chaſſeurs, à qui il appartenoit, s'étant mis à le chercher au milieu des rocs & des broſſailles, découvrit l'entrée d'une cave des Guanches. Il y entra; mais ſa frayeur ſe fit connoître auſſi-tôt par ſes cris. Il y avoit apperçu un cadavre d'une grandeur extraordinaire, dont la tête repoſoit ſur une pierre, les pieds ſur une autre, & le corps ſur un lit de bois. Le Chaſſeur devenu plus hardi en ſe rappellant les idées qu'il avoit ſur la ſépulture des Guanches, coupa une grande piece de la peau que le mort avoit ſur l'eſtomac. L'Ecrivain de cette Relation rend témoignage qu'elle étoit plus douce & plus ſouple que celle de nos meilleurs gants, & ſi éloi-

N.° XV.



Cave Sépulcrale des Guanches.

gnée de toute forte de corruption, que le même Chaſſeur l'employa pendant pluſieurs années à d'autres uſages. Ces cadavres ſont auſſi légers que la paille. L'Auteur, qui en avoit vû quelques-uns de briſés, proteſte qu'on y diſtingue les nerfs, les tendons, & même les veines & les arteres qui paroiſſent comme autant de petites cordes.

Art d'embaumer pratiqué par les Guanches.

Si l'on s'en rapporte aujourd'hui aux plus anciens Guanches, il y avoit parmi leurs Ancêtres une Tribu particuliere qui avoit l'art d'embaumer les corps, & qui le conſervoit comme un miſtere ſacré qui ne devoit jamais être communiqué au vulgaire. Cette même Tribu compoſoit le Sacerdoce, & les Prêtres ne ſe mêloient point avec les autres Tribus par des mariages. Mais après la conquête de l'Iſle, la plûpart furent détruits par les Eſpagnols; & leur ſecret périt avec eux. La tradition n'a conſervé qu'un petit nombre d'ingrédiens qui entroient dans cette opération. C'étoit du beurre mêlé de graiſſe d'ours, qu'on gardoit exprès dans des peaux de chevres. Ils faiſoient bouillir cet onguent avec certaines herbes, telles qu'une eſpece de lavande qui croît en abondance

ANONYME. 1652.

entre les rocs, & une autre herbe nommée *Lara*, d'une ſubſtance gommeuſe & glutineuſe, qui ſe trouve ſur le ſommet des montagnes; une autre plante qui étoit une ſorte de *Cyclamen* ou de trufle; la ſauge ſauvage qui croît par-tout dans les montagnes; enfin pluſieurs autres ſimples qui faiſoient dans ce mélange un des meilleurs baumes du monde. Après cette préparation, on commençoit par vuider le corps de ſes inteſtins, & le laver avec une leſcive faite d'écorce de pins, féchée au ſoleil pendant l'été, ou dans une étuve en hyver. Cette purification étoit répetée pluſieurs fois. Enſuite on faiſoit l'onction au-dedans & au-dehors, avec un grand ſoin de la laiſſer ſécher à chaque repriſe. On la continuoit juſqu'à ce que le baume eût entierement pénétré les cadavres, & que la chair ſe retirant on vît paroître tous les muſcles. On s'appercevoit qu'il ne manquoit rien à l'opération, lorſque le corps étoit devenu extrêmement léger. Alors on le couſoit dans des peaux de chevres, comme on l'a déja fait obſerver. Il eſt remarquable que pour éviter la dépenſe, lorſqu'il étoit queſtion des pauvres, on leur ôtoit le crâne. Ils étoient cou-

ANONYME.

1652.

ſus auſſi dans des peaux, mais auſquelles on laiſſoit le poil. Au lieu que celles des riches étoient ſi fines & paſſées ſi (14) proprement, qu'elles ſe conſervent fort douces & fort ſouples juſqu'aujourd'hui.

Caves des Rois toujours inconnues.

Les Guanches racontent qu'ils ont plus de vingt caves de leurs Rois & de leurs grands hommes, inconnues même parmi eux, excepté à quelques vieillards qui ſont les depoſitaires d'un ſi reſpectable ſecret, & qui ne doivent jamais le révéler. Enfin l'Auteur obſerve que la grande Canarie a ſes caves comme Ténerife, & que les morts y étoient enſevelis dans des ſacs; mais que loin de ſe conſerver ſi bien, les corps y ſont entierement conſumés.

Les Guanches ont dans ces lieux funebres des vaſes d'une terre ſi dure, qu'on ne peut venir à bout de les caſſer. Les Eſpagnols en ont trouvé dans pluſieurs caves; & s'en ſervent au feu pour les uſages de la cuiſine.

Supplément de Scory.

Il ne reſte pour la perfection d'un article ſi curieux, qu'à joindre ici quel-

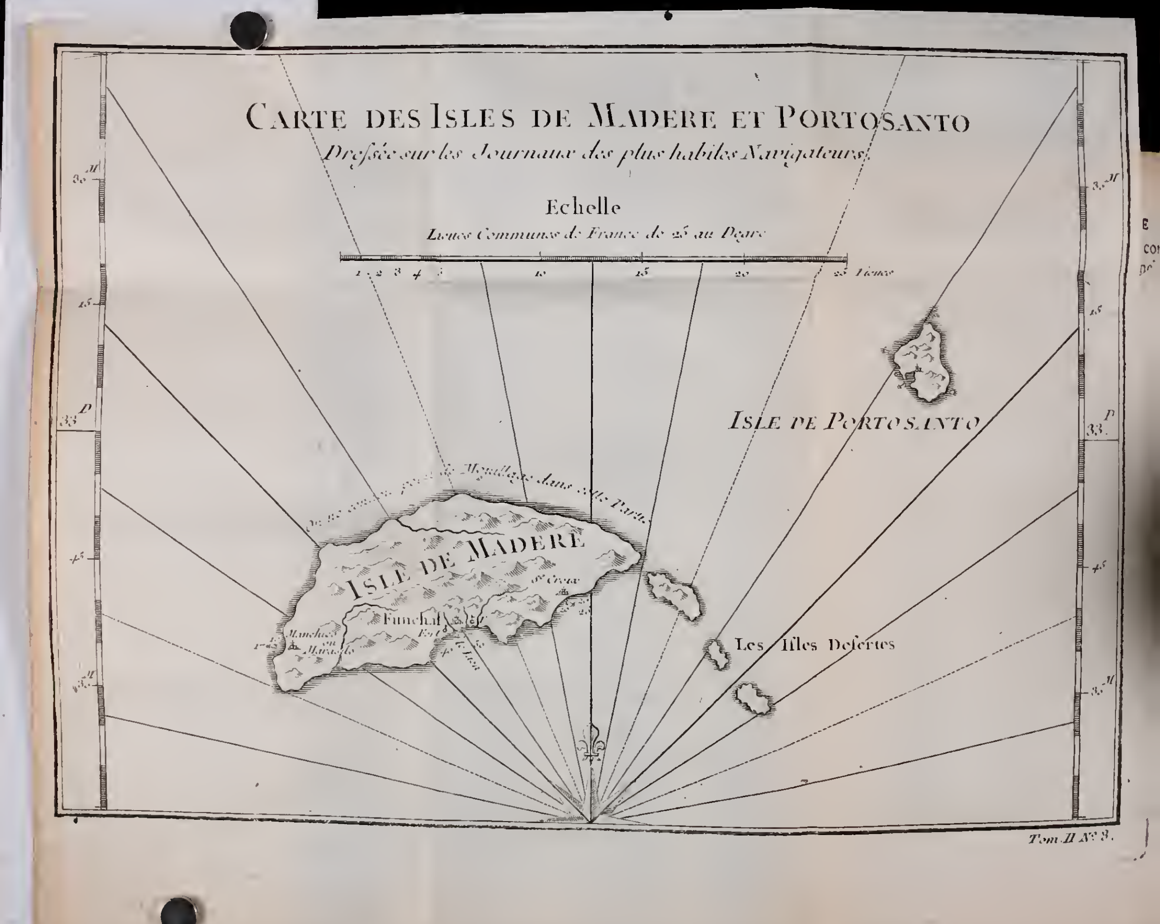
(14) Hiſtoire de la Société Royale par Sprat, p. 209. & ſuiv. On ne trouve rien qui puiſſe faire juger d'où cet art venoit aux Guanches. Ceux qui les font venir d'Afrique, pourroient rapporter leur ſecret à la même origine, & le faire remonter même juſqu'à l'Egypte.

ANONYME. 1652.

ques remarques du Chevalier Scory. Il nous apprend que les (15) anciens Guanches avoient un Officier public pour chaque sexe, avec le titre d'*Embaumeur*, dont le principal office étoit de composer une certaine préparation de poudres différentes & de plusieurs herbes mêlées ensemble & liées avec du beurre de chevre; qu'après avoir lavé soigneusement les corps morts, ils les frottoient pendant quinze jours avec ce baume, en les exposant au Soleil, & les tournant sans cesse jusqu'à ce qu'ils fussent entierement secs & roides: (le tems de cette cérémonie regloit pour les parens la durée du deuil) qu'ensuite on enveloppoit les corps dans des peaux de chevres, cousues ensemble avec une adresse & une propreté merveilleuse; qu'on les portoit dans des caves profondes, dont l'accès n'étoit permis qu'aux Ministres des funérailles, & qu'on les y plaçoit couchés ou debout. Le Chevalier Scory étant à Ténerife, avoit vû plusieurs de ces corps qui étoient ensevelis depuis plus de mille ans. Cependant il n'ajoute point à quelles marques on pouvoit leur reconnoître tant d'anti-

(15) Pilgrimage de Purchass, p. 783.

quité. Purchass rend témoignage lui-me qu'il avoit vû deux de ces Mo- ANONYME. 1652.


CARTE DES ISLES DE MADERE ET PORTOSANTO
Dressée sur les Journaux des plus habiles Navigateurs.
Echelle
Lieues Communes de France de 25 au Degré
1 2 3 4 5 10 15 20 25 Lieues
ISLE DE PORTOSANTO
ISLE DE MADERE
Funchal
Les Isles Desertes
Tom. II No. 3.

quité. Purchass rend témoignage lui-même qu'il avoit vû deux de ces Momies à Londres (*). ANONYME. 1652.

§. VI.

Description de l'Isle de Madere.

1560.

Sa découverte, son nom & sa situation.

L'Isle de Madere est située à 32 degrés de latitude du Nord, & soixante-dix lieues de l'Isle Ténerife au Nord Est. Elle fut découverte par un Anglois nommé *Macham*, mais conquise ensuite & possédée par les Portugais. Son nom lui vient de la multitude d'arbres sauvages de toutes les especes, dont elle étoit remplie. Cependant on fut persuadé assez longtems qu'entre l'Isle de Palma & celle-ci, il y avoit une Isle non encore découverte, & nommée depuis *Saint-Brandon*, qui étoit la véritable Madere, où Macham avoit abordé.

Ses Villes, sa grandeur & les productions.

Madere produit un revenu considérable au Roi de Portugal. Sa Capitale qui se nomme *Funchal*, est fortifiée par un Château. Le Port est commode & bien défendu. On admire dans la Ville l'Eglise Cathédrale, où l'on n'a rien épargné pour la beauté de l'édifice & pour l'établissement du Clergé.

(*) *Ibid.*

Nicols. 1560.

Le Gouvernement eſt formé ſur celui de Portugal, où l'appel des cauſes ſe porte en derniere inſtance.

Le circuit de l'Iſle eſt d'environ 30 lieues. Sa terre eſt haute. Les beaux arbres qu'elle produit en abondance, croiſſent ſur des montagnes au-travers deſquelles on a trouvé l'art de conduire l'eau par diverſes machines. Elle a une ſeconde Ville nommée *Machico*, dont la Rade eſt auſſi fort avantageuſe aux Vaiſſeaux. On compte dans l'Iſle de Madere ſix Ingenios où l'on fait d'excellent ſucre. Elle produit une abondance extrême de toutes ſortes de fruits, poires, pommes, prunes, dates, pêches, melons, patates, oranges, limons, grenades, citrons, figues, & des légumes de toute eſpece. L'arbre qui donne le ſang de dragon y croît auſſi. Mais rien ne lui fait tant d'honneur que ſes excellens vins qui ſe tranſportent dans tous les autres Pays du monde.

Iſle de Puerto-Santo.

Du côté du Nord, à douze lieues (16) de diſtance, on trouve une autre Iſle nommée *Port-Saint* ou *Puerto-Santo*, dont les Habitans vivent de leur propre œconomie. L'Iſle de Ma-

(16) L'Auteur Anglois s'eſt trompé en ne mettant que trois lieues.

dere produisant (17) peu de bled, ils se sont livrés à l'Agriculture qui les rend indépendans du secours de leurs voisins. A six lieues de Madere du côté de l'Est, on trouve encore quelques Isles nommées (18) *les Deserts*, qui dans une fort petite étendue ne produisent que de l'orchel & des chevres.

NICOLS. 1560.

Les deserts.

Entre Ténerife & Madere la nature a placé presqu'à la même distance de ces deux Isles, celle qu'on nomme les (19) *Sauvages* ou les *Selvages*. Elle n'a pas plus d'une lieue de tour; & l'on n'y a jamais vû d'arbre ni de fruit. Cependant les chevres y trouvent dequoi se nourrir entre les rochers & les pierres.

Les Sauvages.

SUPPLEMENT. Dapper & quel-

(17) Elle en tire ordinairement sa provision de France & de l'Isle de Ténérife. Cependant il y a des années où elle peut se passer de ce secours. On assure qu'en 1455 elle produisit trente mille *stares* Vénitiens, qui font dix-huit cens soixante quinze quartiers d'Angleterre.

(18) Le Chevalier Jean Narbrough dit que les *Deserts* sont des Isles nues & stériles, remplies de rocs d'une bonne hauteur, qui ne sont éloignées que d'un mille de la pointe Sud-Est de Madere; qu'il y a de l'eau suffisamment dans l'intervalle sans aucun danger pour les Vaisseaux. Voyez son Voyage aux Détroits de Magellan, p. 3. Ces Isles sont appellées aussi les *Sertors* ou les *Serters*, par corruption apparemment du nom *Deserts*.

(19) Elle est au Nord de la pointe Nord Est de Ténerife, dont elle est éloignée de trente lieues & soixante de Madere.

Nicols.

1560.

ques autres Géographes comptent Madere entre les Canaries. Mais quoique Nicols joigne sa description à celle de ces Isles, il est fort éloigné de la comprendre sous le même nom, puisqu'il réduit nettement le nombre des Canaries à sept.

Remarques de divers Ecrivains.

Il est remarquable que plusieurs Ecrivains mettent sous le nom de Madere (20) l'Isle de Puerto-Santo; & qu'en Angleterre comme en Espagne, on dise même assez communément, *les Maderes*. Nous n'avons aucune Relation particuliere de ces deux Isles. La plûpart des Voyageurs ne faisant que toucher à quelqu'un de leurs Ports, & souvent sans y descendre, nous ont laissé peu de lumieres sur l'intérieur du Pays. Cependant on trouve dans trois Auteurs diverses remarques qui méritent de n'être pas négligées. Le premier est (21) *Aluise de Cada Mosto*, qui étoit à Madere en 1455, Son Voyage aux Isles du Cap Verd est inséré dans la (22) Collection Ita-

Deux Isles sous le nom de Maderes.

Trois Auteurs qui ont parlé de Madere.

(20) Le Chevalier Richard Hawkins dit expressément que les Isles Maderes sont au nombre de deux, l'une nommée *la grande Madere*, l'autre *Porto-Santo*. Voyez son Voyage à la Mer du Sud, p. 24.

(21) Son nom a déja paru dans les Sections précédentes.

(22) Volume I. p. 97.

lienne de Ramusio, & trouvera place dans celle-ci. Jean *Ovington*, Chapelain (23) du Roi Guillaume, nous a donné dans son Voyage de Surate en 1689, un Chapitre entier sur les propriétés de Madere. Enfin Jean *Atkins*, Chirurgien de Vaisseau, qui a publié son Voyage de Guinée, du Brésil, & des Indes Occidentales, entre 1720 & 1723, n'a pas cru devoir supprimer ce qu'il avoit observé dans cette Isle.

Situation de cette Isle.

Madere, qui a tiré son nom de la quantité d'arbres dont elle étoit remplie, est située entre trente-deux degrés douze minutes, & trente-deux degrés cinquante minutes de latitude, & entre un degré quinze minutes de longitude. Funnel (24) prétend que par de bonnes observations il a trouvé que cette Isle est à trente-deux degrés 20 minutes de latitude du Nord. La longitude, suivant son calcul, est dix-huit degrés quinze minutes de Londres. Mais il est certain que la latitude est ici trop générale; à moins qu'il n'ait voulu la réduire à Funchal,

(23) Il servoit d'Aumônier sur le *Benjamin*. Le Capitaine Hamilton l'a censuré sans fondement dans sa Relation des Indes Orientales, imprimée en 1727 à Edimbourg.

(24) Voyez son Voyage, p. 3.

NICOLS. 1560.

que les obfervations du Chevalie Narborougk (25) placent dix degré plus au Sud. Dans nos Cartes Madere eft vers trente-deux degrés quarante minutes de latitude, & quarante minutes Eft de Ferro. Elle a foixante-quinze milles de longueur fur trente de largeur.

Sa grandeur conteftée.

Le Docteur Fryer dans fa Relation (26) de l'Inde Orientale, affure que c'eft la plus grande Isle de l'Océan Atlantique. Mais Ténerife peut lui difputer l'étendue. Quelques Ecrivains modernes donnent à l'Isle de Madere cent quarante lieues de circuit, & d'autres cent foixante ; tandis que Cada Mofto, qui paroît approcher beaucoup plus de la vérité, ne lui donne que cent quarante milles. Le même Auteur obferve (27) qu'elle a de fort bonnes Rades, mais fans aucun Port. Puerto-Santo n'en eft qu'à douze lieues, & fe découvre aifément dans un tems ferein (28).

Ovington, dans fon voyage de Surate, obferve que malgré les Relations des Portugais, qui attribuent la premiere

(25) Voyage aux Détroits de Magellan, p. 3.

(26) Voyages de Fryer, p. 3.

(27) Navigation de Cada Mofto, dans Ramufio.

(28) Voyez ci-deffus, Tome I. aux prémieres pages.

Différentes opinions sur sa découverte.

premiere découverte de Madere à Jean Gonsalve & Tristan, sous la protection de Henri Infant de Portugal, les Habitans de l'Isle font un récit fort différent. Ils racontent qu'en 1344 un Gentilhomme Anglois (29) qui avoit épousé une femme fort riche, s'étant embarqué avec elle pour passer de Bristol en France, fut poussé par des vents impétueux jusques dans cette Isle. Il y prit terre; mais la trouvant sans habitans & sans culture, il tomba dans une mélancolie si profonde qu'elle le mit au tombeau. Cependant les Matelots remirent à la voile, & gagnerent heureusement la Côte de Barbarie. Ils y trouverent quelques Portugais, ausquels ils firent le récit de leur voyage & de l'Isle qu'ils avoient quittée, en promettant de la retrouver si on leur fournissoit des Vaisseaux & des hommes. Cette offre parut si avantageuse aux Portugais, que l'ayant proposée à la Cour de Lisbonne, ils obtinrent les secours qu'ils desiroient, avec lesquels ils trouverent effectivement l'Isle de Madere; & dans peu d'années ils firent de ce

(29) C'est Machan, dont on a déja parlé. Son histoire est racontée différemment au Tome I. & plus au long à la suite de cet article.

NICOLS.

1560.

Pays ſauvage un jardin de plaiſir (30).

Premiere Colonie envoyée à Madere.

Suivant Cada-Moſto, le Prince Dom Henry envoya la premiere Colonie à Madere, vers l'année 1431, ſous la conduite de Triſtan Teſſora & de Jean (31) Gonzales Zarco, qu'il en nomma Gouverneur. Ils firent entr'eux le partage de l'Isle. Le canton de Machico échut au premier, & celui de Funchal à l'autre. Les nouveaux Habitans penſerent auſſi-tôt à nettoyer la terre. Mais ayant employé le feu pour détruire les forêts, il leur devint ſi impoſſible de l'arrêter, que pluſieurs perſonnes, entre leſquelles Gonzales (32) étoit lui-même, ne purent échapper aux flammes qu'en ſe retirant dans la mer, où pendant deux jours ils demeurerent dans l'eau juſqu'au cou, ſans aucune nourriture. Madere étoit alors habitée dans (33) quatre parties ; Manchico, Santa-Cruz, Funchal, & Camera de Lobos. C'étoient du moins les principales habitations; car il y en avoit de moins

Forêts brûlées & danger des habitans.

(30) Voyez ſon Voyage à Surate, p. 4 & ſuiv.

(31) D'autres le nomment *Gonzalvo*.

(32) Ovington raconte à peu près la même choſe, *ubi ſup*. p. 6.

(33) Là-deſſus quelques-uns ont prétendu que les Chefs avoient diviſé l'Iſle en quatre parties.

considérables ; & la totalité des Habitans (34) montoit à huit cens hommes, en y comprenant une compagnie de cent chevaux. Il n'est pas surprenant que depuis tant d'années ils se soient multipliés jusqu'à se trouver en état, suivant le récit d'Atkins, de mettre aujourd'hui dix-huit mille hommes sous les armes (35).

En 1601, lorsque Moquet se trouvoit (36) dans cette Isle, elle avoit deux Villes, dont la principale étoit défendue par deux Châteaux. La Garnison de l'un étoit composée d'Espagnols, & l'autre de Portugais. La Ville que Moquet appelle *Madere*, & qu'il devoit nommer *Funchal*, est située dans une vallée, au pied d'une montagne, d'où il sort, dit-il, une si prodigieuse abondance de sources, qu'elles causent quelquefois des inondations terribles jusqu'à ruiner les Ponts, les Maisons, les Eglises, & les autres Edifices. Cette Ville étoit alors de la grandeur de Saint Denis en France, mais fort peuplée, à cause du grand nombre d'esclaves qui l'habitent, & qui vont travailler hors de la Ville

Situation de Funchal.

(34) Cada Mosto, *ubi. sup.*

(35) Atkins, Voyage de Guinée, &c p. 28.

(36) Voyage de Moquet en 1601, p. 17. & suiv.

NIOOLS.

1560.

dans les manufactures de ſucre. Jean *de Cloux* qui avoit épouſé la niéce de Dom Criſtoval de More, Viceroi de Portugal, étoit alors Conſul de France; & toutes les Nations de l'Europe avoient des (37) Facteurs dans l'Isle.

Deſcription de Funch. & de la Baye.

Le Chevalier Narborougk, qui s'y trouvoit en 1669, obſerve que Funchal, ou Fonchiale, c'eſt ainſi qu'il l'écrit, eſt ſitué dans une Baye au Sud de l'Isle, & fort près de la mer. Elle eſt défendue par un mur & par d'autres fortifications du côté du rivage. Pluſieurs ruiſſeaux d'eau fraîche, dont elle eſt arroſée, viennent ſe jetter dans la Baye par une arche qui paſſe ſous le mur. Le rivage eſt couvert, dans quelques endroits, de cailloux de mer; & dans d'autres, d'un grand nombre de rocs. Le fond eſt fort mauvais dans la partie Orientale de la Rade; cependant les Vaiſſeaux peuvent jetter l'ancre à la portée du canon. On donnoit alors un mille de longueur à la Ville, & trois quarts de large. La Baye eſt à 32 degrés (38) dix minutes de latitude du Nord. Barbot qui étoit à Madere en 1681, repréſente Fun-

(37) Voyages de Moquet en 1601, p. 19.

(38) Voyez ſon Voyage au Détroit de Magellan en 1669, p. 3.



Vue de la Ville et de la Rade de Funchal Capitale de l'Isle de Madere.

chal au pied d'une montagne, & fort étroite dans sa longueur. Il ajoûte qu'elle est munie de trois Forts ou de trois Châteaux, & que l'Adelantade, ou le Gouverneur du Roi de Portugal, y fait ordinairement (39) sa résidence.

NICOLS. 1560.

Elle se nomme proprement *Tunchal.*

Ovington observe que le nom de cette Ville est *Tonchal* ou Tonzal, mais qu'on la nomme communément Funchal (40) à cause du Fenouil qui y croît en abondance. En 1689, qui est l'année de son voyage, elle lui parut d'une grandeur fort médiocre. Cependant elle n'avoit pas moins de vingt Eglises. C'est le centre, ou plutôt l'unique lieu du commerce, qui consiste principalement en vin & en sucre. Le sucre de Madere passe pour le meilleur de l'Univers.

Les Campagnes de l'Isle sont fort montagneuses, mais elles n'en sont pas moins fécondes & moins délicieuses. La Ville est rafraîchie par sept ou huit rivieres, & par quantité de petits ruisseaux qui descendent des montagnes. On ne sçauroit voir sans admiration la fertilité des lieux les plus hauts. Ils

(39) Voyez sa Relation dans la Collection de Churchill, Vol. V. p. 524.

(40) La plûpart des Ecrivains la nomment *Funchal*, & ne varient qu'entre Fonchal & Fonchiale.

NICOLS. 1560.

ſont auſſi cultivés que les plaines d'Angleterre, & le bled n'y croît pas moins facilement. Mais la multitude des nuées qui s'y forment eſt pernicieuſe (41) au raiſin.

Autre idée de la même Ville.

Le Capitaine Urin étoit à Funchal en 1717. Il raconte qu'elle eſt défendue par deux grands Forts, & que ſur un roc à quelque diſtance du rivage elle en a un troiſiéme (42) qui eſt capable d'une bonne défenſe par ſa ſituation. Derriere la Ville, continue-t-il, le terrein s'éleve par degrés juſqu'aux montagnes, & s'étend en forme de cercle dans l'eſpace de pluſieurs milles. Cette campagne eſt remplie de jardins, de vignobles, & de maiſons agréables; ce qui rend la perſpective charmante. Il tombe des montagnes une abondance de belles eaux, qui ſont conduites aſſez loin par des Aqueducs, & qui ſervent aux Habitans pour arroſer & pour embellir leurs jardins (43).

Funchal, dit Atkins, qui y étoit en 1720, eſt la réſidence du Gouverneur & de l'Evêque, & forme une Ville (44)

(41) Voyage d'Ovington à Surate, p. 7.

(42) On l'appelle *Loo*.

(43) Urin, Hiſt. de ſes Voyages, p. 334.

(44) Il eſt Suffragant du Patriarche de Liſbonne. Autrefois l'Archevêque des Indes Orientales faiſoit ſa réſidence à Funchal.

Nicols.

1560.

grande & bien peuplée. Elle a six Paroisses, plusieurs Chapelles, trois (45) Monasteres d'hommes & trois de l'autre sexe. Les Religieuses sont moins resserrées à Funchal qu'à Lisbonne. Elles ont la liberté de recevoir les Etrangers, & d'acheter d'eux toutes sortes de bagatelles. Le College des Jésuites est un fort bel Edifice. A l'égard des Habitans, c'est un mélange de Portugais, de Négres & de (46) Mulâtres, que le commerce rend égaux, & qui ne font pas difficulté de s'allier par des mariages.

Mauvais Port à Funchal.

Le Port est incommode & dangereux, sur-tout pendant les vents d'Ouest & de Sud-Ouest, qui regnent librement dans la Rade. L'ancrage n'est sûr qu'à plus d'un mille du rivage, sur un fond de quarante brasses, & seulement du côté de l'Ouest. Encore est-on forcé, lorsque le gonflement des eaux annonce quelque vent impétueux, de tirer les (47) cables & de gagner promptement la mer. Les bords du rivage sont si rudes, que les cargaisons demandent

(45) Voyez Cada Mosto.

(46) Voyage d'Atkins en Guinée, p. 26.

(47) Harbot (dans la Collection de Churchill, p. 524. Vol. V.) confirme ce récit. Il ajoute que la raison qui force les Vaisseaux de gagner la mer, est pour éviter les Isles *Desiertos* ou *Deserts*.

NICOLS. 1560.

des précautions extrêmes : & les vents augmentant la difficulté, on eſt obligé de choiſir des tems commodes. A la vérité les petits Bâtimens peuvent demeurer à l'ancre ſous le rocher du Fort de Loo, qui les garantit du vent d'Oueſt. Mais ſi la moindre partie d'un orage leur fait tourner la proue vers la mer, alors les Matelots n'ont rien à faire de mieux que de gagner promptement le rivage, & d'abandonner leur Vaiſſeau à tous les hazards. Si les logemens ſont plus ſûrs à terre, ils ne ſont gueres plus commodes ; car on y eſt (48) ſans ceſſe tourmenté par les mouches & par d'autres inſectes.

Autres Villes de Madere.

Barbot nous apprend qu'outre Funchal, l'isle a deux autres Villes, *Moncerico* & *Santa-Cruz*; qu'elle a trente-ſix Paroiſſes, un College, cinq Monaſteres, quatre Hôpitaux, quatre-vingt-deux Hermitages, & quantité de Châteaux & de Maiſons de campagne (49).

Leur ſituation.

Les Cartes particulieres mettent trois Villes dans Madere, toutes dans la partie méridionale de l'Isle : *Maraſylo*, petite Place, avec une Baye &

(48) Barbot, *ibid.* p. 27. (49) *Idem*, *ibid.* p. 524.

un Port à l'extrémité Sud-Oueſt de l'Iſle ; l'ancrage y eſt excellent, ſur douze, quinze, dix-ſept & vingt braſ-ſes : *Funchal*, vers le milieu d'une grande Baye : *Santa-Cruz*, dans un autre Baye fort ouverte, vers la pointe Orientale de l'Iſle. C'eſt entre cette pointe & Santa Cruz, que Machico doit être ſituée. Quoique ſon nom ne paroiſſe pas ſur les Cartes, on apprend des Géographes qu'elle a une fort belle Egliſe, avec un Couvent de Bernardines. On convient généralement que l'air de Madere eſt excellent. Ovington (50) aſſure qu'il eſt fort temperé, & que le Ciel y eſt preſque toujours clair & ſerein. Il obſerve à cette occaſion que les climats, qui ſont comme Madere entre le 30ᵉ & le 40ᵉ degré de latitude, étant exempts des excès de froid & de chaud, ſont non-ſeulement les plus délicieux, mais encore les plus convenables à la conſtitution humaine, & par conſéquent (51) les plus favorables à la ſanté.

NICOLS. 1560.

Moquet parle de Madere comme du plus charmant ſéjour de l'univers. L'air, dit-il, y eſt d'une douceur ad-

Agrémens de cette Iſle.

(50) Ovington, Voyage de Surate, p. 7.

(15) Moquet, *ubi. ſup.* p. 17. & ſuiv.

NICOLS. 1560.

mirable, & l'on ne doit pas être surpris que les Anciens y ayent placé (62) les champs Elisées. Ainsi Moquet semble entrer dans l'opinion de ceux qui comptent Madere entre les Canaries.

Mauvais chemins.

Suivant la Description d'Atkins, l'Isle est un amas de montagnes, entremêlées (53) de vallées fertiles. Les parties hautes sont couvertes de bois, qui servent de retraite aux chevres sauvages. Le milieu contient des jardins, & le bas des vignobles. Les chemins y sont fort mauvais; ce qui oblige d'y transporter le vin dans (54) des barils, sur le dos (55) des ânes.

Diminution de fertilité à Madere.

La Description que Cada Mosto nous a donnée de Madere semble préférable à toutes celles qui sont venues (56) après lui. Il observe que le terrein quoique montagneux, est d'une rare fertilité; qu'il produisoit autrefois jusqu'à trente mille stares (57) Véni-

(52) Narborougk dit que le terrein est formé de collines irrégulieres qui sont couvertes de bois charmans.

(53) *Ibid.*

(54) Quelques Anciens ont mis leur Elysium aux Isles fortunées qui étoient les Canaries.

(55) Voyage d'Atkins en Guinée, &c. p. 23. & suiv.

(56) Vers 1455, c'est-à-dire 35 ans après la découverte.

(57) Le *stare* est une mesure de grains qui pese 3 livres. *Ogilby*, p. 744.

tiens de bled, & qu'il rendoit soixante-dix pour un. Mais que faute d'habileté dans la culture (58) il ne rend plus que trente ou quarante; qu'il est rempli de sources excellentes, outre sept ou huit rivieres; que ce fut cette abondance d'eau qui fit naître au Prince Henri de Portugal la pensée d'y envoyer des cannes de Sicile : que cette transplantation dans un climat plus chaud leur donna tant de fécondité, qu'elles (59) surpasserent toutes les espérances : que le vin y étoit fort bon de son tems, quoiqu'alors extrémement près de son origine; & l'abondance si grande, que les transports étoient déja considérables. Entre les vignes qui furent portées à Madere, le Prince Henri fit choisir à Candie quelques ceps de Malvoisie, qui réussirent parfaitement. En géneral le terroir de Madere est si favorable aux vignobles, qu'on y voit plus de grap-

(58) Ovington confirme cette diminution de fertilité, & prétend qu'après avoir donné dans l'origine soixante pour un, la terre ne rapporte plus qu'environ vingt cinq. Il observe ensuite qu'il y a des années où le bled manque à Madere jusqu'à mettre l'Isle dans le danger de la famine. *Voyage à Surate*, p. 10. Le Capitaine Uring assure que l'Isle ne produit guéres que sa provision pour trois mois, & qu'elle tire le reste des autres Pays. *Voyages d'Uring*, p. 334.

(59) Atkins, *ubi. sup.*

NICOLS. 1560.

pes que de feuilles, & qu'elles y ſont (60) d'une groſſeur extraordinaire. On y trouve auſſi dans ſa perfection, le raiſin noir qui ſe nomme *Pergola*. Cada Moſto ajoûte que les Habitans (61) commençoient alors la vendange à Pâques.

Vins de Madere.

L'Isle ne produit rien avec tant d'abondance que du vin. On en diſtingue trois ou quatre eſpeces, qui viennent des ceps de Candie. Celui qui a la couleur du Champagne a peu de réputation. Le pâle eſt beaucoup plus fort. La troiſiéme eſpece, qu'on nomme Malvoiſie, eſt véritablement délicieuſe. La quatriéme eſt le *Tinto*, qui n'eſt pas moins coloré que la Malvoiſie, mais qui lui eſt fort inférieur par le goût. On le mêle avec d'autres vins, autant pour les conſerver que pour leur donner de la couleur. Cada Moſto remarque qu'en le faiſant cuver on y jette une ſorte de pâte, compoſée de la pierre de *Jeſt* qu'on pile avec beaucoup de ſoin, & dont on met neuf ou dix livres dans chaque pipe. Le vin de Madere a cette propriété,

(60) Ovington obſerve qu'après l'incendie des bois dont on a parlé, les cendres cauſerent cette extrême fertilité.

(61) Cada Moſto, dans Ramuſio, Vol. I. p. 68.

qu'il se perfectionne, ou s'il a souffert quelque altération, qu'il se répare à la chaleur du Soleil. Mais il faut pour cette opération, que la bonde soit ouverte, & qu'il puisse recevoir l'air (67).

Partage du profit.

Le produit d'un vignoble se partage avec égalité entre le Propriétaire & ceux qui cueillent & qui pressent le raisin. Cependant on voit la plûpart des Marchands s'enrichir, tandis que les Vignerons & les Vendangeurs languissent dans la pauvreté. Les Jésuites étant en possession du meilleur vignoble de Malvoisie, en tirent un profit considérable.

Malvoisie des Jésuites.

On compte qu'années communes l'Isle de Madere donne vingt mille pipes de vin.. Il s'en consume huit mille entre les habitans, & le reste se transporte aux Indes Occidentales & dans d'autres Pays, mais particulierement à la Barbade où les Anglois le préferent à toutes sortes (63) de vins de l'Europe.

Causes de fertilité.

Atkine prétend, comme Ovington, que les cendres des bois brûlés, aux

(62) Voyage à Surate, p. 8 & suiv.

(63) *Ibid.* p. 9. Le Capitaine Uring dit qu'il s'en fait entre vingt & trente mille pipes, dont la plus grande partie est achetée par les Anglois pour leurs Colonies d'Amérique. Voy. son Voyage, p. 334.

NICOLS. 1560.

premiers tems de la découverte, donnerent beaucoup de fécondité aux Cannes (64) de ſucre, mais qu'un ver, qui commença bientôt à s'y introduire, ayant ruiné les Plantations, elles furent changées en vignobles qui dédommagerent les habitans par l'excellence de leurs vins. Celui qu'on appelle Malvoiſie eſt un cordial admirable, & le meilleur appartient aux Jéſuite de Funchal. La vendange ſe fait aujourd'hui dans le cours des mois de Septembre & d'Octobre, & le produit annuel monte à ving-cinq mille pipes. Suivant le même Auteur, Madere n'a proprement que deux ſortes de vins: l'un brunâtre; l'autre rouge, qu'on nomme *Tinto*, & qui ſuivant l'opinion commune, tire ce nom, de ce qu'en effet il eſt teint; quoique les Habitans s'obſtinent à le déſavouer (65).

Fruits de l'iſle.

Madere produit une ſinguliere abondance de pêches, d'abricots, de prunes, de ceriſes, de figues & de noix. Les Négocians Anglois à qui l'on a per-

(64) Dapper, qui écrivoit long-tems avant l'altération dont parle Atkins, Guinée dit que l'herbe etoit alors ſi haute, qu'on étoit obligé de la brûler; ce qui rendoit la terre fort feconde.

(65) Atkins, Voyage en Guinée, &c. p. 24.

mis de résider dans cette Isle, y ont transporté d'Angleterre des groseilles, des framboises, des noisettes, & d'autres fruits, qui ont mieux réussi dans un climat chaud, que la plûpart des fruits de Madere ne font sous un Ciel aussi froid que le nôtre. La *Banane* est estimée (66) des Habitans avec une sorte de vénération, comme le plus délicieux de tous les fruits; jusqu'à se persuader que c'est le fruit défendu, source de tous les maux du genre humain. Pour confirmer cette opinion, ils alleguent la grandeur de ses feuilles, qui ont assez de largeur pour avoir servi à couvrir la nudité de nos premiers Peres. C'est comme un crime à Madere de couper une Banane avec un couteau, parce qu'on voit ensuite dans la substance du fruit quelque ressemblance avec l'image du Sauveur crucifié.

NICOLS. 1560.

Banane pris pour le fruit défendu.

Les Habitans font de leurs citrons (67) une sorte de confiture fort délicate, qu'ils appellent *Sucket*, dont ils font partir tous les ans pour la France la charge de deux ou trois petits Vaif-

Sucket, confiture.

(66) Ou *Banana*.

(67) Moquet vante quantité d'autres confitures qui se transportent aussi, pag. 19 Cada Mosto rend le même témoignage de son tems, p. 98.

NICOLS. 1560.

ſeaux. Le ſucre qu'ils y font entrer ſe transporte rarement, parce qu'il eſt lui-même (68) fort rare. On en preſcrit l'uſage avec ſuccès pour la maladie Angloiſe, qu'on appelle *Conſomption.*

Cedre & Naſſo.

Entre les arbres, Cada Moſto vante beaucoup le Cedre & le *Naſſo* (69) de Madere. Le premier eſt fort haut, fort gros & fort droit. Son odeur eſt d'un agrément ſingulier. On en fait de belles planches, qui ſervent particulierement pour les lambris. Le *Naſſo* eſt couleur de roſe. Outre les planches, on en fait des bois de fuſil, & des arcs d'un excellent reſſort. On envoye les arcs aux Indes Occidentales, & les planches en Portugal (70).

Atkins découvrit dans les jardins de Madere une curioſité qui lui parut fort extraordinaire. C'eſt la fleur immortelle (71), qui étant cueillie, dure pluſieurs années ſans ſe faner. Elle croît comme la ſauge, & la fleur reſſemble à celle de la camomille. L'Auteur en prit pluſieurs, qui ſe trouve-

(68) Ovington, *ubi. ſup.* p. 10.

(69) D'autres nomment par préférence le Dragon & le Gayac qui eſt pourtant fort médiocre à Madere. Voyez le Paiſ. Géogr.

(70) Cada Moſto, *ubi. ſup.*

(71) Atkins, Voyage en Guinée, p. 27.

NICOLS. 1560.

rent aussi blanches & aussi fraîches à la fin de l'année, qu'au moment qu'il les avoit cueillies.

Cada Mosto rapporte que de son tems l'Isle étoit abondante en toutes sortes de Bestiaux, & que les montagnes renfermoient beaucoup de sangliers. Les perdrix & les phaisans sont communs dans l'Isle. On y voit des phaisans blancs. Mais il n'y a point d'autres animaux sauvages, excepté des cailles. Quelques Habitans raconterent à l'Auteur que dans l'origine de l'Etablissement, on y trouva un nombre incroyable de pigeons, qui se laissoient prendre avec un lacet qu'on leur jettoit au cou, & qui ne se défiant d'aucune trahison regardoient stupidement l'Oiseleur, tandis (72) qu'il concertoit leur perte. Il ajoute que ce récit lui parut d'autant plus vraisemblable, qu'on voyoit encore la même chose dans quelques Isles nouvellement découvertes (73).

Peu d'animaux sauvages.

Provisions de l'Isle.

Les principales provisions de l'Isle sont le chevreau, le porc, le veau qui est communément assez maigre, les légumes, les oranges, les noix, les figues les yams, les bananes, &c. Comme il

(72) Alcaforado s'est fort étendu sur la familiarité des oiseaux.

(73) Cada Mosto, dans Ramusio, p. 97.

NICOLS. 1560. n'y a point de (74) Marchés fixes, la Campagne envoie dans les Villes ce qu'elle juge néceſſaire à la conſommation. Uring ſe plaint qu'ordinairement les alimens y (75) ſont fort chers. Le Commerce ſe fait par des échanges. Atkins obſerve que les proviſions qu'on reçoit le plus volontiers à Madere, ſont la farine, le bœuf, le pilchard & le hareng, le fromage, le beurre, le ſel, & l'huile. Ce qu'on recherche après ces alimens, ce ſont des chapeaux, des perruques, des chemiſes, des bas, toutes ſortes de groſſes étoffes, & de (76) draps fins, ſur-tout les noirs, qui ſont la couleur ordinaire des Portugais. On demande auſſi des meubles & des uſtenciles ; comme de la vaiſſelle d'étain, des chaiſes, des écritoires, du papier, des livres de compte, &c. Les Habitans donnent du vin en échange (77) ; le vin commun ſur le pied de trente milreys la

(74) Voyage de Guinée par Atkins, p. 20.

(75) Voyez ſes Voyages, p. 335.

(76) Uring dit que les habitans tirent leur parure d'Angleterre & leur linge de Hollande par les Vaiſſeaux Anglois.

(77) Dapper y joint le ſucre, le miel, la cire, les oranges, les citrons & les limons, les grenades & le cuir. Dampierre y ajoute le maddar. Ce grand commerce avec quantité de Nations rend les habitans de Madere plus civils que ceux des Canaries. Cada Moſto obſerve qu'ils ont de la cire & du miel, mais en petite quantité, p. 98.

pipe ; la Malvoisie sur le pied de soixante. Chaque milrey monte à douze schelling & demi, dont six & demi se payent en marchandises de la même valeur, & six en billets. Mais lorsqu'il est question d'un envoi considérable, ils accordent pour cent, quarante ou cinquante. Comme ils transportent ensuite ces (78) marchandises au Bresil, elles sont quelquefois d'une grande cherté à Madere.

NICOLS. 1560.

Remarques particulieres d'Ovington.

1689.

Les Marchands Anglois qui résidoient à Madere pendant le séjour qu'Ovington fit dans cette Isle, n'étoient qu'au nombre de douze. Ils vivoient suivant les usages de leur Patrie, se traitant fort bien dans leurs Maisons de campagne, & n'épargnant rien pour se rendre la vie agréable. Là, ils s'assembloient entr'eux sous des berceaux d'orangers & de limoniers, rafraîchis continuellement par des ruisseaux d'eau vive. Rien n'approche de la scene qu'ils avoient devant les yeux. Les collines étoient couvertes de vignobles, & les vallées remplies de fruits qui parfumoient l'air. Les bosquets & les allées d'arbres jettoient de la variété dans cette perspective, & la rendoient encore plus

(78) Atkins, *ubi sup.* p. 25.

OVINGTON. 1689.

Délicieuse situation de douze Anglois.

riante. L'air étoit serein. Le chant des oiseaux y faisoit entendre une mélodie continuelle. La mer & les Vaisseaux formoient un autre point de vûe plus éloigné. Enfin, de quelque côté qu'ils tournassent les yeux, ils trouvoient sans cesse de nouveaux charmes (70) dans cette admirable diversité d'objets dont ils étoient environnés.

Sobriété des Portugais.

Dans le tems de la vendange, les pauvres n'ont gueres d'autres nourriture, que le pain & le raisin. Sans cette sobriété, il leur seroit difficile d'éviter la fievre dans une saison si chaude ; & les plaisirs des sens ausquels ils s'abandonnent sans réserve, joints à l'excès de la chaleur, ruineroient bientôt les plus vigoureux tempéramens. Aussi les Portugais, même les plus riches, s'imposent-ils des regles de sobrieté dont ils ne s'écartent presque jamais. Ils ne pressent jamais leurs Convives de boire. Les domestiques qui servent dans un repas ont toujours la bouteille à la main, mais il attendent si exactement l'ordre des Maîtres pour leur offrir du vin, qu'un simple signe ne seroit pas entendu. Cette affectation

(79) Voyage à Surate d'Ovington, p. 12. & suiv.

de tempérance eſt portée ſi loin, qu'un Portugais n'oſeroit uriner dans les rues, parce qu'il s'expoſeroit (80) au reproche d'yvrognerie.

Leur parure à Madere.

Les Habitans de Madere ont beaucoup de gravité dans leur parure, & portent communément le noir, par déference, comme Ovington ſe l'imagine, pour le Clergé de l'Iſle, qui s'y eſt mis en poſſeſſion d'une extrême autorité. Mais il ne peuvent être un moment ſans l'épée & le poignard. Les Valets mêmes ne quittent point ces ornemens inſéparables. On les voit ſervir à table, l'aſſiette à la main & l'épée au côté, juſques dans les plus grandes chaleurs ; & leurs épées ſont d'une longueur extraordinaire.

Leurs maiſons.

Les Maiſons n'ont rien néanmoins qui ſente le faſte. L'édifice & les meubles ſont de la même ſimplicité. On voit peu de Bâtimens qui ayent plus d'un étage. Les fenêtres ſont ſans vîtres & demeurent ouvertes pendant tout le jour. Le ſoir, elles ſe ferment avec des volets de bois. Le Pays ne produit (81) aucun animal veni-

(80) *Ibid.* p. 14.

(81) Tous les poiſons, dit l'Auteur, étant ou chauds comme l'Euphorbium, ou froids comme l'opium, ou ſecs comme le vitriol, il ſemble que ces qualités ou leur mélange devroient plutôt ſe trouver à Madere qu'en Irlande,

OVINGTON. 1689.

meux. Mais il s'y trouve un nombre infini de lézards, qui nuisent beaucoup aux fruits & aux raisins. Les serpens & les crapaux qui multiplient prodigieusement aux Indes, s'accommodent peu de l'air de Madere (82).

Nul animal venimeux.

Cause de l'altération du terroir.

L'Isle a beaucoup perdu de sa fertilité depuis l'origine de ses plantations. A force de fatiguer la terre on a tellement diminué sa force, qu'on est obligé dans plusieurs endroits de la laisser reposer pendant trois ou quatre ans; & lorsqu'elle ne produit rien après ce terme, elle est regardée comme absolument stérile. Cependant on n'attribue pas moins cette altération à la molesse des Habitans qu'à l'affoiblissement du terrein. Tous les vices, & sur-tout celui de l'incontinence, regnent à Madere dans toutes les conditions. L'exemple des hommes a comme autorisé les femmes à satisfaire aussi leurs inclinations dereglées. Elles n'en perdent jamais l'occasion, particuliérement avec les étrangers. Ovington rejette une partie de ce désordre sur l'usage établi de se marier sans se

Singularité de leurs mariages.

qui est un Pays humide, & par conséquent moins propre à former toutes ces causes. Cependant l'Irlande a des animaux venimeux, & Madere n'en a point.

(82) *Ibid.* p. 15. 18.

connoître, & ſouvent ſans s'être vûs. Il raconte que pendant ſon ſéjour à Madere, un jeune homme fort riche devant épouſer une jeune perſonne qui l'étoit auſſi, les deux Parties étoient arrivées à la veille de leur mariage, ſans avoir jamais eu l'occaſion de ſe voir. Cependant une curioſité peu conforme à l'uſage conduiſit le jeune homme chez celle qui devoit être ſa femme. Il y fut bien reçu; mais tandis qu'il y étoit, le hazard lui fit entendre la voix de deux jeunes filles, qui s'entretenoient dans une chambre voiſine. Il y jetta auſſi-tôt les yeux par le trou de la ſerrure, en priant qu'on lui fît diſtinguer ſa femme. Demain, lui dit on; il ſera aſſez tems demain. La principale précaution qu'ils apportent au mariage des filles regarde la famille de l'homme & ſon origine, pour ſe garantir de toute alliance avec les Juifs & les Mores, qui ſont en grand nombre à Madere. Les hommes n'ont point la même délicateſſe dans le choix de leurs femmes; mais on regarde comme la derniere baſſeſſe de prendre pour une jeune fille un mari qui n'eſt pas de la même Religion; & cette rigueur s'étend juſqu'aux Anglois, avec la ſeule différence qu'ils deviennent pro-

OVINGTON.

1689.

Différence

OVINGTON. 1689.

que les Portugais mettent entre les Juifs & les Anglois.

pres à recevoir les Portugaises en se faisant Catholiques, au lieu que la tache des Juifs ou des Mores n'est pas même effacée par ce changement. Cependant il arrive quelquefois qu'on passe sur l'objection en faveur des richesses; mais on a vû rompre aussi des mariages qui n'avoient pas eu d'autre défaut, & la décision des Casuistes s'accorder là-dessus avec l'inclination des Parties. Ovington déclare plaisamment qu'il n'auroit jamais regardé la sobriété & la continence comme un obstacle au mariage. Cependant une Dame de Madere, qui se proposoit de donner sa fille à un jeune homme de la Ville, ayant appris qu'il avoit toujours joui d'une santé parfaite, sans s'être amusé avec les femmes de mauvaise vie, & sans avoir jamais gagné de maladie honteuse, conclut que tant de sagesse ne pouvoit venir que d'une constitution foible, & ne le crut pas propre à devenir son (83) gendre.

Raisons bisarres d'un refus.

Le meurtre trop libre à Madere.

Le meurtre est dans une sorte d'estime à Madere. Il y est devenu comme une marque de distinction; & pour jouir d'une certaine renommée, il faut avoir trempé ses mains dans le sang d'autrui. La source de ce détestable

(83) *Ibid.* p. & suiv.

usage

ufage eft la protection que l'Eglife accorde aux meurtriers. Ils trouvent un azile inviolable dans les moindres Chapelles qui font en grand nombre. Funchal en eft rempli, & les campagnes mêmes en ont plufieurs. L'indulgence qu'on a pour un crime de cette nature, eft la honte de l'humanité. C'eft affez qu'un criminel puiffe toucher le coin de l'Autel pour braver toutes les rigueurs de la Juftice. Le plus rude châtiment qu'il ait à craindre, eft le banniffement ou la prifon, dont il peut même fe racheter par des préfens.

OVINGTON. 1682.

Richeffe du Clergé.

Le Clergé eft fi nombreux, qu'il paroit furprenant que tant de riches Eccléfiaftiques puiffent être entretenus dans ce degré d'opulence par le travail d'un fi petit nombre d'Habitans. Pour diminuer l'étonnement, les Portugais répondent qu'on n'admet perfonne au Sacerdoce, s'il ne jouit déja de quelque bien qui l'empêche d'être à charge à l'Eglife. On fe garde bien d'y recevoir ceux qui font defcendus de race Juive ou More. Cependant il y a une Eglife nommée *Saint-Jacques*, où l'on permet aux Prêtres Afriquains d'officier. Les Jéfuites tiennent le premier rang entre les Ordres

OVINGTON.

1682.

Religieux. On n'eſt pas ſurpris qu'Ovington, qui (84) étoit Prêtre de l'Egliſe Anglicane, les maltraite un peu; mais c'eſt pouſſer trop loin la haine, que de vouloir faire paſſer ſans preuves la réputation d'honnêteté dont ils jouiſſent, pour un voile dont ils ont l'adreſſe de couvrir leurs deſordres; & les Auteurs de ce Recueil ſont encore plus coupables, lorſqu'ils avertiſſent ici malignement qu'Ovington doit être cru ſur l'article du Clergé, parce qu'il étoit lui-même Eccléſiaſtique (85).

Egliſe des Jéſuites.

L'Egliſe des Jéſuites ſurpaſſe toutes les autres en richeſſes & en beauté. L'Auteur eut l'occaſion de la voir dans tout ſon luſtre le jour où l'on célébroit la fête de S. Ignace. Les ornemens extraordinaires, la muſique & les illuminations compoſoient un ſpectacle magnifique. Près de cette Egliſe eſt un fameux Hôpital pour les maux vénériens. L'Auteur vit pluſieurs malades qui lui parurent des objets fort dégoûtans. Mais ſi l'on a la liberté de les voir, il ne faut rien laiſſer échapper qui

Hôpital pour les maux vénériens.

(84) On a déja remarqué qu'il étoit Chapelain du Roi Guillaume, & qu'il ſervoit en qualité d'Aumônier ſur un Vaiſſeau de Roi, nommé le *Benjamin*.

(85) Voyez le Voyage d'Ovington, p. 23. & ſuiv.

les offenſe ; car dans la plus humiliante ſituation ils conſervent toute leur fierté. Ovington ne vit qu'une femme qui donnoit quelques marques de confuſion & de repentir (86).

Les Egliſes ſont les lieux où l'on enſevelit les morts. On orne avec beaucoup de ſoin le cadavre, mais on l'enterre ſans cercueil ; & l'on ne manque pas de mêler de la chaux avec la terre pour le conſumer plus promptement ; de ſorte qu'en moins de quinze jours ſa place peut être remplie par un autre corps. Comme l'Egliſe Romaine a décidé ſur le ſort des Hérétiques, elle ne traite pas leurs cadavres avec beaucoup de ménagement. Les Anglois qui meurent à Madere, ſont moins conſidérés que les carcaſſes mêmes des bêtes ; car on leur refuſe toutes ſortes de ſépultures, & leur partage eſt d'être précipités dans la mer. Ovington rapporte un exemple de cet uſage, qu'il traite de barbarie, dans un Marchand Anglois qui mourut ſous ſes yeux. Tous les Marchands de la même Nation voulant l'enterrer avec décence, & le ſauver du moins de la rigueur du Clergé, prirent le parti de le tranſporter entre les rochers, dans

La ſépulture refuſée aux Hérétiques.

(86) *Ibid.* p. 25. 26.

OVINGTON.

1682.

l'eſpérance qu'il y ſeroit à couvert des recherches eccléſiaſtiques. Mais ils furent trahis dans leur marche. Les Portugais ſe rendirent en foule au lieu de la ſépulture, exhumerent le corps, & l'expoſerent aux inſultes publiques; après quoi ils le jetterent dans l'Océan. On en uſe de même aux Indes Orientales dans tous les Pays de la domination Portugaiſe. Il n'y a pas de lieu qui paroiſſe aſſez vil pour y enterrer un Hérétique. On appréhende que les vapeurs de ſon cadavre n'infectent toute l'étendue d'un canton Catholique. Cependant la haine des Prêtres ſe laiſſe quelquefois adoucir par une ſomme d'argent. L'Auteur rapporte l'exemple d'un enfant qui avoit été ſecrettement enterré, & pour lequel on obtint grace, à des conditions qui devroient paroître fort étranges, ſi le récit d'Ovington avoit ici plus de vraiſemblance. Mais comme il n'en parle que ſur le témoignage d'autrui, on peut ſuppoſer qu'il a prêté trop facilement l'oreille à des fables. Il raconte donc que le Clergé Portugais exigea que l'enfant fût exhumé, pour recevoir le Batême des Catholiques, & qu'après cette cérémonie (87), il

La même pratique s'exerce aux Indes.

Exception peu vraiſemblable.

(87) *Ibid.* p. 27.

consentit qu'on lui rendît la sépulture.

Chanoines de Madere.

Les Chanoines de l'Eglise Cathédrale jouissent du plus heureux sort du monde dans une condition également éloignée de la pauvreté & du travail. Leur regle les oblige à la vérité de se rendre à l'Eglise dès quatre heures du matin ; mais comme cette heure ne favorise point assez le goût qu'ils ont pour le repos, Ovington a remarqué qu'ils ont soin tous les jours de faire retarder l'horloge, afin qu'elle fasse entendre quatre heures, lorsqu'il en est réellement cinq ; & par cet artifice ils menagent tout à la fois leur sommeil & leur réputation.

Embarras des Anglois à l'occasion de quelques uns de leurs Matelots convertis par les Jésuites.

Au reste cette censure, dont on s'efforce ici d'adoucir les termes, doit paroître assez pardonnable à l'Auteur Anglois, après le chagrin que son Capitaine essuya de la part des Ecclésiastiques de Madere. Il en rejette la principale cause sur les Jésuites, en les accusant d'un excès de zèle pour leur Religion ; mais il est surprenant qu'il prétende leur en faire une offense. Quelques Matelots Anglois qui sçavoient la langue Portugaise, ayant été bien reçus au Collége des Jésuites, prirent du goût pour la Religion Romaine, & s'en firent expliquer les

OVINGTON. 1682.

principes. Leur Vaiſſeau ſe diſpoſoit à partir. Ils ſe trouverent abſens à la revûe que leur Capitaine fit de l'Equipage. On devina aiſément qu'ayant pris la réſolution de ſe faire Catholiques, ils avoient renoncé au voyage des Indes. Le Capitaine s'adreſſa au Gouverneur qui ordonna, pour ſatisfaire la Nation Angloiſe, qu'on fit quelques recherches dans la Ville. Mais ſon autorité n'alloit pas juſqu'à pouvoir forcer le Collége des Jéſuites. Cependant le jour du départ étant fixé pour les Anglois, ils ſe rendirent à bord, d'où ils envoyerent au rivage leur Pinace bien armée, dans l'eſpérance d'y enlever quelques Pêcheurs, & de les faire ſuppléer à la place de leurs Matelots. En croiſant dès le premier jour, le hazard leur fit rencontrer deux Eccléſiaſtiques qui ſe rendoient à Funchal dans une Barque. Les deux Révérends, comme l'Auteur les appelle, furent extrêmement ſurpris de ſe voir arrêtés par une troupe de Matelots; mais leur douleur ſurpaſſa beaucoup leur étonnement, lorſqu'on leur déclara qu'il falloit dire adieu au délicieux ſéjour de Madere, & ſe préparer au voyage des Indes. Ils demanderent la liberté d'écrire au

Ils arrêtent deux Prêtres par repréſailles.

Gouverneur. Leur Lettre, dont ils ne refuſerent pas la lecture aux Anglois, contenoit des prieres & des inſtances paſſionnées pour être ſecourus à toutes ſortes de prix. Le Capitaine écrivit en même tems au Conſul de ſa Nation pour juſtifier ſa conduite. O[illegible]. 1682.

A l'arrivée de ces deux Lettres, l'allarme ſe répandit dans toute la Ville; & le Peuple auſſi animé que le Clergé, déclara que ſi l'on ne ſe hâtoit de lui rendre ſes Prêtres, toute la Nation Angloiſe en porteroit la vengeance à Madere. En effet, les Marchands qui demeuroient dans l'Iſle, commencerent à trembler pour leur ſûreté. Ils tenterent inutilement toutes ſortes de moyens pour appaiſer la populace qui couroit dans les rues en redemandant ſes Prêtres & maudiſſant les Hérétiques. Enfin craignant que l'obſtination du Capitaine ne les expoſât bientôt aux dernieres violences, ils demanderent la permiſſion de ſe rendre à bord pour lui faire entendre raiſon; & dans le doute du ſuccès, ils porterent avec eux tout leur argent, réſolus de ne pas retourner dans la Ville, s'ils ne tiroient aucun fruit de leur négociation. Mais le Capitaine, après les avoir entendus, comprit qu'il ne

Ils ſont obligés de les rendre.

OVINGTON. 1682.

pouvoit retenir les prisonniers sans causer un tort considérable à l'Angleterre. La différence étoit éxtrême entre des Matelots fugitifs qui prenoient volontairement le parti de l'abandonner, & deux Ecclésiastiques qu'il prétendoit arracher malgré eux à leur patrie. Enfin s'étant déterminé à satisfaire les Portugais, il abandonna la vengeance à l'Ecrivain de cette Relation, qui (88) a cru bien l'exercer en parlant fort injurieusement de l'Eglise Romaine & de ses Ministres.

Leur vengeance.

Isles de Puerto-Santo & de S. Brandon.

Découverte & propriétés de Puerto-Santo.

Cada Mosto, qui est entré le premier dans quelque détail sur ces deux Isles, nous apprend que celle de Puerto-Santo fut découverte par les Portugais vers l'an (89) 1418, le jour de la Toussaints; & que c'est de cette Fête qu'elle a tiré (90) son nom. Le Prince Henri de Portugal y forma une colonie sous la conduite de (91) Barthelemi Perestrella, qu'il revêtit de la (92) qualité de Gouverneur. On don-

(88) Ovington, *ubi sup.* p. 31. & suiv.

(89) L'Auteur se trompe. C'est en 1413.

(90) Faria en donne une autre raison. Voyez le ch. I. du Vol. I.

(91) Dans Ramusio c'est Pollastrello.

(92) Lorsque Breston se

ne à l'Isle environ (93) quinze milles de tour.

Le même Auteur ajoute qu'elle produit assez de bled & d'avoine pour sa provision ; qu'elle nourrit beaucoup de bœufs & de porcs (94), mais surtout une prodigieuse quantité de lapins. Entre plusieurs especes d'arbres elle a le dragon, dont la seve ou le jus se tire dans certaines saisons, & forme une gomme qui par diverses épurations (95) devient ce que les Apoticaires nomment *sang de dragon*. Cet arbre donne un fruit dont on estime le goût, & qui est jaune avec la forme d'une cerise. On trouve dans Puerto-Santo le meilleur miel & la plus belle cire du monde, mais en petite quantité. Le poisson est abondant sur les Côtes, sur-tout la Dorade (96) & le Dentali. L'Isle n'a pas de Port ; mais la Rade est commode & couverte de toutes parts, excepté entre le Sud

saisit de Puerto-Santo en 1595, l'Isle abondoit en vin, en bled, en huile, & ne manquoit ni de bestiaux, ni de fruits, d'oiseaux & de poisson. Voyez Hakluyt, troisiéme Vol. de sa Collection, p. 578.

(93) Barbot dit 8 lieues. D'autres plus ou moins. Elle est à douze lieues au Nord-Est de Madere.

(94) On a parlé au Tome I. de la multiplication des lapins.

(95) Quelques uns la mettent au rang des épiceries.

(96) Orate Vecchio.

& l'Eſt ; ce qui la rend dangereuſe, lorſque le vent ſouffle de ce côté-là. Cada Moſto (97) borne ici ſes éclairciſſemens.

Elle eſt priſe & brûlée par les Anglois.

Au mois d'Avril 1595, le Capitaine Amias Preſton s'empara de la Ville de Puerto-Santo avec ſoixante hommes. Elle étoit alors aſſez grande & fort bien bâtie. Les Habitans ſe retirerent avec ce qu'ils avoient de plus précieux ſur une montagne voiſine, où les Anglois n'oſerent les attaquer. Ils propoſerent une rançon pour la Ville ; mais Preſton ſe reſſentant de quelques inſultes qu'il y avoit reçues, la fit brûler juſqu'aux fondemens. Il fit le même traitement à tous les Villages de l'Isle, qui étoient habités par de vieux Soldats Portugais à qui l'on accordoit cette retraite (98) comme une récompenſe de leurs ſervices. En 1681, Barbot ayant relâché dans cette Isle, y trouva (99) quelques Villages & pluſieurs Hameaux.

Opinions diverſes ſur l'Iſle de S. Brandon.

Nicols parle de Saint-Brandon (1),

(97) Voyez la Collection de Ramuſio, Vol. I. p. 96.

(98) Collection de Halkluyt, Vol. III. p. 578.

(99) Barbot, dans la Collection de Churchill, Vol. V. p. 524.

(1) Elle eſt ainſi nommée dans la Traduction Françoiſe des Voyages Hollandois aux Indes Orientales ; mais les Anglois l'appellent *Boranora*, & de Brie *Boradon*. Les uns la mettent à cent lieues, d'autres à cent milles des

ſans expliquer la grandeur ni les propriétés (2) de cette Isle. Linſchoten s'étend davantage, mais avec autant d'incertitude. A droite des Canaries, dit-il (3), environ cent lieues de Ferro, le hazard a fait ſouvent rencontrer une Isle nommée par les gens de mer *San-Borandon* ou *Boranora*. Ceux qui l'ont vûe, la repréſentent comme un lieu délicieux, où la verdure, les arbres & toutes ſortes de proviſions ſont en abondance. On prétend qu'elle eſt habitée par des Chrétiens; mais perſonne n'a pû rendre compte de leur Pays ni de leur langage. Les Eſpagnols qui ſont partis pluſieurs fois des Canaries pour la chercher, n'ont point encore réuſſi à la découvrir; ce qui a fait ſuppoſer à quelques-uns de leurs Ecrivains que c'eſt une Isle enchantée qui ne ſe montre jamais à ceux qui la cherchent. D'autres racontent qu'elle a ſes jours & ſes tems pour ſe faire voir & pour diſparoître, ou que c'eſt la force des courans qui en éloigne les Vaiſſeaux. Enfin d'autres conjecturent

Canaries. Par la droite de Ferro, il faut entendre ici le côté de l'Oueſt.

(2) Nicols la place entre Madere & Palma. Pour accorder cette ſituation avec Linſchoten, il faut entendre le Nord par la droite des Canaries.

(3) Voyages de Linſchoten, p. 177.

plus raiſonnablement que l'Isle étant fort petite & preſque toujours enveloppée de nuages, les courans ne permettent gueres en effet qu'on puiſſe en approcher aſſez pour la voir. Quoi qu'il en ſoit, on eſt perſuadé, ſuivant Linſchoten, que l'Isle de Saint-Brandon exiſte à la diſtance des Canaries qu'on vient de marquer; & l'on ne peut douter, ajoute-t-il, d'un fait qui eſt atteſté par divers témoins (4) oculaires. Malgré l'air de perſuaſion avec lequel il s'explique, les Auteurs de ce Recueil ſont portés à croire que c'eſt une Isle chimérique, comme celle d'*O-Bréſil* qui ſemble ſe jouer auſſi de la curioſité des Matelots.

§ VIII.

Hiſtoire de la découverte de l'Iſle de Madere.

ALCAFORADO.

1421.

Remarques préliminaires.

ON trouve, dans pluſieurs Auteurs, différentes Relations de la même découverte. Jean de Barros, le Tite-Live du Portugal, en parle avec peu d'étendue dans la premiere Décade de ſon *Aſie*. Le Docteur Manuel *Clement* en a publié l'Hiſtoire en

(4) Imprimé en 1560, traduit en Anglois, & publié *in*-4. par Hakluyt, Purchaſs en a mis l'extrait dans ſon Pilgrimage, Vol, II, p. 1672.

Latin, avec une Epitre dédicatoire au Pape Clément V. Manuel Tome a composé sur le même sujet un Poëme Latin sous le titre d'*Insulana*. Antoine *Galvano* s'étend sur cette découverte dans le Traité des Entreprises des Espagnols & des Portugais jusqu'à l'année 1550. Manuel de *Faria y Sousa*, illustre Commentateur du *Camoens* (5), cite Galvano à la premier Stance du cinquiéme Chant de la *Lusiade*. Mais nous n'avons pas de Relation si complette que celle de François *Alcaforado*, Ecuyer du Prince Henri de Portugal, premier Auteur des Navigations qui nous ont ouvert de nouveaux Mondes. D'ailleurs elle a précedé celles de tous les autres Ecrivains; elle fut composée pour le Prince, dans un tems où l'attention du Public auroit exposé les moindres faussetés au démenti; & personne n'étoit plus capable qu'Alcaforado de donner un détail exact de cet évenement, puisqu'il étoit au nombre de ceux qui assisterent à la seconde découverte.

ALCAFORADO.

1421.

Son Ouvrage fut publié d'abord en Portugais, par Don Francisco Manuel. Ensuite ayant été traduit en François,

(5) Faria en parle dans son Asie Portugaise.

ALCAFORADO.

1421.

il parut à Paris (6) en 1671. On ne s'attache ici qu'à cette Traduction, parce qu'on n'a pû se procurer l'Original. L'Auteur François déclare qu'ayant trouvé le stile chargé de comparaisons, de digressions, d'étimologies, & de réflexions ennuyeuses, il n'a pas fait difficulté de le réformer; mais qu'il a conservé scrupuleusement les moindres circonstances historiques.

Doutes sur la vérité de cette histoire.

Il est fort remarquable qu'il ne paroît aucune trace de Machin, Machan, Marcham ou Marchan, dans les Historiens Anglois; & que Hakluyt, qui en a parlé le premier, est obligé à Galvano de tout ce qu'il (6) rapporte après lui. On ne peut dissimuler qu'il y a quelques objections à faire contre la vérité de cette histoire, dans certains endroits où les circonstances s'accordent mal avec le tems de l'Auteur. Si l'on ne regarde point ces erreurs comme une raison de rejetter l'ouvrage, il faut supposer du moins qu'elles y ont été mêlées par les Editeurs. Mais il est vrai du moins que ce qui regarde la personne de Machan se trouve confirmé par Ovington, qui écrivoit

(6) Sous le titre de Relation historique de la découverte de l'Isle de Madere.

(7) Collection de Hakluyt, Vol. II. Part. II. p. 1.

ſur le témoignage des Habitans même de Madere. ALCAFORADO.

Sous le regne d'Edouard III, Roi d'Angleterre, un homme d'eſprit & de courage, nommé Robert (8) Machin, ayant conçû une paſſion fort vive pour une jeune perſonne d'une naiſſance ſupérieure à la ſienne, obtint la préference ſur tous ſes Rivaux. Mais les parens de ſa Maîtreſſe, qui ſe nommoit Anne Dorſet, s'apperçurent des ſentimens de leur fille; & dans la réſolution de ne pas ſouffrir un mariage qui bleſſoit leur fierté, ils ſe procurerent un ordre du Roi pour faire arrêter Machin, juſqu'à ce que le ſort d'Anne fût fixé par une autre alliance. Ils lui firent épouſer un Homme de qualité, dont Machin refuſa de déclarer le nom après ſa triſte avanture. Anne fut auſſi-tôt conduite à Briſtol dans les terres de ſon mari. L'Amant priſonnier obtint immédiatement la liberté; mais animé par le reſſentiment de ſon injure autant que par ſa paſſion, il entreprit de troubler le bonheur de ſon Rival. Quelques amis lui prêterent

1421.

Cauſe des avantures de Machian.

(8) Galvano, & Hakluyt après lui, l'appellent *Machan*. Ils ne marquent pas préciſement l'année de cette avanture. Galvano dit ſeulement que ce fut vers 1344, ſous le regne de Pierre IV. d'Arragon.

ALCAFORADO.

1421.

leur ſecours. Il ſe rendit à Briſtol, où par des artifices ordinaires à l'amour il trouva le moyen de voir ſa Maîtreſſe. Elle n'avoit pas perdu l'inclination qu'il lui avoit inſpirée pour lui. Ils réſolurent enſemble de quitter l'Angleterre & de chercher une retraite en France. Leur diligence fut égale à leur témérité. Un jour qu'Anne feignit de vouloir prendre l'air, elle ſe fit conduire au bord du Canal par un domeſtique de confiance; & ſe mettant dans un Bateau qui l'attendoit, elle gagna un Vaiſſeau, que ſon Amant tenoit prêt pour leur fuite.

Il enleve ſa Maîtreſſe.

L'ancre fut levée auſſi-tôt, & les voiles tournées vers les Côtes de France. Mais l'inquiétude & la précipitation de Machin ne lui avoient pas permis de choiſir les plus habiles Matelots d'Angleterre. Le vent d'ailleurs lui fut ſi peu favorable, qu'ayant perdu la terre de vûe avant la nuit, il ſe trouva le lendemain comme perdu dans l'immenſité de l'Ocean. Cette ſituation dura treize jours, pendant leſquels il fut abandonné à la merci des flots. On parle d'un tems où la Bouſſole n'étoit point encore en uſage dans la Navigation. Enfin, le quatorziéme jour au matin, ſes gens apperçurent fort près

ALCAFORADO.

1421.

Une tempête le jette dans l'Isle de Madere.

d'eux une terre qu'ils prirent pour une Isle. Leur doute fut éclairci au lever du Soleil, qui leur fit découvrir des forêts d'arbres inconnus. Ils ne furent pas moins surpris de voir quantité d'Oiseaux d'une forme nouvelle, qui vinrent se percher sur leurs mâts & leurs vergues, sans aucune marque de frayeur.

Ils mirent la Chaloupe en mer. Plusieurs Matelots y étant descendus pour gagner la terre, revinrent bien-tôt avec d'heureuses nouvelles & de grands témoignages de joie. L'Isle paroissoit deserte; mais elle leur offroit du moins un azile après de si longues & si mortelles allarmes. Divers animaux s'étoient approchés d'eux sans les menacer d'aucune violence. Ils avoient vû des ruisseaux d'eau fraîche, & des arbres chargés de fruit. Machin & sa Maîtresse, avec leurs meilleurs amis, n'eurent plus d'empressement que pour aller se rafraîchir dans un si beau Pays. Ils s'y firent conduire aussi-tôt dans la Chaloupe, en laissant le reste de leurs gens pour la garde du Vaisseau. Le Pays leur parut enchanté. La douceur des animaux ne les invitant pas moins que celle de l'air & que la variété des fleurs & des fruits, ils s'a-

ALCAFORADO. 1421.

vancerent un peu plus loin dans les terres. Bientôt ils trouverent une belle prairie, bordée de lauriers, & rafraîchie par un ruiſſeau, qui deſcendoit des Montagnes dans un lit de beau gravier. Un grand arbre, qui leur offroit ſon ombre, leur fit prendre la réſolution de s'arrêter dans cette belle ſolitude. Ils y dreſſerent des cabanes, pour y prendre quelques jours de repos & délibérer ſur leur ſituation. Mais leur tranquilité dura peu. Trois jours après, un orage du Nord-Eſt arracha le Vaiſſeau de deſſus les ancres, & le jetta ſur les Côtes de Maroc; où s'étant briſé contre les rochers, tout l'Equipage fut pris par les Mores & renfermé dans une étroite priſon.

Il s'établit à terre.

Le vent entraine ſon Vaiſſeau dans l'Afrique.

Machin n'ayant retrouvé le lendemain aucune trace de ſon Bâtiment, conclut qu'il étoit coulé à fond. Cette nouvelle diſgrace répandit la conſternation dans ſa troupe, & fit tant d'impreſſion ſur ſa compagne, qu'elle n'y ſurvêcut pas long-tems. Les premiers malheurs qui avoient ſuivi ſon départ avoient abbattu ſon courage. Elle en avoit tiré de noirs préſages, qui lui faiſoient attendre quelque funeſte cataſtrophe. Mais ce dernier coup lui fit perdre juſqu'à l'uſage de la voix. Elle

expira deux jours après, ſans avoir pû prononcer une parole. Son Amant pénétré d'un accident ſi tragique ne vêcut que cinq jours après elle, & demanda pour unique grace à ſes amis de l'enterrer dans le même tombeau. Ils avoient creuſé ſa foſſe au pied d'une ſorte d'autel, qu'ils avoient élevé ſous le grand arbre. Ils y placerent auſſi le malheureux Machin; & mettant une croix de bois ſur ce triſte monument, ils y joignirent une inſcription qu'il avoit compoſée lui-même, & qui contenoit en peu de mots ſa pitoyable avanture. Elle finiſſoit par une priere aux Chrétiens, s'il en venoit après lui dans le même lieu, d'y bâtir une Egliſe ſous le nom de *Jeſus Sauveur*.

ALCAFORADO.

1421.

Sa maitreſſe meurt, & lui après elle.

Après la mort du Chef, le reſte de la troupe ne penſa qu'à ſortir d'un lieu ſi deſert. Tous les ſoins furent employés à mettre la Chaloupe en état de ſoutenir une longue navigation, & l'on mit à la voile, dans la vue s'il étoit poſſible, de retourner en Angleterre. Mais la force du vent ou l'ignorance des Matelots ayant fait prendre la même route que le Vaiſſeau, on alla tomber ſur la même côte, & l'on n'y eſſuya pas un meilleur ſort.

ALCAFORADO.

1421.

Esclavages de ses gens en Afrique. Ils y trouvent Jean de Morales.

Les prisons de Maroc étoient alors remplies d'Esclaves Chrétiens de toutes les Nations, comme celles d'Alger le sont aujourd'hui. Il s'y trouvoit un Espagnol de Sévile, nommé Jean de Morales, qui ayant exercé long-tems la profession de Pilote, prit beaucoup de plaisir au récit des prisonniers Anglois. Il apprit d'eux la situation du nouveau Pays qu'ils avoient découvert, & les marques de terre ausquelles il pouvoit être reconnu. Ici l'Historien se croit obligé de reprendre les circonstances qui conduisirent à la seconde découverte de Madere.

Causes de la seconde découverte de Madere.

Jean premier, de Portugal, étant retourné victorieux des guerres de Castille, entreprit de passer en Afrique à la tête d'une puissante Armée, pour la conquête de Ceuta, qu'il prit effectivement en 1415. Il étoit accompagné dans cette expédition des Infans de Portugal, entre lesquels Don Henri, alors Grand-Maître de l'Ordre de Christ, se distingua singulierement. Ce jeune Prince ayant cultivé l'étude de la Géographie & des Mathématiques, trouva l'occasion, chez les Mores, de prendre des informations sur le Pays & les Mers, dont ils étoient environnés. Ce qu'il apprit d'eux lui fit naître une passion

ALCAFORADO.

1421.

insurmontable pour les découvertes. Après la réduction de Ceuta, il se retira dans la Province des Algarves, où il bâtit près du Cap Saint Vincent un Fort & une Ville qu'il nomma *Terca Nabal*, mais qui prit ensuite le nom de *Villa de Infante.* Il s'y livra si entierement à l'exécution de ses projets, qu'il y destina d'abord tous les revenus de son Ordre.

Gonsalve Zarco, principal instrument du Prince Henri de Portugal.

Le principal instrument sur lequel il jetta les yeux pour une si noble entreprise, fut Jean Gonsalvo Zarco, Gentilhomme de sa Maison. La valeur de Zarco s'étoit signalée au siége de Ceuta, où le Roi l'avoit revêtu de la dignité de Chevalier. On prétend qu'il introduisit le premier l'usage de l'artillerie sur les Vaisseaux. Il avoit découvert en 1418 l'Isle de Puerto-Santo, dans un voyage qu'il faisoit pour trouver le Cap de Bojador; deux ans après, il passa les Détroits par ordre du Roi Jean, pour aller croiser sur les Côtes d'Afrique. Mais il faut remarquer ici que dès l'an 1416, Don Sanche, dernier fils du Roi Ferdinand d'Arragon & Grand-Maître de l'Ordre de Calatrava, avoit laissé en mourant un grosse somme d'argent pour la rédemption des Captifs. Après quelques délais, on

ALCAFORADO.

1421.

Comment il rencontre Jean de Morales.

fit partir d'Eſpagne un *Foiſt*, chargé du legs & de l'exécution des volontés du Prince. Quantité d'Eſclaves Chrétiens ſortirent des priſons de Maroc. Jean de Morales (9) qui fut de ce nombre, paſſoit avec les autres d'Afrique à Tarif lorſque la Flotte de Zarco traverſoit le Détroit. Les deux Couron-

(9) Il faut avouer que l'objection qui naît ici contre la vérité de cette Hiſtoire, eſt difficile à lever. On nous a raconté qu'après la mort de Machin, ſes Compagnons partirent auſſi-tôt, & trouverent Jean de Morales dans les priſons de Maroc. Or ſi l'on ſuppoſe, comme Galvano le rapporte d'après les Chroniques de Caſtille, que la découverte de Machin arriva vers l'an 1344, il faut que la priſon de Morales n'ait pas duré moins de ſoixante-ſeize ans, juſqu'au tems qu'il rencontra Zarco. L'intervalle ſeroit encore plus long, ſi l'avanture de Machin étoit arrivée dès l'an 1328, comme Herbert l'écrit. L'Auteur même de cette Hiſtoire place cet événement ſous le regne d'Edouard III. qui commença en 1327, & qui finit en 1378. Mais en ne le rapportant qu'à la derniere année de ce regne, ce ſeroit toujours quarante-deux ans qu'il faudroit accorder à la priſon de Machin; ce qui eſt non ſeulement peu probable, mais contraire au ſens de l'Hiſtorien, qui ſemble mettre une eſpace fort court entre les deux événemens, & contraire encore à la Chronique, qui dit expreſſément que Machin paſſa lui-même en Afrique, & qu'il fut préſenté enſuite au Roi de Caſtille. A la vérité cette ſuppoſition de la Chronique peut paſſer pour l'invention de quelque Eſpagnol qui a cru fortifier alors les prétentions de l'Eſpagne ſur Madere; mais la premiere objection demeure dans toute ſa force. On n'y voit même aucune autre réponſe que de dire ou que Morales avoit bleſſé la vérité en déclarant qu'il ſçavoit des Anglois mêmes ce qu'il n'avoit appris que par la tradition des autres Eſclaves, ou qu'Alcaforado n'a pas rapporté fidellement ce qu'il tenoit de Morales.

nes, ſans être en guerre ouverte, avoient quelques différends qui autoriſoient le Commandant Portugais à ſe ſaiſir du Foiſt. Cependant la cargaiſon n'âyant pû lui inſpirer que de la pitié, il rendit la liberté à ce Bâtiment & ne retint que Morales, après lui avoir reconnu aſſez d'habileté pour le croire capable de ſervir le Prince Henri dans ſes deſſeins. La violence n'eut aucune part à cette nouvelle captivité. Morales n'apprit la cauſe de ſa détention que pour en marquer de la joie, & s'offrit volontairement au ſervice du Prince de Portugal. Il s'empreſſa même de communiquer à Zarco l'eſpérance qu'il avoit de ſe faire conſidérer tout d'un coup par des ouvertures importantes; il parla de la nouvelle Iſle que les Anglois avoient découverte, & l'hiſtoire des deux Amans ne fut pas oubliée.

ALCAFORADO.

1421.

Zarco charmé de ce qu'il entendoit n'eut rien de ſi preſſant que de retourner à Tarca Nabal, pour faire un ſi riche préſent à ſon Prince. Morales fut reçu comme un envoyé du Ciel. A peine eut-il expliqué ſes propoſitions, que Henri dépêcha au Roi ſon pere, pour lui en relever les avantages, & demander la permiſſion de les exécuter.

Il le mene au Prince Henri.

ALCAFORADO.

1421.

Obſtacles levés.

Elles trouverent des obſtacles à la Cour, par l'oppoſition ſecrette de quelques Ennemis du Prince. Mais ſur les informations de Zarco, il s'y rendit lui-même, ſa préſence fit évanouir auſſi-tôt les difficultés. Le tems de l'expédition fut marqué au mois de Juin, & les ordres donnés pour l'équipement d'un bon Vaiſſeau, accompagné d'une Chaloupe à rames, ſuivant l'uſage du tems. Zarco fut nommé pour commander cette petite Flotte. Il prit avec lui le Capitaine Jean Laurence, François de Cardaval, Ruy Paës, Alvares Alfonſo, François Alcaforado, Auteur de cette Relation ; & deux habiles Pilotes, Antoine Jago, & Lorenzo Gomes.

Départ pour la découverte de Madere.

Zarco toucha dans ſa route à Puerto-Santo, où les Portugais, qu'il y avoit laiſſés deux ans auparavant, lui raconterent comme une vérité conſtante, qu'au Nord-Eſt (10) de l'Iſle on voyoit ſans ceſſe des ténebres impénétrables, qui s'élevoient de la mer juſqu'au ciel ; que jamais on ne s'appercevoit qu'elles diminuaſſent, & qu'elles paroiſſoient gardées par un bruit effrayant qui venoit de quelque cauſe

(10) Ce devroit être au Sud-Oueſt, qui eſt la ſituation de Madere par rapport à Puerto-Santo.

incon-

ALCAFORADO. 1421.

inconnue. Comme on n'ofoit encore s'éloigner de la terre, faute (11) d'aftrolabe & d'autres inftrumens dont l'invention eft poftérieure, & qu'on s'imaginoit qu'après avoir perdu la vue des Côtes il étoit impoffible d'y retourner fans un fecours miraculeux de la Providence ; cette prétendue obfcurité paffoit pour un abîme fans fond, ou pour la bouche même de l'enfer. Les Ecrivains qui s'attribuoient plus de lumieres, foutenoient que c'étoit l'ancienne Ifle de Cipango, que le ciel fe plaifoit à tenir cachée fous un voile myftérieux, dans laquelle on étoit alors perfuadé que les Evêques Efpagnols & Portugais s'étoient retirés avec d'autres Chrétiens pour fe garantir de l'efclavage & de l'oppreffion des Mores. Ils ajoutoient qu'on ne pouvoit entreprendre fans crime de péné-

Opinions fabuleufes fur cette Ifle.

(11) Si cette remarque eft véritable, voici la décifion d'un point fort conteſté, puifque l'Auteur déclare que les inftrumens néceffaires à la navigation n'étoient pas encore inventés en 1418 & 1420, lorfque Puerto-Santo & Madere furent découverts par les Portugais. D'un autre côté il eft clair par le même endroit, qu'ils furent inventés quelques années après cette découverte, puifqu'ils l'étoient, lorfque l'Auteur compofa fa Relation ; à moins qu'on ne veuille fuppofer que c'eft une interpolation de Dom Francifco Manuel, comme on l'a fait remarquer dans les Remarques préliminaires, ou de quelqu'un qui avoit eu le Manufcrit avant lui.

ALCAFORADO.

1421.

trer dans un ſecret ſi divin, puiſqu'il n'avoit point encore plû au ciel de faire précéder cette découverte par les ſignes qui ſont annoncés dans les anciennes Prophéties.

Difficultés qui n'arrêtent point Zarco & Morales.

Les exhortations de Morales firent mépriſer à Zarco ces fauſſes terreurs. Ils jugerent tous deux que les ténebres dont on vouloit leur faire un ſujet d'épouvante étoient au contraire la marque certaine de la terre qu'ils cherchoient. Cependant après quelque délibération, ils convinrent de s'arrêter à Puerto-Santo juſqu'au changement de la Lune, pour obſerver quel effet il produiroit ſur l'ombre. La Lune changea, ſans qu'on s'apperçût de la moindre altération dans ce Phénomene. Alors tous les Avanturiers furent ſaiſis d'une ſi vive terreur, qu'ils auroient abandonné leur entrepriſe, ſi Morales n'étoit demeuré ferme dans ſes idées, ſoutenant toujours d'après les informations qu'il avoit reçûes des Anglois, que la terre qu'on cherchoit ne pouvoit être bien loin. Il faiſoit comprendre à Zarco que cette terre, étant ſans ceſſe à couvert du Soleil par l'épaiſſeur de ſes forêts, il en ſortoit une humidité continuelle, qui produiſoit cette nuée épaiſſe, l'objet de

tant de craintes & de fausses imaginations.

1421.

Approche du Vaisseau vers l'Isle, & frayeur des Matelots.

Enfin Zarco, ne consultant plus que son courage, mit à la voile un jour au matin, sans avoir communiqué sa résolution à d'autres qu'à Morales ; & pour ne laisser rien manquer à sa découverte, il tourna directement la prouë de son Vaisseau vers l'ombre la plus noire. Cette hardiesse ne fit qu'augmenter les allarmes de son Equipage. A mesure qu'on avançoit, l'obscurité paroissoit plus épaisse. Elle devint si terrible qu'on osoit à peine en soutenir la vûe. Vers le milieu du jour on entendit un bruit terrible, qui se répandoit dans toute l'étendue de l'horison. Ce nouveau danger redoubla si vivement la frayeur publique, que tous les Matelots pousserent de grands cris, en suppliant le Capitaine de changer de route & de leur sauver la vie. Il les assembla d'un visage ferme ; & par un discours prononcé avec le même courage, il leur inspira une partie de sa résolution. L'air étant calme & les courans fort rapides, il fit conduire son Vaisseau au long de la nuée par deux Chaloupes. Le bruit servoit de marque pour s'avancer ou se retirer, suivant qu'il paroissoit plus ou moins

ALCAORADO.

1421.

violent. Deja la nuée commençoit à diminuer par degrés. Du côté de l'Est elle étoit sensiblement moins épaisse. Mais les vagues ne cessoient pas de faire entendre un bruit terrible. On crut bientôt découvrir au-travers de l'obscurité quelque chose de plus noir encore, quoiqu'à la distance où l'on étoit, il fût impossible de le distinguer. Quelques Matelots assurerent qu'ils avoient apperçû des Géans d'une prodigieuse hauteur. Ce n'étoient que les rochers, qu'on vit bientôt à découvert. La mer s'éclaircissant enfin, & les vagues commençant à diminuer, Zarco & Morales ne douterent plus qu'on ne fût peu éloigné de la terre. Ils la virent presqu'aussi-tôt, lorsqu'ils n'osoient encore s'y attendre. La joie des Matelots se conçoit plus aisément qu'elle ne peut s'exprimer. Le premier objet qui frappa leurs yeux fut une petite pointe, que Zarco nomma la pointe de Saint Laurent. Après l'avoir doublée, on eut au Sud la vûe d'une terre qui s'étendoit en montant; & l'ombre ayant tout-à-fait disparu, la perspective devint charmante jusqu'aux montagnes.

Premiere vûe de la terre.

Ruy Paës fut envoyé dans une Chaloupe, avec Jean de Morales, pour

Ruy Paës & Jean de Mo-

reconnoître la Côte. Ils entrerent dans une Baye, qu'ils trouverent conforme à la description que Morales avoit reçûe des Anglois. Etant descendus au rivage, ils découvrirent sans peine le monument de Machin, & les autres marques qu'ils s'attacherent à distinguer. Après avoir satisfait leur piété au tombeau des deux Amants, ils porterent ces heureuses nouvelles au Vaisseau. Zarco prit possession du Pays au nom du Roi Jean & du Prince Dom Henri, Chevalier & Grand-Maître de l'Ordre de Christ. Ensuite rapportant ses premieres vûes à la Religion, il fit élever un nouvel autel près du Tombeau de Machin. La date de ce grand évenement est le 8 de Juillet, jour de Sainte Elisabeth.

ALCAFORADO. 1421.

rales y descendent les premiers.

Le premier soin des avanturiers Portugais fut de chercher dans le Pays, des Habitans & des Bestiaux. Mais ils n'y trouverent que des oiseaux de diverses especes, & si peu farouches qu'ils se laissoient prendre à la main. On résolut de suivre les Côtes, dans la Chaloupe. Après avoir doublé une pointe à l'Ouest, on trouva une Plage où quatre belles rivieres venoient se rendre dans la mer. Zarco remplit une bouteille de la plus belle eau, pour la

Recherches que Zarco fait dans l'Isle.

ALCAFORADO. 1421.

porter au Prince Henri. En avançant plus loin on arriva dans une vallée arrosée par une autre riviere. Plus loin encore on trouva une seconde vallée couverte d'arbres, dont quelques-uns étoient tombés. Zarco en fit une croix, qu'il éleva sur le rivage, & nomma ce lieu *Santa-Cruz*. Un peu au-delà, ils passerent une pointe qui s'avançoit assez loin dans la mer, & la trouvant remplie d'un grand nombre de geais, ils lui donnerent le nom de *Pauta dos Gralhos*, qu'elle conserve encore.

Il reconnoît que sa découverte est une Isle.

Cette pointe, avec une autre langue de terre, qui en est à 2 lieues, forme un golphe, alors bordé de beaux cedres, au-delà duquel Zarco découvrit encore une vallée, d'où sortoit une eau blanchâtre qui formoit un grand bassin avant que d'entrer dans la mer. Tant d'agrémens naturels engagerent Zarco à faire descendre encore une fois ses gens pour pénétrer plus loin dans les terres. Mais quelques Soldats chargés de cet ordre revinrent bientôt lui apprendre qu'ils avoient vû de tous côtés la mer autour d'eux, & par conséquent qu'ils étoient dans une Isle, contre l'opinion de ceux qui avoient pris cette terre pour une partie du continent d'Afrique.

ALCAFORADO. 1421.

Zarco ne pensa plus qu'à choisir dans l'intérieur du Pays quelque lieu propre à s'y établir. Il arriva dans une campagne assez vaste, & moins couverte de bois que les autres cantons, mais si remplie de fenouil que la Ville qu'on y a bâtie depuis & qui est devenue la Capitale de l'Isle, en a tiré le nom (12) de *Funchal*. Là, trois belles rivieres sortant de la vallée & s'unissant pour se jetter dans la mer, forment deux petites Isles, dont la situation tenta Zarco d'en faire approcher son Vaisseau. Ensuite il continua sa route par terre jusqu'à la même pointe qu'il avoit vûe au Sud, où il avoit planté une croix. Il découvrit, au-delà, un rivage si doux & si uni, qu'il lui donna le nom de *Playa formosa*. Un peu plus loin il fut arrêté par un ruisseau d'eau claire, mais si rapide, que deux de ses gens ayant entrepris de le passer à la nage furent emportés par le courant, & n'auroient pû éviter de périr s'ils n'eussent été promptement secourus. Cet accident fit nommer le ruisseau *Socca-*

Divers lieux qu'il visite & qu'il nomme.

(12) On trouve ici dans cette Relation une remarque sur Funchal, qui prouve clairement qu'on a fait quelques additions au Manuscrit d'Alcaforado; car l'Auteur n'a pû parler de plusieurs choses qui n'arriverent qu'environ quatre-vingt ans après, telles que l'érection de Funchal en Evêché, &c.

ALCAFORADO.

1421.

ridos. ; cause plus heureuse que celle qui a fait nommer *Agraviados* une riviere de la mer Arabique dont les Historiens Portugais (13) font mention.

Camera de Lobos.

En continuant sa marche, Zarco s'approcha d'une pointe de rocher, qui étant coupée par l'eau de la mer, formoit une sorte de Port. Il crut y découvrir les traces de quelques animaux ; ce qui rendit sa curiosité d'autant (14) plus vive, que jusqu'alors il n'en avoit point encore apperçû. Mais il fut bientôt détrompé en voyant sauter dans l'eau un grand nombre de loups marins. Ils sortoient d'une caverne que l'eau avoit creusée au pied de la montagne, & qui étoit devenue comme le rendez-vous de ces animaux. Cette découverte fit donner à Zarco le surnom de *Camera dos Lobos*, qui s'est transmis (15) à sa postérité.

Raisons qui arrêtent Zarco.

Les nuées devinrent si épaisses dans cet endroit, que faisant paroître les rochers beaucoup plus hauts & trouver quelque chose de plus terrible au

(13) Cette réflexion sur la riviere de *los Agraviados* dans le Golfe Arabique est une autre interpolation, puisque l'événement qu'elle suppose, est posterieur de cent vingt ans à la découverte de Madere.

(14) Machan avoit vû différentes sortes d'animaux.

(15) On reconnoît encore ici une interpolation.

bruit des vagues qui venoient s'y briser, Zarco prit la résolution de retourner vers son Vaisseau. Il se pourvut d'eau, de bois, d'oiseaux & de plantes de l'Isle, pour en faire présent au Prince Henri; & remettant à la voile pour l'Europe, il arriva au Port de Lisbonne vers la fin du mois d'Août 1420, sans avoir perdu un seul homme dans le voyage.

ALCAFORADO. 1421.

Il retourne en Portugal. Accueil qu'il y reçoit.

Le succès d'une si belle entreprise lui attira tant de considération à la Cour de Portugal, qu'on lui accorda publiquement un jour d'audience, pour faire le récit de ses découvertes. Il présenta au Roi plusieurs troncs d'arbres d'une grosseur extraordinaire; & sur l'idée qu'il donna de la prodigieuse quantité de forêts dont il avoit trouvé l'Isle couverte, ce Prince la nomma l'Isle Madere. Zarco reçut ordre d'y retourner au Printems, avec la qualité de Capitaine ou de Gouverneur de l'Isle; titre auquel ses descendans joignent aujourd'hui celui de Comte.

L'Isle est nommée *Madere*.

Son second voyage à Madere.

Le second voyage se fit au mois de Mai de l'année 1421. Zarco partit accompagné de sa femme, Constance Rodrigue de Sa (d'autres disent d'Almeyda); de Juan Gonsalvo son fils aîné, & de ses deux filles, Helene &

ALCAFORADO.

1421.

Béatrix. Il retrouva ſon Iſle en peu de jours. La Rade où il aborda n'étoit encore diſtinguée que par le nom de Port Anglois ; mais il la nomma *Puerto Machino*, pour faire honneur à la mémoire de l'infortuné Machin ; & la Ville qui s'y eſt formée depuis, a conſervé le nom de *Machino* ou *Machico*. En deſcendant au rivage, il fit abbatre le bel arbre ſous lequel étoient les autels & le tombeau dont on a parlé ; & l'uſage qu'il en fit auſſi-tôt fut pour bâtir une Egliſe, qu'il dédia à *Jeſus Sauveur*, ſuivant les intentions de Machin qui ſubſiſtoient encore dans ſon épitaphe. Il donna aux triſtes reſtes des deux Amans une ſépulture honorable dans le chœur.

Port nommée *Machico*. Egliſe bâtie.

Après avoir accordé ſes premiers ſoins à la Religion, il choiſit pour l'établiſſement de ſa Colonie l'endroit de l'Iſle qui lui avoit paru le plus commode & le plus agréable. C'étoit une belle vallée, où l'eau fraiche étoit en abondance. Il y jetta les fondemens d'une Ville qui fut nommée *Funchal*, & qui devint bientôt fameuſe. Conſtance, ſa femme, en dédia le premier Autel à Sainte Catherine ; ce qui ſe trouve néanmoins contraire au récit de Barros, qui ſuppoſe deux Egliſes

Fondation de Funchal.

bâties à Funchal avant celle-ci. Cette erreur du Tite-Live de Portugal rend fort ſuſpect tout ce qu'il raconte enſuite du feu qu'on employa pour détruire les forêts, & qui s'y entretint pendant ſept ans : d'autant plus que Madere n'a jamais été ſans beaucoup d'arbres, quoiqu'on en ait abbatu un fort grand nombre pour les Manufactures de ſucre, dont on a vû juſqu'à cent cinquante à la fois.

ALCAFORADO.

1421.

Après la mort du Roi Jean, Edouard ſon fils & ſon ſucceſſeur accorda au Prince Henri les revenus de cette Iſle pour tout le tems de ſa vie, en dédommagement des ſommes qu'il avoit avancées pour la découvrir & la peupler. Cette donation ſe fit à Cintra par un Acte ſolemnel, le 26 Septembre 1433 ; & par le même motif, l'autorité ſpirituelle fut accordée perpétuellement à l'Ordre de Chriſt. Alphonſe, ſucceſſeur d'Edouard, confirma ces diſpoſitions en 1439. A l'égard de Juan Gonſalvo Zarco, dont le mérite & les ſervices méritoient auſſi des récompenſes, les Princes ſes Maîtres changerent ſon nom & ſes armes. Il fut revêtu du titre de Comte, avec le nom de Camera dos Lobos, en mémoire de la caverne qu'il avoit décou-

Autres diſpoſitions en faveur du Prince Henri.

Récompenſe de Zarco.

ALCAFORADO.

1421.

verte ; & pour armes, il prit une tour d'argent ſupportée par deux loups marins & chargée d'une croix d'or. Ses Deſcendans conſervent encore le même nom & les mêmes armes.

CHAPITRE II.

Voyage d'Aluiſe da Cada Moſto, au long des Côtes d'Afrique, juſqu'à Rio grande, en 1455.

CADA MOSTO.

1454.

Remarques préliminaires ſur les voyages de Cada Moſto.

NOus avons deux voyages de Cada Moſto, qui ſe trouvent dans les collections de Ramuſio & de Grynæus ; l'un, aux rivieres de Sanaga ou Sénegal, de Gambra ou Gambia, & de Rio grande. L'autre à la même Côte d'Afrique & aux Iſles du Cap-verd.

Ces deux ouvrages ayant été compoſés en Italien, Ramuſio nous les a conſervés dans la même Langue ; mais Grynæus en a donné une traduction Latine qui differe de l'original dans pluſieurs points eſſentiels. Par exemple, l'Italien fait partir l'Auteur de Veniſe en 1454, & la traduction en 1504. On juge aiſément que de part & d'autre l'erreur vient de l'impreſſion ; & l'on eſt d'abord porté à croire que c'eſt l'Imprimeur du Latin qui doit

Cada Mosta. 1454.

être accusé de cette négligence. Mais la conjecture se change en certitude, lorsqu'on observe ensuite que le Prince Henry, par qui Cada Mosto (16) fut employé, mourut en 1453.

Les deux voyages sont précédés d'une Préface de l'Auteur, & d'une Introduction composée par celui qui a pris soin de les recueillir. On lit dans la seconde de ces deux pieces, qu'Aluise de Cada Mosto fut le premier qui découvrit les Isles du Cap Verd, quoique les Portugais attribuent l'honneur de cette découverte douze ans auparavant à (17) *Denis Fernandez*, un de leurs Compatriotes. On fit d'autant plus de cas des voyages de Cada Mosto, lorsqu'ils furent publiés, que les Anciens ayant représenté les Pays voisins de la Ligne comme une Région inhabitable, il apprit au contraire à ses Lecteurs qu'elle étoit couverte de verdure & remplie d'Habitans. D'un autre côté on s'imagina que ses découvertes pouvoient être d'une utilité considérable pour le commerce. Ramusio paroît avoir été persuadé que par les rivieres du Sénegal qu'il pre-

Imaginations de Ramusio sur le commerce.

(16) Ramusio écrit toujours Aluise de Cado Mosto.

(17) Voyez le Chap. I. du Tome I.

CADA MOSTO.

1454.

noit pour des branches du Niger, on pouvoit s'ouvrir un commerce facile avec les riches contrées de Tombuto & de Melli, & faire ainsi passer l'or en Europe avec plus de commodité & de diligence que par les vastes & dangereux deserts qui séparent ces deux Régions de la Barbarie. Comme le sel, suivant Léon, étoit la marchandise la plus précieuse qu'on pût porter aux Négres, on se proposoit de prendre du sel dans l'Isle de *Sal*, qui est une des Isles du Cap Verd, & d'en fournir tous les Pays qui bordent le Niger, dont on ne supposoit pas que le cours eût moins de cinq cens milles. On espéroit d'en tirer pour échange de l'or & des Esclaves; & tandis que l'or passeroit en Europe, les Esclaves devoient être transportés au marché de Saint-Jago, autre Isle du Cap Verd, d'où il seroit aisé de les conduire immédiatement aux Indes Occidentales.

Défauts de son projet.

Pour entreprendre un si beau commerce, il auroit été nécessaire alors d'obtenir le consentement des Portugais, qui étoient maîtres de toute cette Côte d'Afrique jusqu'à plusieurs degrés au-delà de la Ligne. Ramusio dont je rapporte ici les raisonnemens, jugeoit qu'il y avoit peu de difficulté,

CADA MOSTO. 1454.

puiſque tous les Européens avoient la permiſſion de porter leur commerce juſqu'à l'extrémité de la Guinée. Cependant comme les Portugais mêmes n'en avoient point encore entrepris de cette nature, ils cherchoient par quels moyens on y pouvoit parvenir. Les Anglois l'ont tenté pluſieurs fois; mais les obſtacles qu'ils ont trouvés, marquent aſſez que ſi le ſuccès n'eſt pas impoſſible, il n'eſt pas auſſi facile que Ramuſio ſe l'imaginoit. D'ailleurs il ſuppoſoit une communication entre le Niger & les autres rivieres qui tombent dans la Mer Occidentale; opinion combattue par tous les Voyageurs de quelque réputation. Monſieur de l'Isle l'a rejetté lui-même dans ces derniers tems; & ſa derniere Carte d'Afrique repréſente le Sénegal, la Gambra & le Niger comme des fleuves abſolument ſéparés.

Eloge du Prince Henri de Portugal par Cada Moſto.

Cada Moſto, dans ſa Préface, après avoir fait l'apologie de ſon Ouvrage, & déclaré qu'il s'attache inviolablement à la vérité, parle de l'Infant Enriquez, c'eſt-à-dire du Prince Henri, premier Auteur des découvertes. Il loue la grandeur d'ame de ce Prince, l'élevation de ſon génie, & ſon habileté dans toutes les connoiſſances aſ-

CADA MOSTO.

1454.

tronomiques. Il ajoute qu'il se livra tout entier au service de la Religion, en faisant la guerre contre les Mores, & que ses exploits lui acquirent une immortelle réputation. Le Roi Jean son pere étant au lit de la mort en 1432, le fit appeller, & lui recommanda de ne jamais abandonner l'héroïque résolution de poursuivre les ennemis de la sainte Foi. Ce généreux Prince engagea sa parole ; & pour la remplir presqu'aussi-tôt, il entreprit avec Dom Edouard son frere & successeur de Jean, cette fameuse guerre contre le Royaume de Fez, qui dura plusieurs années. Son zele ne se relâchant point contre les Mores, il fit partir chaque année ses Caravelles pour croiser sur les Côtes (18) d'Azafi & de Messa ; mais n'étant pas moins passionné pour les découvertes, il joignoit à cette commission celle d'avancer sans cesse au long de la Côte. Elles pousserent en effet jusqu'au grand Cap qu'on a nommé *le Cap de Non* (19), & qui n'a tiré ce nom que de

Ardeur invincible de ce Prince pour les découvertes.

(18) Zafi ou Saffi.

(19) Faria prétend que le Cap Non fut doublé, & celui de Bojador découvert en 1415, c'est-à-dire plusieurs années avant la mort du Roi Jean. Voyez le ch. 1. de cet Ouvrage. On rend compte ici de la Préface de Cada Mosto, sans s'attacher à l'exactitude de la Chronologie.

l'impoſſibilité qu'on ſe figuroit à pénétrer plus loin. Cependant le Prince Henri qui penſoit autrement, ajouta trois Caravelles au nombre qu'il avoit juſqu'alors envoyées. Elles paſſerent le Cap d'environ cent milles; & n'ayant trouvé au-delà que des Côtes ſablonneuſes & deſertes, elles revinrent ſur leurs traces.

Leur progrès n'ayant fait qu'encourager le Prince, il remit la même Flotte en mer l'année ſuivante, avec ordre d'avancer cent cinquante milles de plus, & d'aller auſſi loin qu'il ſeroit poſſible, en promettant d'enrichir par ſes bienfaits tous ceux qui tenteroient cette entrepriſe. Ils partirent; mais tout leur courage & leur reſpect pour les ordres du Prince ne purent leur faire pouſſer plus loin leurs découvertes. Cependant la force de ſon jugement ne lui faiſoit pas voir avec moins de clarté, qu'on devoit trouver de nouveaux Pays & de nouvelles Nations. Il ne ſe laſſa point d'envoyer des Caravelles juſqu'à l'heureux tems où l'on découvrit enfin certaines Côtes habitées par les Arabes du Deſert & par les Azanaghiz, Nation farouche & bazanée. Ainſi les Négres ayant été découverts, on continua de découvrir ſuc-

CADA MOSTO.

1454.

Age de Cada Mosto, & ses vûes en commençant ses voyages.

cessivement les autres Nations, comme Cada Mosto va nous l'apprendre. Tel est le fond de sa Préface.

Il raconte ensuite qu'il étoit âgé de vingt-deux ans, lorsqu'il entreprit son voyage; qu'il en avoit déja fait plusieurs dans quelques parties de la Méditerranée, & celui de Flandres qu'il s'étoit proposé de recommencer pour travailler à sa fortune; car il ne desavoue pas qu'avec le dessein d'employer sa jeunesse, son principal objet ne fût d'acquérir des richesses & des dignités. Ce qui donne beaucoup de prix à ses Relations, c'est qu'elles sont les plus anciennes qui nous restent des navigations Portugaises. S'il y en a quelques-unes qui les ayent précédées, ce ne sont que de courts extraits & de simples abregés donnés par les Historiens, qui ne méritent pas le nom de Journaux de Voyageurs. Cada Mosto étoit un homme d'esprit & d'intelligence qui a fait un usage continuel de ces deux qualités dans son ouvrage; & si l'on excepte quelques circonstances, sur lesquelles on ne peut douter qu'il n'ait été trompé par les Marchands d'Afrique, comme la plûpart des Voyageurs sont exposés à l'être, nous n'avons pas de Journal plus curieux &

plus intéreſſant que le ſien. On y trouvera particulierement un détail fort inſtructif ſur le commerce d'or de Tombuto & ſur ſes principales branches qui ont été ſi peu connues de nos derniers Voyageurs : ce qui marque aſſez que ce n'eſt pas la multitude des Ecrivains qui jette du jour dans les matieres obſcures, & qu'un Voyageur éclairé donne une idée plus juſte des Pays qu'il a parcourus, que vingt Auteurs médiocres qui rendent compte des mêmes lieux.

CADA MOSTO.

1454.

Mérite de ſes Journaux.

Cada Moſto, réſolu de retourner en Flandres avec le peu d'argent qu'il avoit, s'embarqua ſur une Galere Venitienne, commandée par le Capitaine Marco Zeno, Chevalier de Malthe. Ils partirent de Veniſe le 8 d'Août 1454. Les vents contraires qui s'éleverent près du Cap Saint-Vincent, les ayant forcés de s'y arrêter, il ſe trouva que dans le même tems Dom Henri, Prince de Portugal, vivoit fort près du même Cap, dans un Village nommé *Ripoſera*, où il s'étoit retiré volontairement pour ſe livrer à l'étude. Ce célebre Protecteur de la navigation & des Voyageurs envoya auſſitôt au Vaiſſeau Antoine Gonzalez, ſon Secretaire, accompagné d'un Ve-

Cada Moſto part de Veniſe & relâche au Cap Saint-Vincent.

CADA MOSTO.

1454.

nitien nommé (20) *Patricio Conti*, qui étoit alors Consul de sa République en Portugal, & que son goût pour les voyages attachoit aussi au service du Prince. Ils portoient quelques montres du sucre de Madere, du sang de dragon de la même Isle, & des autres commodités que le même Prince commençoit à tirer des Pays qu'il avoit découverts. Après diverses questions, ils apprirent aux Venitiens du Vaisseau, que Dom Henri avoit fait peupler plusieurs Isles desertes, & que les richesses qu'ils leurs montroient, en étoient déja les fruits. Ils ajouterent que ces essais n'étoient rien en comparaison des grandes choses que le Prince avoit exécutées; que depuis telle & telle année il avoit pénétré dans des mers jusqu'alors inconnues, & dans des Pays où ses gens avoient fait des découvertes incroyables; que les Portugais qui s'étoient employés à ces admirables entreprises, avoient tiré des avantages extrêmes de leur commerce avec les Nations barbares, & gagné quelquefois jusqu'à mille pour cent. Enfin leur récit parut si merveilleux aux Venitiens, que la plûpart des

Rencontre du Prince. Henri à Riposera.

(20) Grynæus dit sans le nommer, que c'étoit un Patricien de Venise.

assagers, & particulierement Cada Mosto, se sentirent enflammés de la passion des voyages. Ils demanderent si le Prince accordoit la liberté de partir à ceux qui lui offroient leurs services. On leur répondit qu'il ne la refusoit à personne. Mais on leur expliqua les conditions qu'il y mettoit: C'étoit 1°. d'équiper & de charger un Vaisseau à leurs dépens, ou seulement de le charger, parce qu'il fournissoit volontiers des Caravelles. 2°. Que dans le premier cas il se reservoit au retour la quatriéme partie des biens qu'on rapportoit; & que dans le second, il exigeoit la moitié de la cargaison. 3°. Que si le voyage manquoit de succès, le Prince se chargeoit de tous les frais. Mais on prit soin d'assurer qu'il étoit impossible qu'on ne recueillît pas de grands fruits d'une si belle entreprise. Gonzalez ajouta que Dom Henri seroit charmé d'y voir entrer des Venitiens, & qu'il les traiteroit avec distinction; parce qu'étant persuadé qu'on trouveroit des épices dans les Pays dont il avoit commencé la découverte, il sçavoit que les Négocians de Venise étoient plus entendus que toute autre Nation dans le commerce.

CADA MOSTO.

Cada Mosto se détermine à servir les Portugais.

Cada Mosto ne balança point à se rendre auprès du Prince, qui lui confirma tout ce qu'il venoit d'entendre, & qui augmenta même son ardeur par une infinité de nouvelles promesses. La jeunesse, la curiosité, l'envie de s'enrichir, furent autant d'aiguillons qui ne laisserent plus de repos au jeune Voyageur. Il commença par s'informer des marchandises qui convenoient à ses nouveaux desseins. Ensuite étant retourné à bord, il disposa de celles qu'il avoit destinées pour les Pays-bas; & ne reservant que ce qu'il crut favorable à l'expédition qu'il méditoit, il laissa partir sans lui les Galeres Vénitiennes. Le Prince Henri applaudit beaucoup à sa résolution, & le combla de caresses pendant le séjour qu'il fit en Portugal. Il lui fit équiper une Caravelle d'environ quatre-vingt-dix tonneaux, dont il donna néanmoins le commandement à Vincent Diaz natif de Sago. Mais Cada Mosto l'ayant chargée presqu'entierement à ses frais, ils partirent ensemble le deux de Mars 1455, avec un vent Nord-Est.

1455.

Il arrive à Puerto-Santo.

Dès le 25 ils arriverent à l'Isle de Puerto-Santo, qui est éloignée de six cens milles au Sud du Cap Saint-Vin

ent (21). Il y avoit déja près de 27 ans que cette Isle avoit été découverte. Ils en partirent le 28 de Mars; & le même jour ils entrerent dans *Manchico* (22), un des Ports de l'Isle de Madere, à quarante milles de Puerto-Santo. Dans un tems clair ces deux Isles peuvent se voir l'une de l'autre. Celle de Madere étoit habitée depuis vingt-quatre ans par les soins du Prince Henri qui lui avoit donné pour Gouverneurs Tristan Tessera & Gonzalez Zarco, deux de ses Gentilhommes, entre lesquels l'Isle & le commandement étoient partagés. Tristan occupoit la partie où le Port de Manchico est situé; & Zarco celle où il avoit jetté lui-même les fondemens de Funchal.

CADA MOSTO.

1455.

Madere avoit déja quatre habitations considérables; Manchico, Santa-Cruz, Funchal, & Camera dos Lobos, sans compter d'autres établissemens qui commençoient à se former en différens lieux. On y comptoit alors dix-huit cens hommes (23) de milice & une compagnie de cent Cavaliers.

Il touche à Madere.

(21) On retranche ici de ce Journal la description de Puerto-Santo, & une partie même de celle de Madere, qui ont déja trouvé place dans le Chapitre precedent.

(22) C'est apparemment ce que les autres nomment *Machico*.

(23) C'est-à-dire apparemment des gens capables de porter les armes.

CADA MOSTO.

1455.

L'Isle est arrosée par huit rivieres qui la traversent presqu'entierement, & sur lesquelles on avoit construit des moulins à scier les planches, qui en fournissoient de diverses sortes en Portugal. Les plus estimées étoient celles de cedre & de nasso, dont on employoit les premieres à tous les usages des édifices, & les autres à faire des arcs & des bois de fusil. Le cedre ressemble beaucoup au cyprès, mais il rend une odeur extrêmement agréable. Le bois de nasso est couleur de rose & d'une rare beauté. Cada Mosto rend témoignage que la vendange se faisoit alors à Madere vers le tems de Pâques, au plus tard l'octave d'après.

Il passe aux Canaries.

Il quitta cette Isle pour prendre au Sud ; & dans peu de jours il arriva aux Isles Canaries, qui sont à trois cent vingt milles de Madere. Il compte sept Canaries, dont quatre étoient habitées par des Chrétiens, Lancerota, Fuerte-ventura, Gomera & Ferro. Elles avoient pour Seigneur sous l'autorité du Roi d'Espagne, un Gentilhomme Espagnol nommé *Herrera*, natif de Séville. On transportoit de ces Isles à Cadix & dans la riviere de Séville une grande quantité de l'herbe qui se nomme *Orchel* ou *Oricello*, pou[r]

le

les usages de la teinture. Les peaux de chevres, le suif & le fromage faisoient le reste du commerce. L'Auteur remarque que les Habitans naturels des quatre Isles soumises aux Chrétiens, étoient les Canarins, & qu'ils avoient différens langages qu'ils n'entendoient point entre eux. Leurs habitations étoient de simples Villages sans fortifications & sans défense dans les plaines; mais si bien fortifiés dans les montagnes, qu'il falloit un siége pour les forcer. Les trois autres Isles, qui se nomment *la Grande Canarie*, *Ténerife & Palma*, n'avoient encore que des Idolâtres pour Habitans. Elles étoient mieux peuplées que les quatre autres, sur-tout celle de Ténerife, qui est la plus grande, & qui ne contenoit pas moins de quatorze à quinze mille ames. On en comptoit huit ou neuf mille dans la grande Canarie. Palma n'en avoit qu'un petit nombre, quoiqu'elle parût charmante en perspective. Ces trois Isles étant bien gardées par des Habitans fort courageux, les montagnes d'une hauteur excessive, & les Places imprenables, il avoit été jusqu'alors impossible aux Chrétiens de s'en rendre maîtres. Ténerife est une des plus hautes Isles du monde, & se

Etat où ces Isles étoient alors.

CADA MOSTO.

1455.

découvre de fort loin en mer. L'Auteur fut assuré par quelques Matelots qu'ils l'avoient apperçue de soixante & soixante-dix lieues Espagnoles, qui font environ deux cens cinquante milles d'Italie. Elle a dans son centre une montagne en forme de diamant, d'une hauteur merveilleuse & toujours brûlante. Cada Mosto apprit ces circonstances de plusieurs Chrétiens qui avoient été prisonniers dans cette Isle. Il prétend que depuis le pied de la montagne jusqu'au sommet, il n'y a pas moins de quinze lieues Portugaises qui font soixante milles d'Italie. Mais on a vû dans le Chapitre précédent des regles plus justes pour la véritable hauteur du Pic.

Anciens usages.

(24) L'Isle de Ténerife avoit alors neuf Maîtres ou neuf Princes qui prenoient le titre de Ducs. C'étoient autant d'usurpateurs qui avoient divisé l'autorité souveraine, après s'en être saisis par la force. Les guerres qu'ils avoient entr'eux, causoient souvent beaucoup de carnage. Leurs armes n'étoient que des pierres & des massues en forme de dards, dont la poin-

(24) On trouvera dans le Chapitre précédent la description entiere de Ténerife & du Pic avec celle des autres Canaries.

te étoit armée d'os ou de corne au lieu de fer. Ceux à qui ce ſecours manquoit, ſe contentoient de faire durcir leurs maſſues au feu. La plûpart des habitans étoient continuellement nuds, quoique pluſieurs ſe couvriſſent de peaux de chevres. Mais ils s'enduiſoient la peau de ſuif mêlé avec le jus de quelques herbes, qui la rendoient aſſez épaiſſe pour réſiſter au froid. D'ailleurs étant ſi avancés au midi, ils n'avoient jamais beaucoup à ſouffrir de l'hiver. Leur demeure étoit des grottes & des cavernes au pied des montagnes. Ils ſe nourriſſoient d'orge, de chair & de lait de chevres qu'ils avoient en abondance, & de quelques fruits, mais particulierement de figues. Comme le climat eſt fort chaud, ils faiſoient leur moiſſon au mois d'Avril & de Mai. On connoiſſoit peu leur Religion, parce qu'ils n'avoient pas de culte établi. Les uns adoroient le Soleil, d'autres la Lune & les Etoiles. On leur attribuoit juſqu'à neuf ſortes d'idolâtrie. Leurs femmes n'étoient pas communes; mais ils n'avoient pas de loi qui les gênat pour le nombre. Ils ne prenoient une vierge qu'après avoir propoſé à leur Seigneur de paſſer la premiere nuit avec elle; &

Ancienne Religion.

CADA MOSTO.

1455.

ceux qui obtenoient cette grace, s'en croyoient fort honorés.

Informations de Cada Mosto.

Si l'on veut sçavoir d'où Cada Mosto avoit tiré ces connoissances, il répond que les Chrétiens des quatre Isles s'approchoient souvent de Ténerife pendant la nuit, & qu'ils y enlevoient souvent des Insulaires de l'un & l'autre sexe qu'ils vendoient en Espagne pour l'esclavage. Lorsqu'il arrivoit à ces Barbares de faire quelques prisonniers Espagnols, ils n'avoient pas la cruauté de les faire mourir; mais par un mépris qu'ils regardoient comme la derniere punition, ils les employoient à nettoyer les chevres & à tuer les mouches dont ces animaux sont tourmentés.

Sacrifice barbare.

Les anciens Canarins étoient dans l'usage d'offrir à leur Seigneur non-seulement leurs services & leur fidélité, mais le sacrifice même de leur vie, lorsqu'il entroit en possession de l'autorité souveraine. Il s'en trouvoit toujours plusieurs qui passoient de l'offre à l'exécution. Ils se rendoient avec un nombreux cortége sur le bord de quelque profonde vallée, où les victimes, après quantité de cérémonies & de paroles mistérieuses, se précipitoient à la vûe de tout le monde. Le même

usage obligeoit le Seigneur de marquer une considération particuliere aux parens des morts, & de les distinguer par des honneurs & des bienfaits. L'Auteur fut informé de cette coutume barbare par divers Canarins qui avoient quitté leur Nation pour embrasser le Christianisme. Ils sont d'une légereté extrême à la course, & fort agiles à descendre & monter au milieu de leurs rocs & de leurs précipices. Ils sautent de pierre en pierre; & souvent ils s'élancent à des distances incroyables. Leur adresse à jetter des pierres est si merveilleuse, qu'ils sont sûrs de toucher toujours au but. Les deux sexes se peignent le corps en verd, en rouge, en jaune avec le jus de certaines herbes; & cette variété de couleurs passe entr'eux pour un grand ornement. Cada Mosto relâcha dans les deux Isles de Gomera & de Ferro. Il toucha aussi à celle de Palma, mais sans y descendre.

CADA MOSTO. 1455.

Adresse & légereté des Canarins.

Ayant remis à la voile, il continua sa course vers l'Ethiopie; & le vent ne cessant pas de le favoriser, il arriva au Cap Blanco qui est à soixante-dix milles des Canaries. Il observe que portant au Sud dans ce passage, il se tint sans cesse éloigné de la Côte d'A-

Cada Mosto arrivé au Cap Blanco.

CADA MOSTO.

1455.

frique qu'il laiſſoit ſur la gauche, les Canaries étant fort avancées dans la Mer du côté de l'Oueſt. Il fit voile ainſi pendant la moitié de ſa courſe; après quoi prenant plus à gauche, il chercha la vûe des Côtes, dans la crainte de paſſer le Cap ſans l'appercevoir; car on eſt enſuite aſſez longtems ſans découvrir la terre. Les Côtes s'enfoncent après le Cap, & forment un Golfe qu'on appelle *Forna d'Arguim*, du nom d'une petite Iſle qui eſt ſituée dans le Golfe même. Il n'a pas moins de cinquante milles d'enfoncement; & l'on y trouve trois autres Iſles, auſquelles les Portugais avoient déja donné des noms. La premiere porte celui de *Blanca*, à cauſe de ſes ſables blancs. La ſeconde, celui d'Iſle *das Garzas*, ou des Hérons, parce qu'on y trouva un ſi grand nombre d'œufs de ces animaux, qu'on en remplit deux Barques. La troiſiéme, celui de (25) *Coori*. Elles ſont toutes trois petites, ſablonneuſes & deſertes; mais celles d'Arguim a de l'eau fraîche.

Deſcription de cette Côte.

Iſles du Golfe d'Argin ou d'Arguin.

Il faut obſerver qu'au Sud du Détroit de Gibraltar, la Côte qui eſt celle de Barbarie, n'eſt pas habitée audelà du *Cap Cantin*, d'où l'on trouve

(25) Grynæus écrit *Cori*.

CADA MOSTO.

1455.

Deserts de Sara.

jusqu'au Cap Blanco une Région sablonneuse & deserte, qui est séparée de la Barbarie par des montagnes (26) du côté du Nord, & que ses Habitans nomment (27) *Sara*. Du côté du Sud elle touche au Pays des Négres ; & dans sa largeur elle n'a pas moins de cinquante ou soixante journées. Ce désert s'étend jusqu'à l'Océan. Il est couvert de sable blanc, si aride & si uni, que le Pays étant d'ailleurs fort bas, il n'a l'apparence que d'une plaine jusqu'au Cap Blanco, qui tire aussi son nom de la blancheur de son sable, où l'on n'apperçoit aucune sorte d'arbre ou de plante. Cependant rien n'est si beau que ce Cap. Sa forme est triangulaire, & les trois pointes qu'il présente, sont l'une de l'autre à la distance d'un mille.

On trouve sur cette Côte une prodigieuse quantité de gros poissons de toutes les especes & d'une bonté extraordinaire. Le Golfe d'Arguim est fort profond dans toute son étendue ; mais il est plein de rocs & traversé par des courans qui rendent la navigation fort dangereuse dans les ténebres. Cada Mosto apprit qu'il s'y étoit déja per-

(26) Ce sont les Monts Atlas.

(27) Ou Sarral.

CADA MOSTO.

1455.

du deux Vaiſſeaux. La ſituation du Cap-Blanc eſt au Sud-Oueſt du Cap Cantin.

Ville nommée *Hoden*.

Derriere le Cap-Blanc dans l'intérieur des terres, on trouve à ſix journées du rivage une Ville nommée *Hoden*, qui n'a pas de murs, mais qui eſt fréquentée par les Arabes & les Caravanes de Tombuto (28) & des autres Régions du Pays des Négres. Leurs alimens ſont des dattes & de l'orge. Ils boivent le lait de leurs chameaux. Le Pays eſt ſi ſec, qu'ils y ont peu de vaches & de chevres. Ils ſont Mahométans & fort ennemis du nom Chrétien. N'ayant point d'habitations fixes, ils ſont ſans ceſſe errans dans les deſerts; & leurs courſes s'étendent juſques dans cette partie de la Barbarie, qui eſt voiſine de la Méditerranée. Ils voyagent toujours en grand nombre avec un train nombreux de chameaux, ſur leſquels ils tranſportent du cuivre, de l'argent & d'autres richeſſes de la Barbarie & du Pays des Négres, à Tombuto, pour en rapporter de l'or & de la *malaguette* qui eſt une eſpece de poivre. Leur couleur eſt bazannée. Les deux ſexes ont pour unique vêtement une ſorte de robbe blanche bordée de

Commerce des Négres à Tombuto.

(28) Grynæus met *Atanbuto*.

Cada Mosto.

1455.

rouge. Les hommes portent le turban à la maniere des Mores, & vont toujours nuds pieds. Leurs deserts sont remplis de lions, de pantheres, de léopards, & d'autruches, dont l'Auteur vante les œufs, après en avoir mangé plusieurs fois.

Commerce des Portugais au Golfe

Le Prince Henri de Portugal connoissant l'importance du Golfe d'Arguim, en avoit défendu l'entrée pour l'espace de dix ans à tous ceux qui n'étoient pas compris dans son ordonnance, c'est-à dire à ceux qui n'avoient pas dans l'Isle du même nom une habitation & des Facteurs approuvés. Les Portugais qui jouissoient du privilége, commerçoient avec les Arabes qui venoient sur la Côte. Pour l'or & les Négres qu'ils tiroient de ces Barbares, ils leur fournissoient différentes sortes de marchandises, telles que des draps de laine & d'autres étoffes, des tapis, de l'argent, & de l'alkhizeli. Le Prince fit bâtir un Château dans l'Isle d'Arguim, pour la sûreté du commerce; & tous les ans il y arrivoit des Caravelles du Portugal. Les Négocians Arabes menoient au Pays des Négres quantité de chevaux de Barbarie qu'ils y échangeoient pour des esclaves. Un beau cheval leur valoit

Cada Mosto.

1455.

souvent jusqu'à douze ou quinze Négres. Ils y portoient aussi de la soie de Grenade & de Tunis, de l'argent & d'autres marchandises, pour lesquelles ils recevoient des esclaves & de l'or. Ces esclaves étoient amenés à *Hoden*, d'où ils passoient aux montagnes de Barka, & de-là en Sicile. D'autres étoient conduits à Tunis & sur toute la Côte de Barbarie. Le reste venoit dans l'Isle d'Arguim ; & chaque année il en passoit sept ou huit cens en Portugal.

Avant l'établissement de ce commerce, les Caravelles Portugaises, au nombre de quatre & quelquefois davantage, entroient bien armées dans le Golfe d'Arguim, & faisoient pendant la nuit des descentes sur la Côte pour enlever les Habitans de l'un & de l'autre sexe qu'elles vendoient en Portugal. Elles pousserent ainsi leurs courses au long des Côtes jusqu'à la riviere du Sénegal, qui est fort grande, & qui sépare la Nation des Azanaghis de la premiere Contrée des Négres.

Nation des Azanaghis & les usages.

Les Azanaghis habitent plusieurs endroits de la Côte au-delà du Cap Blanco. Ils sont voisins des deserts, & peu éloignés des Arabes de Hoden. Ils vi-

vent de dattes, d'orge, & du lait de leurs chameaux. Comme ils ſont plus proche du Pays des Négres que de Hoden, ils y ont tourné leur commerce qui ſe borne à tirer d'eux du millet & d'autres ſecours pour la commodité de leur vie. Ils mangent peu ; & l'on ne connoît pas de Nation qui ſupporte ſi patiemment la faim. Les Portugais en enleverent un grand nombre, & s'en trouvoient mieux pour eſclaves que des Négres. Mais depuis quelque tems, le Prince Henri avoit fait la paix avec eux, & formé des regles de commerce, qui ne permettoient plus aux Portugais de les inſulter. Il eſpéroit que ſe familiariſant avec les Chrétiens, ils recevroient d'autant plus facilement les impreſſions du Chriſtianiſme, qu'ils n'avoient que des idées fort confuſes de la Religion de Mahomet.

Cada Moſto attribue une coutume fort ſinguliere à la Nation des (29) Azanaghis. Ils portent, dit-il, autour de la tête une ſorte de mouchoir qui leur couvre les yeux, le nez & la bouche ; la raiſon de cet uſage eſt que re-

(29) L'Auteur les appelle ſouvent Indiens, c'eſt-à-dire Indiens Orientaux. On ne leur donnoit pas d'autre nom avant le Voyage de Gama.

CADA MOSTO. 1455.

gardant le nez & la bouche comme des canaux fort sales, ils se croyent obligés de les cacher aussi sérieusement que d'autres parties ausquelles on attache la même idée dans des Pays moins barbares. Aussi ne se découvrent-ils la bouche que pour manger.

Ils ne reconnoissent aucun Maître ; mais les plus riches sont distingués par quelques témoignages de respect. En général ils sont tous fort pauvres, menteurs, perfides, & les plus grands voleurs du monde Leur taille est médiocre. Ils se frisent les cheveux qu'ils ont fort noirs & flottans sur leurs épaules. Tous les jours ils les humectent avec de la graisse de poisson ; & quoique l'odeur en soit fort desagréable, ils regardent cet usage comme une parure. Ils n'avoient jamais connu d'autres Chrétiens que les Portugais avec lesquels ils avoient eu la guerre pendant treize ou quatorze ans. Cada Mosto assure que lorsqu'ils avoient vû des Vaisseaux, spectacle inconnu à leurs ancêtres, ils les avoient pris pour de grands oiseaux avec des aîles blanches, qui venoient de quelque Pays éloigné. Ensuite les voyant à l'ancre & sans voiles, ils avoient conclu que c'étoient des poissons. D'au-

Imaginations des Azanaghis à la vûe des premiers Vaisseaux.

tres obſervant que ces machines changeoient de place, & qu'après avoir paſſé un jour ou deux dans quelque lieu, on les voyoit le jour ſuivant à cinquante milles & toujours en mouvement au long de la Côte, s'imaginerent que c'étoient des eſprits vagabonds, & redoutoient beaucoup leur approche. En ſuppoſant que ce fût des créatures humaines, ils ne pouvoient concevoir qu'ils fiſſent plus de chemin dans une nuit qu'ils n'étoient capables d'en faire en trois jours; & ce raiſonnement les confirma dans l'opinion que c'étoit des eſprits. Pluſieurs Eſclaves de leur Nation, que Cada Moſto avoit vûs à la Cour du Prince Henri, & tous les Portugais qui étoient entrés les premiers dans cette Mer, rendoient là-deſſus le même témoignage.

CADA MOSTO. 1455.

Environ ſix journées dans les terres au-delà de Hoden, on trouve une autre Ville nommée *Teggazza*, qui ſignifie caiſſe d'or, d'où l'on tire tous les ans une grande quantité de ſel de roche, qui ſe tranſporte ſur le dos des chameaux à Tombuto, & delà dans le Royaume de *Melli* qui eſt du Pays des Négres. Les Arabes vagabonds qui font ce commerce, diſpoſent en huit jours de toute leur marchandiſe, & reviennent chargés d'or.

Ville de Teggazza, d'où l'on tire du ſel.

CADA MOSTO.

1455.

Ce Royaume de Melli eſt ſitué dans un climat fort chaud, & fournit ſi peu d'alimens pour les bêtes, que de cent chameaux qui font le voyage avec les Caravanes, il n'en revient pas ordinairement plus de vingt-cinq. Auſſi cette grande Région n'a-t-elle aucun quadrupede. Les Arabes mêmes & les Azanaghis y tombent malades de l'excès de la chaleur. On compte quarante journées à cheval de Teggazza à Tombuto, & trente de Tombuto à Melli. Cada Moſto ayant demandé aux Négres quel uſage les Marchands de Melli font du ſel, ils répondirent qu'il s'en conſumoit d'abord une petite quantité dans le Pays, ſecours ſi néceſſaire à des Peuples ſitués près de la Ligne, où les jours & les nuits ſont d'une égale longueur, que ſans un tel préſervatif contre la chaleur, leur ſang ſe corrompt bien-tôt. Ils emploient peu d'art à le préparer. Chaque jour ils en prennent un morceau qu'ils font diſſoudre dans un vaſe d'eau; & l'avallant avec avidité, ils croyent lui être redevables de leur ſanté & de leurs forces. Le reſte du ſel eſt porté à Melli en groſſes pieces, deux deſquelles ſuffiſent pour la charge d'un chameau. Là les Habitans du

Uſages du ſel parmi les Négres.

Pays le brisent en d'autres pieces, dont le poids ne surpasse pas les forces d'un homme. On assemble quantité de gens robustes qui les chargent sur leur tête, & qui portent à la main une longue fourche, sur laquelle ils s'appuient lorsqu'ils sont fatigués. Dans cet état, ils se rendent sur le bord d'une grande eau, sans que l'Auteur ait pû sçavoir si c'est la mer ou quelque fleuve; mais il panche à croire que c'est de l'eau douce, parce que dans un climat si chaud il ne seroit pas nécessaire d'y porter du sel, si c'étoit la mer.

Commerce du sel & sa méthode.

Lorsqu'ils sont arrivés au bord de l'eau, les maîtres du sel font décharger la marchandise, & placent chaque monceau sur une même ligne en y mettant leur marque. Ensuite toute la Caravane se retire à la distance d'une demi-journée. Alors d'autres Négres, avec lesquels ceux de Melli sont en commerce, mais qui ne veulent point être vûs, & qui sont apparemment les Habitans de quelques Isles, s'approchent du rivage dans de grandes Barques, examinent le sel, mettent une somme d'or sur chaque monceau, & se retirent avec autant de discrétion qu'ils sont venus. Les Marchands de

Négocians invisibles.

CABA MOSTO. 1455.

Melli retournant au bord de l'eau, considerent si l'or qu'on a laissé, leur paroît un prix suffisant. S'ils en sont satisfaits, ils le prennent & laissent leur sel. S'ils trouvent la somme trop petite, ils se retirent encore en laissant l'or & le sel ; & les autres revenant à leur tour, mettent plus d'or ou laissent absolument le sel. Leur commerce se fait ainsi sans se parler & sans se voir ; usage ancien qu'aucune infidélité ne leur donne jamais occasion de changer. Quoique l'Auteur trouve peu de vraisemblance dans ce récit, il assure qu'il le tient de plusieurs Arabes, des Marchands Azanaghis, & de quantité d'autres personnes dont il vante le témoignage.

Entreprise de l'Empereur de Melli pour les découvertes.

Il demanda aux mêmes Marchands pourquoi l'Empereur de Melli, qui est un Souverain si puissant, n'avoit point entrepris par force ou par adresse de découvrir la Nation qui ne veut ni parler ni se laisser voir. Ils lui raconterent que peu d'années auparavant ce Prince ayant résolu d'enlever quelques-uns de ces Négocians invisibles, avoit fait assembler son Conseil, dans lequel on avoit résolu qu'à la premiere Caravane, quelques Négres de Melli creuseroient des puits au long

de la riviere près de l'endroit où l'on plaçoit le sel, & que s'y cachant jusqu'à l'arrivée des Etrangers, ils en sortiroient tout d'un coup pour faire quelques prisonniers. Ce projet avoit été exécuté. On en avoit pris quatre, & tous les autres s'étoient échappés par la fuite. Comme un seul avoit paru suffire pour satisfaire l'Empereur, on en avoit renvoyé trois, en les assurant que le quatriéme ne seroit pas plus maltraité. Mais l'entreprise n'en eut pas plus de succès. Le prisonnier refusa de parler. En vain l'interrogea-t-on dans plusieurs Langues. Il garda le silence avec tant d'obstination, que rejettant d'un autre côté toutes sortes de nourriture, il mourut dans l'espace de quatre jours. Cet événement a fait croire aux Négres de Melli que leurs Négocians étrangers sont muets. Quelques-uns néanmoins pensent avec plus de raison que le prisonnier étant revêtu de la forme humaine, ne pouvoit pas être privé de l'usage de la parole; mais que dans l'indignation de se voir trahi, il avoit pris la résolution de se taire jusqu'à la mort. Ceux qui l'avoient enlevé, rapporterent à leur Empereur qu'il étoit fort noir, de belle taille, & plus haut qu'eux

Ce qui l'empêche de réussir.

CADA MOSTO. 1455.

d'un demi-pied : que ſa levre inférieure étoit plus épaiſſe que le poing & pendante juſqu'au-deſſous du menton ; qu'elle étoit fort rouge & qu'il en tomboit même quelques gouttes de ſang ; mais que ſa levre ſupérieure étoit de la grandeur ordinaire : qu'on voyoit entre les deux ſes dents & ſes gencives, & qu'aux deux coins de la bouche il avoit quelques dents d'une grandeur extraordinaire ; que ſes yeux étoient noirs & forts ouverts ; enfin que toute ſa figure étoit terrible.

Effet du ſel contre les maladies des Négres.

Cet accident fit perdre la penſée de renouveller la même entrepriſe, d'autant plus que les Etrangers, irrités apparemment de l'inſulte qu'ils avoient reçue, laiſſerent paſſer trois ans ſans reparoître au bord de l'eau. On étoit perſuadé à Melli que leurs groſſes levres s'étoient corrompues par l'excès de la chaleur, & que n'ayant pû ſupporter plus long-tems la privation du ſel qui eſt leur unique remede, ils avoient été forcés de recommencer leur commerce. La néceſſité du ſel en eſt établie mieux que jamais dans l'opinion des Négres de Melli ; ce qui eſt aſſez indifférent à l'Empereur, pourvû qu'il en tire beaucoup d'or. C'eſt tout ce que l'Auteur

a pû se procurer de lumiere (30) sur des faits si difficiles à vérifier. Mais en les reconnoissant fort étranges, il ajoute qu'on ne doit pas les traiter de fabuleux, après les divers témoignages sur lesquels ils sont appuyés ; & lui-même, dit-il, qui a vû dans le monde & entendu tant de choses merveilleuses, il ne fait pas difficulté de les croire.

Route de l'or pour traverser l'Afrique.

L'or qu'on apporte à Melli, se divise en trois parts ; une qu'on envoie par la Caravane de Melli *à Kokhia* sur la route du grand Caire & de la Syrie ; les deux autres à Tombuto, d'où elles partent séparément ; l'une pour (31) *Toet*, & de là pour Tunis en Barbarie ; l'autre pour Hoden, d'où elle se répand jusqu'aux Villes d'Oran (32) & d'One dans l'intérieur du Détroit de Gibraltar & jusqu'à Fez, Maroc, Arzila, Azafi, & Messa hors du Détroit. C'est dans ces dernieres places que les Italiens & d'autres Nations

(30) Le témoignage des Afriquains paroîtra sans force. Cependant il est vrai que tous les Voyageurs s'accordent à le rapporter ; ce qui suffit du moins pour sauver le crédit de Cada Mosto. Jobson, qui étoit dans la riviere de Gambra ou Gambia en 1620, repete la même chose avec les mêmes circonstances, Movette le rapporte aussi d'après le témoignage des Mores de Maroc. Voyez ses Voyages en 1671.

(31) Grynæus met *Ato*.

(32) Grynæus met *Hona*.

CADA MOSTO.

1455.

Chrétiennes viennent recevoir cet or pour leurs marchandises. Enfin le plus grand avantage que les Portugais ayent tiré du Pays des Azanaghis, c'est que de l'or qu'il envoie chaque année à Hoden, ils trouverent le moyen d'en attirer quelque partie sur les Côtes (33) du Golfe d'Arguim, & de se le procurer par leurs échanges avec les Négres.

La monnoie inconnue chez les Azanaghis.

Dans les Régions des Mores bazanés, il ne se fabrique point de monnoie; on n'y en connoit pas même l'usage, non plus que parmi les Négres. Mais tout le commerce se fait par des échanges d'une chose pour une autre, & quelquefois de deux pour une. Cependant les Azanaghis & les Arabes ont dans quelques-unes de leurs Villes intérieures de petites coquilles qui leur tiennent lieu de monnoie courante. Les Venitiens en apportoient du Levant, & recevoient de l'or pour une matiere si vile. Les Négres ont pour l'or un poids qu'ils appellent *mitical*, & qui revient à la valeur d'un ducat. Les femmes des deserts de Sara portent des robbes de coton, qui

(33 Ce recit des lieux d'où vient l'or, & de la maniere dont il traverse l'Afrique, est le plus ancien & le plus vraisemblable.

leur viennent du Pays des Négres ; & quelques-unes des especes de frocs qu'on appelle *Alkhezeli* (34). Mais elles n'ont pas l'usage des chemises. Les plus riches se parent de petites plaques d'or. Elles font consister leur beauté dans la grosseur & la longueur de leurs mamelles. Dans cette idée, à peine ont-elles atteint l'âge de seize ou dix-sept ans, qu'elles se les serrent avec des cordes pour les faire descendre quelquefois jusqu'à leurs genoux. Les hommes montent à cheval, & font leur gloire de cet exercice. Cependant l'aridité de leur Pays ne leur permet pas de nourrir un grand nombre de ces animaux, ni de les conserver longtems. La chaleur est excessive dans cette immense étendue de sables ; & l'on y trouve fort peu d'eau. Il n'y pleut que dans trois mois de l'année, ceux d'Août, de Septembre & d'Octobre. Cada Modo fut informé qu'il y paroît quelquefois de grandes troupes de sauterelles jaunes & rouges de la longueur du doigt. Elles sont en si grand nombre, qu'elles forment dans l'air une nuée capable d'obscurcir le Soleil, & de douze ou quinze milles d'éten-

Parure de leurs femmes.

Exercice des hommes.

Armées de sauterelles.

(34) En Italien *Porcellette*.

CADA MOSTO.

1455.

due. Ces incommodes visites n'arrivent que tous les trois ou quatre ans; mais il ne faut pas espérer de vivre dans les lieux où l'armée des sauterelles s'arrête, tant elle cause de desordre & d'infection. L'Auteur en vit une multitude innombrable en passant sur les Côtes.

Riviere du Sénegal. Son embouchure.

Après avoir doublé le Cap Blanco, la Caravelle Portugaise continua sa course jusqu'a la riviere de Sannaga, ou du Sénegal, qui sépare le desert & les Azanaghis du fertile Pays des Négres. Cinq ans avant le voyage de Cada Mosto, cette grande riviere avoit été découverte par trois Caravelles du Prince Henri, qui y avoient établi des articles de commerce avec les Mores; & depuis ce tems-là, il ne s'étoit point passé d'année où le Portugal n'y eût envoyé quelques Vaisseaux.

La riviere du Sénegal a plus d'un mille de largeur à son embouchure, & l'entrée en est fort profonde. Avant que de se resserrer dans son lit, elle offre une Isle qui présente un Cap vers la mer. Des deux côtés on trouve des bancs de sable & des basses qui s'étendent assez près du rivage; ce qui oblige les Vaisseaux d'observer le cours de la marée pour entrer dans la

riviere. Elle y remonte l'eſpace de ſoixante-dix milles, ſuivant le témoignage que l'Auteur en reçut d'un grand nombre de Portugais qui y étoient entrés dans leurs Caravelles. Depuis le Cap Blanco, qui eſt à trois cent quatre-vingt milles, la Côte ſe nomme *Anterota*, & borde le Pays des Azanaghis ou des Mores bazanés. Cette Côte eſt continuellement ſablonneuſe juſqu'à vingt milles de la riviere.

Grande différence entre les hommes dans un petit eſpace.

Cada Moſto fut extrêmement ſurpris de trouver la différence des Habitans ſi grande dans un ſi petit eſpace. Au Sud de la riviere ils ſont extrêmement noirs, grands, bienfaits & robuſtes. Le Pays eſt couvert de verdure & rempli d'arbres fruitiers. De l'autre côté, les hommes ſont bazanés, maigres, de petite taille, & le Pays ſec & ſtérile. L'opinion (35) des Sçavans eſt que la riviere du Sénegal ſort de celle de *Ghion* qui vient du Paradis terreſtre. Les Anciens nommoient cette branche *Niger*, & prétendoient qu'ayant arroſé l'Ethiopie, & s'avançant à l'Oueſt vers l'Océan, elle ſe diviſoit en pluſieurs autres branches. Le Nil qui ſort auſſi du

(35) Toute ces notions du Niger ou du Nil ont été reconnues fauſſes.

CADA MOSTO.

Ghion, arrose l'Egypte, & tombe dans la Méditerranée.

1455.

Pays des Négres.

Le premier Royaume des Négres (46) est le Sénegal, situé sur la riviere du même nom; & ses Peuples se nomment *Jalofs*. Tout le Pays est fort bas non seulement au long de la riviere, mais fort loin au-delà jusqu'au Cap Verd qui est la plus haute terre de toute cette Côte, à quatre cens milles du Cap Blanco. Ce Royaume de Jalofs ou du Sénegal a pour bornes à l'Est le Pays de Tukhusor, au Sud le Royaume (37) de Gambra, l'Océan à l'Ouest, & la riviere au Nord.

Le Roi de Sénegal se nommoit alors *Zukholin*; il n'avoit pas plus de vingt-deux ans. Cette Couronne n'est pas héréditaire. Trois ou quatre des principaux Seigneurs, dont le Pays est rempli, s'accordent ordinairement pour

(36) Quoique les premiers Cantons des Négres soient sur la riviere du Sénegal, ils n'avoient pas de Royaume de ce nom. On peut croire même que le nom de cette riviere lui vient des Azanaghis, que quelques Ecrivains nomment aussi *Sanhangas*, & qui habitent du côté du Nord. Quoi qu'il en soit, la supposition d'un Royaume de Sénegal ou de Sanaga, est une fausseté que plusieurs Géographes ont copiée d'après Cada Mosto.

(37) Il n'y a pas non plus de Royaume de Gambra, mais une riviere nommée *Gambra* ou *Gambia*, dont les bords sont habités aussi par les Négres qui étoient divisés en Tribus plûtôt qu'en Royaumes.

pour se choisir un Maître qui ne regne qu'autant qu'il leur plaît. Ils le détrônent par la force, à moins que le Roi ne se rende assez puissant lui-même pour leur résister ; ce qui met dans le Gouvernement la même instabilité qu'en Egypte, où le Soudan du Caire craint sans cesse d'être banni ou massacré. D'ailleurs il ne faut pas juger de ces Rois sur l'idée que l'Europe a des siens. Leurs Peuples sont également pauvres & féroces. Ils n'ont pas de Villes fermées, ni d'autres habitations que de misérables Villages, dont les maisons sont couvertes de chaume. La pierre & le ciment ne leur manqueroient pas ; mais ils n'en connoissent pas l'usage. Le Royaume du Sénegal n'a, suivant l'Auteur, que deux cens milles d'étendue au long des Côtes & la même profondeur dans les terres. Le Roi n'a pas de revenu certain ; mais les Seigneurs du Pays pour gagner sa faveur, lui font présent de chevaux & d'autres bêtes, telles que des vaches & des chevres. Ils y joignent différentes sortes de légumes & de racines, sur-tout du millet. La plus grande partie de ses richesses lui vient de ses vols & de ses brigandages. Il enleve pour l'esclavage, les Peuples

CADA MOSTO. 1455.

Richesses du Roi du Sénegal.

CADA MOSTO.

1455.

des Pays voisins. Il ne fait pas plus de grace à ses propres Sujets. Une partie de ces Esclaves est employée à la culture des terres qui lui appartiennent ; le reste est vendu soit aux Azanaghis & aux Marchands Arabes qui les prennent en échange pour des chevaux & d'autres commodités, soit aux Vaisseaux Chrétiens depuis que le commerce est ouvert avec eux. Chaque Négre peut prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir. Le Roi n'en a jamais moins de trente ou quarante, qu'il distingue entr'elles suivant leur naissance & le rang de leurs peres. Il les entretient dans certaines habitations voisines de sa Cour, huit ou dix ensemble, avec des femmes pour les servir & des esclaves pour cultiver les terres qui leur sont assignées. Elles ont aussi des vaches & des chevres avec des esclaves pour les garder. Lorsque le Roi les visite, il ne se fait accompagner d'aucunes provisions ; & c'est d'elles qu'il tire sa subsistance pour lui-même & pour tout son cortége. Tous les jours au lever du Soleil chaque femme de l'habitation où il arrive, prépare trois ou quatre couverts de différentes viandes, telles que du chevreau, du poif-

Ses femmes & maniere dont il les entretient.

son & d'autres délicatesses du goût des Négres, qu'elle fait porter par ses esclaves au logement du Roi; de sorte qu'en s'éveillant il trouve quarante ou cinquante mets qu'il se fait servir suivant son appétit. Le reste est distribué entre ses gens. Mais comme ils sont toujours en fort grand nombre, la plupart sont toujours affamés. Il se promene ainsi d'une habitation à l'autre, pour visiter successivement toutes ses femmes; ce qui lui procure ordinairement des enfans en grand nombre. Mais lorsqu'une femme devient grosse, il n'approche plus d'elle. Tous les Seigneurs suivent le même usage.

CADA MOSTO.

1455.

Religion du pays.

Ces Négres font profession de la Religion Mahométane, mais avec moins de lumiere & de soumission que les Mores blancs. Cependant les Seigneurs ont toujours près d'eux quelques Azanaghis ou quelques Arabes pour les exercices de leur culte; & c'est une maxime établie parmi les Grands de la Nation, qu'ils doivent être plus soumis aux loix divines que le Peuple. Mais depuis qu'ils sont devenus familiers avec les Chrétiens, leur respect est fort diminué pour le Mahométisme.

Habillement des hommes & des femmes.

Les Négres du Sénegal sont toujours

CADA MOSTO.

1455.

nuds, excepté vers le milieu du corps, qu'ils se couvrent de peau de chevres, à peu près dans la forme de nos hautes-chausses. Mais les Grands & les riches portent des chemises de coton que les femmes filent dans le Pays. Le tissu de chaque piece n'a pas plus de six pouces de largeur; car ils n'ont pû trouver l'art de faire leurs pieces plus larges. Ils sont obligés d'en coudre cinq ou six ensemble pour les ouvrages qui demandent plus d'étendue. Leurs chemises tombent jusqu'au milieu de la cuisse. Les manches en sont fort amples; mais elles ne leur viennent qu'au milieu du bras. Les femmes sont absolument nues depuis la tête jusqu'à la ceinture; le bas est couvert d'une jupe de coton qui leur descend jusqu'au milieu des jambes. Les deux sexes ont la tête & les pieds nuds; mais ils ont les cheveux fort bien tressés ou noués avec assez d'art, quoiqu'ils les ayent fort courts. Les hommes s'emploient comme les femmes, à filer & à laver les habits.

Chaleur du climat.

Le climat est si chaud, qu'au mois de Janvier la chaleur surpasse celle de l'Italie au mois d'Avril; & plus on avance, plus on la trouve insupportable. C'est l'usage pour les hommes

& les femmes de se laver quatre ou cinq fois le jour. Ils sont d'une propreté extrême pour leurs personnes ; mais leur saleté au contraire est excessive dans leurs alimens. Quoiqu'ils soient d'une ignorance & d'une grossiereté étonnante sur toutes les choses dont ils n'ont pas l'habitude, l'art & l'habileté même ne leur manque pas dans les affaires ausquelles ils sont accoutumés. Ils sont si grands parleurs, que leur langue n'est jamais oisive. Ils sont menteurs & toujours prêts à tromper. Cependant la charité est entr'eux une vertu si commune, que les plus pauvres donnent à diner, à souper, & le logement aux étrangers, sans exiger aucune marque de reconnoissance.

Caractere des habitans.

Ils ont souvent la guerre dans le sein de leur Nation ou contre leurs voisins. Leurs armes sont la targette qui est composée de la peau d'une bête qu'ils nomment *Danta*, & qui est fort difficile à percer ; la zagaye, sorte de dard qu'ils lancent avec une adresse admirable, armée de fer dentelé, ce qui rend les blessures extrêmement dangereuses ; une espece de cimetere courbé en arc, qui leur vient des Négres de Gambra ; car s'ils ont du fer dans leur Pays, ils l'ignorent,

Leurs guerres & leurs armes.

CADA MOSTO.

1455.

& leurs lumieres ne vont pas jusqu'à le pouvoir mettre en usage. Ils ont aussi une sorte de javeline qui ressemble à nos demi-lances. Avec si peu d'armes leurs guerres sont extrêmement sanglantes, parce qu'ils portent peu de coups inutiles. Ils sont fiers, emportés & si pleins de mépris pour la mort, qu'ils la préferent à la fuite. Ils n'ont point de Cavalerie, parce qu'ils ont peu de chevaux. Ils connoissent encore moins la navigation; & jusqu'à l'arrivée des Portugais ils n'avoient jamais vû de Vaisseaux sur leurs Côtes. Ceux qui habitent les bords de la riviere ou le rivage de la mer, ont de petites Barques qu'ils nomment *Zappolies* & *Almadies*, composées d'une piece de bois creux, dont la plus grande peut contenir trois ou quatre hommes. Elles leur servent pour la pêche, ou pour le transport de leurs ustenciles au long de la riviere. Ils sont les plus grands nageurs du monde; & l'Auteur leur a reconnu cette qualité par un grand nombre d'expériences.

Pays du Prince de Budomel.

Après avoir passé la Riviere du Sénegal, Cada Mosto continua de faire voile au long de la Côte, jusqu'au Pays *de Budomel*, qui est plus loin d'environ huit cent milles. Toute cet-

te étendue eſt une terre baſſe, ſans aucune montagne. La Caravelle s'arrêta pour ſe procurer des informations ſur le Prince même de Budomel, que pluſieurs Portugais avoient déja vû, & dont ils louoient beaucoup le caractere. On avoit à bord quelques Chevaux Eſpagnols, qui ſont fort eſtimés par les Negres, des étoffes, de la ſoie & d'autres marchandiſes.

CADA MOSTO.

1455.

Auſſi-tôt qu'on eut jetté l'ancre dans une Rade qui ſe nomme *Palma* de Budomel, Cada Moſto envoya ſon Interprete au rivage, pour y donner avis de ſon arrivée & faire des propoſitions de commerce. Le jour ſuivant, on vit paroître le Prince Negre, avec un cortége de quinze chevaux & d'environ cent cinquante hommes de pied. Il fit inviter les Portugais à deſcendre, en promettant de leur rendre ſervice. Cada Moſto ne fit pas difficulté de ſe rendre à terre dans la Chaloupe, & fut reçu avec beaucoup de civilité. Après quelques momens d'entretien, il livra au Prince ſept Chevaux avec les harnois, & pluſieurs autres marchandiſes, de la valeur d'environ trois cens ducats. Le payement devoit ſe faire à la maiſon du Prince, qui étoit à vingt-cinq milles

Commerce de Cada Moſto avec ce Prince.

CADA MOSTO.

1455.

du rivage, & Cada Moſto fut invité à l'aller recevoir de ſes propres mains. Il réſolut de ſe fier à l'opinion qu'on lui avoit donnée de Budomel, & de paſſer même quelques jours dans ſa maiſon, pour ſatisfaire ſa propre curioſité. Avant que de partir, Budomel lui fit préſent d'une jeune fille de douze ans, qu'il lui donnoit, lui dit-il, pour le ſervir dans ſa Cabane.

Il pénetre avec lui dans les terres.

Le Prince Négre fournit des Chevaux à Cada Moſto & tout ce qui étoit néceſſaire pour la commodité du voyage. Lorſqu'on fut arrivé à quatre milles de l'habitation, il chargea *Bisboror* ſon Neveu, & Seigneur d'une Ville voiſine, de le traiter avec toutes ſortes de careſſes. Cada Moſto paſſa vingt-huit jours dans ce lieu. On étoit au mois de Novembre. Il rendit de fréquentes viſites au Prince Budomel, avec ſon Neveu; & dans chaque voyage il fit ſes obſervations ſur les uſages du Pays. Mais il eut l'occaſion d'en faire beaucoup plus en deſcendant par terre juſqu'à la Riviere du Sénegal. Le tems étoit devenu ſi mauvais que ne pouvant retourner au Vaiſſeau ſans danger, il prit le parti de l'envoyer à l'entrée de cette Riviere, & de s'y rendre lui-même à

cheval. Il fait remarquer ici que pour faire porter ſes ordres à bord, il demanda parmi les Negres ſi quelqu'un vouloit ſe charger de ſa Lettre. Pluſieurs s'offrirent avec empreſſement. Le Vaiſſeau étoit à trois milles du rivage. La mer étoit fort haute, & le vent très-impétueux. Il paroiſſoit impoſſible d'exécuter une commiſſion, d'autant plus effrayante, qu'il y avoit quantité de bancs de ſable au long des Côtes, & plus loin d'autres bancs, entre leſquels il paſſoit un courant d'une ſi grande violence qu'il étoit très difficile de le paſſer à la nage; ſans parler de la force des vagues, qui ſe briſoient ſur les bancs, & qui ſembloient former un obſtacle invincible. La grandeur du péril n'arrêta pas les Négres. Cada Moſto ayant demandé à deux d'entr'eux ce qu'ils deſiroient pour récompenſe, leurs prétentions ſe bornerent à deux *Mavielgis* d'étain, dont chacun revient à trois liards de notre monnoie. Ils entreprirent de porter la Lettre à ce prix. « On ne peut ſe repréſenter, dit l'Au» teur, les difficultés qu'ils eurent, » dans une mer ſi furieuſe, à paſſer » les bancs de ſable. Quelquefois je » les perdois de vûe, & je les croyois

CADA MOSTO.

1455.

Il revient par terre au Sénegal.

Habileté des Negres à nager.

CADA MOSTO.

1455.

» enſevelis dans les flots. Enfin l'un » des deux, ne pouvant réſiſter plus » long-tems à la force des vagues, » tourna le dos au péril & revint au » rivage; mais l'autre, apparemment » plus vigoureux, paſſa les bancs, » après avoir diſputé plus d'une heu- » re contre la violence des vents & » de l'eau, il porta ma Lettre, & m'ap- » porta la réponſe, que j'oſois à peine » toucher, comme une choſe merveil- » leuſe & ſacrée. Ainſi, conclud Ca- » da Moſto, j'appris que les Négres » de Budomel ſont les plus habiles » Nageurs du monde.

On a déja remarqué que les Rois & les Seigneurs Négres n'ont ni Vil-les ni Châteaux. Ils ne ſont pas ici mieux partagés, & leurs plus riches habitations ſont de miſérables Villa-ges. Le Prince Budomel étoit maître d'une partie du Royaume; mais dans un Pays, où la ſubordination des rangs eſt peu connue, ſa qualité de Seigneur ou de Prince, & le reſpect que les au-tres Négres avoient pour lui, ne ve-noient que de l'opinion qu'ils avoient de ſes richeſſes. Le mérite perſonnel, tel que la force, le bon ſens, la juſti-ce, le courage & la bonne mine, pro-duiſent quelquefois le même effet; &

Budomel avoit auſſi ce ſecond avantage. Le lieu de ſa réſidence n'étoit ni une Ville fermée, ni un Château fortifié. On lui avoit aſſigné, pour lui & pour ſes femmes, le domaine de quelques habitations qu'il parcouroit ſucceſſivement. Celle où Cada Moſto s'étoit arrêté étoit du nombre. Elle n'avoit que cinquante maiſons couvertes de chaume, bâties l'une fort près de l'autre, avec un foſſé & de grands arbres qui les environnoient, & deux ou trois paſſages pour y ſervir d'entrée. Cependant chaque maiſon avoit ſa cour, avec un enclos de haies vives. Budomel avoit neuf femmes dans ce lieu, & plus ou moins dans d'autres Villages. Chaque femme étoit ſervie par 5 ou 6 jeunes filles, avec leſquelles le Prince pouvoit coucher quand il le ſouhaitoit, ſans que ſes femmes s'en trouvaſſent offenſées. Les deux ſexes ſont également laſcifs. Budomel preſſa beaucoup Cada Moſto de lui apprendre quelque ſecret pour ſatiſfaire pluſieurs femmes. Il étoit perſuadé que les Chrétiens avoient plus de lumieres là-deſſus que les Négres. La jalouſie eſt le vice commun de toute la Nation. C'eſt outrager un Négre que d'entrer dans la maiſon de ſes fem-

CADA MOSTO.

1455.

Son cortege & ſon Palais.

Orgueil des Princes d'Afrique à l'égard de leurs Sujets.

CADA MOSTO.

1455.

mes, & ses fils mêmes en sont exclus.

Residence du Prince Budomel.

Budomel étoit toujours accompagné d'environ deux cens Négres; mais cette garde ou ce cortége n'étant retenu près de lui par aucune loi, les uns se retirent, d'autres viennent; & par la correspondance qui regne entr'eux, les places sont presque toujours remplies. D'ailleurs il se rend sans cesse à l'habitation du Prince, quantité de personnes des habitations voisines. A l'entrée de sa Maison, on rencontre une grande cour qui conduit successivement dans six autres cours, avant que d'arriver à son appartement. Au milieu de chacune est un grand arbre, pour la commodité de ceux que leurs affaires obligent d'attendre. Tout le cortége du Prince est distribué dans ces cours, suivant les emplois & les rangs. Mais quoique les cours intérieures soient pour les plus distingués, il y a peu de Negres qui approchent familierement de la personne du Prince. Les Azanaghis & les Chrétiens sont presque les seuls qui ayent l'entrée libre dans son appartement & qui ayent la liberté de lui parler. Il affecte beaucoup de grandeur & de majesté. On ne le voit chaque jour au matin que l'espace d'une heu-

re. Le ſoir, il paroît pendant quelques momens dans la derniere cour, ſans s'éloigner beaucoup de la porte de ſon appartement ; & les portes ne s'ouvrent alors qu'aux Grands du premier ordre. Il donne néanmoins des audiences à ſes Sujets : mais c'eſt dans ces occaſions qu'on reconnoît l'orgueil de ces Princes d'Afrique. De quelque condition que ſoient ceux qui viennent ſolliciter des graces, ils ſont obligés de ſe dépouiller de leurs habits, à l'exception de ce qui leur couvre le milieu du corps. Enſuite lorſqu'ils entrent dans la derniere cour, ils ſe jettent à genoux, en baiſſant le front juſqu'à terre ; & des deux mains, ils ſe couvrent la tête & les épaules de ſable. Perſonne, juſqu'aux parens du Prince, n'eſt exempt d'une ſi humiliante cérémonie. Les Suppliаns demeurent aſſez long-tems dans cette poſture, continuant de s'arroſer de ſable. Enfin, lorſque le Prince commence à paroître, ils s'avancent vers lui, ſans quitter le ſable & ſans lever la tête. Ils lui expliquent leur demande, tandis que feignant de ne les pas voir, ou du moins affectant de ne les pas regarder, il ne ceſſe pas de s'entretenir avec d'autres perſonnes. A la fin de

CADA MOSTO.

1455.

leur difcours, il tourne la tête vers eux ; & les honorant d'un fimple coup d'œil, il leur fait fa réponfe en deux mots. Cada Mofto, qui fut témoin plufieurs fois de cette fcêne, s'imagine que Dieu n'auroit pas plus de refpects à prétendre, s'il daignoit fe montrer à la race humaine. Il ajoute que cet excès de foumiffion ne peut venir que d'un excés de crainte : c'eft à-dire, que les Négres fe voyant enlever leurs femmes & leurs enfans par ceux qui les furpaffent en richeffes & en puiffance, prennent l'habitude de trembler devant les Tirans, dont ils ont tant de mal à craindre, & de les refpecter plus que Dieu même, dont ils connoiffent à peine le nom.

Budomel conduit l'Auteur à fa Mofquée. Ce qui s'y paffe.

(38) La complaifance de Budomel alla fi loin pour Cada Mofto, qu'il le conduifit dans fa (39) Mofquée, à l'heure de la priere. Les Azanaghis ou les Arabes, qui étoient fes Prêtres, avoient reçu ordre de s'y affembler. En entrant dans le Temple, avec quelques-uns de fes principaux Négres, Budomel s'arrêta d'abord & tint quelque tems les yeux levés au Ciel. En-

(38) Jobfon, dans fon Voyage de la Gambra en 1620, a fait prefque toutes les mêmes remarques.

(39) Marfeds ou Eglifes.

1455.

ſuite, ayant fait quelques pas, il prononça doucement quelques paroles; après quoi il s'étendit tout de ſon long ſur la terre, qu'il baiſa reſpectueuſement. Les Azanaghis & ſon cortége ſe proſternerent & baiſerent la terre à ſon exemple. Il ſe leva, mais ce fut pour recommencer dix ou douze fois les mêmes actes de Religion; ce qui prit plus d'une demi-heure.

Hardieſſe de Cada Moſto, & raiſonnement de Budomel.

Auſſi-tôt qu'il eut fini, il ſe tourna vers l'Auteur, en lui demandant ce qu'il penſoit de ce culte, & le priant de lui donner quelqu'idée de la Religion des Chrétiens. Cada Moſto eut la hardieſſe de lui répondre, en préſence de ſes Prêtres, que la Religion de Mahomet étoit fauſſe, & que celle de Rome étoit la ſeule véritable. Ce diſcours fit rire les Arabes & Budomel. Cependant, après un moment de réflexion, ce Prince dit à Cada Moſto qu'il croyoit la Religion des Européens fort bonne, parce qu'il n'y avoit que Dieu qui pût leur avoir donné tant de richeſſes & d'eſprit. Il ajouta que celle de Mahomet lui paroiſſoit bonne auſſi, & qu'il étoit même perſuadé que les Négres étoient plus ſûrs de leur ſalut que les Chrétiens, parce que Dieu étoit un maître juſte, & que faiſant

CADA MOSTO.

1455.

faire aux Chrétiens leur paradis dans ce monde, il falloit que dans l'autre il réservât de grandes récompenses aux Négres, qui manquoient de tout dans celui-ci. Le Prince Budomel marquoit ainsi beaucoup de sens & de réflexion dans tous ses discours. Il prit plaisir à faire raisonner Cada Mosto sur les principes & les cérémonies de sa Religion. Son attachement pour la sienne n'étoit pas si grand, qu'il n'eût embrassé facilement le Christianisme, s'il n'eût appréhendé d'irriter les Négres. Son Neveu le déclara plus d'une fois à Cada Mosto, qui étoit logé dans sa maison, & paroissoit charmé lui-même de l'entendre parler sur cette matiere.

Table des Seigneurs Négres.

La table de Budomel & des Seigneurs de sa Nation étoit entretenue par leurs femmes, suivant l'usage du Sénegal. Chacune envoyoit un certain nombre de plats. Les Seigneurs Negres mangent à terre sans aucune régularité, & sans autre compagnie que leurs Mores, qu'ils regardent comme autant de Précepteurs dont ils ne font pas difficulté de recevoir les instructions. L'usage du Peuple est de se mettre dix ou douze autour d'un seul plat. Ils y portent la main tous à

la fois. Mais cet air de gourmandise n'empêche pas qu'ils ne soient fort sobres. Ils mangent peu à chaque repas ; & leur coutume est de recommencer plusieurs fois le jour.

CADA MOSTO. 1455.

Alimens du Pays.

La chaleur est si excessive dans les Regions des Négres, qu'il n'y croît ni froment, ni riz, ni aucune sorte de grain qui puisse servir à leur nourriture. Les vignes n'y viennent pas plus heureusement. Ils ont mis leurs terres à l'épreuve, en y jettant diverses semences qu'ils reçoivent des Vaisseaux Portugais. Le froment demande un climat tempéré, & de fréquentes pluies, qu'ils n'ont presque jamais ; car ils passent neuf mois sans voir tomber une goute d'eau du Ciel, c'est-à-dire depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Juin. Cependant ils ont du millet, des feves & des noisettes de diverses couleurs. Leur feve est large, platte & d'un rouge assez vif. Ils en ont aussi de blanches. Ils plantent au mois de Juillet, pour recueillir au mois de Septembre. Comme c'est le tems des pluies, les Rivieres s'enflent & donnent à la terre une certaine fécondité. Tout l'ouvrage de l'agriculture & de la moisson ne prend ainsi que trois mois. Mais les Négres

Agriculture des Négres.

CADA MOSTO.

1455.

entendent peu l'œconomie, & ſont d'ailleurs trop pareſſeux pour tirer beaucoup de fruit de leur travail. Ils ne plantent que ce qu'ils jugent néceſſaire pour le cours de l'année, ſans penſer jamais à faire des proviſions qu'ils puiſſent vendre. Leur méthode pour cultiver la terre, eſt de ſe mettre cinq ou ſix dans un champ, & de la remuer avec leurs épées qui leur tiennent lieu de hoyaux & de bêches. Ils ne l'ouvrent pas à plus de quatre pouces de profondeur; mais les pluies lui donnent aſſez de fertilité pour rendre abondamment ce qu'on lui confie avec tant de négligence.

Leurs liqueurs. Excellence du Mighol.

Leurs liqueurs ſont l'eau, le lait & le vin de palmier. Ils tirent la derniere d'un arbre qui ſe trouve en abondance dans le Pays, & qui n'eſt pas celui qui produit la date, quoiqu'il ſoit de la même eſpece. Cette liqueur qu'ils appellent *Mighol*, en ſort toute l'année. Il n'eſt queſtion que de faire deux ou trois ouvertures au tronc, & d'y ſuſpendre des calebaſſes pour recevoir une eau brune qui coule fort lentement; car depuis le matin juſqu'au ſoir un arbre ne remplit pas plus de deux calebaſſes. Elle eſt d'un fort bon goût, & ſi l'on n'y mêle rien, el-

le enyvre comme le vin. Cada Mosto assure que le premier jour elle est aussi agréable que nos meilleurs vins ; mais elle perd cet agrément de jour en jour jusqu'à devenir fort aigre. Cependant elle est plus saine le troisiéme ou le quatriéme jour que le premier ; parce qu'en perdant un peu de sa douceur, elle devient purgative. Cada Mosto en faisoit usage, & la trouvoit préférable au vin d'Italie. Le mighol n'est pas en si grande abondance que tout le monde en ait à discrétion. Mais comme les arbres qui le produisent, sont répandus dans les campagnes & les forêts, chacun se procure une certaine quantité de liqueur par son travail ; & les mieux partagés sont toujours les Seigneurs qui emploient plus de gens à les recueillir.

Leurs fruits.

Les Négres ont diverses sortes de fruits qui n'ont pas beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Europe, mais qui sont excellens sans le secours d'aucune culture, quoiqu'ils pussent être encore meilleurs, si l'on prenoit soin de les cultiver. En général le Pays est très-fertile. Il est rempli d'excellens paturages & d'une infinité de beaux arbres qui ne sont pas connus en Europe. On y trouve aussi quantité d'étangs ou

CADA MOSTO.

1455.

Poiſſons, ſerpens d'eau.

de petits lacs d'eau douce, remplis de poiſſons qui ne reſſemblent point à ceux d'Italie, ſur-tout un grand nombre de ſerpens d'eau que les Négres nomment *Kalkatrici.*

Ils ont une huile dont ils font uſage dans leurs alimens, ſans que l'Auteur ait pû découvrir d'où ils la tirent & de quoi elle eſt compoſée. Elle a trois qualités remarquables, ſon odeur qui reſſemble à celle de la violette, ſon goût qui approche de celui de l'olive, & ſa couleur qui teint mieux les vivres que le ſaffran.

On trouve dans le Pays des Négres différentes ſortes d'animaux, mais ſurtout une prodigieuſe quantité de ſerpens, dont quelques-uns ſont fort venimeux. Les plus grands qui ont juſqu'à deux toiſes de longueur, ſont ſans pieds & n'ont pas d'aîles, comme on a pris plaiſir à le publier. Mais ils ſont ſi gros, qu'on en a vû pluſieurs qui avaloient une chevre d'un ſeul morceau. Les Négres racontent que ces terribles animaux ſe retirent en troupes dans certains cantons du Pays voiſin des montagnes, où les fourmies blanches, qui ſont d'autres monſtres, ont auſſi leur retraite, & par un inſtinct merveilleux bâtiſſent

avec de la terre qu'elles portent dans leur bouche, des maifons pour ces terribles voifins. L'Auteur raconte d'après les Négres, que ces maifons reffemblent à des fours, & qu'on en voit jufqu'à cent cinquante dans un même lieu. On peut croire jufqu'ici que la vraifemblance n'eft pas bleffée. Mais Cada Mofto la ménage moins dans le récit qu'on va lire.

CADA MOSTO.

1455.

Serpens de terre.

Les Négres, dit-il, font de grands enchanteurs. Ils ont recours aux charmes dans toutes fortes d'occafions, mais fur-tout à l'égard de ces ferpens. Un Génois, homme de bon fens, lui raconta qu'étant l'année d'auparavant dans le Pays de Budomel, & logé auffi chez Bisboror fon neveu, il avoit entendu à minuit de grands fifflemens autour de la maifon. Ce bruit ayant troublé fon fommeil, il avoit vû Bifboror qui fe levoit & qui donnoit ordre à deux Négres de lui amener fon chameau, en difant qu'il étoit tems de partir. Il lui avoit demandé où il alloit fi tard. Bisboror avoit répondu qu'il étoit appellé par quelques affaires, mais qu'il feroit bien-tôt de retour. En effet il étoit revenu avant la fin de la nuit. Le Génois curieux d'apprendre le fond de cette avanture, lui

Enchantemens prétendus des Négres.

CADA. MOSTO.

1455.

fit de nouvelles queſtions à ſon arrivée. N'avez-vous pas entendu, lui dit Bisboror, des ſifflemens autour de la maiſon vers minuit ? c'étoient des ſerpens. Si je n'avois pas employé mes enchantemens pour les faire retourner dans leurs cantons, ils m'auroient tué une grande partie de mes beſtiaux.

Art de Budomel pour empoiſonner ſes dards.

Le Génois paroiſſant ſurpris de ce diſcours, Bisboror ajouta qu'il n'y avoit rien de merveilleux, & que Budomel ſon oncle faiſoit beaucoup plus; que lorſqu'il vouloit empoiſonner ſes dards, il avoit coutume de former un grand cercle, dans lequel il raſſembloit par la force de certaines paroles tous les ſerpens du voiſinage ; qu'enſuite il leur laiſſoit la liberté de ſe retirer, à l'exception de celui qu'il jugeoit le plus venimeux ; que le voyant ſeul il le tuoit, & que mêlant dans ſon ſang la ſemence d'une certaine plante, il infectoit ſi puiſſamment ſes dards, que leur moindre bleſſure devenoit mortelle en un quart-d'heure. Le Génois aſſuroit encore que le Prince Bisboror lui avoit offert de le rendre témoin de pluſieurs enchantemens ; mais qu'ayant peu de goût pour cet odieux ſpectacle, il avoit refuſé ſes offres. Ca-

da Mosto conclud de ce témoignage que les Négres sont d'habiles sorciers ; & poussant la crédulité beaucoup plus loin, il ajoute que l'histoire des serpens lui paroît fort vraisemblable, parce qu'on lui a raconté qu'en Italie même il y a des Chrétiens qui sçavent aussi les enchanter.

Animaux privés.

Le Pays du Sénegal n'a pas d'autres animaux privés que des bœufs, des vaches & des chevres. Il ne s'y trouve pas de moutons, parce qu'ils ne s'accommodent pas d'un climat si chaud. Ainsi la nature a pourvû, suivant la différence des Pays, à toutes les nécessités du genre humain. Elle a fourni de la laine aux Européens, qui ne pourroient s'en passer dans un Pays aussi froid que celui qu'ils habitent ; au lieu que les Négres, qui n'ont pas besoin d'habits épais dans leurs chaudes Contrées, ne peuvent élever des moutons. Mais le Ciel y supplée, en leur donnant du coton qui convient mieux à leur Pays. Leurs bœufs & leurs vaches sont moins gros que ceux d'Italie ; ce qu'il faut encore attribuer à la chaleur. C'est une rareté parmi eux qu'une vache rousse. Elles sont toutes noires ou blanches, ou tachetées de ces deux couleurs. Les ani-

CADA MOSTO.

1455.

Bêtes de proie.

maux de proie, tels que les lions, les pantheres, les léopards, & les loups, ſont en grand nombre dans le Pays des Négres. Les éléphans ſauvages y marchent en troupes, comme les ſangliers à Veniſe; mais ils ne peuvent jamais être apprivoiſés comme dans les autres Pays. Cet animal étant fort connu, l'Auteur obſerve ſeulement qu'il eſt d'une groſſeur extraordinaire. On en peut juger par les dents qu'on apporte en Europe. Mais il n'en a que deux de cette eſpece à la machoire inférieure, comme le ſanglier, avec la ſeule différence que celles du ſanglier tournent la pointe en haut, & que celles de l'élephant la tournent en bas. Cada Moſto avoit cru ſur les récits communs avant ſon voyage, que les élephans ne pouvoient plier les genoux, & qu'ils dormoient debout. Il déclare que c'eſt une étrange fauſſeté, & qu'ils les a vûs non-ſeulement plier les genoux en marchant, mais ſe coucher & ſe lever comme les autres animaux. On n'apperçoit jamais leurs grandes dents avant leur mort. Quelques ſauvages qu'ils ſoient naturellement, ils ne font aucun mal, lorſqu'ils ne ſont point attaqués. Mais ſi quelqu'un les irrite, ils ſe défendent avec leur

Fauſſe opinion qu'on a de l'élephant.

Cada Mosto.

1455.

leur trompe que la nature leur a donnée à la place de nez, & qui eſt d'une exceſſive longueur. Ils l'étendent & la reſſerrent à leur gré. S'ils ſaiſiſſent un homme avec cette redoutable machine, ils le jettent preſqu'auſſi loin qu'on jette une pierre avec la fronde. C'eſt en vain qu'on croît pouvoir échapper par la fuite. Ils ſont d'une vîteſſe ſurprenante. Les plus jeunes ſont ordinairement les plus dangereux. La portée des fémelles eſt de trois ou quatre petits à la fois. Ils ſe nourriſſent de feuilles d'arbres & de fruits qu'ils attirent juſqu'à leur bouche avec le ſecours de leur trompe. L'Auteur, pendant tout le ſéjour qu'il fit chez les Négres, ne découvrit pas d'autres animaux que ceux qu'on vient de nommer.

Portée de l'éléphant. Sa nourriture.

Mais il vit un grand nombre d'oiſeaux, & ſur-tout quantité de perroquets, que les Négres haïſſent beaucoup, parce qu'ils détruiſent leur millet & leurs legumes. On prétend qu'il y en a de pluſieurs eſpeces. Cada Moſto n'en diſtingua que de deux ſortes; les uns ſemblables aux perroquets qu'on apporte (*) d'Alexandrie, mais

Perroquets de deux eſpeces.

(*) C'eſt à dire qui venoient alors des Indes Orientales par cette voie.

CADA MOSTO.

1455.

un peu plus petits : les autres beaucoup plus gros, qui ont la tête brune, & le cou, le bec, les jambes & le corps, mêlés de jaune & de verd. Il en apporta un grand nombre en Europe, fur-tout de la petite efpece, dont plufieurs moururent dans le voyage. Cependant il lui en refta plus de cent cinquante qu'il vendit en Efpagne, un demi-ducat piece. Ces oifeaux ont beaucoup d'adreffe à conftruire leurs nids. Ils ramaffent quantité de joncs & de petits rameaux d'arbres dont ils forment un tiffu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des plus foibles branches; de forte qu'y étant fufpendu il eft agréablement balancé par le vent. Sa forme eft celle d'un ballon, de la longueur d'un pied. Ils n'y laiffent qu'un feul trou pour leur fervir de paffage. On eft porté à croire que la nature leur fait choifir les branches foibles, pour fe garantir des Serpens, à qui leur péfanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Les Négres ont une grande abondance de ces gros oifeaux, qu'on appelle en Europe (**) *Poules de Pharaon*, & qu'on y apporte du Levant. Cada Mofto, fans s'arrêter aux noms ni aux def-

Maniere dont ils conftruifent leurs nids.

(**) Apparemment des poules d'Indes.

criptions, ajoute qu'ils en ont quantité d'autres, petits & grands, qui n'ont aucune reſſemblance avec ceux d'Italie.

Marchés & Foires des Négres.

Pendant le ſéjour qu'il fit chez Biſboror, ſa curioſité le conduiſit pluſieurs fois au Marché ou à la Foire des Negres, qui ſe tenoit le Lundi & le Vendredi dans une Prairie, à peu de diſtance de ſon Habitation. Il s'y aſſembloit, de quatre ou cinq milles aux environs, quantité de perſonnes des deux ſexes, avec leurs denrées; ceux qui avoient leurs Habitations plus loin, avoient auſſi des Marchés dans leurs Cantons. C'eſt là qu'on reconnoît la pauvreté extrême de leur Nation. On n'y voit que du millet, des légumes, des nattes de palmier, des tuyaux de bois, des armes du Pays, un peu de cotton cru, & quelques pieces d'étoffe. Cependant il s'y trouve quelquefois auſſi de l'or, mais en fort petite quantité. Comme ils n'ont pas de monnoie ni aucune ſorte de coin, le commerce ne ſe fait que par des échanges. Ils troquent une choſe pour une autre, ou deux pour une, ſuivant les différentes valeurs. Ceux qui venoient de l'intérieur du Pays s'arrêtoient long-tems à conſidérer Cada

Leur admiration à la vûë de Cada Moſto.

CADA MOSTO.

1455.

Moſto, & regardoient un homme blanc comme un prodige. Ils ne paroiſſoient pas moins étonnés de ſes habits que de ſa couleur. Il étoit vêtu à l'Eſpagnole, c'eſt-à-dire qu'il portoit un manteau ſur une veſte de damas noir. Ils admiroient également la forme & la qualité du drap. Ils lui prenoient les mains qu'ils frottoient avec leur ſalive, pour s'aſſurer que la blancheur n'étoit pas artificielle. La vûe de l'Auteur, en ſe rendant à ces Marchés, étoit de voir quelle quantité d'or on y apportoit.

Eſtime qu'ils ont pour les chevaux. Ils les conſervent difficilement.

Les Chevaux ſont dans une eſtime égale à leur rareté parmi le Negres. Les Arabes & les Azanaghis leur en amenent de Barbarie, & des Pays voiſins de l'Europe. Mais l'extrême chaleur ne les laiſſe pas vivre long-tems. D'ailleurs les feves & le millet, qui ſont leur unique nourriture, les engraiſſent ſi fort qu'ils meurent ordinairement de gras fondu, ou de ne pouvoir rendre leur eau. Un Cheval, avec le harnois, s'échange contre pluſieurs Negres, depuis neuf juſqu'à douze & quatorze, ſuivant ſa beauté. Lorſqu'un Seigneur en achete un, il fait venir ſes Sorciers, qui allument un feu d'herbes ſeches, ſur la fumée du-

quel ils tiennent la tête du Cheval par la bride, en répetant quelque mots. Ils l'oignent ensuite de la meilleure huile ; & le gardant pendant dix-huit ou vingt jours, sans le laisser voir à personne, ils lui attachent au cou certains charmes enveloppés dans du cuir rouge. Après cette cérémonie, le maître se persuade qu'il peut s'exposer avec confiance à toutes sortes de périls.

CADA MOSTO.

1455.

Gaieté des femmes & leurs danses.

Les femmes des Negres ont l'humeur fort gaie, sur-tout dans leur jeunesse, & prennent beaucoup de plaisir à la danse & au chant. Le tems de ces divertissemens est la nuit, à la lueur de la Lune. On en croit aisément l'Auteur, lorsqu'il assure que les danses des Negres sont fort différentes de celles d'Italie.

Effroi que l'artillerie cause aux Négres.

Rien ne causoit tant d'admiration à ces Barbares que les arquebusades & l'artillerie de la Caravelle Portugaise. Cada Mosto ayant fait tirer un coup de canon devant quelques Negres qui étoient montés à bord, leur effroi se fit connoître malgré eux par de violentes agitations, & parut croître encore lorsqu'il leur eut déclaré que d'un seul coup de cette furieuse machine, il pouvoit ôter la vie tout d'un coup

CADA MOSTO. 1455.

à cent Mores. Après être un peu revenus de leur frayeur, ils déclarerent à leur tour, qu'une chose si pernicieuse ne pouvoit être que l'ouvrage du diable. Leur étonnement fut plus doux lorsqu'ils entendirent le son d'une cornemuse. Les différentes parties de cet instrument leur firent croire d'abord que c'étoit un animal, qui chantoit sur différens tons. Cada Mosto riant de leur simplicité, les assura que c'étoit une simple machine & la mit entre leurs mains sans être enflée. Ils reconnurent que c'étoit effectivement l'ouvrage de l'art; mais ils demeurerent persuadés que des sons si doux & si variés ne pouvoient venir que du pouvoir divin, en donnant pour raison, qu'ils n'avoient jamais rien entendu de semblable. Ainsi tout leur paroissoit admirable, jusqu'aux moindres instrumens du Vaisseau. Ils répetoient sans cesse que les Européens devoient être des sorciers beaucoup plus habiles que ceux de leur Pays, & peu inférieurs au diable même : que les Voyageurs de terre trouvoient de la difficulté à tracer le chemin d'une place à l'autre ; au lieu qu'avec leurs Vaisseaux ceux-là ne manquoient pas leur route sur mer, à quelque dif-

Leur ignorance.

tance qu'ils fuſſent de la terre.

Les Négres ſuccent le miel dans la gauffre, & laiſſent la cire comme une choſe inutile. L'Auteur ayant acheté d'eux quelques ruches, leur apprit la maniere d'en tirer le miel, & leur demanda enſuite ce qu'ils croyoient qu'on pût faire du reſte. Ils répondirent qu'ils ne le croyoient bon à rien. Mais ils furent extrêmement ſurpris de lui en voir faire des chandelles qu'il alluma en leur préſence. Les Blancs, s'écrierent-ils, n'ignorent rien. Cada Moſto finit la deſcription du Pays de Budomel, en nous apprenant qu'on n'y connoit que deux inſtrumens de muſique; l'un qui vient des Mores, & qui pourroit porter le nom de tymbale; l'autre qu'on prendroit pour un violon, mais qui n'a que deux cordes qu'on touche avec les doigts, & qui ne rend aucune harmonie.

CADA MOSTO. 1455.

Ils n'ont que deux inſtrumens de muſique.

Un ſi long ſéjour ayant donné l'occaſion à l'Auteur de connoître la plus grande partie du Pays, il réſolut, après avoir acheté quelques eſclaves, de doubler le Cap Verd, pour faire de nouvelles découvertes & tenter la fortune. Il ſe ſouvenoit d'avoir entendu dire au Prince Henri, qu'au-delà du Sénegal il y avoit une autre riviere

Cada Moſto ſe détermine à doubler le Cap Verd.

CADA MOSTO.

1455.

nommée *Gambra*, d'où l'on avoit déja rapporté quantité d'or, & qu'on ne pouvoit faire ce voyage, ſans acquérir d'immenſes richeſſes. Une ſi belle eſpérance lui fit regagner la Caravelle, & mettre auſſi-tôt à la voile.

Rencontre de deux Vaiſſeaux auſquels il ſe joint.

Un jour au matin il découvrit deux Bâtimens dont il s'approcha. L'un appartenoit à Antonio Uſo di Maro, Gentilhomme Génois, & l'autre à quelques Portugais qui étoient au ſervice du Prince Henri. Ils s'avançoient de concert vers les Côtes d'Afrique, dans le deſſein de paſſer le Cap Verd, & de chercher fortune en faiſant de nouvelles découvertes. Cada/Moſto, qui n'avoit pas d'autre vûe, ſe joignit avec eux. Ils firent voile enſemble vers le Sud ſans ceſſer de voir la terre ; & dés le jour ſuivant ils découvrirent le Cap.

Cap Verd.

On lui donne le nom de *Cap Verd*, parce que les Portugais qui l'avoient découvert pour la premiere fois l'année précédente, l'avoient trouvé couvert d'arbres qui ne perdent jamais leur verdure. Il s'avance aſſez loin dans la mer, & ſa pointe eſt terminée par deux petites montagnes. Autour du Promontoire on trouve pluſieurs Villages de Négres du Sénegal, com-

CADA MOSTO.

1455.

posés de chaumieres qu'on découvre en paſſant à la voile. La Côte a quelques bancs de ſable, qui s'étendent dans la mer l'eſpace d'un demi mille.

Trois Iſles voiſines du Cap.

Après avoir doublé le Cap Verd, les trois Vaiſſeaux apperçurent trois Iſles deſertes & remplies de grands arbres. Le beſoin d'eau leur fit prendre le parti de relâcher dans celle qu'ils jugerent la plus grande & la plus fertile. Mais ils n'y trouverent aucune ſource. Cependant comme elle étoit remplie de nids d'oiſeaux & d'œufs dont ils ne connoiſſoient pas l'eſpece, ils s'y arrêterent un jour entier qu'ils employerent à la chaſſe & à la pêche. Ils prirent un nombre incroyable de poiſſons, entre leſquels il ſe trouva des dorades (40) qui peſoient, 12 & 15 livres.

On étoit alors au mois de Juillet. Le jour ſuivant, ils continuerent leur courſe en conſervant toujours la vûe de la terre. Ce côté du Cap forme un Golfe. La Côte en eſt baſſe & couverte de beaux arbres, dont la verdure s'entretient ſans ceſſe ; c'eſt-à-dire que les feuilles nouvelles ſuccédant ſans intervalle à celles qui tom-

Verdure continuelle des arbres.

(40) Ramuſio dit *Orate Vecchie ;* Gryræus, *Oſtreas Veteres.*

Cada Mosto.

1455.

bent, on ne s'apperçoit jamais, comme en Europe, que les arbres se flétrissent. Ils sont si près de la mer, qu'on s'imagineroit qu'ils en sont arrosés. La perspective est si belle, qu'après avoir navigué à l'Est & à l'Ouest, l'Auteur déclare qu'il n'en a jamais vû de comparable. Le Pays est arrosé de plusieurs petites rivieres, dont on ne peut tirer aucun avantage, parce qu'il est impossible aux Vaisseaux d'y entrer.

Nations des Barbasins & des Serreres.

Au-delà du petit Golfe la Côte est habitée par deux Nations de Négres, l'une nommée les *Barbasins*, l'autre les *Serreres*, qui n'ont aucune dépendance du Sénégal. Ils sont sans Rois & sans Maîtres. La distinction ne vient parmi eux que des richesses ou des qualités personnelles. Ils sont idolâtres, sans aucunes loix, & d'un caractere fort cruel. Leurs armes les plus familieres sont l'arc & la fleche. S'il sort une goutte de sang de la blessure, on en meurt immédiatement. Ils sont du plus beau noir du monde & de la plus belle taille. Leur Pays est rempli de bois, de lacs & de rivieres; ce qui sert merveilleusement à les défendre; car on ne peut approcher d'eux que par des défilés fort étroits. C'est aussi ce qui a toujours servi à la con-

servation de leur liberté. Les Rois du Sénegal ont tenté plusieurs fois de les subjuguer, & n'ont remporté que de la honte de leur entreprise.

CADA MOSTO. 1455.

Riviere de Barbasine.

En avancant au long de cette Côte avec le vent au Sud, nos Navigateurs découvrirent l'embouchure d'une riviere qui est large d'une portée d'arc, mais sans profondeur. Il lui donnerent le nom de *Barbasini*, qu'elle porte en effet dans les Cartes qu'on a publiées de ce Pays, à soixante milles du Cap Verd. Ils continuerent de suivre la Côte pendant tout le jour; & le soir ils jetterent l'ancre à quatre ou cinq milles du rivage. Au lever du Soleil, ils remettoient à la voile, avec la précaution d'avoir sans cesse un homme au sommet du grand mât, & deux à l'avant du Vaisseau, pour observer si la mer battoit sur quelque roc ou sur quelque banc de sable. Ils arriverent à l'entrée d'une autre riviere qui ne paroissoit pas moins large que celle du Sénegal. Sa beauté & celle des arbres qui la bordoient jusqu'à la pointe du rivage, les déterminerent à faire descendre un de leurs Interpretes Négres. Chaque Vaisseau en avoit quelques uns qu'il avoit amenés de Portugal, anciens esclaves que les Portugais

CAD. MOSTO. 1455.

avoient enlevés dans leurs premiers voyages, & qui avoient fort bien appris la Langue de leurs Maîtres. On tira au sort lequel des trois Vaisseaux enverroit les siens à terre. Ce fut celui du Gentilhomme Génois. Il dépêcha aussi-tôt une Barque armée, avec ordre à ses gens de ne pas descendre au rivage, avant que d'y avoir débarqué l'Interprete, qui étoit chargé de prendre des informations sur le Gouvernement & sur les richesses du Pays.

Un Interprete descend au rivage

Ils le mirent à terre ; & s'étant éloignés à quelque distance, ils virent plusieurs Négres du Pays qui s'avançoient à sa rencontre. Mais après quelques discours, ils les virent tomber sur lui avec leurs armes, & le tuer misérablement sans qu'ils pussent lui donner du secours. Cette nouvelle qu'ils se hâterent de porter à la Flotte, fit juger aux Commandans qu'une Nation capable de traiter un homme du Pays avec cette cruauté, n'auroit pas moins de barbarie pour eux. Ils continuerent de ranger la Côte qui étoit basse, mais toujours couverte d'arbres, dont la beauté ne faisoit qu'augmenter. Enfin ils arriverent à l'embouchure d'une fort grande riviere. Dans sa moindre largeur elle n'avoit pas moins de trois

Il est massacré par les Negres.

Cada Mosto.

1455.

ou quatre milles; & rien ne paroissoit s'y opposer à la navigation. Ils y entrerent avec confiance; & le jour suivant ils apprirent que c'étoit la riviere de Gambra.

Grande riviere de Gambra.

Les gens des trois Caravelles se crurent proches de quelque riche Contrée qui alloit les dédommager d'un voyage pénible, & remplir toutes leurs espérances. Ils résolurent de se faire précéder par le plus petit des trois Bâtimens, qui avanceroit aussi loin qu'il seroit possible; avec ordre, s'il rencontroit des bans de sable, de sonder toutes les profondeurs; &, si la riviere se trouvoit toujours navigable, de retourner incessamment, de jetter l'ancre, & de faire connoître le succès de son entreprise par des signes. Il ne trouva pas moins de quatre brasses; sur quoi, lorsqu'il eut donné les avis dont on étoit convenu, on prit encore la résolution d'envoyer avec lui les Chaloupes bien armées avec ces instructions, que si les Négres les venoient attaquer, la Caravelle & les Chaloupes retournassent sans aucune dispute, parce qu'il n'étoit pas question d'employer la force pour une entreprise de commerce, & qu'il ne fal-

On y entre.

CADA MOSTO.

1455.

loit rien eſpérer que de la civilité & de la douceur.

Les Chaloupes rencontrent des Négres, & les évitent.

Les Chaloupes ayant commencé à remonter la riviere, trouverent pendant l'eſpace de deux milles douze & ſeize braſſes de fond. Elles continuerent d'avancer, & les deux rives leur parurent toujours extrêmement riantes par la multitude de beaux arbres dont elles étoient bordées. Mais s'appercevant qu'elles commençoient à ſe courber, & que les détours devenoient fréquens dans les terres, elles ne jugerent point à propos de pénétrer plus loin. En retournant elles apperçurent à l'entrée d'une petite riviere qui tomboit dans la grande, trois petites Barques que les Négres nomment *Almadies*, compoſées d'une ſeule piece de bois dans la forme de nos Eſquifs. Quoique les Voyageurs fuſſent aſſez forts pour ſe défendre, la crainte des fleches empoiſonnées, autant que les ordres de leurs Chefs, leur fit prendre leurs rames avec une diligence extrême. Ils rejoignirent la Caravelle; mais n'ayant pas été moins pourſuivis par les Négres, ils furent ſurpris en arrivant à bord, de ne les voir éloignés d'eux qu'à la portée de l'arc,

Ces Barbares étoient au nombre de 25 ou trente. Ils parurent étonnés à leur tour d'un ſpectacle auſſi nouveau pour eux que celui de la Caravelle. Ils demeurerent quelque tems à la regarder; mais on employa inutilement toutes ſortes de ſignes & d'invitations pour les faire approcher. Enfin ils remonterent ſur leurs traces.

Etonnement des Négres.

Le jour ſuivant à trois heures du matin, les deux Caravelles qui étoient demeurées à l'embouchure, profiterent de la marée & d'un petit vent pour entrer dans la riviere & rejoindre leurs Compagnons. Elles s'y engagerent l'une à la ſuite de l'autre. Mais à peine eurent-elles remonté l'eſpace de trois ou quatre milles, qu'elles ſe virent ſuivies d'un grand nombre d'Almadies, ſans pouvoir juger d'où elles venoient. Elles revirerent de bord, & s'avancerent vers les Négres, après avoir pris ſoin de ſe couvrir de tout ce qui pouvoit ſervir à les défendre contre leurs fleches empoiſonnées. Le combat paroiſſoit inévitable. Les Almadies ſe trouvoient déja ſous la proue du Vaiſſeau de Cada Moſto, qui étoit le plus avancé; & ſe diviſant en deux lignes, elles le tinrent dans leur centre. Elles étoient au

Combat des trois Caravelles contre les Négres.

CADA MOSTO.

1455.

nombre de quinze qui portoient environ cent cinquante Négres, tous bienfaits & de belle taille. Ils avoient des chemises blanches de coton, & sur la tête une sorte de chapeau blanc, relevé d'un côté, avec une plume qui leur donnoit l'air fort guerrier. A la proue de chaque Almadie un Négre couvert d'une targette ronde qui sembloit être du cuir, observoit les objets & les événemens. Dans la situation où ces Barbares étoient aux deux côtés du Vaisseau, ils cesserent de ramer; & tenant leurs rames levées ils regardoient la Caravelle avec admiration. Ils demeurerent ainsi tranquilles jusqu'à l'arrivée des deux autres Bâtimens qui s'étoient hâté de retourner à la vûe du péril. Lorsqu'ils les virent fort proches, ils abandonnerent leurs rames; & sans autre préparation ils se mirent à lancer leurs fleches. Les trois Caravelles ne firent aucun mouvement; mais elles tirerent quatre coups de canon, qui rendirent les Négres comme immobiles. Ils mirent leurs arcs à leurs pieds; & jettant les yeux de tous côtés avec les dernieres marques de frayeur, ils paroissoient chercher la cause d'un bruit si terrible. Cependant s'étant rassurés, lorsqu'ils

L'artillerie les effraye.

eurent cessé de l'entendre, ils reprirent courage, & recommencerent à tirer avec beaucoup de furie. Ils n'étoient plus qu'à la distance d'un jet de pierre. Les Portugais leur envoyerent quelques coups d'arquebuse, dont le premier perça un Négre au milieu de la poitrine, & le fit tomber mort. Sa chute effraya les autres; mais elle ne les empêcha point de continuer leur attaque. On leur tua beaucoup de monde sans perdre un seul homme sur les trois Vaisseaux.

CADA MOSTO. 1455.

Ils reprennent courage.

Cependant lorsqu'ils eurent remarqué leur perte, ils prirent la résolution de tourner tous leurs efforts sur la plus petite des trois Caravelles, qui étoit fort mal armée. Cada Mosto jugea de leur dessein par la diversité de leurs mouvemens. Il fit avancer la petite Caravelle entre les deux autres. L'ordre fut donné en même tems pour une décharge générale de l'artillerie & des arquebuses. Quoiqu'on prît encore soin de ne pas tirer sur les Almadies, le bruit & l'agitation même de l'eau causerent tant d'épouvante aux Négres, qu'ils se retirerent en desordre. Après leur départ, on lia les trois Caravelles ensemble; & par le moyen d'une seule ancre on les ren-

Ils se retirent avec perte.

CADA MOSTO.

1455.

dit aussi fermes qu'un Vaisseau l'est dans le plus grand calme.

Cada Mosto chercha l'occasion pendant les jours suivans, de faire connoître aux Habitans du Pays qu'on ne pensoit point à leur nuire. Les Interpretes s'approcherent d'une Almadie, saluerent les Négres dans leur Langue, & leur demanderent pourquoi ils avoient attaqué des Etrangers qui ne desiroient que leur amitié, comme ils s'étoient procuré celle des Négres du Sénegal, & qui étant venus d'une Région fort éloignée avec des présens pour eux de la part du Roi de Portugal, n'aspiroient qu'à d'heureuses conditions de paix & de commerce. Ils les prierent de leur apprendre du moins quel étoit le nom de leur Pays & celui de leur riviere; & les invitant à venir prendre sur les trois Vaisseaux toutes les marchandises qui pourroient leur plaire, ils les assurerent qu'on ne leur demanderoit en échange qu'une petite partie de leur propres commodités, ou rien même, s'ils ne se croyoient obligés de rien donner en recevant beaucoup.

Efforts des Portugais pour se lier avec eux.

A toutes ces instances les Négres répondirent qu'ils avoient entendu parler des Blancs & de leur arrivée au

Ils rejettent la paix & le commerce.

Cada Mosto. 1455.

Sénegal ; qu'il falloit être bien méchant pour former avec eux quelque amitié, puiſqu'on n'ignoroit pas que leur nourriture étoit la chair humaine, & qu'ils n'achetoient des Négres que pour les dévorer : que pour eux, ils ne vouloient aucune liaiſon avec des gens ſi cruels : qu'ils s'efforceroient de les tuer, & qu'ils feroient préſent de leurs dépouilles à leur Prince qui faiſoit ſon ſéjour à trois journées de la mer : que leur Pays ſe nommoit *Gambra* (41), & leur riviere d'un autre nom dont l'Auteur ne put ſe ſouvenir. Pendant cette conférence, le vent devint ſi favorable, que les trois Caravelles en profiterent pour s'avancer vers les Négres. Mais ils prirent la fuite à cette vûe ; & telle fut la fin d'une guerre pour laquelle Cada Moſto avoit beaucoup plus d'éloignement qu'eux.

Retour des trois Caravelles.

Les Commandans des trois Caravelles n'en réſolurent pas moins de remonter la riviere l'eſpace de cent

(41) Il paroît ici que le vrai nom de ce Pays eſt *Gambra* & non *Gambia*, comme pluſieurs Hiſtoriens l'écrivent. Ce n'eſt donc pas des Portugais qu'il l'a reçu. Cependant Jobſon dit qu'il n'a jamais entendu les Habitans nommer autrement leur riviere que *Gi* ou *Ji*, qui ſignifie riviere dans leur Langue. Voyez ci-deſſous Liv. VII.

CADA MOSTO.
1455.

milles, dans l'eſpérance de rencontrer des Peuples mieux diſpoſés. Mais ils trouverent de la réſiſtance dans leurs Matelots qui, dans l'impatience de retourner en Europe, déclarerent ouvertement qu'ils n'iroient pas plus loin. Cada Moſto & les autres Chefs ſe défiant de leur autorité, prirent le parti de mettre le lendemain à la voile pour retourner au Cap Verd.

Obſervations aſtronomiques.

Pendant le ſéjour qu'ils avoient fait dans la riviere, ils n'avoient vû qu'une fois l'étoile du Nord & fort bas à l'Horizon; car l'ayant obſervée dans un tems fort clair, elle ne paroiſſoit que de la hauteur d'une lance au-deſſus de la mer. Ils obſerverent auſſi preſqu'à la même élévation ſix étoiles fort grandes & fort brillantes, qui ſe préſentoient au Sud ſous cette figure,

*

****

*

& qu'ils prirent pour le *Chariot.* Mais n'ayant point encore perdu de vûe l'étoile du Nord, ils ne pouvoient eſpérer de voir mieux cette conſtellation. Dans le même endroit ils trouverent que le premier de Juillet la longueur de la nuit étoit d'onze heures & demie, & celle du jour à proportion. Le climat eſt exceſſivement chaud. On aſſura l'Auteur que dans l'intérieur des terres la pluie

même est d'une chaleur extrême. Cependant l'air devient quelquefois plus tempéré ; & le tems où cette diminution arrive, porte le nom d'hyver. Il commence au mois de Juillet par des pluies qui continuent jusqu'au mois d'Octobre, & qui tombent tous les jours vers midi. Lorsqu'il s'éleve des nuées au Nord-Est par Est, ou à l'Est-Sud-Est, les pluies sont accompagnées de violens tonnerres. C'est néanmoins dans cette saison que les Négres commencent à planter & à semer, comme ceux du Sénegal. Leurs vivres sont le millet, les légumes & les racines, la chair de chevre, & le lait. Ils ont des crépuscules fort courts ; car il ne se passe pas plus d'un quart-d'heure entre les ténebres & le lever du Soleil. Dans ce petit intervalle le Ciel paroît troublé, comme s'il étoit obscurci par une fumée épaisse. Cada Mosto s'imagine que cette subite apparition du Soleil vient de ce que le Pays est fort bas & sans montagnes.

CADA MOSTO.

1455.

Chaleur du climat.

Apparences du Soleil.



CHAPITRE III.

Second Voyage d'Aluise da Cada Mosto en 1456, & découverte des Isles du Cap Verd.

CADA MOSTO. II. Voyage.

1456.

Motifs du second voyage de Cada Mosto.

LA barbarie des Négres de Gambra & la révolte des Matelots Portugais n'ayant pas laissé le tems à Cada Mosto de connoître parfaitement le Pays, il s'associa l'année suivante avec le Gentilhomme Génois qu'il avoit rencontré, pour recommencer le même voyage. Leur projet fut si agréable au Prince Henri, qu'il les fit accompagner d'une troisiéme Caravelle équipée en son nom. Les trois Bâtimens partirent de Lagos au commencement du mois de Mai. Un vent favorable les porta dans peu de jours aux Canaries; & sans s'y arrêter, ils continuerent leur course avec la même faveur du Ciel jusqu'à la vûe du Cap Blanco. Mais ayant tenu la mer pendant toute la nuit suivante, ils furent surpris avant la fin des ténebres, par un orage du Sud-Ouest, qui les fit porter à l'Ouest par Nord pendant trois jours & deux nuits, pour céder

Tempête qui lui fait découvrir les Isles du Cap Verd.

à la violence des vagues, plutôt que de retourner en arriere. Le troisieme jour ils découvrirent la terre avec une joie extrême de la trouver dans un lieu où ils s'en croyoient fort éloignés. Deux hommes qu'ils firent monter au perroquet, ayant reconnu clairement deux grandes Isles, la satisfaction fut d'autant plus vive sur les trois Vaisseaux, que tout le monde se persuada qu'elles étoient ignorées des Européens. Comme on les crut inhabitées, & que les Chefs n'aspiroient qu'à trouver l'occasion de s'enrichir, ils oublierent la Gambra pour saisir ce que la fortune leur présentoit. Ils chercherent un ancrage commode autour de l'une des deux Isles; & l'ayant trouvé, ils dépêcherent au rivage une Chaloupe bien armée.

CADA MOSTO. II. Voyage.

1456.

Il descend dans la premiere, & la trouva deserte.

Quelques Matelots qui prirent terre, rapporterent qu'après avoir poussé assez loin leurs recherches, ils n'avoient découvert aucune marque d'habitation. Le jour suivant, Cada Mosto, pour éclaircir tous les doutes, fit descendre 10 hommes armés de fusils & d'arbalêtes, avec ordre de se rendre au sommet d'une montagne qui paroissoit fort élevée, & d'observer de-là non-seulement si l'Isle étoit habitée, mais

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

s'il n'y en avoit pas d'autres à la portée de la vûe. Ils ne virent point d'Habitans ; mais ils trouverent un prodigieux nombre de pigeons qui se laissoient prendre à la main, & dont ils apporterent leur charge aux Vaisseaux. De la montagne ils avoient découvert trois autres Isles, dont l'une étoit sous le vent vers le Nord, & les deux autres au Sud dans leur route à la vûe l'une de l'autre. Ils avoient cru découvrir encore à l'Ouest quelque chose qui ressembloit à des Isles, mais dans un si grand éloignement, qu'ils n'avoient pû les distinguer. Cada Mosto fut peu tenté de s'y rendre ; parce que les jugeant desertes, comme celle où les Caravelles avoient abordé, il craignit d'employer inutilement une saison précieuse. Mais il eut l'honneur d'en avoir découvert quatre. Ceux que cette nouvelle y conduisit après lui (42) en trouverent dix de différentes grandeurs, habitées seulement par des pigeons & d'autres oiseaux. Les trois Caravelles leverent l'ancre pour

Ses gens en découvrent d'autres.

(42) Cet endroit fait connoître que la Relation de Cada Mosto fut composée quelques années après son Voyage, & qu'elle fait ici allusion à la découverte d'Antoine de Noli en 1462. Il est surprenant que Faria n'ait pas parlé de Cada Mosto, à qui l'honneur de cette découverte appartient proprement.

s'approcher

s'approcher des deux qu'on ne voyoit point encore du sommet des mâts. Elles se firent bientôt appercevoir ; & l'une paroissant couverte d'arbres, on chercha le moyen d'y aborder. Le hazard fit découvrir l'embouchure d'une riviere. Comme l'eau manquoit sur la Flotte, on y mouilla pour renouveller la provision. Plusieurs Matelots, qui remonterent assez loin dans la Chaloupe, apperçurent des lacs couverts de fort beau sel, dont ils apporterent une grande quantité sur leur bord. L'eau de la riviere ne leur parut pas moins bonne. Ils y trouverent une multitude de tortues, dont plusieurs avoient l'écaille de la grandeur d'une targette. Ils en prirent un grand nombre que les Cuisiniers de la Flotte préparerent diversement, comme ils avoient déja fait au Golfe d'Arguim, où les tortues sont dans la même abondance, mais beaucoup plus petites. La curiosité en ayant fait goûter à l'Auteur ; il les trouva d'aussi bon goût que le veau, & d'une odeur excellente. On prit le parti d'en saler une bonne quantité pour la provision du voyage.

CADA MOSTO. II. Voyage.

1456.

Rafraîchissemens qu'il trouve dans la seconde.

Cada Mosto fit pêcher d'autres Poissons dont l'abondance lui parut surprenante ; & sans en connoître les

Riviere commode.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

noms, on en mangea beaucoup, avec autant d'admiration pour leur grosseur que pour leur bonté. L'embouchure de la riviere est large d'une portée d'arc. Son lit peut recevoir un Bâtiment de cent cinquante tonneaux. La flotte y passa deux jours à se rafraîchir, & n'en partit qu'avec d'excellentes provisions, entre lesquelles il faut compter un nombre incroyable de Pigeons gras. Cada Mosto nomma la premiere de ces Isles, *Buena Vista*, comme la premiere sur laquelle sa vûe étoit tombée à la fin de la tempête; & l'autre *S. Jago*, parce qu'il étoit parti de *Lagos*, le jour de Saint Jacques & de Saint Philippe.

Cada Mosto nomme deux Isles du Cap Verd *Buena Vista* & *S. Jago*.

Il remit à la voile pour s'approcher du Cap-Verd; & tombant à la vûe de la terre dans un lieu nommé *Spedegar*, il ne cessa pas plus de suivre les Côtes jusqu'aux *deux Palmes*, lieu situé entre le Cap-Verd & la riviere du Sénegal. Il connoissoit si bien cette mer que dès le jour suivant il doubla le Cap. Il continua de s'avancer sans obstacle jusqu'à la riviere de Gambra, dans laquelle il ne fit pas difficulté de s'engager aussi-tôt. Quelques Négres qu'il rencontra dans leurs Almadies n'eurent pas la hardiesse de

Il arrive à la riviere de Gambra, & la remonte.

s'approcher de la Flotte. On remonta, la sonde à la main, l'espace d'environ dix milles, jusqu'à la vûe d'une Isle dont on s'approcha pour y jetter l'ancre. Un Matelot de la Flotte, qui se nommoit *André*, étant mort le même jour, il y fut enterré; & comme il étoit aimé de ses Compagnons, ils donnerent à cette Isle le nom de Saint André, qu'elle porte encore.

Ses Interpretes attirent les Négres.

On continua de remonter la riviere de Gambra, sans faire beaucoup d'attention à quelques Almadies, qui suivoient de loin les Caravelles. Cependant Cada Mosto mit dans sa Chaloupe quelques-uns de ses Interpretes, pour tenter les Négres par de nouvelles invitations. On leur fit voir quantité de colifichets. On les leur offrit. On leur répeta mille fois qu'ils pouvoient s'approcher sans crainte, & qu'ils ne devoient attendre que des bienfaits & des caresses d'une troupe d'étrangers qui leur ressembloient aussi peu par la férocité que par la couleur. Enfin, surmontant leur défiance, ils s'avancerent par degrés; & deux d'entr'eux, qui entendoient parfaitement le langage des Interpretes, monterent sur le Vaisseau de Cada Mosto. Ils marquerent beaucoup de

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

ſurpriſe en voyant l'intérieur de la Caravelle, avec toutes ſes voiles & tous ſes agrets. Ils ne parurent pas moins étonnés de la couleur & de l'habillement des Etrangers.

On leur fit beaucoup de civilités, & l'on y joignit pluſieurs petits préſens, dont ils parurent extrêmement ſatisfaits. Cada Moſto leur demanda le nom de leur Pays & celui de leur Prince. Ils répondirent que le Pays ſe nommoit *Gambra*, & leur Prince *Foroſangoli*; que ſa réſidence étoit entre le Sud & le Sud-Oueſt à neuf ou dix journées de diſtance; qu'il étoit tributaire du Roi de Melli, le plus grand Prince des Négres: mais que des deux côtés de la riviere il y avoit quantité d'autres Seigneurs dont la demeure étoit moins éloignée; & que ſi Cada Moſto ſouhaitoit d'en être connu, ils lui en feroient voir un qui ſe nommoit *Battimanſa*. Cette offre fut ſi bien reçue, que redoublant les careſſes on garda les deux Négres dans la Caravelle, en continuant de remonter ſuivant leur direction. Enfin l'on arriva près du lieu ou Battimanſa faiſoit ſa réſidence; & ſuivant le calcul de l'Auteur, ce ne pouvoit être à moins de quarante milles de l'embouchure.

Informations qu'on reçoit d'eux.

Il faut obſerver qu'on n'avoit pas ceſſé de remonter à l'Eſt, quoiqu'on eût rencontré pluſieurs autres rivieres qui tombent dans celle de Gambra. Dans le lieu où l'on étoit arrivé, ſa largeur n'étoit plus que d'un mille. On y jetta l'ancre; & Cada Moſto députa au Prince, avec les deux Négres, un de ſes Interpretes, qu'il chargea de quelques préſens. Il leur donna ordre auſſi de déclarer à Battimanſa qu'un Roi Chrétien, qui ſe nommoit le Roi de Portugal, avoit envoyé de l'extrêmité du monde quelques-uns de ſes Sujets pour lui offrir ſon amitié, & des richeſſes inconnues aux Afriquains, que le Ciel avoit accordées aux Royaumes de l'Europe.

Cada Moſto députe au Prince Battimanſa.

Auſſi-tôt que les Meſſagers eurent expliqué leur commiſſion à Battimanſa, il envoya quelques Négres à la Caravelle. On fit avec eux un traité d'amitié, & divers échanges pour de l'or & des Eſclaves. Mais la quantité d'or n'approchoit pas des eſpérances qu'on avoit conçues ſur le récit des Peuples du Sénegal, qui étant fort pauvres avoient une haute idée des richeſſes de leurs voiſins. D'ailleurs les Négres de Gambra n'eſtimoient pas moins leur or que les Portugais. Ce-

Traité de paix avec les Negres de Gambra.

Cada Mosto. II. Voyage. 1456.

pendant ils marquerent auſſi tant de goût pour les bagatelles de l'Europe, que les échanges furent aſſez avantageux. Pendant onze jours que les Caravelles demeurerent à l'ancre, il y vint des deux côtés de la riviere un grand nombre de ces Barbares, les uns attirés par la curioſité, d'autres pour vendre leurs marchandiſes, entre leſquelles il ſe trouvoit toujours quelques anneaux d'or. Ils apportoient du coton cru & travaillé. La plûpart des pieces étoient blanches, quelques-unes rayées de bleu, de rouge & de blanc. Ils avoient auſſi de la civette & des peaux de l'animal du même nom; de gros ſinges & de petits qu'ils donnoient à fort bon marché, c'eſt-à-dire pour la valeur de neuf ou dix liards. L'once de civette ne revenoit pas à plus de neuf ou dix ſous. Ils ne la vendoient point au poids, mais à la quantité. D'autres apporterent des fruits, ſur-tout des dattes ſauvages que les Matelots mangeoient avidement, quoiqu'ils les trouvaſſent inférieures à celles de l'Europe & d'un goût fort différent. Cada Moſto n'y voulut pas toucher par ménagement pour ſa ſanté.

Commerce avantageux.

Les Caravelles étoient continuel-

lement remplies d'une multitude de Négres qui ne se ressembloient ni par la figure ni par le langage. Ils arrivoient & s'en retournoient librement dans leurs Almadies, hommes & femmes, avec autant de confiance que si l'on s'étoit connu depuis long-tems. Ils n'ont pas d'autre instrument que leurs rames pour la navigation. Leur usage est de ramer debout sans tenir les rames appuyées sur le bord de la Barque. Elles sont de la forme d'une demi-lance, longues de sept ou huit pieds, avec une planche ronde de la grandeur d'une assiette, qui est attachée à l'extrémité. Ils s'en servent fort adroitement au long des Côtes & dans leurs rivieres; mais la crainte d'être pris par leurs voisins & vendus pour l'esclavage, ne leur permet gueres de se hazarder trop loin dans la mer.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

Curiosité des Négres.

Cada Mosto s'étant apperçu que la fievre commençoit à se répandre entre ses gens, fit consentir les autres Chefs à regagner l'embouchure du fleuve. Les soins qu'il avoit donnés au commerce, ne l'avoient point empêché de faire ses observations sur les usages du Pays. Il avoit remarqué que la Religion des Négres de la Gambra

Leur Religion & leurs Usages.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

consiste en diverses sortes d'idolâtries. Ils reconnoissent un Dieu ; mais ils sont livrés à toutes les superstitions de la sorcellerie. On voit parmi eux quelques Mahométans qui n'ont pas néanmoins d'habitation fixe, & qui portent leur commerce dans d'autres Contrées, sans que les gens du Pays connoissent leurs marches & leurs diverses relations. Il y a peu de différence pour les alimens entre les Négres de la Gambra & ceux du Sénégal. Mais ils mangent de la chair de chiens, usage que l'Auteur n'a vû dans aucun autre lieu. Leur habillement est de toile de coton qu'ils ont en abondance ; ce qui est cause sans doute qu'ils ne vont pas nuds comme au Sénegal, où le coton est plus rare. Les femmes sont vêtues comme les hommes ; mais elles prennent plaisir dans leur jeunesse à se faire sur les bras, sur le cou & sur la poitrine, différentes figures avec la pointe d'une aiguille chaude. La chaleur du climat est extrême, & ne fait qu'augmenter à mesure qu'on avance vers le Sud. Cada Mosto le trouva beaucoup plus chaud sur la riviere qu'au rivage de la mer, parce que la grande quantité d'arbres qui couvrent ses bords, y tient l'air

Usage des femmes.

renfermé. Il en vit un d'une grosseur prodigieuse près d'une source d'eau fort fraîche où les Matelots faisoient leur provision. Ayant pris la peine de le mesurer, il lui trouva dix-sept coudées de tour. L'arbre étoit creux; mais son feuillage n'en étoit pas moins verd, & ses branches répandoient une ombre immense. Il s'en trouve néanmoins de plus grands encore; d'où l'on peut conclure que le Pays est fort fertile. Aussi est-il arrosé par un grand nombre de ruisseaux.

CADA MOSTO. II. Voyage.

1456.

Grosseur des arbres.

Il est rempli d'éléphans; mais les Négres n'ont encore pû trouver l'art de les apprivoiser. Pendant que les Caravelles étoient à l'ancre dans le fleuve, trois éléphans sortis des bois voisins vinrent se promener sur le bord de l'eau. On y envoya aussi-tôt la Chaloupe avec quelques gens armés; mais à leur approche les élephans rentrerent dans l'épaisseur du bois. Ce sont les seuls que l'Auteur ait vûs vivans. (43) Gnumi Mansa, Seigneur Négre, lui en fit voir un jeune, mais mort. Il l'avoit tué dans les bois après une chasse de deux jours. Les Négres n'ont

Multitude d'élephans.

Chasse de ces animaux.

(43) Jobson nous apprend que dans la Langue du Pays, Mansa signifie Roi ou Seigneur. Il appelle cette Langue, la Langue de *Mandin*.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

pour armes dans ces chasses que leurs arcs & des zagayes empoisonnées. Leur méthode est de se placer derriere les arbres & quelquefois au sommet. Ils passent d'un arbre à l'autre en poursuivant l'éléphant qui de la grosseur dont il est, reçoit plusieurs blessures avant que de pouvoir se tourner & faire quelque résistance. Il n'y a pas d'homme qui osât l'attaquer en pleine campagne, ni qui pût espérer de lui échapper par la fuite. Mais cet animal est naturellement si doux, qu'il ne fait jamais de mal, s'il n'est offensé. Les dents de celui que l'Auteur avoit vû mort, n'avoient pas plus de trois paumes de long ; ce qui marquoit assez qu'il étoit fort jeune, en comparaison de ceux qui ont les dents longues de dix & douze paumes. Jeune comme il étoit, il avoit autant de chair que cinq ou six bœufs ensemble. Le Seigneur Négre fit présent à Cada Mosto de la meilleure partie, & donna le reste à ses Chasseurs. Cada Mosto apprenant qu'elle pouvoit se manger, en fit rotir & bouillir quelques morceaux, pour se mettre en droit de raconter dans son Pays qu'il avoit fait son diner de la chair d'un animal qu'on n'y avoit jamais vû. Mais il la trouva

On mange leur chair.

Cada Mosto. II. Voyage. 1456.

fort dure & d'un goût désagréable ; ce qui ne l'empêcha point d'en faire saler une partie dont il fit présent au Prince Henri à son retour. Il observe que l'éléphant a le pied rond comme les chevaux, mais sans sabot, & qu'à la place il a reçu de la nature une peau noire, dure & fort épaisse, avec cinq gros durillons sur le devant qui ont la forme d'autant de têtes de clous. Le pied du jeune éléphant avoit une paume de diametre. Gnumi Mansa fit présent à Cada Mosto d'un autre pied d'éléphant qui avoit trois paumes & un pouce de largeur, avec une dent longue de douze paumes. L'Auteur porta l'un & l'autre au Prince Henri qui les envoya peu de tems après à la Duchesse de Bourgogne, comme une curiosité des plus rares.

Serpens & autres animaux.

La riviere de Gambra & toutes les eaux de la même Côte ont un grand nombre de ces serpens qui se nomment *Calkatrici*, & d'autres animaux qui ne sont pas moins redoutables. On y voit quantité de chevaux marins, animaux amphibies qui ressemblent beaucoup à la vache marine. Ils ont le corps aussi gros qu'une vache de terre, mais les jambes fort courtes & le pied fourchu, la tête large comme le cheval, & deux

Chevaux marins & leur figure.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

dents monftrueufes qui s'avancent comme celles du Sanglier. L'Auteur en a vû de deux paumes & demie de longueur. Cet animal fort de l'eau pour fe promener fur la rive, & marche à la maniere des quadrupedes. Cada Mofto fe vante qu'aucun Chrétien n'en avoit vû avant lui, excepté peut-être dans le Nil. Il vit auffi des chauve-fouris ou plûtôt des chouettes longues de trois paumes, & quantité d'autres oifeaux fort différens des nôtres, mais prefque tous fort bons à manger.

Monftrueufes chauve-fouris.

En quittant le Pays du Prince Battimanfa, les trois Caravelles mirent peu de jours à defcendre la riviere. Elles emportoient affez de richeffes pour leur fervir de motif à s'avancer plus loin au long des Côtes; & perfonne ne marqua d'éloignement pour cette entreprife. Cependant comme le cours de la Gambra les emportoit fort loin au-delà de fon embouchure, & que la terre d'ailleurs s'avançoit au Sud-Sud-Oueft jufqu'à une certaine pointe qu'on prit pour un Cap, Cada Mofto jugea qu'il falloit gagner le large à l'Oueft. Mais en s'approchant de la pointe, on s'apperçut que ce n'étoit point un Cap, & que de l'autre côté le rivage étoit fort droit & fort uni.

Cada Mofto continue de fuivre les Côtes d'Afrique.

On ne fut pas moins obligé de s'en éloigner à quelque diſtance, parce que le battement des vagues fit connoître qu'il y avoit des bancs ou des rocs à pluſieurs milles dans la mer; & l'on mit deux hommes l'un à la proue, l'autre au perroquet, pour découvrir les dangers dont on ſe croyoit menacé. A ces précautions on ajouta celle de n'avancer qu'à la lumiere du jour, & de jetter l'ancre à l'entrée de la nuit. Pour éviter toute ombre de diſpute, les Caravelles tiroient chaque jour au ſort laquelle des trois feroit l'avant-garde. On ſuivit cette méthode pendant deux jours, en ſe tenant ſans ceſſe à la vûe de la Côte. Le troiſiéme, on découvrit l'embouchûre d'une riviere qui avoit un demi-mille de largeur; & vers le ſoir, on vit un petit Golfe qu'on prit pour une autre riviere. Mais comme les ténebres approchoient, on jetta l'ancre, dans la réſolution d'y entrer le lendemain. C'étoit un Golfe, mais on y apperçut bien-tôt la véritable embouchure d'une fort grande riviere, dont les deux rives étoient couvertes d'arbres verds d'une grandeur & d'une beauté extraordinaire. On prit le parti non-ſeulement d'y mouiller, mais d'armer deux Chaloupes pour ſe pro-

CADA MOSTO. II. Voyage.

1456.

Riviere de Kaza Manfa.

curer des informations. Les Interpretes, après quelques heures d'abfence, rapporterent que la riviere fe nommoit *Kaza Manfa*, du nom d'un Seigneur Négre qui faifoit fa réfidence à trente milles du rivage, mais qui étoit alors occupé d'une guerre contre fes voifins.

Les circonftances étant fi peu favorables, on fortit le lendemain du Golfe. Il eft à cent milles de la riviere de Gambra. Trente-cinq milles plus loin on trouva un Cap, ou du moins une pointe plus élevée que le refte de la Côte. Sa terre qui paroît rouge, lui fit donner le nom de *Capo Roxo*. En continuant d'avancer, on découvrit l'embouchure d'une riviere affez large, à laquelle on donna fans y entrer, le nom de *Sainte-Anne*. Plus loin on en découvrit une autre à peu près de la même grandeur, qui fut nommée *Saint-Dominique*, ou *San-Domingo*. Celle-ci eft à cinquante-cinq ou foixante milles de Capo-Roxo.

Rivieres de Saint-Anne & de Saint-Dominique.

Rio grande.

Le jour d'après on apperçut un enfoncement qu'on prit d'abord pour un Golfe auquel on ne donnoit pas moins de vingt milles de profondeur. Mais il fut aifé de reconnoître bien-tôt l'embouchure d'une très-grande riviere,

& de diſtinguer les beaux arbres qu'elle avoit de l'autre côté ſur la rive du Sud. On fut long-tems à la traverſer ; & ce ne fut qu'en touchant la terre, qu'on découvrit quelques Iſles à peu de diſtance en mer. Cada Moſto réſolu de les reconnoître, fit conſentir tous les Chefs à mouiller l'ancre. Le lendemain, on en vit venir à la rame deux grandes Almadies qui s'approcherent hardiment des Caravelles. L'une portoit environ trente hommes, & l'autre ſeize. Leur audace faiſant naître des défiances, on prit les armes pour les attendre. Mais lorſqu'ils furent aſſez près, ils leverent un linge blanc au ſommet d'une rame pour annoncer la paix. Les Portugais répondirent par le même ſigne. Alors la plus grande des deux Almadies s'avança vers le Bâtiment de Cada Moſto ; & tous les Négres donnerent des marques de ſurpriſe en voyant des viſages blancs. Ils examinerent la forme du Vaiſſeau, les mâts, les ponts, les voiles, & les cordages. Un Interprete leur demanda le nom de leur Pays ; mais leur langage ne put être entendu. On ne laiſſa pas d'acheter d'eux quelques anneaux d'or, en convenant du prix par divers ſignes. Mais Cada Moſto

Négres que les Interpretes ne peuvent entendre.

CADA MOSTO. I l. Voyage.

1456.

fut extrêmement mortifié de se voir dans la néceſſité de les quitter, ſans en avoir tiré plus de lumieres. Il en conclut même que ſes Interpretes ne lui étant plus d'aucune utilité, il ſerviroit peu de pénétrer plus loin. Ainſi prenant le parti de retourner ſur ſes traces, il fit entrer les deux autres Commandans dans ſes intentions.

Obſervations de Cada Moſto.

Ils paſſerent deux jours à l'embouchure de la riviere qu'ils nommerent (44) *Rio Grande*. L'étoile du Nord leur parut fort baſſe. Entre d'autres obſervations ils trouverent dans les marées des différences qu'ils n'avoient encore vûes dans aucun Pays. Au lieu qu'à Veniſe & dans les autres Pays de l'Europe le flux & le reflux s'entreſuivent de ſix en ſix heures, le flux dure ici quatre heures, & le reflux douze heures. L'arrivée du flux eſt d'une violence incroyable. Trois ancres ſuffiſoient à peine pour ſoutenir chaque Caravelle ; & la force de l'eau l'emportant même ſur celle du vent, on fut obligé de lever les voiles.

Il retourne en Portugal.

En ſe remettant en mer pour retour-

(44) Suivant Faria, Rio Grande avoit été découvert par Nunnez Triſtan dès l'année 1447, c'eſt-à-dire 9 ans auparavant. Voyez ci-deſſus le Ch. I. du Tom. I.

ner en Portugal, la curiofité porta Cada Mofto à vifiter deux grandes Ifles & quelques petites qu'il découvrit à trente milles du Continent. Les deux grandes font habitées par des Négres. La terre en eft fort baffe & couverte de beaux arbres. Mais la difficulté du langage parut encore un obftacle invincible ; & l'on partit enfin pour le Portugal, où l'on arriva heureufement.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

CHAPITRE IV.

Voyage de Piedro de Cintra (45) *à Sierra Leona, écrit par Cada Mofto.*

LEs deux entreprifes de Cada Mofto exciterent quantité de Portugais à tenter la fortune fur fes traces. Entre plufieurs Vaiffeaux qui firent le même voyage, le Roi de Portugal fit partir deux Caravelles après la mort du Prince Henri, fous le commandement du Capitaine Piedro de Cintra, un de fes Gentilhommes ordinaires, avec ordre de s'avancer plus loin fur les Côtes des Négres, & d'y faire de

CINTRA. 1462.

Auteur & motif de ce voyage.

(45) Ramufio écrit *Sintra*.

CINTRA. 1462.

nouvelles (46) découvertes. Un jeune Portugais, qui s'engagea pour ce voyage, & qui avoit servi de Sécretaire à Cada Mosto dans les siens, vint le voir à son retour, & lui donna la relation de toutes les découvertes de Cintra, en commençant à Rio Grande, qui avoit été le terme du voyage précédent. Cada Mosto prit ensuite la peine de l'orner de son stile.

On se rend à Rio grande.

Les deux Caravelles aborderent aux deux grandes Isles qui sont à l'embouchure de Rio Grande. Quelques Négres que Cintra se fit amener, parlant un langage auquel les Interpretes ne purent rien entendre, il pénétra dans leurs terres, pour y chercher leurs habitations. Il ne trouva que des chaumieres fort pauvres, la plûpart ornées de quelques statues grossieres que les Négres adoroient. N'ayant pû tirer aucune information des Habitans, il continua de faire voile au long des Côtes jusqu'à l'embouchure d'une autre riviere qui n'a pas moins de trois ou quatre milles de largeur, & qui est à quarante milles de Rio Grande. Elle s'appelle *Besegue*, du

Riviere de Besegue.

(46) Faria met ce Voyage avant la mort du Prince Henri. Mais son témoignage ne peut être mis en balance avec celui de l'Ecrivain.

1462.

nom d'un Seigneur Négre qui fait sa résidence assez près dans les terres. Plus loin, les Portugais trouverent un Cap, auquel ils donnerent le nom de *Cap Verga*. Toute la Côte qui est d'environ cent quarante milles depuis la riviere de Besegue jusqu'à ce Cap, est fort montagneuse & couverte de beaux arbres; ce qui rend la perspective agréable dans l'éloignement. Quatre-vingt milles plus loin, au long de la même Côte, ils trouverent un autre Cap, le plus haut qu'ils eussent jamais vû, & terminé au centre par une pointe fort aigue. Il est couvert de beaux arbres, dont la verdure ne s'altere jamais. On le nomma *Sagres* à l'honneur du Prince Henri, qui avoit fait bâtir une forteresse de ce nom au Cap de Saint-Vincent; & pour distinguer ces deux lieux, les Portugais appellent celui-ci le Cap *Sagres de Guinée*.

Cap Verga.

L'Auteur, sans expliquer comment Cintra se fit entendre des Habitans, entre dans un détail de leurs usages, qui suppose une grande connoissance du Pays. Ils sont idolâtres. Les objets de leur culte sont des statues de bois qui ont la forme humaine, ausquelles ils offrent leurs alimens. Les hommes

Cap de Sagres de Guinée.

Mœurs des Habitans.

CINTRA. 1462.

& les femmes sont plutôt bazanés que noirs. Ils ont au visage & sur les autres parties du corps différentes marques qu'ils se font volontairement avec un fer chaud. Les deux sexes sont également nuds, & couverts seulement d'un morceau d'écorce d'arbre au milieu du corps. Leur nourriture est le riz, le millet, avec diverses sortes de féves plus grosses que les nôtres. Ils ont aussi des bœufs & des chevres, mais en petite quantité. A peu de distance du Cap, on voit deux petites Isles couvertes de beaux arbres, mais sans Habitans.

Deux Isles pres du Cap.

Les Négres de cette riviere (47) ont de grandes Almadies qui sont capables de contenir jusqu'à trente & quarante hommes. Ils rament débout, comme on l'a déja fait observer de plusieurs autres Nations. Leurs oreilles sont percées de plusieurs trous, dans lesquels ils passent diverses sortes d'anneaux d'or. Ils en portent de même au nez qui est aussi percé ; & lorsqu'ils prennent leur nourriture, ils quittent cet incommode ornement.

Anneaux d'or que les Négres portent au nez, &c.

(47) Comme l'Auteur n'a parlé ici d'aucune riviere, il faut supposer quelque omission. C'est apparemment la riviere de Pougue qu'il a oublié de nommer. Elle est dans notre seconde Carte.

Les femmes de distinction portent des anneaux jusqu'aux parties que la nature leur apprend à cacher.

Après avoir doublé le Cap de Sagres, Cintra découvrit quarante milles plus loin l'embouchure d'une riviere qu'il nomma *Saint-Vincent*, & qui a quatre milles de largeur. A cinq milles de cette riviere il en trouva une autre dont l'embouchure est encore plus large, & qu'il nomma *Rio Verde.* Toutes ces Côtes sont montagneuses, mais sûres pour la navigation & l'ancrage. Vingt quatre milles au-delà de Rio Verde on trouva un autre Cap que les Portugais nommerent *Liedo*, c'est-à-dire gaie & riante, parce que la vûe en est fort agréable.

Riviere S. Vincent.

Rio Verde.

Depuis le Cap Liedo la montagne regne l'espace de cinquante milles au long de la Côte. Elle est fort haute & couverte de gros arbres verds. Dans l'endroit où elle finit, on découvre à sept ou huit milles en mer trois Isles, dont la plus grande n'a pas plus de dix ou douze milles de tour. Cintra leur donna le nom d'*Isles Saluezze*, & à la montagne celui de *Sierra Leona*, à cause d'un effroyable tonnerre qui se fit entendre du sommet, & qui ressembloit au mugissement des lions.

Isles Saluezze, Sierra Leona.

CINTRA. 1462.

Au-delà de cette montagne, dont la cime eſt toujours cachée dans les nues, on trouva une Côte baſſe & dangereuſe par ſes bancs de ſable, qui s'avancent fort loin dans la mer. A trente milles de Sierra Leona, les Portugais découvrirent une grande riviere, dont l'embouchure eſt large de trois milles. Ils lui donnerent le nom de *Rio Roxo*, parce que l'eau leur en parut rougeâtre. Plus loin ils trouverent un Cap qu'ils nommerent auſſi *Roxo*, parce que les terres étoient de la même couleur; & par la même raiſon ils donnerent le nom de Roxo à une petite Iſle deſerte qui eſt à ſept ou huit milles de la Côte. De cette Iſle, qui n'eſt auſſi qu'à neuf ou dix milles de la riviere, ils obſerverent que l'étoile du Nord ne paroiſſoit élevée au-deſſus de la mer que de la hauteur d'un homme.

Rio Roxo.

Apparence de l'étoile du Nord.

Après le Cap Roxo, la mer forme un Golfe, vers le milieu duquel il entre une riviere que les Portugais nommerent *Sainte-Marie aux Neges*, parce qu'ils la découvrirent ce jour-là. De l'autre côté de cette riviere la terre forme une pointe, au bout de laquelle on voit une petite Iſle. Le Golfe eſt rempli de bancs de ſables qui s'avan-

cent à dix ou douze milles de la Côte & contre lesquels l'eau bat fort impétueusement, avec des courans d'une grande violence. Ces bancs firent donner à la petite Isle le nom de *Scanni*. Vingt-quatre milles plus loin on trouva un grand Cap, auquel on donna le nom de *Sainte-Anne*, à l'honneur du jour.

Isle Scanni.

Soixante-dix milles au-delà du Cap Sainte-Anne, on découvrit une riviere qui fut nommée *Rio das Palmas*, parce qu'il s'y trouve une grande abondance de palmiers. L'embouchure, quoiqu'assez large, est remplie de bancs de sables & de basses qui rendent l'entrée fort dangereuse. Soixante milles plus loin, on vit une autre riviere qu'on nomma *Rio de Fumi*, parce qu'au moment qu'on l'apperçut, la Côte parut couverte de fumée. A vingt-quatre milles de cette riviere, on trouva un Cap qui s'avance beaucoup dans la mer, & derriere lequel est une haute montagne qui lui fit donner le nom de *Capo del Monte*. Environ soixante milles plus loin, on tomba sur un autre Cap, mais petit, avec une montagne de hauteur médiocre; ce qui le fit nommer *Capo*

Rio das Palmas.

Rio de Fumi.

Capo del Monte.

Capo Mesurado.

CINTRA. 1462.

Cortese ou *Mesurado.* Après avoir jetté l'ancre, on apperçut la nuit suivante entre les arbres quantité de feux que les Négres effrayés de la vûe des Vaisseaux avoient allumés pour s'entr'avertir.

Bois de Ste Marie.

Au-delà du Cap, pendant l'espace d'environ seize milles, on voit au long du rivage une grande forêt d'arbres verds, que les Portugais nommerent *Bois de Sainte-Marie.* Les Caravelles y ayant mouillé, on vit paroître quelques Almadies, dont chacune portoit deux ou trois Négres, armés de bâtons pointus. Deux ou trois d'entre eux avoient des arcs & des targettes de peau. Leurs oreilles & leur nez étoient percés ; mais au lieu d'anneaux d'or, ils y avoient quelque chose de blanc qui ressembloit à des dents humaines. Les Interpretes leur parlerent long-tems sans pouvoir se faire entendre. Trois de ces Négres étant montés fort hardiment sur une Caravelle, on en prit un ; & les deux autres furent renvoyés libres, suivant l'ordre qu'on avoit apporté du Roi de Portugal. Ce Prince jugeant que les Interpretes n'entendoient pas toujours la Langue du Pays qu'on alloit découvrir,

Cintra prend un Négre par l'ordre du Roi.

couvrir, avoit ſouhaité que par force ou par adreſſe on ſe ſaisît de quelque Habitant, dans l'eſpérance qu'entre les Négres, dont le nombre étoit fort grand en Portugal, il s'en trouveroit quelqu'un qui pourroit l'entendre, ou qu'en apprenant la Langue Portugaiſe, il ſe mettroit lui-même en état de donner quelques lumieres ſur ſon propre Pays.

CINTRA.

1462.

Cintra n'ayant rien à ſe propoſer dans un plus long voyage, prit la réſolution de retourner en Portugal. Il y préſenta ſon Négre au Roi qui le fit examiner par d'autres Négres. Mais il ne ſe trouva qu'une femme eſclave d'un Portugais de Lisbonne, à laquelle ſon langage ne fut pas inconnu; non qu'elle y trouvât celui de ſon propre Pays, mais elle ſçavoit une autre Langue que le Négre ſçavoit auſſi. Cada Moſto ignora quels éclairciſſemens on avoit tiré de lui, parce que le Roi les tint fort ſecrets, excepté néanmoins au ſujet des licornes, dont on déclara ouvertement que le Pays du Négre contenoit un fort grand nombre. Ce Barbare fut traité pendant quelques mois avec beaucoup de bonté & de careſſes. On lui fit voir diverſes curioſités du Royaume. On lui donna des

Il retourne en Portugal.

Unique éclairciſſement qu'on tire des Négres.

CINTRA. habits fort propres ; & l'année ſuivante on le fit partir pour ſon Pays dans une Caravelle.

1462.

Cada Moſto ajoute que ce fut le ſeul Vaiſſeau qui entreprit ce voyage avant ſon départ pour Veniſe, qui fut le premier de Février 1463.

Fin du Tome ſixiéme.

De l'Imprimerie de LE BRETON, Imprimeur ordinaire DU ROI.





